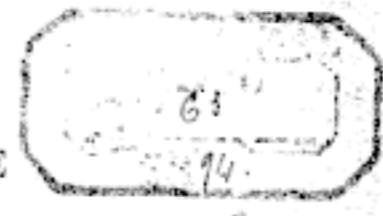


Conseiller lauréat
Colonel HARDY DE PÉRINI

BATAILLES FRANÇAISES

PREMIÈRE SÉRIE

1214 à 1559



5883

159



CHATEAURoux

A. MAJESTÉ & L. BOUCHARDEAU
2, RUE OUTENBERG

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

1884

BATAILLES FRANÇAISES

Lh 1
72

Colonel HARDY DE PÉRINI

BATAILLES FRANÇAISES



PREMIÈRE SÉRIE

1214 à 1559



CHATEAURoux

A. MAJESTÉ & L. BOUCHARDEAU

2, RUE GUTENBERG

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

DOUVINES, 1214
MANSOURAU, 1250. COURTRAY, 1302
CRÉCY, 1346. POIERS, 1356. COCHEREL, 1364
AZINCOURT, 1415. PATAY, 1429. FORMIGNY, 1450. CASTILLON, 1453
MONTIÉRY, 1465. GUINEGATTE, 1479. FORNOUE, 1495. AGNADEL, 1509
RAVENNES, 1512. NARIGNAN, 1515. PAVIE, 1515
CÉRISOLES, 1544. RENTY, 1554
SAINT-QUENTIN, 1557.

AVANT-PROPOS

Pendant 1250 ans, de Vercingétorix à Philippe-Auguste, les Gaulois, les Romains, les Francs, les Burgondes, les Normands, les Goths et une nuée de barbares venus de l'Est, se sont heurtés, en armes, dans la région comprise entre l'Océan, le Rhin, les Alpes, la Méditerranée et les Pyrénées. Le sang généreux de ces peuples a fécondé la terre de France.

Mais, victoires ou défaites, leurs batailles n'étaient pas encore les nôtres ; car c'est à Bouvines, en 1214, que le *sentiment national* a fondé la patrie française.

Aussi Bouvines commence ce précis d'histoire patriotique, dont la première période se termine à la paix de Cateau-Cambrésis, en 1539.

Si nous réussissons à vulgariser nos annales de guerre ; si ce livre, écrit pour l'armée et la jeunesse de France, est bien accueilli au régiment et à l'école, nous le continuerons jusqu'à nos jours, en exposant avec la même impartialité nos succès et nos revers. Ceux-ci ont été souvent aussi glorieux que ceux-là !

Des répertoires alphabétiques donneront, à la fin de chaque volume, la progression de notre art militaire et les noms de ceux qui ont bravement servi la Patrie ; la plupart sont morts pour elle au *lit d'honneur*.

Cosne-sur-Loire, le 13 mai 1894.

BATAILLES FRANÇAISES

CHAPITRE PREMIER

PHILIPPE-AUGUSTE ET SAINT-LOUIS

Campagne de 1214. — Bataille de Bouvines. — La septième croisade (1248). — Débarquement devant Damiette. — Le camp d'Achmoun. — Le feu grégeois. — Mansourah. — Défense des lignes conquises. — La peste et la retraite.

CAMPAGNE DE 1214

En 1214, le roi d'Angleterre Jean-sans-Terre avait formé contre Philippe-Auguste, son suzerain, une vaste coalition où étaient entrés l'empereur d'Allemagne Othon IV de Brunswick, Ferrand comte de Flandre, Renaut de Boulogne, les ducs de Brabant, de Lorraine, de Limbourg et le comte de Hollande.

Les coalisés s'étaient, à l'avance, partagé le royaume qu'ils voulaient conquérir. Othon, à la tête de 100.000 hommes, marchait de Valenciennes vers Tournay, pendant que le roi d'Angleterre envahissait le Poitou.

Philippe-Auguste, après avoir convoqué ses vassaux, ses arrière-vassaux et la milice des communes, planta l'oriflamme de Saint-Denis sous les murs de Tournay.

20.000 cavaliers et 39.000 piétons se groupèrent autour de l'oriflamme.

Othon leva son camp de Valenciennes et s'avança jusqu'à Mortagne, à six milles de Tournay. Les deux armées restèrent quelque temps à deux lieues l'une de l'autre, chacune hésitant à prendre l'offensive.

« Le roi proposa d'aller attaquer l'ennemi ; mais les barons l'en déconseillèrent, parce que les avenues étaient étroites et difficiles jusqu'à eux.

» Il fut donc ordonné qu'on retournerait en arrière, le 27 août 1214, et qu'on entrerait, par une autre plus pleine voie, en la contrée de Hainaut.

» Mais autrement advint qu'on ne s'était proposé, car Othon se mit, en cette même matinée, du châtel de Mortagne et chevaucha, tant comme il put, après le roi *en batailles ordonnées.* »

C'est-à-dire en trois colonnes :

Celle de gauche, conduite par le comte Ferrand, se composait de la noblesse flamande et hollandaise ;

Celle du centre, sous le commandement direct de l'empereur, comprenait 800 hommes d'armes du Brunswick, l'infanterie allemande et un corps de réserve de 16.000 Saxons ;

Celle de droite, sous Renaut de Boulogne, l'âme de la coalition, « homme aussi subtil de parole que vaillant de la main, » était formée des vassaux de Renaut, des vieilles bandes de *routiers* et de *brabançons* qu'il avait prises à sa solde et de 6.000 chevaliers ou archers anglais, conduits par le comte de Salisbury, frère naturel de Jean-sans-Terre.

L'empereur Othon, le comte de Flandre et Renaut de Boulogne avaient juré de ne s'attaquer qu'au roi.



Fig. 1.

Bataille de Bouvines (27 août 1214).

Depuis le matin, l'armée française défilait par le pont de Bouvines, sur la route de Tournay à Lille. L'avant-garde, formée par la chevalerie de l'Île de France sous le connétable de Montmorency, était déjà au-delà de la Marq¹, avec une partie du corps de bataille, composé de l'infanterie des communes.

Le reste des hommes d'armes, sous le commandement direct du roi, s'app préparait à passer à son tour, lorsque le vicomte de Melun et Guérin, évêque de Senlis, envoyés en reconnaissance avec 3.000 sergents à cheval et arbalétriers, découvrirent, du haut d'un mamelon, les têtes de colonne de l'Empereur. L'évêque vint prévenir le roi, pendant que le vicomte arrêtait les éclaireurs ennemis.

Philippe-Auguste fit cesser aussitôt *cette dangereuse marche de flanc, compliquée d'un passage de défilé en présence de l'ennemi*, et il appela Montmorency en toute hâte.

« Le roi, après une brève oraison à Notre-Seigneur, se fit armer hâtivement et saillit sur son destrier, en aussi grande liesse que s'il dût aller à une noce ou à une fête.

» Lors, on entendit crier par les champs :

— » Aux armes, barons ! aux armes !

» Trompes et buccines commencèrent à bondir et les batailles à retourner qui avaient déjà passé le pont, et fut rappelée l'oriflamme de Saint-Denis, que l'on a coutume de porter par devant toutes les autres, au front de la bataille. »

1. Petit affluent de la Lys, coulant à travers des prairies marécageuses.

Le roi se hâta de *former en haie* la gendarmerie qui l'entourait. Aidé de l'évêque de Senlis qui, pendant toute cette journée, lui servit de mestre-de-camp, il rangea ses chevaliers sur une seule ligne de 1.040 pas de longueur, à peu près égale au centre de l'empereur.



Fig. 2.

— « Seigneurs chevaliers, criait Guérin, le champ est grand ; élargissez vos rangs, que l'ennemi ne vous enclave ! Ordonnez-vous de telle sorte que vous puissiez combattre tous ensemble et d'un même front¹. »

Voilà qui précise la tactique de la cavalerie féodale.

« Près du roi était Guillaume des Barres, la fleur des chevaliers, avec nombre d'autres preud'hommes pour son corps garder. »

Galon de Montigny, fort chevalier du Vermandois, portait sa bannière d'azur semée de fleurs de lis d'or, et

1. Guillaume-le-Breton.

son chapelain, Guillaume-le-Breton, le suivait en chantant des psaumes.

Cependant, l'armée impériale s'était déployée :

A l'extrême droite appuyée à la Marcq, les archers anglais (A) et les routiers du Brabant (T) flanquaient la noblesse des deux Lorraines et du Palatinat (L) ;

Au centre, l'infanterie allemande (I) était formée en phalanges profondes, hérissées de piques et flanquées par des compagnies formées en coin ; derrière, en

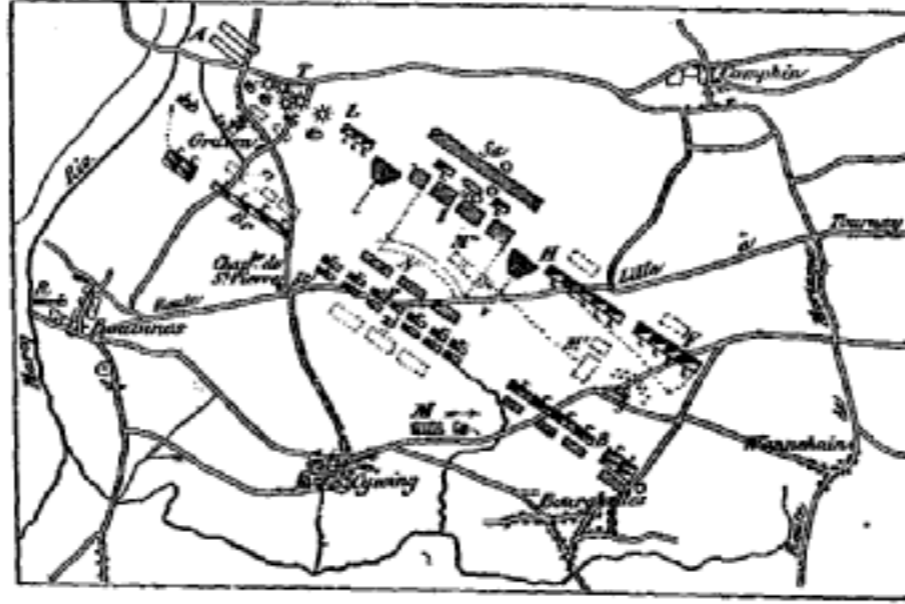


Fig. 3.

deuxième ligne, l'infanterie saxonne (Sa) était la réserve.

Dans l'intervalle des deux lignes se tenait l'empereur Othon, entouré de 50 chevaliers allemands qui avaient juré solennellement de pousser jusqu'au roi de France et de l'égorger. La bannière d'Othon, portée sur un grand char, représentait un aigle de bronze doré, terrassant un dragon.

A gauche, le comte Ferrand avec les gens de la Flandre et du Hainaut (HF).

L'armée française se forma à peu de distance, face au nord-est.

A l'aile droite, le duc de Bourgogne (*B*) fut opposé aux Flamands, avec les hommes d'armes et les milices paroissiales de Bourgogne, de Champagne et de Picardie; son front était couvert par les sergents à cheval du Soissonnais (*S*), qui engagèrent l'action générale, en chargeant les chevaliers flamands.

Au centre « les communes de l'Île de France et de la Normandie, massées autour de l'oriflamme, formaient un rempart d'infanterie (*N*) en avant du roi et de ses chevaliers ».

A l'aile gauche, le comte de Dreux mit en avant de la gendarmerie bretonne (*B'*) les milices de Dreux, du Perche, du Ponthieu et du Vimeux (*D*).

Le pont de Bouvines, l'unique moyen de retraite à travers les marécages, était gardé par les 130 sergents d'armes du roi (*R*), qui formaient la seule réserve de l'armée française.

Nous avons dit que la bataille commença à l'aile droite, par une charge des deux gendarmeries opposées.

Les Flamands l'emportaient, lorsque le connétable de Montmorency, accourant de la rive gauche de la Marcq avec la noblesse de l'Île de France et les milices de Corbie, de Beauvais et de Laon, qu'il avait ralliées en chemin, forma son infanterie en colonne serrée (*M*) et prit en flanc le comte de Flandre (*M'*).

« Après trois heures et plus, tout le fort de la bataille tourna sur Ferrand et les siens. Il fut abattu à terre, blessé, pris et lié avec maints de ses chevaliers. Tous ceux de son parti qui combattaient en cet endroit du champ de bataille moururent ou furent pris. »

Montmorency, victorieux à l'aile droite, put aller alors au secours du roi.

Les lourds piquiers allemands, suivis des chevaliers d'Othon, avaient chargé les communes ; ils les avaient rompues, sans réussir à leur faire lâcher pied, et ils avaient percé jusqu'à la bannière royale.

Guillaume des Barres et tous *les preux* se placèrent devant Philippe-Auguste ; mais pendant qu'ils soutenaient l'assaut des chevaliers allemands, les piétons avaient cerné le roi ; avec leurs vouges, ils l'avaient jeté à bas de son destrier.

C'en était fait de lui si l'on avait trouvé un défaut à son armure.

Renaut de Boulogne, guidé par la bannière royale, vit son *droit Seigneur* gisant et il aurait pu l'achever, mais le scrupule du serment féodal l'en empêcha ; il passa outre.

Galon de Montigny, en élevant et en agitant la bannière, attira quelques chevaliers qui délivrèrent le roi et le remirent à cheval. Parmi eux était Guillaume des Barres, qui déjà tenait Othon par son heaume et le martelait de sa masse d'armes quand il avait entendu Montigny crier :

— « Aux Barres ! aux Barres ! secours au roi ! »

Il était temps que Montmorency intervint. L'arrivée de sa colonne serrée obligea les Allemands à battre en retraite.

Othon s'enfuit ; son char fut renversé et le centre de son armée se débanda.

Albert de Saxe se retira sans combattre avec ses 16.000 hommes de troupes intactes, d'après l'axiome : *quand la tête recule la queue fuit.*

Cependant, à l'aile gauche, Renaut de Boulogne s'acharnait contre le comte de Dreux.

« Il bataillait si durement que nul ne le pouvait vain-

cre ni surmonter, et le vide se faisait autour de son cimier en fanons de baleine. »

Pour résister à la cavalerie bretonne, il avait formé en cercle (en hérisson), sur 3 rangs de piques, 4 bandes de routiers et de brabançons (T), derrière lesquelles il ralliait ses hommes d'armes. De là, quand il avait repris haleine, il s'élançait de nouveau dans la mêlée.



Fig. 4.

C. 1214

Les Anglais, sur son flanc droit, opposaient, depuis trois heures, une résistance impassible aux attaques répétées des bannières de Dreux, du Perche, du Ponthieu et du Vimeux.

L'évêque de Senlis qui, jusque-là, n'avait été que le spectateur de la bataille, n'y tint plus.

Une massue de frêne à la main, afin de ne pas transgresser les canons de l'Église qui défendent de verser le sang, il se jeta au plus fort des Anglais, à la tête des milices de Picardie. Il assomma le comte de Salisbury et bien d'autres, « recommandant aux miliciens de dire que c'étaient eux qui avaient fait ce grand abatis ».

Guérin se souvint cependant de son caractère d'homme d'église pour sauver la vie à Renaut de Boulogne. Il le trouva désarçonné et assailli par les chevaliers du roi qui, après la déroute du centre ennemi, était accouru en personne à la rescousse de son aile gauche. Il obtint qu'on lui fit quartier.

Les quatre *hérissons* de Renaut furent rompus par 3.000 *bidaux* ou piquiers français.

Une bande de 700 routiers, restée seule debout, refusa de mettre bas les armes. Le sire de Saint-Valery, avec 50 chevaliers et 2.000 miliciens du Vimeux, en eut raison, non sans peine.

Les Français avaient tué 25.000 hommes et fait 9.500 prisonniers; mais ils avaient perdu 15.000 des leurs, dont 1.000 chevaliers.

La coalition était vaincue, la France sauvée.

Grâce à la prouesse de la noblesse française, grâce au dévouement de l'infanterie des milices communales, les savantes dispositions de l'évêque de Senlis avaient permis au corps de bataille de tenir bon jusqu'à l'arrivée du connétable de Montmorency.

Celui-ci, en portant une force compacte à tous les points menacés de cette vaste ligne de bataille, avait successivement rétabli le combat à la droite et au centre.

Il venait d'accomplir, avec les chevaliers de l'Île de France, ce qu'Alexandre avait fait, tant de fois, avec les hétéres et César avec les vétérans.

Le roi lui donna les seize enseignes conquises sur le champ de bataille, et la reconnaissance populaire confondit le nom de Montmorency avec le souvenir de cette grande victoire de Bouvines, qui fut l'acte de baptême de la nationalité française.

LA SEPTIÈME CROISADE (1248-1250)

Après Philippe-Auguste, le chevalier français du moyen âge s'est incarné dans saint Louis, son petit-fils.

Pieux, brave, *adventueux*, Louis IX, à l'appel des chrétiens d'Orient, quitta son beau royaume de France pour aller guerroyer contre les Infidèles.

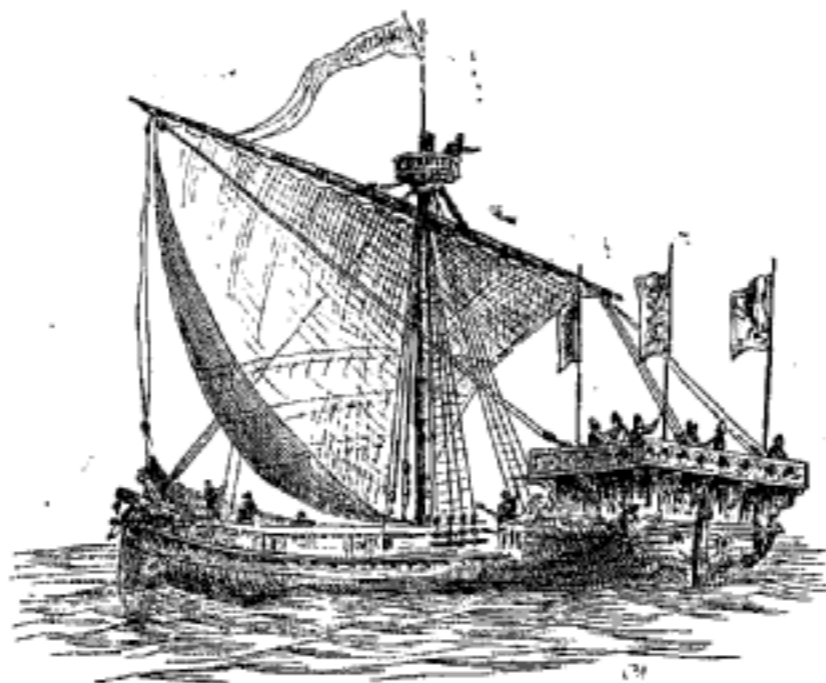


Fig. 5.

Il fit réunir des approvisionnements considérables dans l'île de Chypre, où il donna rendez-vous aux princes dépossédés de la Palestine et à tous ceux des ba-

rons de la chrétienté qui songeaient encore à délivrer le saint Sépulcre.

Chypre appartenait à un Français, Henri de Lusignan, qui concourut activement aux préparatifs de la croisade.

Saint Louis, débarqué à Limisso, le 17 septembre 1248, perdit plusieurs mois, non-seulement à négocier avec les Tartares Mongols, qui lui proposaient de tenter une diversion contre Bagdad et Damas, mais à obtenir de Gènes, de Venise et de Pise de nouveaux moyens de transport pour aborder en Égypte.

A défaut d'une marine nationale, il avait fallu recourir, pour le voyage à Chypre, à des navires marchands qui ne voulaient pas aller au delà.

C'était vraiment tenter l'impossible que de songer à des conquêtes d'outre-mer sans une flotte à soi et sans une armée régulière et disciplinée, prête à suivre partout son chef au premier signal.

Malgré le soin qu'avait pris saint Louis de *s'assurer une base d'opérations, un centre d'approvisionnement et des alliances*, les hésitations et les lenteurs de la milice féodale firent manquer tous ses projets.

Les barons croisés voulurent attendre les retardataires. On hiverna à Chypre, on consumma la plus grande partie des approvisionnements, et une première épidémie fit de nombreuses victimes. Au lieu d'attaquer le Soudan d'Égypte à l'improviste, on lui avait laissé tout le temps d'appeler l'Islamisme à son aide, de réunir une puissante armée et de convoquer ses Mameluks.

DÉBARQUEMENT DEVANT DAMIETTE (13 mai 1249)

Ce ne fut que le 13 mai 1249 que 1.800 vaisseaux, grands ou petits, quittèrent l'île de Chypre, en empor-

tant 2.800 chevaliers français, latins ou anglais, avec leur suite de sergents, d'archers, d'abalétriers et de valets.

Il n'y en eut que 700 que le vent sépara du roi « pour les mener en Acre et en autres terres étrangères ».

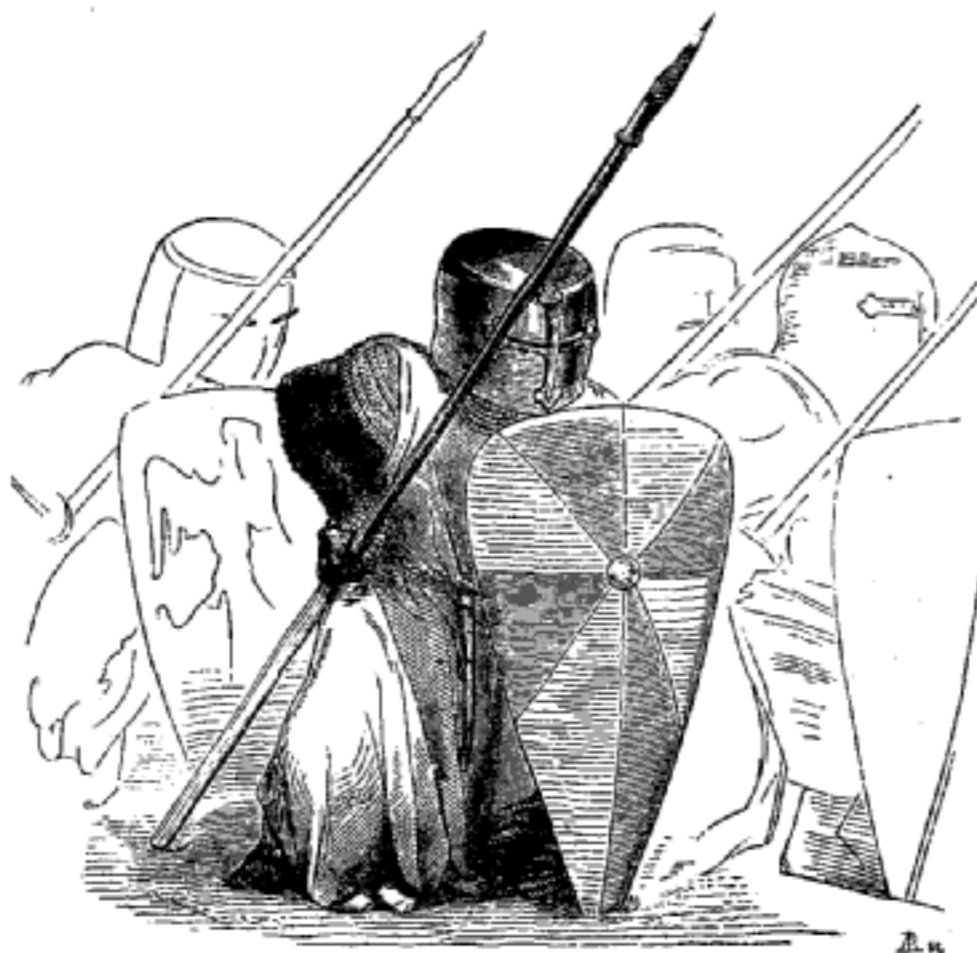


Fig. 6.

« Le jeudi après Pentecoste, arriva le roi devant Damiette, et là, trouvâmes tout le pouvoir du Soudan sur la rive de la mer. C'était une belle armée. Le Soudan

portait des armes d'or que le soleil faisait resplendir.

» Le bruit que faisaient les *Sarazinois* avec leurs cors et leurs tymbales était épouvantable à ouïr. »

Le roi, malgré son Conseil, voulut débarquer dès le lendemain ; Joinville prit terre un des premiers.

« Il y avait sur la plage une grosse bataille de Turcs, qui comptait bien 6.000 cavaliers. Sitôt qu'ils nous virent à terre ils vinrent à nous, *férant des esperons*; nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable, ainsi que le *rust* de nos lances et les pointes vers eux. (Fig. 6.)

» Quand ils comprirent que nous allions leur en donner dans le ventre, ils tournèrent *ce devant derrière* et s'enfuirent.

» A notre gauche, arriva la galère du comte de Japhe, toute peinte à ses armes; il y avait bien 300 nageurs, chacun ayant une targe avec un panoncel armoirié; la galère s'avancait, au bruit des panonceaux et des cors sarrasins dont elle était remplie.

» Sitôt que la galère fut échouée, le comte et ses chevaliers en saillirent, moult bien armés et attirés, et ils vinrent se ranger à côté de nous, après avoir fait tendre leurs pavillons.

» Sitôt que les sarrasins virent ces pavillons, ils revinrent, *férant des éperons* pour nous courre sus; mais, quand ils virent que nous ne fuions pas, ils se retirèrent de nouveau.

» A notre droite, à une grande portée d'arbalète, atterrit la galère qui portait l'enseigne de saint Denis. Quand le roi la vit sur la plage, il saillit en la mer, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, et, l'écu au col, le heaume en tête, le glaive (la lance) à la main, il vint jusqu'à sa gent qui était sur la rive. En voyant les Sarrasins, il mit le glaive dessous l'aisselle, l'écu devant lui, et il aurait couru sus à l'ennemi, si les prudeshommes qui l'entouraient l'eussent souffert. »

Les Sarrasins envoyèrent *trois pigeons messagers* au Soudan, pour le prévenir du débarquement; mais aucun secours n'arrivant, ils évacuèrent Damiette après avoir incendié les magasins.

Damiette pris, le roi, au lieu de marcher sur le Caire, voulut attendre son frère, le comte de Poitiers, qui amenait l'*arrière-ban* de France.

Pour que les Sarrasins ne pussent pas entrer à cheval dans le camp, il le fit enclore de grands fossés, « et sur les fossés on postait, tous les soirs, des arbalétriers et des sergents, ainsi qu'aux entrées de l'ost (*du camp*). »

« Depuis Charlemagne, qui avait si bien connu le prix du temps, les héros du moyen âge semblaient l'avoir oublié. Ils savaient gagner une bataille, conduire un siège, mais ils ne savaient pas faire la grande guerre. »

Quand, cinq mois après, l'armée remonta la rive droite du Nil, elle fut, faute d'équipages de pont, arrêtée à chaque pas par les dérivations du fleuve et par les canaux.

LE CAMP D'ACHMOUN (1250)

A l'embouchure du canal d'Achmoun, en face de Mansourah, le roi résolut de jeter une ligne entre les deux rives du canal.

Les Sarrasins gardaient la rive gauche.

Pour protéger les travailleurs, on construisit deux beffrois appelés *chas-chastiaux*.

C'étaient des galeries couvertes, roulantes et flanquées de tours en charpente avec un double toit de planches et de claies. Le tout était recouvert de cuirs verts ou

d'épaisses étoffes de laine. Derrière les chastiaux on fit deux abris en charpente, pour protéger les arbalétriers qui tiraient sur les seize engins de l'ennemi.

« Jocelyn de Cornaut, notre mestre engingneur, fit construire en toute hâte 18 machines de jet. »

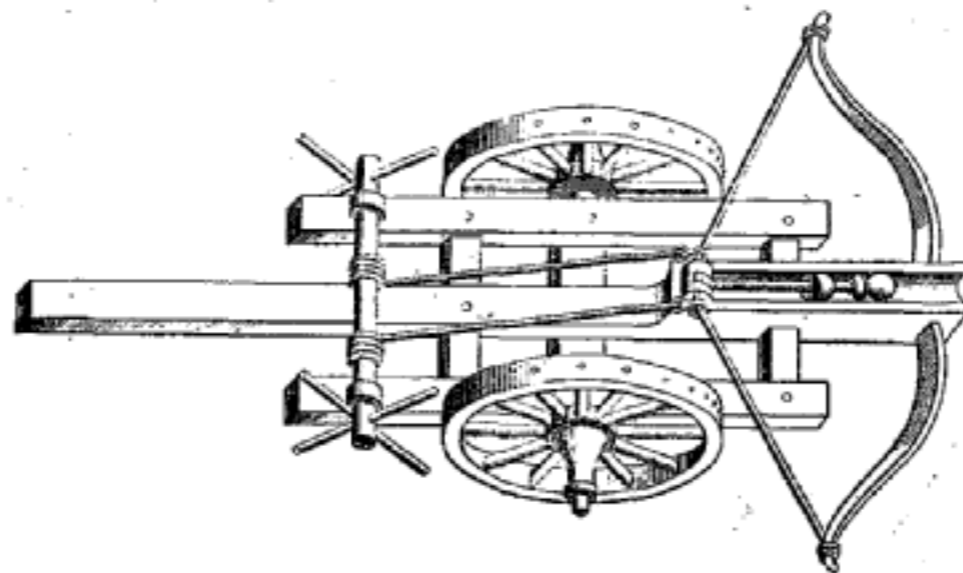


Fig. 7.

« L'on commença la digue dans la semaine de Noël, mais c'était agir en aveugle, car les Sarrasins élargissaient, à mesure, la rive opposée et défaisaient, en un jour, ce que nous avions construit en trois semaines. »

On entoura le camp chrétien de fossés du côté de Damiette, afin de le protéger contre la cavalerie.

Le comte d'Artois (oncle du roi), campé le long du canal, gardait les chas et les machines pendant le jour. Le roi et le comte d'Anjou faisaient face au Caire; le comte de Poitiers et les chevaliers de Champagne, face à Damiette; ceux-ci prenaient la garde aux machines pendant la nuit.

LE FEU GRÉGOIS

« Un soir, que nous gardions les chas-chastiaux, les Sarrasins approchèrent, pour la première fois, un engin appelé *perrière* et ils mirent le feu grégeois dans la fronde de l'engin.

» Le premier coup tomba sur la chaussée entre nos deux chas-chastiaux. Nos *esteigneurs* se hâtèrent d'éteindre le feu; et, comme ils étaient abrités par nos deux tours de charpente, les Sarrasins tirèrent en l'air, et le pylet (la fusée) retomba tout droit sur eux.

» Ce feu grégeois venait à nous aussi gros que tonnel de verjus, en laissant une trainée aussi longue qu'une lance, avec autant de bruit que la foudre du ciel. Il semblait un dragon volant par l'air et il jetait une si grande clarté, que l'on y voyait dans le camp comme en plein jour. Trois fois dans la soirée, ils nous le jetèrent avec la *perrière* et, quatre fois, avec les arbalètes-à-tour. »

Ce danger, qui paraît surnaturel, trouble les croisés; ils se mettent à genou et demandent à Dieu la force « de ne pas abandonner les défenses qu'on leur a baillées à garder, » pendant que le saint roi, les mains tendues vers le ciel, dit en pleurant : « Biau sire Dieu, gardez-moi ma gent ! »

Les Arabes avaient surpris le secret de cette composition mystérieuse que les Grecs avaient employée à la défense de Constantinople. « Inventée, en 668, par Callinique, cette substance, tantôt foudroyante, tantôt incendiaire, était un mélange de salpêtre, de poix, de résine, d'huile, de jaune d'œuf, de suif ou d'ingrédients analogues, choisis, pesés, cuits, pétris suivant les caprices des artificiers.

» Cette trituration produisait un corps gras solide, qui se liquéfiait par la chaleur et s'attachait aux objets qu'il atteignait; on ne pouvait l'éteindre qu'en l'étouffant. Nous employons encore aujourd'hui une substance analogue, c'est la roche à feu¹. »

Les Arabes lançaient le feu grégeois avec de longs tubes d'airain, avec de grandes arbalètes ou dans des pots fermés (*fusées volantes ou pots à feu*).

« Les Sarrasins, ajoute Joinville, amenèrent la perrière en plein jour, et ils jetèrent le feu grégeois en nos chas-chastiaux. Leurs engins couvraient de grosses pierres la chaussée et les approches des chastiaux, si bien qu'on dut les laisser brûler. »

Un nouveau chas, que le roi fit construire avec le bois des navires, eut le même sort. Alors il fallut renoncer à endiguer le canal d'Achmoun. Le conseil des barons résolut de le passer à gué, pour aller attaquer le camp sarrasin de la rive gauche.

Mansourah (5 mars 1250).

Dès l'aube du mardi gras, le roi se dirige vers le point de passage avec le gros des chevaliers. Il laisse à la garde du camp le duc de Bourgogne, le roi de Chypre et les barons de la Palestine.

Les chevaliers du Temple forment la pointe d'avant-garde. Le comte d'Artois marche à la tête de la seconde bataille, suivi du comte de Salisbury et des chevaliers anglais. A quelque distance, viennent le roi et les grands feudataires, chacun à la tête de sa bataille.

Le canal franchi, les Templiers s'arrêtent; c'est l'ordre du roi.

1. Général Suzane, *Histoire de l'artillerie française*.

Mais aussitôt que le comte d'Artois a passé le canal, il fond sur les mameluks qui s'enfuient devant lui. « Le grand maître du Temple, Guillaume de Sonnac, lui mande que : « ce serait grande vileinnie d'aller devant » eux, quand il doit marcher après » et il le prie de se conformer à l'ordre de marche réglé par le roi.

« Le comte ne sait que répondre ; mais un chevalier d'Artois, Foucaut du Merle, qui n'entend pas ce colloque, continue à crier :

» Or à eulz ! or à eulz !

» Alors les Templiers, pensant qu'ils seraient honnis s'ils se laissaient devancer par le comte d'Artois, fêrirent des éperons à qui mieux mieux et chassèrent les



Fig. 8.

mameluks à travers les rues de Mansourah, jusqu'aux champs par devers Babiloine (le Caire). »

Quand, après cette charge folle, il fallut revenir et rejoindre le gros de l'armée, les mameluks avaient barricadé les issues de la ville, et les terrasses des maisons étaient converties d'archers sarrasins.

Les chevaliers, criblés « à grand force de traits et d'artillerie », c'est-à-dire de flèches, de pierres et de poutres, furent renversés sous leurs chevaux.

Robert d'Artois, Salisbury, 300 chevaliers français, presque tous les croisés anglais et 280 chevaliers du Temple restèrent écrasés dans les rues étroites de Mansourah.

Le corps de bataille n'avait pas pu secourir l'avant-garde, parce que les Musulmans avaient assailli les bannières à mesure qu'elles passaient le canal. Au lieu d'escarmoucher à distance, à coups de flèches et de carreaux d'arbalètes, ils avaient présenté leur nuée compacte au choc des chevaliers. Ceux-ci, séparés par petites troupes, restèrent entourés, de toute part, d'ennemis alertes, insaisissables, que rien ne lassait.

Le roi combattait au premier rang.



Fig. 9.

« Oncques si bel homme armé ne vis. Il paraissait par-dessus tous, depuis les épaules; il avait son heaume, qui était doré et moult bel, sur la tête et une épée d'Allemagne en sa main. »

Les mameluks étaient armés de la lance.

« Je vis à ma portée, raconte Joinville, un Sarrasin qui montait sur son cheval, pendant qu'un sien chevalier lui tenait le frein. Comme il prenait la selle à deux mains pour monter, je lui donnai de mon glaive par-dessous les aisselles et je le tuai. Quand son chevalier vit cela, il lâcha le cheval de son seigneur et, me donnant de son glaive entre les deux épaules; il me coucha sur le col de mon cheval et me tint si pressé que je ne pouvais tirer l'épée qui était à ma ceinture. Heureusement, je pus tirer mon épée d'arçon et quand il me la vit brandir, il retira sa lance et me laissa. »

Le soir, le roi parvint à rallier un grand nombre de bannières au bord du canal. Le camp sarrasin ayant été évacué pendant la bataille, les croisés s'y installèrent, après avoir chassé les Bédouins qui le pillaient.

Les machines et les engins à lancer le feu grégeois, « qui avait tant grevé les Franks, » restèrent en leur pouvoir, ainsi que les vastes retranchements que les Sarrasins avaient construits sur la rive gauche du canal, en face du camp chrétien.

DÉFENSE DES LIGNES CONQUISES

Deux jours après, une nouvelle armée égyptienne vint donner l'assaut aux lignes conquises.

« Sur le midi, l'Émir fit sonner les timbales et tambours, et les musulmans vinrent aux chrétiens *en manière de jeu d'échecs*. »

A l'infanterie qui jetait le feu grégeois étaient mêlés, par troupes serrées, 4.000 mameluks richement armés. Les Bédouins attaquèrent, au même moment, le pont de bateaux que les croisés avaient jeté sur le canal pour réunir les deux camps et ils tentèrent de

couper les communications de l'armée du roi avec le corps du duc de Bourgogne.

Ceux des croisés qui pouvaient encore se tenir debout se partagèrent la défense des retranchements, déjà assaillis de tous côtés et franchis par les Infidèles.

« Beaucoup se battaient sans heaume et sans haubert, ne les pouvant supporter pour les plaies et contusions qu'ils avaient reçues en la journée du mardi gras. »

Les gens du comte d'Anjou reculaient, et lui-même allait périr, lorsque le roi, son frère, le dégagea par une charge vigoureuse. « Le bon roi porta et endura maints coups et son cheval eut la crinière brûlée par le feu grégeois. »



Fig. 01.

Derrière la bataille du comte d'Anjou, venaient celle des barons anglais et celle de Gauthier de Châtillon, « pleine de prudeshommes et de bonne chevalerie ». Ces deux *batailles* se défendirent si vigoureusement que les « Turcs ne les purent percer ni rebuter ».

Puis venait le grand maître du Temple avec ce qui restait de ses chevaliers. Ils se servirent des engins à lancer le feu grégeois; mais ils furent assaillis d'une telle quantité de pyles que la terre en était jonchée derrière eux. Guillaume de Sonnac fut tué.

« Après le Temple, la bataille du sire de Malvoisin s'étendait jusqu'à un jet de pierre du Nil; elle eut grand'peine à éteindre le feu grégeois qu'on lui lançait.

» A sa droite était notre *bataille* de Champagne, sé-

parée de l'ennemi par les chevaliers du comte de Flandre, qui coururent sus aux Sarrasins aigrement et rigoureusement, à pied et à cheval.



Fig. 11.

» Je fis tirer nos arbalétriers sur les mameluks, qui s'enfuirent. Alors les chevaliers flamands, franchissant

le retranchement, fondirent sur les piétons sarrasins et les déconfirent.

» Après, venait la bataille du comte de Poitiers; elle était à pied, lui seul était à cheval. Cette bataille fut promptement déconfite et déjà les Sarrasins emmenaient le comte, lorsque les bouchers et autres hommes et femmes qui vendaient les vivres et denrées de l'ost, coururent, avec de grands cris, aux païens et leur arrachèrent leur prisonnier. »

La ferme contenance des barons de la Palestine et de l'île de Chypre obligea l'Émir à la retraite.

LA PESTE ET LA RETRAITE

Les Croisés n'avaient plus qu'un parti à prendre : profiter de cette nouvelle victoire pour revenir promptement à Damiette, s'y ravitailler et réparer les pertes des deux batailles de Mansourah.

Mais la fatigue et la maladie avaient paralysé l'énergie du roi et de ses barons.

Ils voulurent attendre que les blessés fussent en état de reprendre la campagne, et ils demeurèrent inactifs sous leurs tentes. La peste et la disette furent des ennemis plus impitoyables encore que les Sarrasins.

On était en carême; les pieux chevaliers ne voulaient d'autre nourriture que les poissons du Nil. « Ces bourbettes mangeaient les gens morts et, pour ce meschief et pour l'enfermeté de ce pays où il ne tombe jamais une goutte d'eau, nous vint une maladie telle que la chair de nos jambes se desséchait et se couvrait de taches noires, les gencives pourrissaient; le saignement de nez était signe de mort. »

Après avoir vainement essayé d'entrer en négocia-

tions avec l'Émir, il fallut abandonner la rive gauche du canal et battre en retraite vers Damiette.

On fit passer les bagages, puis l'armée entière, du camp de Mansourah dans le camp de la rive droite; les Sarrasins assaillirent l'arrière-garde, et le comte d'Anjou fut obligé de repasser le pont avec quelques chevaliers pour la secourir.

Tout le monde était passé le 5 avril. Le roi fit, en personne, monter sur les galères les malades et les blessés; mais, malgré le scorbut et la fièvre qui le minaient, il refusa de s'embarquer et de se séparer de ceux de ses hommes d'armes qui pouvaient encore marcher ou chevaucher.

Dans la confusion de la retraite, on n'avait pas coupé les cordes du pont de bateaux. Les Sarrasins, survenant pendant l'embarquement, firent des malades un affreux carnage; les mariniers effrayés s'enfuirent et allèrent donner dans les galères égyptiennes embossées à quelque distance.

« On leur tira telle foison de traits avec feu grégeois qu'il semblait que les étoiles tombassent du ciel. Les nef^s chrétiennes furent prises à l'abordage « et on ne vit plus, sur tout le lit du fleuve, que nef^s échouées et pillées, Chrétiens tués et jetés à l'eau. »

« Cependant le roi cheminait à l'arrière-garde, monté sur un petit pœlefroi à cause de sa grande faiblesse, et couvert seulement d'une robe de soie.

» Quand les Sarrasins l'assaillaient, son porte-bannière, Geoffroy de Sargines, le défendait à grands coups d'épée.

» A Kiarceh, le roi n'était plus transportable; on le mit au lit. Au même moment, les mameluks entraient dans le village. »

Saint Louis fut pris, malgré le dévouement de ses chevaliers. Ses deux frères, qui avait aussitôt rebroussé chemin pour l'arracher aux mains des Infidèles, partagèrent son sort.

La noble attitude de ce roi de France, à demi mort, frappa de respect les farouches mameluks qui pour éviter la peste, venaient d'égorger le plus grand nombre de leurs prisonniers.

On dit même que les Émirs offrirent à saint Louis le titre de sultan ; il eût préféré mourir que de régner sur les Infidèles. Les médecins arabes le guérirent et les vainqueurs se contentèrent de lui imposer une forte rançon.

Malgré leur défaite, les nobles chevaliers du pays de France ont laissé en Orient un tel souvenir de leurs prouesses, que tout guerrier chrétien est encore, pour les Orientaux, un *chevalier frank*.

CHAPITRE II

LES ARMURES DE FER

L'homme d'armes au XIV^e siècle.— La rançon.— L'armée de Philippe-le-Bel.— L'infanterie flamande.— Bataille de Courtray.—

L'HOMME D'ARMES AU XIV^e SIÈCLE

Les Croisés avaient adopté la coutume orientale de combiner, dans le harnois de l'homme de guerre, le fer avec le cuir. Depuis saint Louis, le vêtement de mailles avait été, peu à peu, remplacé par l'armure de *plates* en fer battu.

Au XIV^e siècle, les hommes d'armes renoncent au heaume pour le *bacinet* à visière mobile; au lieu de la cotte de mailles, la *cuirasse bombée*, supportant, au-dessus du sein droit, un *faucré* pour appuyer la lance.

La cuirasse est prolongée par une *braconnière* qui protège les hanches; de larges *tassettes*, attachées à la braconnière, recouvrent les cuisses; des *spallières*, les épaules; des plates à charnière, les bras et les jambes; aux coudes, des cubitières; au genou, des genouillères; aux mains, des gantelets. Des *solerets* pointus, dits *à la poulaine*, empêchent le pied de quitter l'étrier; mais il faut les retirer pour marcher (Fig. 12).

Une ceinture de fer supporte, au côté droit, la dague;

au côté gauche, l'épée. Une lourde épée à deux tranchants et une masse d'armes sont suspendues aux arçons de la selle. La lance s'allonge et devient plus pesante.



Fig. 12.

Pour charger, l'homme d'armes est obligé de se dresser sur les étriers, de s'arc-bouter sur le haut du troussequin de la selle et de plier le bras pour amener sous l'aisselle le *pied du bois* , soutenu par le faucre. Une rondelle d'acier sert de garde en avant de la main droite et contribue, avec l'écu, à couvrir la poitrine du chevalier.

Le cheval n'a eu, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, qu'une housse, faite de mailles quelquefois.

Vers 1400, on lui donne une tèteière de fer; puis les Allemands lui mettent des plates sur le cou, sur le poitrail, sur la croupe et sur les flancs.

Les chevaliers de France ne se décidèrent qu'à la fin du XV^e siècle, à alourdir ainsi leur destrier.

L'homme d'armes, sur son cheval et la lance à la main, est devenu une machine de guerre destinée à produire un choc irrésistible; mais il ne peut plus monter à cheval ni en descendre sans l'aide d'un écuyer.

Les chevaliers chargent *en haie* sur un seul rang, parce qu'ils « ne souffriraient pas d'être masqués pour combattre. »



Fig. 13.

Derrière eux chevauchent les écuyers, qui ont pour fonction principale, après avoir armé leur maître, de le secourir dans la mêlée et de lui donner des armes de rechange. Puis viennent les *coutilliers*, chargés d'achever les blessés ou de s'emparer des prisonniers.

Ainsi, c'est la troupe d'élite qui combat en première ligne.

Les serviteurs à pied ou à cheval de cette cavalerie noble pourront, dans certains cas, compléter la victoire; mais si l'affaire tourne mal, ils seront les premiers à s'enfuir.

Au combat, le chevalier ne doit compter que sur sa

force, son adresse, son courage, la bonne trempe de son armure et la solidité de son cheval.

Il ne peut appeler à son aide ni un renfort ni une réserve. Si le voisin vient à *la rescousse*, ce sera par grande fortune ; car il faut qu'il soit lui-même victorieux, qu'il ait entendu l'appel et qu'il puisse se dégager de la mêlée.

Quant aux *piétons* de la commune affranchie ou du fief féodal, ils ne sont qu'un *rempart vivant*, qu'un centre de ralliement après la charge.

L'infanterie, qui a été pour les Franks le principal instrument de la conquête, est réduite, en France au XIV^e siècle, au rôle de la lice et de la barrière du tournoi.

Jusqu'à Du Guesclin, la tactique féodale se résumera dans la charge impétueuse de deux cavaleries, formées, un peu au hasard, sur une seule ligne irrégulière.

La *cavalerie légère* ne compte plus comme unité tactique. Les archers à cheval qui en tiennent lieu ne sont que rarement employés à éclairer ou à flanquer les hommes d'armes auxquels ils appartiennent.

Le jour de la *bataille publique*, les suzerains font planter leur bannière sur le point qui leur paraît le mieux choisi pour combattre. Celui qui a amené le plus de chevaliers a le plus gros commandement, et chaque troupe charge à sa guise, sans s'inquiéter des *bannières* voisines.

Quelquefois, quand l'ennemi a tourné bride et que les chevaux ne sont pas trop fourbus, la troupe victorieuse vient secourir celle de droite ou de gauche, pendant que ses *coutilliers* achèvent les blessés et pillent les bagages.

LA RANÇON

D'ailleurs les chevaliers cherchent plutôt à faire des prisonniers qu'à égorger. Entre tous ces vaillants pour qui la guerre est le jeu préféré, il y a un secret accord de clémence, un échange de générosité, qui font que *le vaincu est reçu à rançon*.

Au lieu de la marque au fer rouge des Grecs, au lieu de l'épée impitoyable des légionnaires romains, le prisonnier en est quitte, d'ordinaire, pour une somme d'argent payée par ses vassaux.

Il mange à la table de son vainqueur; il a droit à tous les égards imposés par les lois de la chevalerie. Quelquefois il reste libre sur sa parole, et le prix de sa rançon devient une question d'amour-propre. Du Guesclin triplera la somme fixée par le Prince Noir, en lui jurant qu'il n'y a « femme ou fille en Bretagne qui ne file une quenouille pour sa rançon ».

Au sentiment de clémence chevaleresque se mêle donc, pour le vainqueur, un intérêt égoïste. Aussi la rançon aura-t-elle, jusqu'à Fornoue (1493), une influence prépondérante sur la tactique féodale.

Le chevalier se laissera trop souvent guider, sur le champ de bataille, par l'appât d'une riche capture. Il perdra de vue la bannière de son chef, il s'écartera du but prescrit pour s'acharner à la poursuite d'un cavalier bien monté et bien armé. *Destrier et harnois* coûtent cher, et un bon coup de lance procure l'un et l'autre.

Désormais, au lieu d'un commun élan pour la cause commune, c'est le *combat individuel* pour le chevalier à la recherche d'une bonne prise, c'est le *pillage* pour le piéton qui n'a d'autre « profit » que le butin.

L'ARMÉE DE PHILIPPE-LE-BEL

Le chroniqueur Guillaume Guiart a raconté comment marchait une armée française, sous Philippe-le-Bel, vers 1300.

Les connestables commandent :

- Que soudoiers de touz estages
- Qui du roy de France ont gages,
- Au point de la journée matin,
- Soient tout garnis l'endemain,
- Sans faire l'endormi ni l'ivre,
- Pour les deux mareschaus suivre
- Quel part qu'ils voudront aller. •

L'avant-garde est prête de bonne heure :

Lendemain bien matin, à l'aube,
Partent les veluz et les chaus
D'Arras, avec leurs maréchaus.

Mais ce n'est qu'au milieu du jour que le gros de l'armée se met en route :

Le flo de gent s'entre-déboute ;
Le charroir après eux s'aroute,
Qui tentes et pavillons porte.

C'est une armée bruyante :

Grand est le bruit quand l'ost s'aroute :
Les compagnies, route à route ¹
Par devers Douai, d'Arras sortent.
D'Arras se partent duc et comte,
Baron, chastelein et visconte,
Serjanz d'armes et sénéchaus.
Les bannières des mareschaus,
Deploïées contre le vent,
Sont en le premier front devant.

1. Bande par bande. La *route*, c'est la réunion de combattants à pied ou à cheval sous une même bannière.

Puis grant assemblée vient après,
 Joignant et serré près à près,
 Et si grant flot de baronnie
 Par mons, par vaus, par terre unie,
 Qu'il est nul homme qui les prisast
 Ni qui le nombre en devisast,
 Tant en a de long et de large.



Fig. 14.

Dieu ! comme les destrier enielé,
 Que les garçons * en destre * mainent,
 Orgueilleusement se demainent !
 Clercs chantent motez² ; bidaux * dancent ;

1. Les valets.
2. Par la main droite.
3. Cantiques.
4. Les *bidaux* sont les piétons qui ne sont ni archers ni arbalétriers. Jusqu'alors c'est le rebut de l'infanterie ; mais quand la pique aura fait son apparition victorieuse sur le champ de bataille,

Vieilles plaident ¹ ; charretiers tacent ² ;
 Jeunes femmes jangent ³ et rient ;
 Serjanz hoquètent ⁴ ; hérauz crient ;

Charroiz comme foudre randonnent ⁵ ;
 Tambours croissent ; trompes bondonnent ;
 Banières cliquent ⁶ et frémissent ;
 Anes braient, chevaux hénissent ;
 Les armes tentissent qui pèsent ;
 Ribaux ⁷ huent ⁸ et garçons noisent ⁹ .
 Tout le país entour résonne
 Du grant eserois ¹⁰ que l'on lui donne !

L'étape n'est pas longue ; à deux lieues l'armée s'arrête pour camper.

L'avant-garde, composée de baronnie et d'hommes d'armes, s'établit dans les villages ou bien en plein champ, sous la tente :

Connétables et capitaines
 Des primeraines compagnies
 Choisissent leurs logis ;
 Et ceux qui les suivent à traces
 Prennent en bon ordre leurs places ;
 Par labours et par sillons
 Tendent tentes et paveillons ;
 Comme en force maisons et salles
 Mettent dedans coffres et malles.

les piquiers deviendront les soldats d'élite, et le mot *bidaux* restera un terme de mépris pour désigner les *trainards* et les *lâches*.

1. Bavardent.
2. Se disputent.
3. Plaisantent.
4. Figure 14.
5. Passent au galop.
6. *Cliquetis* vient de ce vieux mot.
7. Vagabonds, armés ou non, qui suivent l'armée : ce sont les *calones* des Romains ; ils portent les fardeaux du soldat et font ses corvées, moyennant salaire.
8. Crient : « hue ! » L'exclamation est restée.
9. Se battent.
10. Fracas.

L'infanterie bivouaque comme elle peut. Nous trouvons déjà l'esprit de ressource du soldat français, qui sait improviser un abri et une cuisine :

Ceux à pié, qui n'ont pas de rentes
Ni deniers dont ils aient tentes,
Courrent les arbres ébranchier;
Vous les verriez branches trancher
Et vers les serjanz les trainer;
Et petits rameaux (in) eliner
Pour faire loges et feuillies
Des branches qu'ils ont cueillies.

Le camp est entouré d'une enceinte de chariots; c'est la tradition des ancêtres gaulois, germains ou barbares; mais les leçons romaines ne sont pas oubliées, car le quartier du roi, bien gardé, occupe le centre d'un vaste rectangle, percé de larges rues :

Puissiez voir estendues
Grandes tentes aux champs tendues,
Qui plus d'une grant lieue dure;
L'enceinte autour et la clôture.
Entre les autres, avec art,
Sont les tentes du roy assises,
Plaisanz, avenantes et belles,
A la cirquite desquelles
Les serjanz d'Orléans
Armés, chaque nuit, veillent,
Avec une connestablie
De soudoiers de Picardie.

Les cantiniers, les marchands de toute sorte, encombrant le camp de Philippe-le-Bel. Nous les avons vus déjà, au camp de saint Louis, payer de leur personne en arrachant le frère du roi des mains des infidèles. (Page 24).

En l'ost, ça et là, par les rues,
Sont encor honnes gens,
Qui du travail de leurs mains vivent,
Et qui, pour gaingner, l'ost suivent

Ils font petits fournaux et fours
 Aux fossés, près des quarrefours ;
 (Moult se sont du faire hastez ;)
 Là cuisent tartes et pâtés.
 Taverniers, dont maint sont en dètes,
 Ont tonneaux de vin en charriotes,
 Qu'aux souloyers qui en demandent,
 Trouble (avec la lie), ils vendent ;
 Les autres : « petite bière ! » crient,
 Qui est d'Arras, si comme ils dient.
 Ça et là vous oiriez vieillottes
 Crier haut, à diverses notes,
 Les unes pour fromages vendre,
 Autres pour pain blanc, dur ou tendre.
 Les cuisiniers leurs pots rësument ;
 Les logis de toutes pars fument ;
 Et les ribaux, portant brelans,
 Ne seront pas de jouer lents.

Bataille de Courtray (11 juillet 1302).

Pour châtier les bourgeois révoltés de Bruges, le comte Robert d'Artois était entré en Flandre par Tournay, avec 7.500 hommes d'armes, 10.000 archers et 30.000 miliciens des communes.

« Le 11 juillet 1302, 20.000 bourgeois, âprement et épaissement ordonnés par Gui de Namur et Guillaume de Juliers, et portant avec eux reliques de saints, glaives, lances, épées, broches et massues à pointes de fer se rangèrent dans la plaine, en avant de Courtray, derrière un étroit canal, creusé en forme de demilune, au milieu d'un marais impraticable pour la cavalerie.

» Ils avaient formé (en deuxième ligne), avec 8.000 piétons, une très grande bataille, en guise d'un écu la pointe en avant, et ils s'étaient entrelacés l'un l'autre, pour qu'on ne les pût percer. »

Quelques centaines de chevaliers belges ou alle-

mands qui les avaient rejoints, mirent pied à terre et attendirent, la lance à la main à côté des piquiers, le choc de l'armée française, formée en dix colonnes profondes.

Les archers et les piétons des communes de France, sous le commandement de Jean de Brulas, entamèrent l'attaque et refoulèrent la première ligne flamande.

Toute la fleur de baronnie
Là vint tout appareillié;
Devant furent la gent à pié,
Arbalestriers, qui bien le firent,



A
Fig. 15.

A traire (*tirer*) et à geter se mirent
Des deux pars (*côtés*) angoissement;
Et tant getèrent vraiment
Que les saètes (*carreaux*) leur fallirent (*manquèrent*).
Les autres gens de pié se tirent (*se portent*)

Avant, pour l'assaut enveür,
 Là, put on maint dar veür (*voir*)
 Et main espié (*épieu*) et mainte lance.
 Le gent de pié forment (*violemment*) s'avance :
 Si, se tenant serrément,
 Flamens assailent durement ;
 Et les Flamens fort se deffendent,
 Et au mieux qu'ils peuvent se vendent,
 Et les reculent à grant force.
 Chacun de bien férir (*frapper*) s'efforce ;
 Et tant par force et par durté
 Se sont ensemble si heurté,
 Que les Flamens convint retraire (*tourment le dos*).
 Français qui bien le voulurent faire,
 Par vive force les percièrent ;
 Devant, derrière les frappèrent ;
 Chacun pensant honneur acquerre,
 Des Flamens ont jonchié la terre.
 Et si la gent de pié le fist
 Qu'auques les mistrent à desconfit.

Le connétable Raoul de Nesle voulait qu'on profitât de ce succès des gens de pied pour tourner la position ennemie ; mais Robert d'Artois, fougueux et imprudent comme son père l'avait été à Mansourah, demanda au connétable s'il avait peur.

Il ordonna à l'infanterie de se retirer derrière les ailes et à la baronnie de se former en une seule masse, pour charger la grosse bataille des 8.000 piétons flamands.

— « Retournez, gent de pié, rarrière ! s'écria-t-il ! »

Alors, au milieu d'un nuage de poussière, les gens de pied français entendirent « grand bruit de chevaux ».

L'ordre de battre en retraite les étonne, les trouble, ils croient que la bataille est perdue sur un autre point, que :

D'autre part venus
 Fussent Flamens, qui retenuz
 Fussent nos gens mis à mort.

Ils reculent, leurs rangs s'ouvrent; les Flamands y pénétrèrent pendant que, derrière eux, les hommes d'armes accourent, au cri de « Mont joie ! » en renversant amis et ennemis sur leur passage.

Les Flamands n'attendent pas cette charge; ils se retirent en bon ordre jusqu'à un pont de la Lys, bien gardé par leurs gens, et ils se forment en phalanges profondes derrière le fossé et le marais.

Chacun tenant son gondendart (Fig. 16.),
Levé contre Français le fer;
Comme on attend les sangliers,
Les Flamens Français attendaient.

Les chevaliers des premières bannières, lancés au galop, roulèrent dans le canal avec leurs destriers. En un instant, ce fossé, coupé à pic, fut comblé d'hommes et de chevaux. Les suivants s'embourbèrent dans le marais.

La queue de la colonne, emportée par son élan, augmentant à tout instant le désordre et la confusion, la tête fut détruite et rompue sans avoir combattu.

Tout ainsi la chevalerie
Vint au marais par sa folie,
Et les chevaux, jusques aux sangles,
Se fêrèrent dedans la fange.
Et de tant comme ils s'efforçaient
D'issir, en tant plus refondaient (*s'enfonçaient*),
Et quant l'autre aider euydait (*croyait aider*),
Chacun d'eux arrière rechéait (*retombait*).



Fig. 16.

Alors les Flamands, franchissant le canal en deux endroits, vinrent assaillir les flancs de cette cohue embourbée et ils en firent un affreux carnage.

Quant Flamens ont ce regardé,
Ils ne se sont de riens tardé;

Au marais se sont aprouchiéz,
 Et leurs bastons ont accrochiéz
 Les chevaliers, qui là gisaient,
 Et tout ainsi qu'ils les tiraient
 Ils les demenaient à martyre.
 Onques nul n'en voulurent être (*choisir*)
 Ni prendre vif; mais ils tuèrent
 Tous ceux vifs qu'ils accrochièrent.

Comme son père, Robert d'Artois paya de sa vie son imprudence.



Fig. 17.

« A l'aspect de la ruine de son avant-garde, le noble comte, qui n'avait accoutumé de fuir, se plongea avec sa compagnie de forts et vaillants gentilshommes au milieu des Flamands, comme un lion enragé. Mais la grande multitude de lances que les bourgeois tenaient serrées les unes contre les autres, empêcha le comte Robert de *très-forcer* et transpercer leurs batailles.

» Ceux de Bruges n'éparguèrent nulle âme, ni grand, ni petit, mais de leurs *lances aiguës et bien ferrées* ils

faisaient trébucher et choir chevalier après chevalier et les tuaient à terre.

» Ceux dont les armures émoussaient la pointe de fer des hallebardes (*gondendars*), étaient assommés à grands coups de maillet de fer ou de fléau.

» Et le comte, quoiqu'il fut navré de trente blessures au moins, toutefois combattait-il vaillamment, préférant gésir mort, avec les nobles hommes qu'il voyait mourir devant lui, que de se rendre et d'être mis à rançon. »



Fig. 18.

CHAPITRE III

L'INVASION ANGLAISE

La guerre de Cent ans. — Édouard III. — Étude comparative des deux armées. — Retraite des Anglais. — Chevauchée du roi de France. — Le gué de Blanche-Tache. — En Ponthieu. — Ordre de bataille des Anglais. — La journée de Crécy.

LA GUERRE DE CENT ANS

La première moitié de la guerre de Cent ans est une époque néfaste pour la tactique française. Lorsque la charge en haie n'a pas réussi, lorsque les lances sont rompues ou détournées, la confusion se met parmi ces chevaliers fougueux, qui ne veulent combattre qu'isolément ; les plus braves sont entourés, renversés et livrés, dans leur armure de fer, au couteau des gens de pied ; le reste s'enfuit.

La lecture des chroniques contemporaines nous permettra de tirer, des trois grandes défaites de la guerre de Cent ans, des enseignements utiles sur l'art de la guerre de 1346 à 1455 ; mais en feuilletant la plus complète et la plus attrayante, celle de sire Jean Froissard, nous n'oublierons pas qu'elle a été écrite dans le camp des Anglais, par un familier du Prince Noir.



Fig. 49.



L. SCHLÖSSER.

Fig. 20.

ÉDOUARD III

Édouard III, en débarquant à la Hogue, le 12 juillet 1346, avec 4.000 hommes d'armes et 28.000 piétons (10.000 archers anglais, 12.000 Gallois, 6.000 Irlandais), ordonna ses gens en trois batailles qui devaient marcher parallèlement. Celles de droite et de gauche, longeant les côtes du Cotentin, restaient en communication avec la flotte de 1.700 navires, grands et petits, gardés par 100 hommes d'armes et 400 archers. Le roi, accompagné de son fils aîné le prince de Galles, qui n'avait que seize ans et faisait ses premières armes, conduisait la colonne du centre.

Le commandement de l'avant-garde fut donné au hanni Geoffroy d'Harcourt, « pour tant qu'il savait les entrées et les issues en Normandie.

» Lequel messire Geoffroy partit comme *maréchal de la route* du roi, avec 500 armures de fer et 2.000 archers, et chevaucha bien six ou sept lieues en avant et à droite du grand ost du roi, brûlant et dévastant le pays. Il revenait chaque soir, avec toute sa compagnie, là où il savait que le roi devait loger ; mais quelquefois il demeurait deux jours, quand il trouvait gras pays et à fourrager. »

Les colonnes des ailes rejoignirent le *grand ost* sous les murs de Caen, le 26 juillet ; elles avaient pris et pillé, presque sans résistance, Barfleur, Cherbourg, Valognes, Carentan et Saint-Lô.

Après le sac de Caen, Édouard III renvoya en Angleterre sa flotte, chargée des dépouilles et des prisonniers de la Normandie ; puis il remonta la Seine jusqu'à Poissy, en mettant tout à feu et à sang sur son passage.

Le prince de Galles établit son logis au château de Saint-Germain-en-Laye ; ses coureurs vinrent brûler Rueil, Bourg-la-Reine et Saint-Cloud, pendant que le *ban de guerre* de Philippe de Valois réunissait à Saint-Denis les nombreux vasseaux de la couronne de France.

ÉTUDE COMPARATIVE DES DEUX ARMÉES

Des deux côtés, il n'y a d'autre cavalerie que la noblesse féodale et ses archers. Plus nombreuse sous la bannière de France, elle est aussi plus fougueuse, moins disciplinée et elle tient en grand mépris les milices communales et l'infanterie étrangère, que le roi a réunies autour de l'oriflamme.

Les armes du piéton des communes françaises n'ont guère changé depuis Bouvines. C'est encore l'arc, le couteau, la vouge ou le maillet. Cependant, depuis les Croisades, le piéton s'est revêtu de cuir comme l'archer sarrasin.

Les 15.000 mercenaires génois qui forment l'infanterie d'élite de Philippe VI, sont des arbalétriers. (Fig. 26.)

Leur équipement est très lourd, car « une arbalète de guerre pèse environ 20 livres, la trousse garnie 4 ou 5 ; l'arbalétrier porte un large pavois, une longue épée, un chapel de fer, un camail de mailles, une brigantine de lamelles de fer couvertes d'étoffe, avec hautes manches et sous-jaquette de mailles, des chausses de toile ou de peau, doublées, avec genouillères de fer. Le tout forme une charge de 70 à 80 livres¹ ».

L'armée française est mal pourvue d'engins et de machines ; elle n'a pas d'équipage de pont ; ses vivres ne sont pas assurés. Philippe VI et sa noblesse croient que le courage supplée à la prévoyance et que l'élan chevaleresque franchit tous les obstacles.

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du Mobilier*.

Dans l'armée anglaise, les chevaliers, pleins de confiance dans leur roi et dans les maréchaux qu'il a choisis, exécutent les ordres, quels qu'ils soient, avec le calme et le sang-froid de leur race. Au lieu de mépriser les gens de pied, ils ont pour eux les égards que méritent des compagnons d'armes vifs, alertes, adroits surtout. Dans les combats défensifs, ils ne dédaignent pas de mettre pied à terre et de raccourcir le bois de leur lance, pour former, sur les flancs ou en arrière des archers, d'épaisses phalanges bardées de fer, qu'aucune charge ne peut entamer.

L'archer anglais jouera le rôle principal dans toutes les batailles de la guerre de Cent ans. (Fig. 20.)

Légerement équipé, il a la tête couverte par une cervelière de fer, il porte une cotte de mailles à manches courtes, par-dessous un corselet de cuir avec manches d'étoffe rembourrées aux épaules ; ses chausses sont de peau ou de gros drap. Le carquois est passé à sa ceinture,

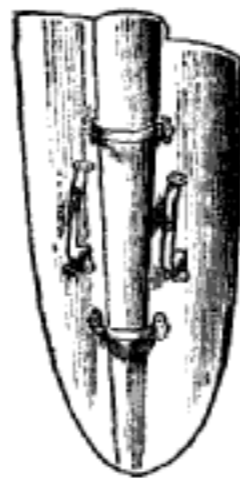


Fig. 21.

ou bien il pend en verrou derrière son épaule gauche. Quelquefois l'archer tient une vouge dans la main droite.

Quand il veut obtenir un tir rapide, il place les flèches sous son pied gauche, de manière à les saisir de la main droite sans détourner les yeux du but. Alors il lance douze flèches pendant que l'arbalétrier tire un carreau.

La portée moyenne du grand arc anglais est de 200 mètres environ ; à cette distance, tout bon archer d'outre-Manche se fait un point d'honneur de ne jamais manquer un homme.

Lorsque l'archer anglais ou l'arbalétrier gascon a pris sa place de combat, il enfonce en terre, devant lui, les

pieux qu'il porte comme le légionnaire romain et il y appuie son pavois. (Fig. 13.)

« Ce pavois a 1^m de hauteur (quelquefois plus) sur 0^m,40 à 0^m,60. Il est profondément nervé suivant son axe longitudinal, afin de présenter plus de résistance aux chocs, et de laisser un espace libre, pour passer le bras au besoin ou pour fixer le pavois sur le sol au moyen d'un pieu ¹.

De cette façon, un front de bataille, offensif ou défensif, présente un rempart instantané, hérissé de fauchards, de vougues ou de bâtons aigus, et dont on ne peut s'approcher, à moins de 200 mètres, sans recevoir une volée de flèches ou de carreaux.

Le plus souvent l'armée anglaise se range en bataille derrière son charroi, et les machines de jet (Fig. 22) tirent par-dessus cet obstacle, insurmontable pour la cavalerie. Le butin sagement réparti pourvoit à tous les besoins de l'armée et permet de ménager le convoi venu d'Angleterre.

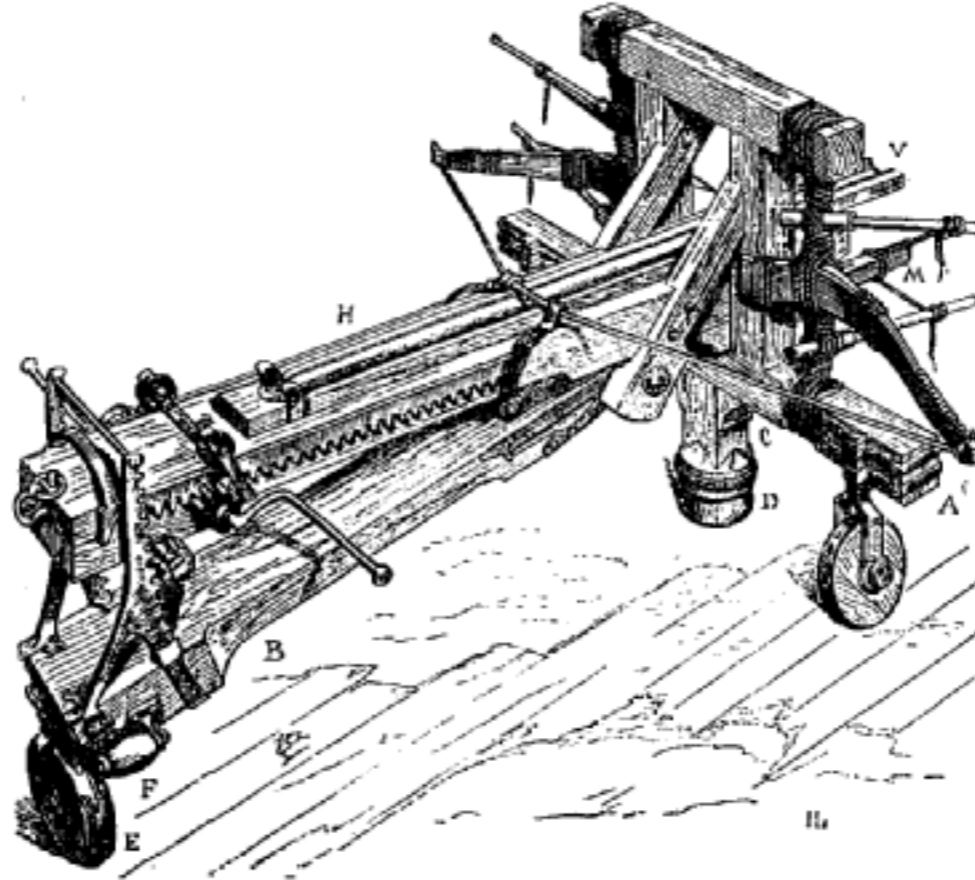
« De petits bateaux de cuir et de bois, des cordes et autres habillements tout propices à faire ponts, sont chargés sur chariots. »

Froissard raconte qu'au passage de l'Oise « les Anglais boutèrent un batil en l'eau, et trois ou quatre passèrent la rivière bien doutablement (*prudement*); lesquels attachèrent une forte corde, d'un bord à l'autre, à tout petits poinçons (*tonneaux*) qu'ils avaient liés par le milieu. »

En résumé, dans leurs fructueux « voyages de France », Édouard III ni le Prince Noir n'apporteront aucune innovation tactique; mais à la fougue tumultueuse de

¹. Viollet-le-Duc, *Mobilier*, volume IV.

la chevalerie française, qui se donnera pleine carrière jusqu'à Du Guesclin, ils sauront opposer la prévoyance pour les approvisionnements, l'ordre et la discipline dans les marches, le choix des positions de combat, le tir ajusté, et surtout une *combinaison judicieuse de l'in-*



Fgi. 22.

fanterie légère avec la chevalerie anglaise, qui sait combattre à pied aussi bien qu'à cheval.

Ce sont là des leçons d'art militaire dont les Français profiteront à la longue et qui leur permettront de chasser l'étranger, lorsque Jeanne d'Arc aura réveillé leur patriotisme, au bruit du canon d'Orléans.

RETRAITE DES ANGLAIS

En apprenant que Philippe de Valois recevait, chaque jour, de nouveaux contingents d'hommes d'armes et de milice, Édouard III, dont l'armée était fort réduite, quitta les environs de Paris, le 16 août, pour se diriger, par le Beauvaisis, vers les côtes de Picardie.

Cette marche en retraite, éclairée par l'incendie des bourgades et des moindres châteaux, s'arrêta à Airaines, sur la limite du Ponthieu, apanage d'Édouard III, confisqué par le roi Philippe.

Les Anglais trouvaient devant eux un obstacle sérieux : la Somme, « qui est grande, large et profonde », au moment même où leurs coureurs signalaient l'approche de l'armée française.

Édouard III appela « ses deux maréchaux, Warwick et d'Harcourt, et leur dit qu'ils prissent 1.000 hommes d'armes et 2.000 archers, et s'en allassent, tâtant et regardant, selon la rivière de Somme, s'ils pourraient trouver un gué où l'on pût passer sauvément.

» Mais le Roi de France avait fait pourvoir et garnir tous les détroits (*défilés*) et passages. »

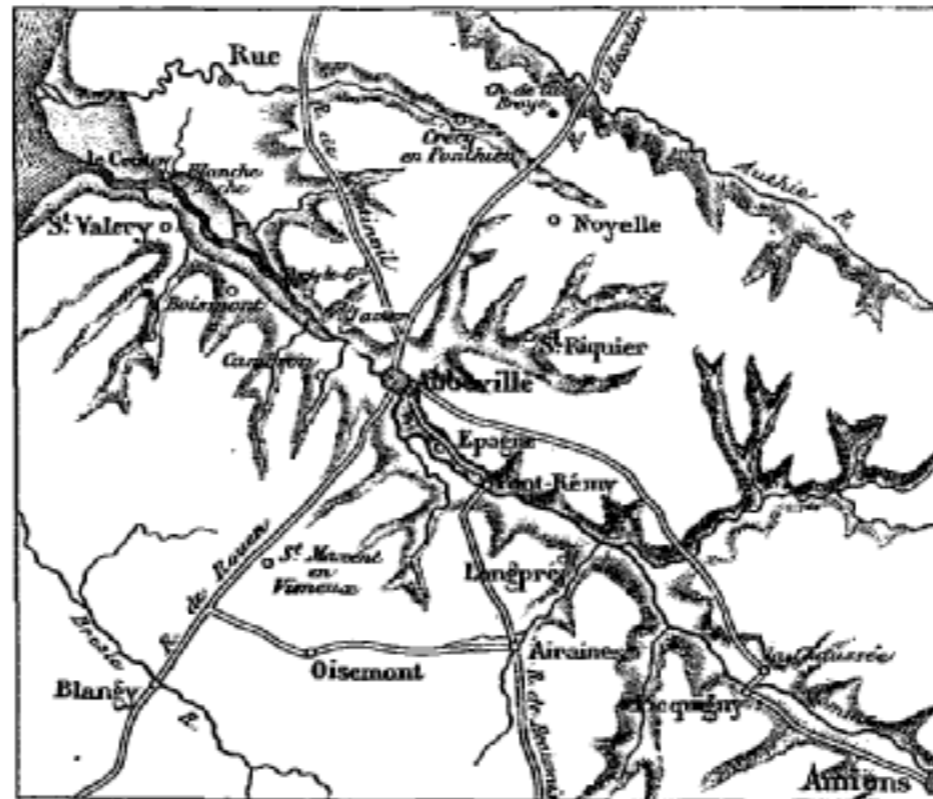
Les deux maréchaux furent repoussés à Pont-Rémy, à Long-en-Ponthieu, à Picquigny, et après avoir, pendant une journée entière, « tâté, chevauché et costié la rivière de Somme sans trouver de passage, ils revinrent à Airaines, devers le roi leur seigneur et lui recordèrent leur chevauchée ».

CHEVAUCHÉE DU ROI DE FRANCE

« Ce même jour, le roi de France vint coucher à Amiens avec plus de 100.000 hommes, et était le pays d'environ tout couvert de gens d'armes.

» Quand le roi d'Angleterre eut ouï la relation de ses deux maréchaux, il n'en fut pas plus joyeux ni moins pensif et commença fort à méditer et soi mélancolier. »

Le résultat de cette méditation mélancolique fut un ordre de départ pour le lendemain. On devait se diriger vers la mer par la rive gauche de la Somme, en cherchant à passer à tout prix sur la rive droite.



E. Hardy

Echelle au $\frac{1}{600.000}$
Fig. 23.

« Au matin, quand le roi eut ouï sa messe, devant le soleil levant, ils sonnèrent les trompettes de délogement, et, à six heures du matin, se partirent toute manière de gens, en suivant les deux bannières des maréchaux, qui chevauchaient devant, comme c'était ordonné. »

Ils chevauchèrent en cet état jusqu'à Oisemont, dont les défenseurs, gens du pays, « furent envahis et assaillis si durement que les Anglais conquièrent la ville et tout ce qu'il y avait dedans. Le roi d'Angleterre se logea au grand hôpital ».

Le roi de France, en apprenant cette nouvelle « par ses espies et ses coureurs, fut moult joyeux, car il pensa qu'il enclorrait le roi d'Angleterre entre Abbeville et la rivière de Somme, et qu'il le prendrait ou combattrait à sa volonté.

« Il ordonna aussitôt à un grand baron de Normandie, Godemar du Fay, d'aller garder le passage de *Blanche-Tache*, qui est au-dessous d'Abbeville, par où il convenait que les Anglais passassent et non par ailleurs. »

Du Fay quitta Amiens à la tête de 1.000 hommes d'armes, de 5.000 arbalétriers génois et de grand'foison des gens du pays, et il se dirigea par Saint Riquier-en-Ponthieu sur le Crotoy. Là, il manda les bourgeois d'Abbeville, pour l'aider à garder le passage. Ceux-ci arrivèrent « moult étoffément en arroy »; le passage se trouva défendu par 12.000 hommes, dont 2.000 bourgeois de Tournai.

A midi, Philippe VI arrivait à Airaines avec son avant-garde; mais, au lieu de continuer la poursuite, il s'installait dans le logis qu'Édouard III venait de quitter et il livrait à ses gens « la grand'foison de pourvéances, de viandes embrochées, de pains et pâtés en fours, de vins en tonneaux et en barils et les tables mises que les Anglais avaient laissés dans la précipitation de leur départ ».

Édouard III était fort inquiet. Acculé à une rivière et à une place forte ennemie, poursuivi par des forces très supérieures, il désespérait de sauver son armée, lorsqu'un traître, un varlet prisonnier, Gobin Agace,

vint lui offrir le salut : c'était un gué de la Somme où, à l'heure du reflux, douze hommes pouvaient passer de front, à pied ou à cheval.

« Ce gué s'appelait la Blanche-Tache, parce qu'il était de gravier de blanche marne, fort et dur, sur quoi on pouvait fermement charrier. »

Seulement il fallait s'y trouver au soleil levant.

LE GUÉ DE BLANCHE-TACHE

« Le roi d'Angleterre ne dormit guère dans la nuit du 23 au 24 août. A minuit, il s'arma et fit sonner les trompettes en signe de déloger.

» Chacun fut tantôt appareillé, sommiers troussés, chars chargés. L'avant-garde partit d'Oisemont sur le point du jour, sous la conduite de ce varlet, et elle arriva, environ le soleil levant, assez près de la Blanche-Tache ; mais le flux étant dans son plein, le passage était impossible. D'ailleurs Édouard III, qui avait rejoint les éclaireurs, voulut attendre le gros de son armée. »

A six heures du matin, la mer était basse et le gué praticable ; mais déjà *Godemar du Fay* occupait la rive droite « à grand'foison de gens d'armes ». Cependant le roi d'Angleterre n'hésita pas à tenter le passage.

« Il ordonna à ses maréchaux d'aussitôt férir en l'eau, et à ses archers de tirer fortement sur les Français qui étaient dans l'eau et sur le rivage.

« Lors firent les deux maréchaux d'Angleterre chevaucher leurs bannières, au nom de Dieu et de Saint-Georges ! et eux après. Si se férèrent en l'eau de plein élan les plus bachelereux (*vallants*) et les mieux montés. Il se fit en la rivière mainte joute, il y eut maint homme reaversé de part et d'autre ; là commença un fort lutin (*mêlé*), car messire *Godemar* et les siens dé-

fendaient vaillamment le passage. Aucuns chevaliers et écuyers français d'Artois et de Picardie, pour leur honneur, se féroient audit gué et ils préféraient jouter en l'eau que sur terre.

« Il y eut là, je vous le dis, maintes belles appertises d'armes, car ceux qui avaient été envoyés pour garder et défendre le gué étaient gens d'élite. Ils se tenaient tous bien rangés sur le détroit du passage de la rivière, et les Anglais en étaient durement rencontrés, quand ils venaient à l'issue de l'eau, pour prendre terre.

« Les arbalétriers génois leur faisaient incult de maux ; mais les archers d'Angleterre tiraient avec tant d'ensemble et de justesse qu'ils permirent, peu à peu, aux gens d'armes de passer. »

On avait dit aux combattants, pour qu'ils redoublasent de courage, que le roi de France était à leur poursuite, avec plus de 100.000 hommes d'armes ; déjà quelques coureurs français étaient venus jusqu'à eux.

« Aussi finalement les Anglais passèrent-ils outre, à quelque prix que ce fût, et ils se déployèrent, au fur et à mesure, sur la rive droite. Le roi, le prince de Galles et tous les seigneurs étaient passés ; alors les Français se débandèrent, et se partit qui partir s'en put dudit passage. Les hommes d'armes de messire Godemar s'enfuirent vers Abbeville ou Saint-Riquier. Mais ceux qui étaient à pied ne pouvaient fuir, et il y eut grand'occision des bourgeois d'Abbeville, de Montreuil, de Rue et de Saint-Riquier.

» La chasse dura plus d'une grosse lieue.

» L'arrière-garde anglaise était encore sur la rive gauche, quand quelques écuyers des seigneurs de France, qui se voulaient aventurer, spécialement ceux de l'Empire, du roi de Bohême et de messire Jean de Hainaut, vinrent l'assaillir. Ils tuèrent et blessèrent

plusieurs Anglais sur le rivage et conquièrent aucuns chevaux et harnois.

« Le roi Philippe de France était parti d'Airaines et il chevauchait fortement cette matinée, lorsqu'il apprit que les Anglais avaient passé la Blanche-Tache, et déconfit messire Godemar du Fay et sa route. Sa colère fut grande, car il espérait acculer les Anglais à la Somme et leur livrer bataille dans la journée.

« Il s'arrêta sur le champ et demanda conseil à ses maréchaux. Ceux-ci répondirent que la mer était haute et qu'on ne pouvait plus passer.

« Adonc retourna le roi de France tout courroucé ; et il s'en vint, ce jeudi, coucher à Abbeville, avec les princes et les grands seigneurs. Leurs gens s'établirent dans les villages, car tous ne purent pas trouver à se loger dans la ville, tant il y en avait grand'foison. »

EX PONTHEU

Le succès de Blanche-Tache avait rendu à Édouard III son assurance et sa bonne humeur.

Après avoir reformé son armée dans l'ordre de marche habituel, c'est-à-dire en trois colonnes parallèles, il s'achemina, avec le corps de bataille et le convoi, vers Crécy-en-Ponthieu ; pendant que ses maréchaux allaient, avec l'avant-garde, mettre le feu au Crotoy et s'emparer d'un convoi de vins de Saintonge, dont ils firent « amener et acharrier les meilleurs au camp du roi d'Angleterre, établi entre Noyelle-en-Chaussée et la rivière d'Authie, près du château de la Broye ».

Du Crotoy, « les deux maréchaux chevauchèrent en deux routes (colonnes), l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier courut jusqu'aux portes d'Abbeville, puis se retourna vers Saint-Riquier, brûlant et ravageant le

pays; l'autre remonta au nord et passa sous les murs de la ville de Rue.

» Ils chevauchèrent ainsi le vendredi jusqu'à midi, heure où les trois batailles se réunirent. Le roi Édouard se longea avec tout son ost assez près de Crécy.

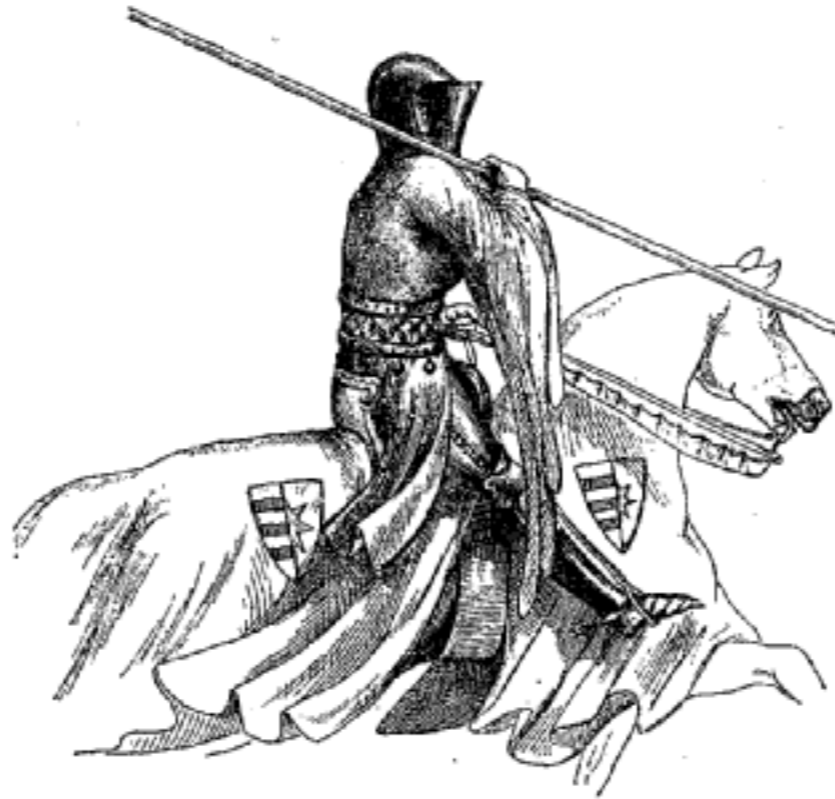


Fig. 24.

» Bien était informé le roi d'Angleterre que son adversaire, le roi de France, le suivait à tout son grand effort et qu'il avait grand désir de le combattre.

» Mais il dit à ses gens :

— » Prenons ici place de terre, car je n'irai pas plus
 » avant que je n'ai vu nos ennemis. Il y a de bonnes
 » raisons pour que je les attende, car je suis en Pon-
 » thieu, sur le droit héritage de madame ma mère qui
 » me le donna en mariage; et je le veux défendre et

» calenger (*réclamer*) contre mon adversaire Philippe de Valois. »

« Ses gens obéirent tous à son intention et n'allèrent pas plus avant. Édouard III se logea en plein champ et tous ses gens aussi. »

Mais comme il croyait n'avoir pas la huitième partie des forces du roi de France, il résolut de ne tenter l'aventure et de n'accepter le combat qu'après avoir pris ses précautions et s'être assuré l'avantage du terrain.

« Il fit aviser et regarder par ses deux maréchaux et par messire Regnault de Cobham, très vaillant chevalier, le lieu et la place où ils ordonneraient leurs batailles. Ceux-ci chevauchèrent autour des champs et imaginèrent et considérèrent bien le pays et ses avantages; puis ils indiquèrent à toute manière de gens leurs places de combat. En même temps, ils envoyaient des coureurs jusqu'aux portes d'Abbeville, où ils savaient que le roi de France devait passer la Somme, pour apprendre si l'armée ennemie devait se mettre aux champs et sortir d'Abbeville dans cette même journée de vendredi. Les coureurs rapportèrent que rien ne l'indiquait.

« Alors Édouard III permit à toutes ses gens de rentrer dans leurs logis; mais il leur ordonna d'être, le lendemain bien matin au signal des trompettes, tout appareillés à reprendre les emplacements qu'on leur avait indiqués. Tous obéirent et chacun, en son logis, s'occupa à mettre à point et refourbir ses armures. »

C'était un roi vaillant, un preux chevalier que ce premier Valois, suzerain des plus puissants seigneurs. Il y avait, dans son armée, même soif de prouesse, même résolution, même dévouement à la personne royale que dans l'armée d'Édouard III; mais le lien féodal ne suffisait pas pour maintenir la discipline, pour faire respecter « les intentions du roi » et les ordres de ses maréchaux.

Quant, au retour d'une reconnaissance poussée jusqu'à l'Authie, les deux maréchaux de France, Saint-Venant et Montmorency, eurent dit au roi, à l'heure de vespres, que : « les Anglais étaient logés sur les champs » assez près de Crécy-en-Ponthieu et qu'ils montraient, » selon leur ordonnance et leur convenant, qu'ils attendaient là leurs ennemis », le roi et son noble entourage ne songèrent qu'à se réjouir et à fêter, dans un souper bruyant, la victoire du lendemain.

« Le samedi, le roi de France se leva assez matin et ouït la messe à Abbeville, en l'abbaye de Saint-Pierre, où il était logé; et aussi firent le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre et les principaux des grands seigneurs qui étaient à Abbeville.

« Après le soleil levant, le roi quitta la ville avec si grand'foison de gens d'armes que merveille serait à penser, et il chevaucha tout doucement, en compagnie du roi de Bohême et de messire Jean de Hainaut, pour sur-attendre ses gens.

« Quand le roi et sa grosse route furent à environ deux lieues d'Abbeville, en approchant les ennemis, quelqu'un lui dit : « Sire, il » serait bon que vous fissiez » ordonner vos batailles et

» passer devant toute manière de gens de pied (par » quoi ils ne soient point foulés de ceux à cheval), et



Fig. 23.

» que vous envoyassiez trois ou quatre de vos chevaliers chevaucher en avant, pour reconnaître vos ennemis et vous rapporter leurs dispositions. »

« Ces paroles plurent au roi. Il y envoya quatre très vaillants chevaliers, le Moine de Basele, les seigneurs de Noyers, de Beaujeu et d'Aubigay, qui chevauchèrent si avant qu'ils approchèrent de très-près les Anglais et qu'ils purent bien aviser et imaginer une grand'partie de leur affaire. Les Anglais les aperçurent, mais ils ne firent semblant de rien et ils les laissèrent en paix tout bellement revenir.

» Le roi et son conseil chevauchaient le petit pas, en attendant le retour de la reconnaissance.

» Le Moine de Basele lui fit son rapport en ces termes :

» Sire, nous avons vu et considéré le convenant des Anglais. Sachez qu'ils sont mis et arrêtés en trois batailles, bien et faiticement, et ne font nul semblant qu'ils doivent fuir, mais vous attendent, à ce qu'ils montrent. Je conseille, sauf meilleur avis, que vous ordonniez à toutes vos gens de s'arrêter ici sur les champs et de s'y loger pour cette journée ; car, avant que les derniers puissent vous rejoindre et que vos batailles soient ordonnées, il sera tard ; vos gens, lassés et harassés par la marche, seront en désordre, tandis que vous trouverez vos ennemis frais et nouveaux et tout pourvus de savoir quelle chose ils doivent faire. Le lendemain matin, vous pourrez ordonner vos batailles plus mûrement et mieux aviser, par plus grand loisir, à la meilleure manière de combattre vos ennemis ; car vous pouvez être sûr qu'ils vous attendront. »

« Ce conseil plut grandement au roi de France ; il commanda qu'on fit ce que le chevalier demandait.

« Les deux maréchaux chevauchèrent aussitôt, l'un

devant, l'autre derrière, en disant et commandant aux bannerets :

» Arrêtez bannières de par le roi, au nom de Dieu
» et de monseigneur Saint-Denis! »

» Ceux qui étaient les premiers, s'arrêtèrent à cette ordonnance, mais les derniers chevauchèrent toujours avant, en déclarant qu'ils ne s'arrêteraient point jusqu'à ce qu'ils fussent aussi avant que les premiers étaient; les premiers en les voyant s'approcher, chevauchèrent encore plus avant.

» Ni le roi ni ses maréchaux ne purent être maîtres de leurs gens, car ils étaient si nombreux et il y avait tant de grands seigneurs, que chacun voulait là montrer sa puissance.

» Ainsi ce fut l'orgueil et la vanité qui conduisirent les choses, car chacun voulait surpasser son compagnon, et ne put être crue ni ouïe la parole du vaillant chevalier: ce qui coûta bien cher!

» Les bannerets français chevauchèrent en cet état, sans ordre et sans ordonnance, si avant qu'ils approchèrent leurs ennemis et qu'ils se trouvèrent en leur présence. »

ORDRE DE BATAILLE DES ANGLAIS

Pendant que tout était rumeur, indiscipline et confusion dans l'armée française, les Anglais se préparaient silencieusement à recevoir le choc de leurs ennemis.

Depuis le matin, ils occupaient la forte position reconnue la veille, sur laquelle ils étaient répartis en trois batailles, échelonnées en profondeur.

A la première, composée de 800 hommes d'armes, de 2.000 archers anglais et de 1.000 *brigants* gallois, était le jeune prince de Galles, assisté des deux maréchaux

Warwick et d'Harcourt, de messire Regnault de Cobham, de Jean Chandos et « de toute la fleur de chevalerie d'Angleterre ».

La seconde, un peu en arrière, sous le comte de Northampton et le comte d'Arundel, était de 500 hommes d'armes et de 1.200 archers anglais.

La troisième, de 700 hommes d'armes et de 2.000 archers, formait la réserve près du moulin de Crécy, dont le roi avait fait son observatoire.

Derrière l'armée, sur la lisière d'un bois, on avait construit une vaste enceinte bien close, à une seule entrée, où l'on avait parqué tous chars et charrettes avec tous les chevaux, l'ordre d'Édouard III étant qu'hommes d'armes et archers combattaient à pied.

À midi, sur l'ordre du roi, les Anglais avaient « mangé à leur aise et bu un coup ; puis ils s'étaient assis à terre, leurs bacinets et leurs arcs devant eux, se reposant pour être plus frais et plus nouveaux (*dispos*), quand leurs ennemis viendraient. »

Les Français vinrent à l'heure de vêpres.

« Alors, ils se levèrent en bon ordre, sans nul effroi, et ils se rangèrent en leurs batailles : le prince de Galles, tout devant, avait mis ses archers *en manière d'une herse*, et les gens d'armes au fond de sa bataille.

» Northampton et Arundel, avec la seconde bataille, se tenaient *sur l'aile* bien ordonnément, avisés et pourvus pour conforter le prince, si besoin était. »

Nous voilà donc en présence d'une formation régulière, d'une tactique précise, et nous allons voir l'infanterie reprendre son rôle si longtemps victorieux.

Les trois corps anglais sont disposés sur les hauteurs de Crécy de manière à se porter mutuellement secours. Dans chacun d'eux, des fantassins légèrement armés

précèdent la lourde infanterie de réserve, et, cette fois, ce sont les chevaliers, bardés de fer et la lance au poing, qui représentent les triaires romains. Il a suffi d'un désir du roi, pour que cette fière noblesse anglaise renonçât au préjugé du combat à cheval, pour qu'elle consentit à mettre pied à terre comme les vilains et à se former en phalange derrière les archers et les Gallois qu'elle devait *conforter* au besoin.

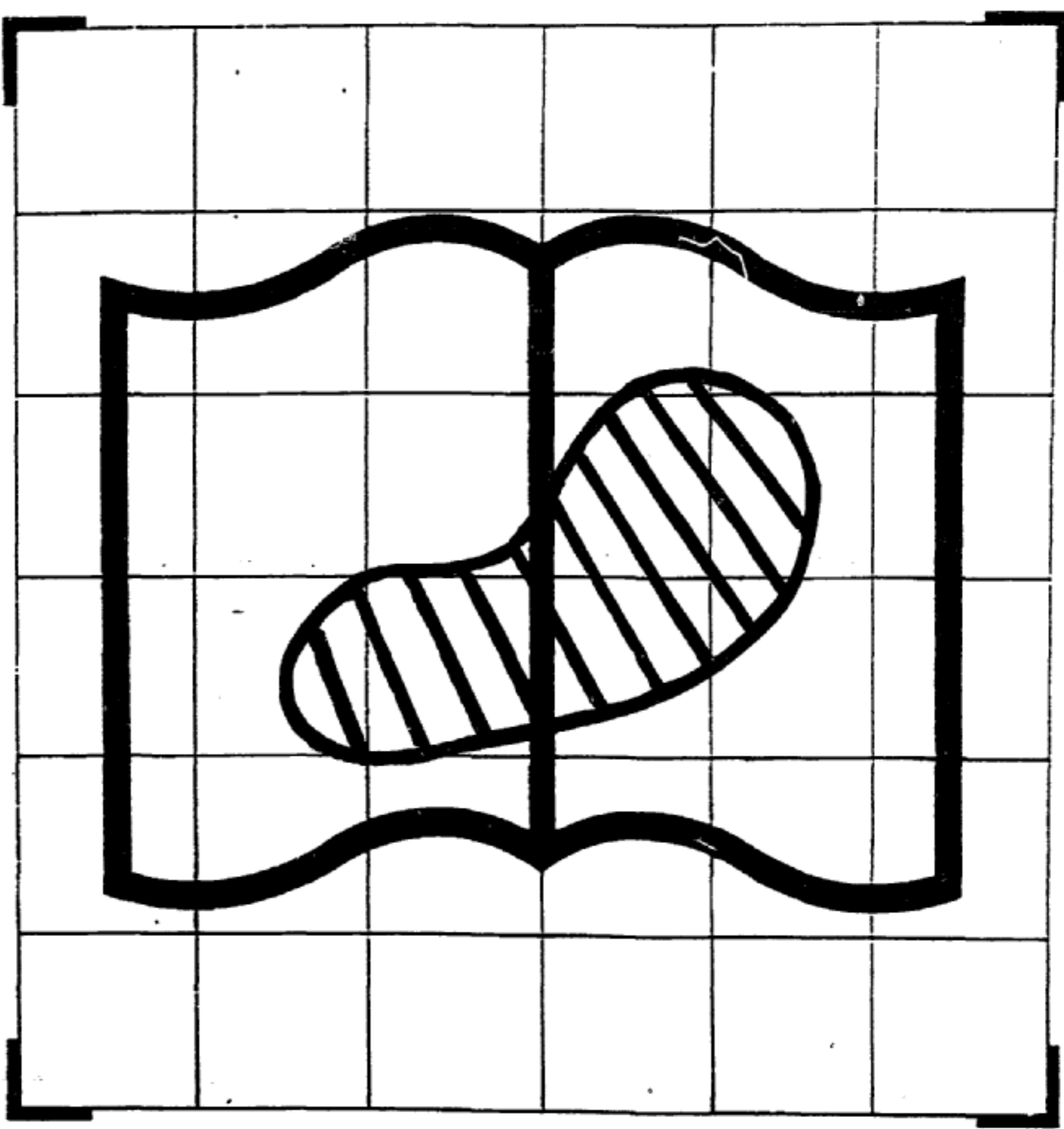
Tous les combattants de cette armée, animés d'une émulation généreuse, d'un même dévouement à leur chef, acceptent « *sans effroi* » la bataille disproportionnée que ce chef leur impose.

Ils savent qu'Edouard III observera tous les mouvements de l'ennemi, toutes les phases de la bataille, qu'au moment critique, il disposera d'une réserve toute fraîche, bien postée, et qu'en cas de retraite, le parc retranché construit sur la hauteur, à l'abri d'un bois, serait un point de refuge, un *réduit* capable d'arrêter l'ennemi victorieux.

Les Anglais ont confiance.

Chez les Français, au contraire, de vaines questions de préséance priment les ordres du roi ; toute cette fougueuse baronnie combat en aveugle, sans direction, sans *objectif*, sans autre pensée que de férir un bon coup de lance et de châtier ces Anglais pillards et incendiaires, qui viennent de voyager impunément jusqu'aux murs de Paris.

La fièvre batailleuse va gagner Philippe VI, ses maréchaux, ses sages conseillers ; la honte de Courtrai sera dépassée et c'est, à dix contre un, qu'on laissera l'étranger prendre, pour plus de cent ans, possession du sol de la France !



La journée de Crécy (26 août 1346).

Quand le roi Philippe vit les Anglais « le sang lui mua, car il les haïssait, et ce fut avec joie qu'il donna le signal du combat, en disant à ses maréchaux :

« Faites passer nos Génois devant et commencer la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur Saint-Denis! »



Fig. 26.

« Il y avait là environ 15.000 de ces arbalétriers ; mais ils ne tenaient guère à commencer la bataille, car ils étaient las et travaillés d'aller à pied ce jour, plus de six lieues, tout armés et de leurs arbalètes porter. Ils dirent donc à leurs connétables qu'ils n'étaient guère entrain de faire grand exploit de bataille. »

Un orage survient sur ces entrefaites ; le tonnerre gronde, la pluie tombe grosse et épaisse, l'obscurité couvre les deux partis et une nuée de corbeaux annonce « grant bataille et effusion de sang ».

Cependant quand le temps s'éclaircit, quand le soleil se montre « bel et clair, droit en l'œil des Français et par derrière les Anglais » la pluie a rafraîchi les Génois ; ce sont, en somme, soldats d'élite, car ils ont profité de l'obscurité « pour se recueillir et se mettre ensemble ». Sous la conduite de leurs connétables, Doria et Grimaldi, ils marchent à l'attaque de la position ennemie, « en criant si très-haut que ce fut merveille pour ébahir les Anglais ».

Mais les archers anglais les attendent à l'abri de leurs palissades et, sans s'ébahir, les criblent de flèches bien ajustées, pendant que *trois petits canons* tonnent à leurs oreilles et les enveloppent de fumée.

Les Génois tendent leurs arbalètes et veulent riposter ; mais la pluie a détrempe les cordes : les carreaux retombent impuissants à moitié chemin.

Les Génois tournent le dos.

« Derrière eux, une grande haie de gens d'armes, montés et parés richement, leur coupe la retraite.

Et voyant fuir cette infanterie si chèrement soldée, Philippe de Valois ne peut contenir sa colère :

« Or tôt, tuez toute cette ribaudaille ! s'écrie-t-il. Car » ils nous empêchent la voie sans raison ! »

Et pendant que les archers anglais tirent dans la masse, pendant que le bruit des bombardes effraye les chevaux, les chevaliers français commencent la bataille par le massacre de leur infanterie.



Fig 27.

Ce ne fut pas cependant, pour les Anglais, une victoire facile : il fallut compter avec la bravoure de ces preux indisciplinés.

La division du prince de Galles, assaillie de deux côtés à la fois par le comte d'Alençon, frère du roi de France, et par le comte de Flandre, dut être secourue par celle de Northampton et d'Arundel.

« Le comte Louis de Blois, neveu du roi Philippe et du comte d'Alençon, s'en vint, avec ses gens dessous sa bannière, combattre aux Anglais, et là se comporta-t-il moult vaillamment, et aussi fit le duc de Lorraine.

« Chevaliers et écuyers français, lorrains, savoisiens, par force d'armes, rompirent la bataille des archers du prince de Galles et vinrent jusques aux gens d'armes combattre aux épées, main à main, moult vaillamment. Il y eut là plusieurs grands appertises d'armes. »

Le péril était grand pour l'avant-garde anglaise ; l'intervention de la deuxième ligne pouvait ne pas suffire. Les barons qui entouraient le prince de Galles, craignant qu'il fut tué ou pris, envoyèrent un chevalier à Edouard III pour lui demander de venir à leur secours avec la réserve.

— « Messire Thomas, dit le roi au messager, mon fils » est-il mort ou atterré ou si blessé qu'il ne se puisse » aider ? »

— « Non, monseigneur, si Dieu plait ; mais il est en » dur parti d'armes et il aurait bien besoin de votre » aide. »

— « Messire Thomas, or retournez devers lui et de- » vers ceux qui vous ont envoyé, et leur dites, de par » moi, qu'ils ne m'envoient plus requerre aujourd'hui, » pour quelque aventure qui leur avienne tant que » mon fils sera en vie. Dites-leur qu'ils laissent à l'en-

« fant gagner ses éperons, car je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne et que l'honneur lui en demeure, à lui et à ceux en quelle charge je l'ai baillé. »

Voilà certes une âme haute et un noble langage !

La noblesse française se montra digne de semblables adversaires.

« Les vaillants hommes et les bons chevaliers, pour leur honneur, chevauchaient toujours avant, et avaient plus cher à mourir que fuite vilaine leur fut reprochée. »

Un vieillard aveugle, le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, « fit enchaîner le frein de son cheval à celui de son porte-bannière, le Moine de Basele, et il pria ses chevaliers, qui, pour ne pas se perdre dans la mêlée, avaient lié tous ensemble les freins de leurs chevaux, de le conduire au plus fort des Anglais pour fêrir un dernier coup d'épée.

« Il en fêrit deux, voire trois, voire quatre, et il combattit moult vaillamment, Aussi firent ceux qui l'accompagnaient ; et si bien le servirent et si avant le boutèrent sur les Anglais que tous y demeurèrent. Ils furent trouvés, le lendemain, sur la place autour de leur seigneur et leurs chevaux liés ensemble. »

Les Anglais bien postés tenaient bon. La nuit venait.

« Plusieurs gens d'ames, chevaliers ou écuyers, ayant perdu leur maître et leur seigneur, s'égarèrent parmi les champs et s'embattaient souvent, à petite ordonnance, entre les Anglais, où tantôt ils étaient envahis et occis. Nul n'était pris à rançon ni à merci, car les Anglais se l'étaient promis, dès le matin, pour le grand nombre de peuple qui suivait cette première armée.

Onze princes, 80 bannerets et 1.200 chevaliers restèrent sur le champ de bataille.

Jean de Hainaut n'en arracha que par force le roi Philippe, « frémissant d'ire et de maualent ».

Le vaincu vint, avec cinq fidèles, heurter, à la nuit noire, à la herse du châtel de la Broye.

— « Ouvrez, ouvrez, châtelain, dit-il, c'est l'infortuné roi de France! »

La herse fut levée et le roi sauf.

La bruyante milice des communes qui, le matin, encombraït les chemins entre Abbeville et Crécy et qui, à la nouvelle que les Anglais tenaient tête, tirait déjà l'épée, à trois lieues de distance de l'ennemi, en criant : « A la mort! à la mort! » ne prit pas part à la bataille.

Elle put se retirer vers Amiens et Abbeville sans être poursuivie, car les Anglais, harassés de fatigue, ne *chassèrent* point.

Mais le lendemain matin, par un brouillard épais, une reconnaissance, composée de 500 hommes d'armes et de 2.000 archers anglais, rencontra et dispersa, près de Saint-Riquier, les contingents de Rouen et de Beauvais qui, avec quelques hommes d'armes, s'en allaient à l'aventure, cherchant des nouvelles de leur roi et de leurs conducteurs.

De Crécy, Édouard III, après une trêve de trois jours qu'il avait offerte pour reconnaître et enterrer les morts, alla, par Boulogne et Étaples, mettre le siège devant Calais.

La noble cité résista à un blocus de onze mois ; mais, réduite par la famine, elle capitula et devint, jusqu'en 1558, une porte toujours ouverte à l'invasion anglaise.

CHAPITRE IV

LE ROI JEAN

La guerre en Languedoc. — Campagne de 1356. — Mandement du roi Jean. — Retraite du Prince Noir. — Combat de partisans. — L'armée française. — Reconnaissance de la position anglaise. — Dispositions d'attaque. — Préparatifs de défense. — Poitiers.

LA GUERRE EN LANGUEDOC

Philippe VI était mort en 1350.

Son fils Jean II, brave, impétueux, prodigue et incapable comme son père, trouvait le royaume désolé par la peste noire, appauvri par l'invasion, menacé par la révolution sociale.

Il fallait à la France un roi prudent, qui tentât par une politique habile de réparer tant de maux, de conjurer tant de périls; ce fut un chevalier bouillant, un batailleur à courte vue, qui prit la couronne.

La trêve conclue depuis 1347 avec Édouard III fut rompue en 1355. Neuf ans après Crécy, l'enfant qui avait si vaillamment gagné ses éperons dans cette bataille, dirigeait, à son tour, les fructueux *voyages de France*.

Appelé, en 1355, par les barons de la Gascogne anglaise, le prince de Galles avait débarqué à Bordeaux. De là, il avait remonté la Garonne jusqu'à Toulouse,

avec « 1.500 lances, 11.000 archers et 3.000 bidaus, sans les varlets que les Gascons menaient avec eux ».

Évitant cette grande ville, d'où le comte d'Armagnac n'avait pas osé sortir pour lui livrer bataille, il avait marché jusqu'à Narbonne, par Mont-Giscard, Avignonnet, Castelnaudary, la ville basse de Carcassonne, Trèbes et Cabestain, en pillant et rançonnant les ouvertes et ardent et exillant ce gras pays du Languedoc.

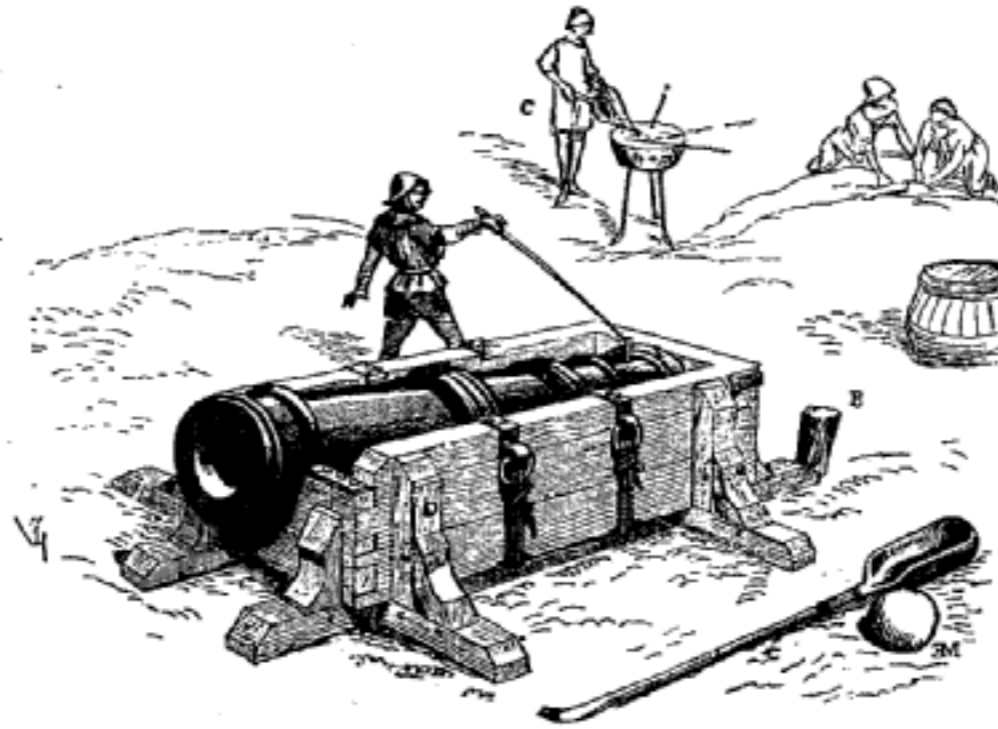


Fig. 28.

a Les habitants, bonnes et simples gens, ne savaient ce que c'était la guerre, car oncques ne furent guerroyés, avant que le Prince de Galles n'y conversât. Les Anglais et les Gascons avaient trouvé le pays plein et dru, les chambres parées de tapis et de draps, les écrins et les coffres remplis de bons bijoux. Mais rien ne demeurait de bon devant ces pillards. Ils emportaient

tout, et par espécial les Gascons, qui sont moult convoiteux. »

Narbonne repoussa six assauts, et l'expédition, repue de pillage, reutra à Bordeaux avec 1.000 charrettes de butin.

Les *bonnes et simples gens* du Languedoc allaient partager le sort de la Normandie, de la Picardie et de l'Île-de-France.

CAMPAGNE DE 1356

L'année suivante, le prince de Galles partit, au mois d'août, de Bordeaux avec 2.000 hommes et 6.000 archers ou brigants. Il avait avec lui tous les barons et chevaliers qui avaient fait la chevauchée de Languedoc.

Cette armée, après avoir passé la Dordogne à Bergerac, commença à guerroyer fortement, à rançonner ou à brûler villes et châteaux, à prendre gens et pourvéances grandes et grosses. Elle trouvait le pays bien pourvu; elle le laissait tout brisé et dévasté derrière elle. Elle entra en Auvergne, passa et repassa plusieurs fois l'Allier sans rencontrer de résistance, puis, traversant le Limousin, elle vint jusqu'à la Loire, dans le bon et gras pays de Berry, brûlant et ravageant tout ce qu'elle ne pouvait pas emporter.

MANDEMENT DU ROI JEAN

Cependant le roi Jean guerroyait en Normandie.

Pour tenir tête au duc de Lancastre, qui menaçait Rouen avec 500 lances et 1.000 archers anglais ou navarrais, « il avait fait son mandement pour tout le royaume aussi grand et aussi fort que pour aller contre le roi d'Angleterre et sa puissance », et il s'était mis en campagne avec plus de 40.000 chevaux.

Lancastre s'était dérobé sans accepter la bataille; le roi avait pris Évreux et il assiégeait le château de Breteuil, lorsqu'il apprit « comment le prince de Galles efforcément chevauchait en son royaume ».

« Durement ému et courroucé, il jura qu'il le combattrait quelque part qu'il le trouvât, et il retourna à Paris en toute hâte, pour faire, de rechef, un très spécial mandement et commandement à tous nobles et fiefs tenans de lui :

» Que nul, sans soi grandement forfaire, ne s'excusât ni demeurât, ces lettres vues, qu'il ne vint devers lui sur les marches de Blois et de Touraine, car il voulait combattre les Anglais. »

» De Paris, le roi Jean vint en la bonne cité de Chartres, pour hâter et avancer sa besogne.

» Là, lui arrivèrent de tous côtés gens d'armes d'Auvergne, de Berry, de Bourgogne, de Lorraine, de Hainaut, de Vermandois, de Picardie, de Bretagne et de Normandie, qui à mesure passaient outre, faisaient leur monstre et se logeaient sur le pays, par l'ordonnance des maréchaux Jean de Clermont et Arnoult d'Audeneham.

» Le roi faisait grossement pourvoir et rafraichir de bonnes gens d'armes les forteresses et les garnisons d'Anjou, de Poitou, du Maine et de Touraine sur les marches et frontières par où l'on craignait que les Anglais dussent passer, afin de leur barrer le passage et de leur couper vivres et pourvéances pour eux et pour leurs chevaux. »

Le roi quitta Chartres, dans les derniers jours d'août, pour aller passer la Loire à Blois.

« Donc commencèrent gens d'armes, ducs, comtes, barons, chevaliers, et leurs routes, à avaler et à poursuivre le roi, qui allait avant.

» Il partit de Blois et vint le même jour coucher à Amboise ; le lendemain, à Loches. Là, il s'arrêta pour apprendre et entendre du convenue des Anglais, dont tous les jours il oyait nouvelles ; car les Anglais étaient costés et poursuivis d'aucuns apperts chevaliers de France et de Bourgogne qui lui en rapportaient, en allant et venant, la certainté. Le roi apprit qu'ils étaient en Touraine et qu'ils prenaient leur chemin et leur retour devers le Poitou.

» Le prince de Galles, après avoir brûlé les faubourgs de Bourges et échoué devant le château d'Yssoudun, était à Vierzon, sur le Cher, lorsqu'il apprit que le roi de France venait à lui « à grand'foison de gens d'armes et que toutes les villes et passages de la Loire étaient si bien gardés que nullement il ne pourrait passer ladite rivière. »

RETRAITE DU PRINCE NOIR

Ce n'était pas la gloire, c'était le profit que les Anglais étaient venus chercher dans le centre de la France. Ils étaient las de piller et d'incendier et ils trouvaient imprudent d'exposer leurs chariots de butin aux chances d'une bataille.

« Aussi le prince de Galles eut-il conseil qu'il se mettrait au retour, passerait parmi Touraine et Poitou et reviendrait, tout en guerroyant, ardant et exillant le pays, à Bordeaux dont il était parti.

Dès le lendemain il se dirigea, à petites journées, vers la Touraine par la rive droite du Cher.

L'avant-garde française, composée de 3.000 lances, commandées par trois grands barons et bons chevaliers¹, que le roi Jean avait envoyés au pays du Berry

1. Le sire de Craon, messire Boucicaut et l'Ermitte de Chaumont.

pour garder les frontières et aviser le convenant des Anglais, suivait, depuis six jours déjà, cette armée en retraite, sans avoir pu trouver l'occasion de l'assaillir, tant elle chevauchait sagement et se gardait de tous côtés.

*
COMBAT DE PARTISANS

Le septième jour, les trois capitaines français se mirent, avec leurs gens, en embuscade assez près de Romorantin, sur le chemin que les Anglais devaient suivre.

Deux cents cavaliers avaient été détachés des routes du prince de Galles et de la bataille de ses maréchaux, pour courir jusqu'à Romorantin. Les éclaireurs dépassèrent, sans s'en douter, le point où les Français étaient en embuscade.

« Aussitôt qu'ils furent outre, les Français ouvrirent leur embûche et firent chevaux des éperons ; or, ils étaient montés sur fleur de coursiers, sur ronçins roides et bien dressés. Les Anglais, qui étaient déjà bien en avant, s'arrêtèrent en entendant galoper derrière eux et se rassemblèrent pour recevoir le choc.

« Les Français, qui venaient de grand'volonté, bien avisés de ce qu'ils devaient faire et tous serrés, se bouterent entre eux, les lances abaissées. Adonc les Anglais s'ouvrirent et les laissèrent passer outre, sans que cette charge en eût renversé plus de cinq ou six. Puis ils se rallièrent, se mirent ensemble et s'en vinrent sur leurs ennemis.

« Il y eut là et tout à cheval bon poingnis et forte estocade de lances ; et dura le boutis moult longuement, et y furent faites maintes belles appertises d'armes. Maints chevaliers et maints écuyers furent abattus des deux côtés, et puis par force relevés et secourus, sans

qu'on pût dire à qui resterait l'avantage, tant ils étaient mêlés les uns aux autres et tant ils se combattaient vaillamment. »

Mais alors survint la bataille des maréchaux anglais. Les Français l'aperçurent, au moment où elle longeait un bois pour les prendre en flanc. Ils se virent perdus s'ils l'attendaient ; aussi chacun piqua de son mieux vers Romorantin.

« Les Anglais les poursuivirent, ferant et battant, sans eux épargner ni leurs chevaux. »

Le combat avait été rude ; « maint homme avait été mis à meschef et renversé par terre ; cependant la moitié et plus des Français se sauva et se boucha au château de Romorantin, qui leur ouvrit ses portes fort à propos pour les empêcher d'être tous occis. »

La ville et le château de Romorantin furent pris et brûlés ; puis le prince de Galles passa le Cher et se dirigea vers Poitiers, en traversant, pour la seconde fois, un pays qu'il se repentait d'avoir si durement ravagé, car ses coureurs ne trouvaient plus à fourrager, et son armée commençait à manquer de vivres.

L'ARMÉE FRANÇAISE

De Loches, le roi de France gagna la petite ville de la Haie, sur la Creuse, où il rallia les différents contingents de son armée, qui avaient passé la Loire aux ponts d'Orléans, de Méhun, de Saumur, de Blois, de Tours, « et là où ils pouvaient.

» 20.000 hommes d'armes, sans les autres, 120 ducs ou comtes et plus de 140 bannières » se groupaient autour du roi et de ses quatre fils.

Cette armée passa la Vienne à Chauvigny, le 16 septembre, et elle dépassa, le 17, les Anglais qu'elle croyait

poursuivre. Les coureurs français les trouvèrent logés en assez fort lieu, entre haies, vignes et buissons, sur le plateau de Maupertuis, près du village de Beauvoir, à deux petites lieues au sud-est de Poitiers. (Fig. 29).

Quand le roi Jean apprit « que ses ennemis, que tant il désirait trouver, étaient derrière et non devant, il en fut grandement réjoui ; il s'arrêta aussi, fit retourner toute manière de gens bien avant sur les champs et les fit là loger ».

Dans la nuit du 17 septembre, les deux armées campèrent en face l'une de l'autre, « bien gardées et esguettées. »

Le dimanche 18 septembre, au matin, le roi réunit en grand conseil les princes de son lignage et plusieurs grands barons de France et des terres voisines.

« Après une longue délibération, il fut ordonné que toutes gens se missent aux champs ; que chaque seigneur développât sa bannière au nom de Dieu et de saint Denis, et que on se mit en ordonnance de bataille, ainsi que pour tantôt combattre.

» Aussitôt sonnèrent les trompettes parmi l'ost. Adoncques s'armèrent toutes gens, montèrent à cheval et vinrent sur les champs, là où les bannières du roi ventillaient et étaient arrêtées, et, par especial, l'oriflamme, que messire Godefroy de Charny portait. Là put-on voir grand'noblesse de belles armures, de riches armoiries, de bannières, de pennons, de belle chevalerie et écuyerie ; car là était toute la fleur de France. Nul chevalier et écuyer n'était demeuré à l'hôtel, personne ne voulant être déshonoré.

» Là furent ordonnées, par l'avis du connétable de France et des maréchaux, trois grosses batailles ; en chacune il y avait 16.000 hommes, dont tous étaient passés et montrés pour hommes d'armes.

» Dans la première, le duc d'Orléans avec 36 bannières et deux fois autant de pennons ;

» Dans la seconde, le duc de Normandie et ses deux frères, messire Louis et messire Jean ;

» Dans la troisième, le roi de France et vous pouvez et devez bien croire qu'en sa bataille il y avait grand'foison de bonne et noble chevalerie.

RECONNAISSANCE DE LA POSITION ANGLAISE

» Pendant que ces batailles s'ordonnaient et se mettaient en arroy, le roi Jean appela messire Eustache de Ribemont, Jean de Landas, Guichard de Beaujeu et Guichard d'Angles, et leur dit :

— « Chevauchez avant, au plus près du convenant des Anglais ; avisez et regardez justement leur arroy, comment ils sont et par quelle manière nous les pourrons combattre, soit à pied soit à cheval. »

» Adoncques se partirent les quatre chevaliers et chevauchèrent avant et si près des Anglais, qu'ils concurent et imaginèrent une partie de leur convenant.

» Ils en rapportèrent la vérité au roi, qui les attendait sur les champs, monté sur un grand blanc coursier, en regardant, de temps à autre, ses gens et en louant Dieu de ce qu'il en avait si grand foison :

— « Entre vous, disait-il aux nobles chevaliers qui l'entouraient, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menacez les Anglais et vous souhaitez d'être devant eux, le bacinet en la tête. Or vous y êtes, je vous les montre ; c'est le moment de leur témoigner votre mécontentement, de vous venger des ennuis et des dépits qu'ils vous ont faits, car nous allons les combattre. »

Tous répondirent :

— « Dieu y ait part ! Nous y ferons de notre mieux ! »

Les quatre chevaliers, envoyés en reconnaissance, revenaient au même moment.

— « Seigneurs, quelles nouvelles ? leur demanda le roi Jean.

— » Bonnes, Sire, répondit Eustache de Ribemont, et » vous aurez, s'il plait à Dieu, une bonne journée sur

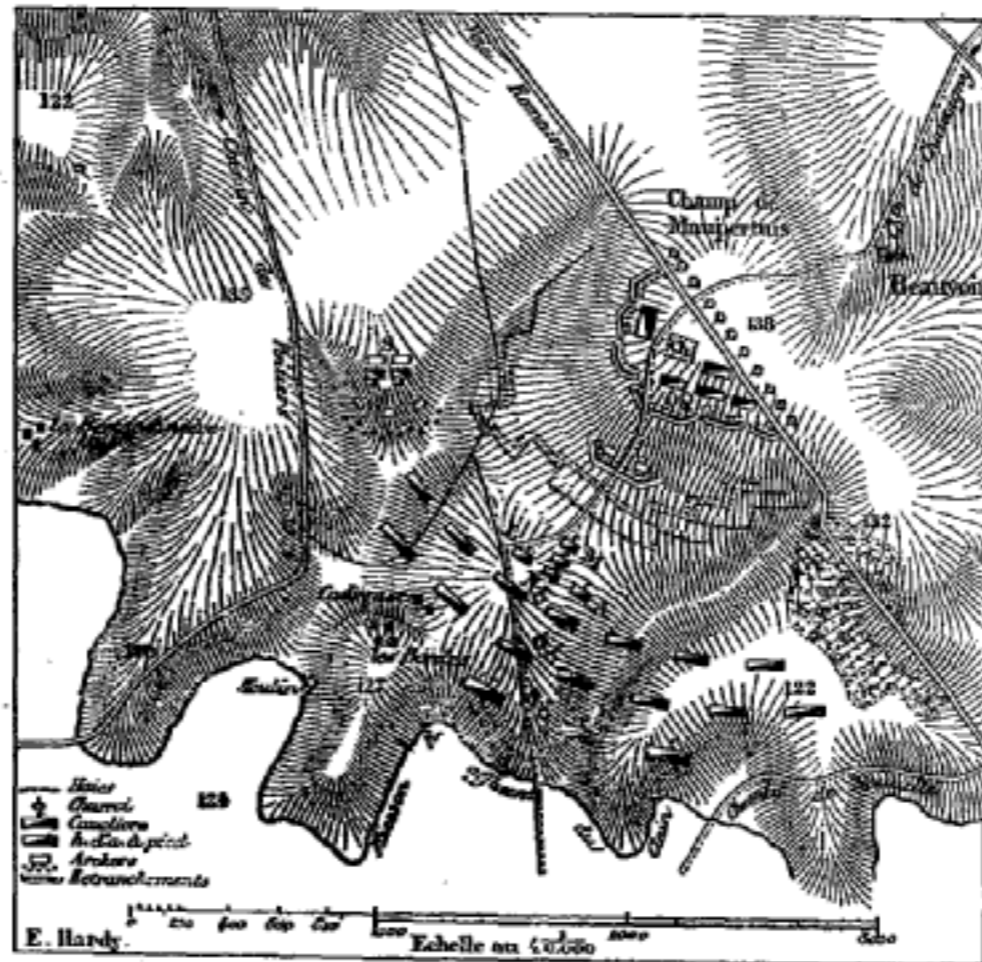


Fig. 29.

» vos ennemis. Nous les avons vus et considérés. Ils » peuvent être estimés à 2.000 hommes d'armes, 4.000 » archers et 1.500 brigands. Ils sont en très-fort lieu ; » nous n'avons vu et reconnu que leur première ba-

» taille ; mais ils ne l'ont que trop bellement et trop sa-
 » gement ordonnée. Ils ont pris le long d'un chemin,
 » fortifié malement de haies et de buissons, et ils ont
 » vêtu cette haie, des deux côtés, de leurs archers, tel-
 » lement qu'on ne peut entrer ni chevaucher en leur
 » chemin sans passer parmi ceux-ci, et c'est la seule
 » voie à suivre si on veut les combattre. La haie n'a
 » qu'une seule entrée et issue, de la largeur du chemin,
 » où quatre hommes d'armes pourraient à peine che-
 » vaucher de front.

» Aux environs de cette haie, entre vignes et espi-
 » nettes où l'on ne peut aller ni chevaucher, sont leurs
 » gens d'armes, tous à pied. Devant ces gens d'armes
 » sont les archers, *en manière d'une herse*. Ce sont là, ce
 » nous semble, trop sages dispositions, car on ne pourra
 » passer et entrer, par fait d'armes, jusqu'à eux fors
 » que parmi ces archers, qui ne seront pas légers à dé-
 » confire.

— » Mais alors, messire Eustache, dit le roi Jean,
 » comment y conseillez-vous à aller ?

— » Sire, tous à pied, excepté 300 armures de fer des
 » vôtres, les plus apperts, hardis, durs, forts et entre-
 » prenants de votre ost, bien montés sur fleur de cour-
 » siers, pour dérompre et ouvrir ces archers. Puis
 » vos batailles de gens d'armes suivront, tous à pied,
 » pour venir sur les gens d'armes Anglais, main à
 » main, et les combattre de grande volonté !

» C'est tout le conseil que, de mon avis, je peux
 » donner et imaginer. Qui mieux y sait, si le die ! »

DISPOSITIONS D'ATTAQUE

Faire une trouée à travers les archers par une charge
 irrésistible, puis s'élançer à pied, l'épée à la main, le
 long du seul chemin qui conduisait aux Anglais, pour

les attaquer, main à main, corps à corps, c'était aller au-devant du plus cher désir du roi Jean et des fougueux *chevaliers de l'Étoile*, qui frémissaient autour de lui d'impatience batailleuse.

Jean le Bon ordonna à ses maréchaux de faire, de point en point, ce qu'avait conseillé Ribemont.

Clermont et Audenham chevauchèrent aussitôt de bataille en bataille « pour choisir, par droite élection, les 300 chevaliers ou écuyers, les plus roides, les plus apperts, les mieux montés et armés ».

Les maréchaux se réservaient l'honneur de conduire cette troupe d'élite.

Un peu en arrière des ailes de la pointe d'avant-garde (*M*), la bataille des chevaliers allemands et lorrains restait à cheval comme renfort, sous le commandement des comtes de Sarrebruck, de Nidau et de Nassau (*L. A*).

Le reste de l'armée française était réparti en trois grosses batailles de 16.000 hommes chacune, formant trois lignes parallèles et assez rapprochées :

Devant la première était le duc de Normandie (*N*), « recommandé en la garde du seigneur de Saint-Venant, de monseigneur de Landas et de messire Thibaut de Voudenay ». Deux autres fils du roi, Louis duc d'Anjou et Louis (depuis duc de Berry) déployaient leurs bannières aux ailes de cette division.

Le duc d'Orléans (*O*), frère du roi, commandait la deuxième bataille (3^e ligne). Le duc d'Athènes, connétable de France, était à ses côtés.

Le roi Jean (*R*), entouré de 19 chevaliers de l'Étoile, armés et vêtus comme lui, se tenait devant la réserve. Messire Geoffroy de Charny portait la bannière souveraine, « comme le plus prud'homme de tous les autres et le plus vaillant ».

» Quand les batailles du roi furent ordonnées et appareillées, chaque sire dessous sa bannière entre ses gens et sachant bien quelle chose il devait faire, on fit le commandement, de par le roi : « que chacun allât à pied et ôtât ses éperons, excepté ceux qui étaient ordonnés avec maréchaux pour ouvrir et fendre les archers. Tous ceux qui avaient des lances devaient les retailler à la longueur de cinq pieds, pour qu'on s'en pût mieux aider. »

» Cette ordonnance fut tenue, car elle sembla à tout homme belle et bonne. »

Le roi allait donner le signal de l'attaque, lorsque deux légats du pape, accourus de Poitiers en toute hâte, vinrent parler de trêve et de négociations pacifiques. Malgré le bon vouloir du prince de Galles, on ne put s'entendre et l'armistice consenti par le roi fut rompu le lendemain matin.

PRÉPARATIFS DE DÉFENSE

Les capitaines anglais avaient mis ces vingt-quatre heures à profit pour renforcer leur position par des travaux de campagne, et pour prendre les dispositions défensives, indiquées par la formation d'attaque de leurs adversaires.

Tout en conservant pour sa première ligne l'ordonnance relatée par les quatre chevaliers du roi Jean, le prince de Galles avait « ordonné aucuns apperts chevaliers pour demeurer à cheval contre la bataille des maréchaux de France ». A la droite de la position de Maupertuis, sur une colline qui n'était pas roide à monter, il avait placé sous le commandement du comte de Salisbury (S) 300 hommes d'armes et autant d'archers à cheval, qui devaient côtoyer à couvert toute la crête, puis prendre en flanc, au-dessous de la colline, la bataille

du duc de Normandie, dont les chevaliers avaient mis pied à terre.

Le prince de Galles (*G*) et sa grosse bataille se tenaient tout armés au fond des vignes; les chevaux (*Ch.*) étaient assez près pour qu'on pût les monter promptement, s'il en était besoin.

Le côté accessible de la position anglaise « était fortifié et enclos avec le charroi et tout le harnois ».

Warwick, Suffolk, Jacques d'Audley, Jean Chandos, le captal de Buch (Jean de Grailly) et l'élite des barons anglais ou gascons entouraient ce général de 26 ans, qui venait de repousser fièrement toute proposition de capitulation, en disant aux négociateurs éconduits :

— « Dieu veuille aider le droit ! Si nous mourons » aujourd'hui, j'ai encore monseigneur mon père et » deux beaux-frères qui nous vengeront ! »

POITIERS (19 septembre 1356)

C'est par une joute que la bataille commença.

« Un jeune bachelier gascon, Eustache d'Aubrecicourt désireux d'acquérir grâce et prix en armes, baissa son glaive (sa lance), embrassa sa targe, fêrit son cheval des éperons et vint entre les deux armées. Alors un chevalier de Nassau, Louis de Recombes, quitta la bannière du roi Jean son seigneur, et baissa son glaive pour courir au-devant du bachelier. »

Ils se heurtèrent de plein élan et furent désarçonnés tous les deux. L'exemple était donné; le combat s'engagea de toute part.

« Les 300 cavaliers d'élite, chargés de rompre la bataille des archers, s'élançèrent en avant, et tous entrèrent à cheval dans le chemin bordé de deux grosses haies très épaisses.

» Sitôt qu'ils s'y furent engagés, les archers qui garnissaient les haies commencèrent à tirer de leur mieux et à renverser les chevaux avec leurs longues sagettes barbues. Les chevaux blessés se cabraient, reculaient, tombaient et trébuchaient sous leurs maîtres, qui dans la presse ne se pouvaient aider ni relever.

» La bataille des maréchaux jamais ne put approcher celle du prince de Galles.

» Il y eut bien aucuns chevaliers et écuyers bien montés qui, par force de chevaux, passèrent outre, rompirent la haie, mais ils n'allèrent pas plus loin.

« Messire Jacques d'Audley, l'épée à la main, se tenait, avec quatre écuyers, au premier front de la bataille du Prince, bien en avant de tous les autres, et là il faisait merveille d'armes. Il s'en vint, par grande vaillance, assaillir le maréchal Arnould d'Audeneham, moult hardi et vaillant chevalier, et ils combattirent grand temps ensemble.

» Mais la bataille des maréchaux fut tantôt toute déroute et déconfitte par le trait des archers qui, soutenus par leurs hommes d'armes, se boutaient entre les Français quand ils étaient abattus et les prenaient et occiaient à volonté.

» Des deux maréchaux, d'Audeneham fut pris et Jean de Clermont fut tué, en servant son seigneur. »

Les compagnies allemandes et lorraines qui suivaient la bataille des maréchaux et qui l'avaient vue succomber sans pouvoir lui porter secours, reculèrent et vinrent donner sur la grande et épaisse bataille (à pied) du duc de Normandie, qui formait la deuxième ligne (N).

Les archers des derniers rangs de cette division, en apprenant que les maréchaux étaient déconfits, montèrent à cheval et s'enfuirent.

Au même moment, « le corps de 600 chevaliers (S),

placé à l'aile droite anglaise, descendait la colline, précédé de grand'foison d'archers, et venait assaillir le flanc gauche du duc de Normandie.

» Au vrai dire, les archers d'Angleterre portèrent très grand avantage à leurs gens d'armes, car ils tiraient si juste et si vite que les Français ne savaient de quel côté se tourner pour ne pas être atteints. »

Les Anglais, avançant toujours, gagnaient peu à peu du terrain.

Alors les hommes d'armes, en réserve sur le plateau de Maupertuis (G), montèrent promptement à cheval, se formèrent en haie tous ensemble et commencèrent à crier :

« Saint Georges ! Guyenne ! »

— « Sire, sire, dit alors Chandos au prince de Galles, » chevauchez avant, la journée est vôtre. Adressons- » nous devers le roi de France, car de ce côté git le fort » de la besogne. Je sais bien que par vaillance il ne fuira » pas. Sire, tenez votre promesse de vous montrer au- » jourd'hui bon chevalier !

— » Bannières, chevauchez avant ! répondit le prince, » au nom de Dieu et de saint Georges ! »

Et cette cavalerie d'élite, descendant la rampe au trot, vint assaillir la bataille du duc d'Athènes, connétable de France (O), qui formait la troisième ligne.

« Il y eut là grand froissis et grand boutis, et maints hommes renversés par terre. »

Aux cris des chevaliers et écuyers de France : « Mont-joye ! saint Denis ! » les compagnies lorraines et allemandes (L.A) se rallièrent sous la bannière de leurs chefs et accoururent à l'encontre du prince de Galles et de ses gens. Mais, fort réduits par les pertes essayées dans le chemin creux, « elles ne durèrent mie grandement et furent rebutées et mises en chasse ».

Les trois comtes furent pris et leurs hommes abattus jusqu'au dernier par les archers d'Angleterre, qui s'étaient mis « vite en ligne de tirer ».

Pendant que cette troupe d'élite se dévouait ainsi, « les trois aînés des enfants de France moult jeunes et de petit avis crurent légèrement ceux qui les gouvernaient; ils sautèrent à cheval et prirent la fuite vers le pont de Chauvigny, avec plus de 800 lances saines et entières, qui oncques n'approchèrent leurs ennemis ».

Le duc d'Orléans en fit autant avec toute sa bataille, découvrant ainsi le roi son frère, qui, « sans s'effrayer oncques de chose qu'il vit ni ouït dire, demeurait à la place qu'il avait choisie pour être jusqu'à la fin bon chevalier et bien combattant ».

Cependant le connétable de France, le duc de Bourbon, le célèbre chef de bande Regnault de Cervolles, dit l'Archiprêtre, et avec eux les bons chevaliers et écuyers de Picardie, de Bourbonnais, de Poitou, de Bourgogne, d'Au-



Fig. 30.

vergne et de Limousin, recevaient, à pied, l'épée, la hache ou un tronçon de lance à la main, le ter-

rible choc de la bataille à cheval du prince de Galles.

Le roi, qui n'était plus séparé de l'ennemi que par cette barrière de preux, « avait sentiment et connaissance que ses gens étaient en péril, car il voyait ses batailles ouvrir et branler, les bannières et pennons trébucher et reculer, reboutés par la force des ennemis. Il ne désespérait pas cependant de tout recouvrer par fait d'armes. Une hache de guerre en ses mains, il fit porter devant lui ses bannières : « Au nom de Dieu et de saint Denis ! » cria-t-il, et appuyé sur son dernier-né Philippe, enfant de treize ans qui gagna ce jour-là le surnom de *Hardi*, il marcha au-devant de la troupe victorieuse des deux maréchaux d'Angleterre, Warwick et Suffolk, et des barons gascons, conduits par le captal de Buch.

» Là, eut grand lutin fieret creux, et donnés et reçus maints horions de hache, d'épée et d'autres bâtons de guerre. Ceux-là furent morts¹ ou pris du côté du roi de France qui, dédaignant de fuir, demeurèrent vaillamment près de leur seigneur et hardiment se combattirent. »

Les chevaliers de l'Étoile étaient tous morts ou prisonniers ; la bannière souveraine venait de tomber avec Geoffroy de Charny. Cependant le roi Jean, de sa main, faisait encore merveille d'armes et tenait la hache dont trop bien se défendait et combattait.

— « Père, lui criait son fils, attentif aux coups qu'on

1. Voici les noms que cite Froissart :

Le duc Pierre de Bourbon, Guichard de Beaujeu, Jean de Landas, l'archiprêtre Regnault de Cervolles, Thibault de Voudenay, Baudoin d'Annekin, le duc d'Athènes, connétable de France, l'évêque de Châlons, les comtes de Waudemont, de Ventadour et de Vendôme, Guillaume de Nesle, Eustache de Ribemont, le sire de la Tour d'Auvergne, Guillaume de Montaigu, Grimouton de Chambly, Baudrains de la Heuze.

» lui portait. Père, gardez-vous à droite ; Père, gardez-vous à gauche ! »



Fig. 31

Anglais et Gascons se pressaient autour de cette proie royale, de ce lion aux abois, protégé par son lionceau.

Enfin blessé, perdant son sang, le roi de France jeta son gantelet à un chevalier d'Artois qui servait le roi d'Angleterre.

Pendant ce bel épisode, « le prince de Galles, échauffé et fatigué d'avoir pris si grand'plaisance à combattre et à enchasser ses ennemis, s'était arrêté près d'un buis-

son. Jean Chandos, qui ne l'avait pas quitté de la journée, lui conseilla d'y planter sa bannière.

— « De cette façon, lui dit-il, nous rallierons vos gens qui sont durement épars ; car, Dieu merci ! la journée est vôtre et je ne vois ni bannières ni pennons français qui se puissent rejoindre. »

« A l'ordonnance de Jean Chandos s'accorda le prince. Il fit mettre sa bannière sur un haut buisson pour toutes gens recueillir et corner ses ménestrels, puis tendre un petit pavillon vermeil, où on lui apporta à boire. »

Ce fut là que le maréchal de Warwick et Regnault de Cobham conduisirent le roi Jean et son fils qu'ils avaient eu grand'peine à arracher aux Anglais et aux Gascons ; tous prétendaient les avoir pris.

« Le prince de Galles s'inclina tout bas contre lui et le reçut comme roi, bien et sagement, ainsi qu'il le savait faire. Il fit apporter là le vin et les épices, et il servit lui-même le roi, en signe de très grand amour. »

La bataille, commencée à six heures, était finie à midi.

Les Anglais poursuivirent les fuyards jusqu'à Poitiers qui ferma ses portes ; il y eut là encore « grande occision et grand abatis d'hommes et de chevaux. »

8.000 combattants, les plus vaillants de la France féodale, restaient sur le champ de bataille : 3.000 avaient été tués dans la poursuite ; 2.000 étant prisonniers.

Les Anglais n'avaient perdu que 1.900 hommes d'armes et 1.500 archers.

CHAPITRE V.

NOTRE-DAME GUESCLIN

Charles le Sage. — La tactique en 1364. — Cocherel. — La guerre en Castille. — Le bon connétable. — Combat de Pont-Valin.

CHARLES LE SAGE

« *Seigneurie est plus charge que gloire !* » avait dit Charles V, en prenant, en 1364, la lourde couronne de son père, Jean le Bon. Et pendant que les savants interrogeaient les chartres, interprétaient les traités, disputaient, négociaient, ce roi faible et maladif dirigeait, de son cabinet de l'hôtel Saint-Paul ou du château de Vincennes, les capitaines qu'il avait choisis pour faire une guerre toute nouvelle, peu glorieuse en apparence, très profitable en réalité.

Sous cette direction habile et patiente, savants et capitaines allaient travailler à la reconstitution territoriale du royaume.

C'est au siège de Melun, en 1359, que le roi Charles avait remarqué le chevalier Bertrand du Guesclin. « Jusqu'alors, le bien de lui ni sa prouesse n'étaient renommés, fors entre les chevaliers qui le hantaient au pays de Bretagne, où il avait demeuré et toujours tenu la guerre pour monseigneur Charles de Blois, contre le comte de Montfort. »

En 1364, c'était un capitaine de cinquante ans, « un vaillant chevalier, grandement et durement estimé et bien aimé de toutes gens d'armes ».

Comme don de joyeux avènement, il offrit au roi Mantes et Meulan qu'il avait prises au roi de Navarre, de concert avec le capitaine Jean Le Maingre de Boucicaut.

Puis le Captal de Buch, lieutenant de Charles le Mauvais, étant parti d'Evreux avec une petite armée, composée de routiers et de lances anglaises, normandes ou gasconnes, dans le dessein d'aller troubler à Reims les fêtes du sacre, du Guesclin quitta Rouen, « où il avait fait son mandement de guerre au nom du roi de France » et il marcha à la rencontre des Navarrais, par Pont-de-l'Arche et Vernon.

LA TACTIQUE EN 1364

Les deux partis sont commandés par des capitaines aguerris; leurs hommes, en petit nombre, sont gens d'élite. Aussi le récit de Froissart, en nous faisant entrer dans tous les détails de la campagne, nous apprend-il d'une façon précise où en était la tactique en 1364, et à quels stratagèmes recouraient les gens de guerre de cette époque.

« Le mercredi de la Pentecôte (15 mai), comme le Captal et sa *route* (700 lances, 300 archers et 500 autres hommes aidables) chevauchaient aux environs d'Evreux, ils rencontrèrent, à la sortie d'un bois, un héraut d'Edouard III, *le roi Faucon*, qui avait quitté le matin même l'ost des Français.

« Le Captal se hâta de lui demander des nouvelles des Français.

— » Ils vous cherchent, répondit Faucon, et ont grand désir de vous trouver.

— » Et où sont-ils; de çà de Pont-de-l'Arche ou de là?

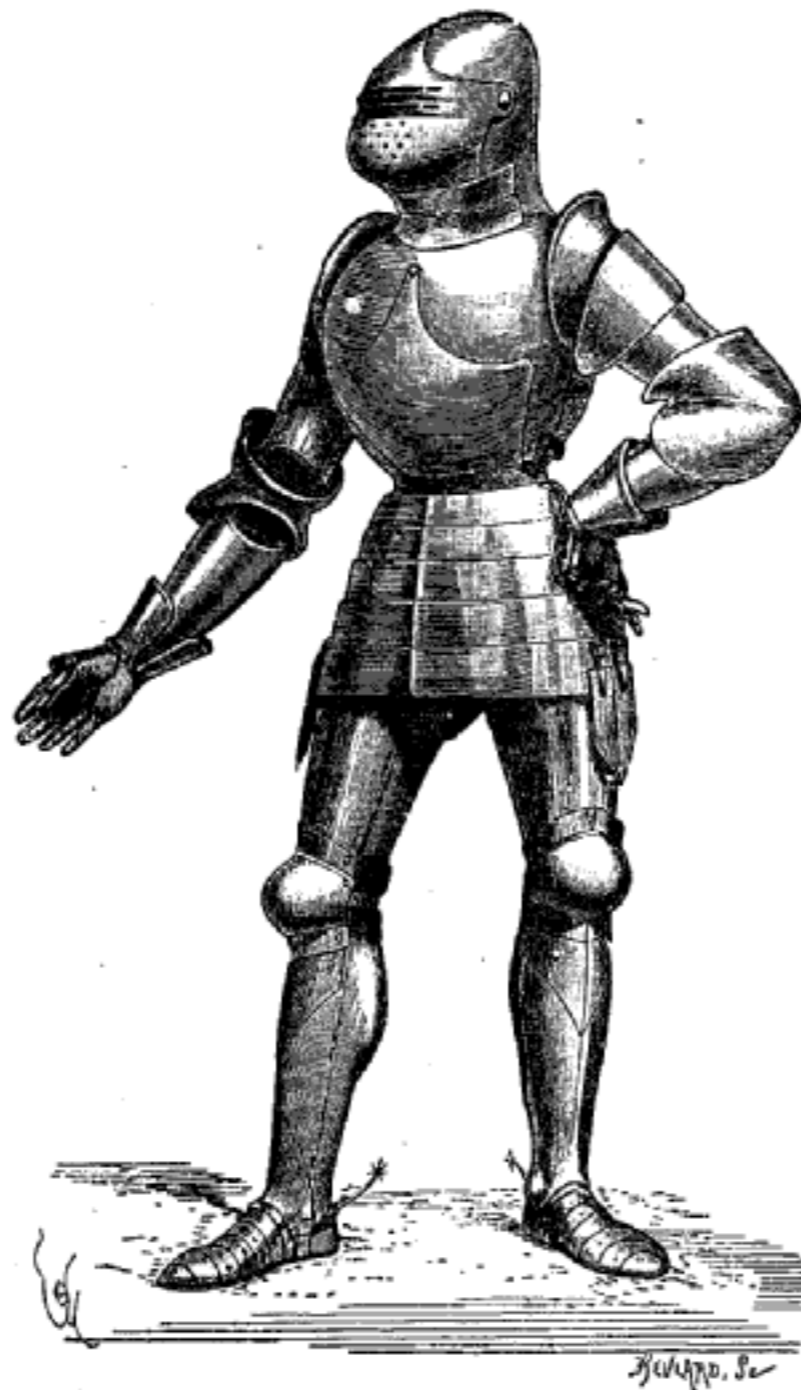


Fig. 32.

— » En nom Dieu ! Sire, ils ont passé le Pont-de-
» l'Arche et Vernon, et sont maintenant, je crois, assez
» près de Pacy-sur-Eure.

— « Et quels gens sont-ils ? Et quels capitaines ont-
» ils ? Dis-le moi, je t'en prie, doux Faucon.

— » Ils sont bien 1.500 combattants et toutes bonnes
» gens d'armes, avec messire Bertrand du Guesclin,
» (qui a la plus grande route de Bretons), le comte
» d'Auxerre, le vicomte de Beaumont, messire Louis
» de Châlons, le sire de Beaujeu, monseigneur le
» Maître des arbalétriers, messire l'Archiprêtre, mes-
» sire Oudart de Renty et les Gascons du seigneur
» d'Albret.

— « Par le cap Antoine ! s'écria le Captal, durement
» émerveillé de cette félonie, Gascons contre Gascons
» s'éprouveront ! »

Un héraut de l'Archiprêtre vient au même moment
dire au Captal que son maître désire l'entretenir.

Il le renvoie.

— « L'Archiprêtre est si baretierre (rusé), dit-il au
» capitaine Jean Jouël qui s'en étonne, que s'il venait
» jusqu'à nous en nous contant jangles et bourdes, il
» aviserait et imaginerait notre force et nos gens, et
» cela pourrait nous tourner à grand dommage ; aussi
» n'ai-je cure de ses grands parlements. »

« C'est ainsi que les Navarrais et les Français eurent
connaissance les uns des autres, par le rapport des deux
hérauts. Ils se conseillèrent et avisèrent en conséquence,
pour se préparer à la rencontre.

» Le Captal se fit envoyer d'Évreux 120 cavaliers de la
milice bourgeoise ; il se logea, vers midi, sur une mon-
tagne, et ses gens tout environ.

» Les Français, qui les désiraient trouver, vinrent
camper en deux beaux prés, tout au long de l'Itton. »

Le jeudi matin, les Navarrais délogèrent, après avoir envoyé leurs coureurs reconnaître le camp ennemi.

Conduits par le roi Faucon, ils débouchaient dans la plaine de Cocherel¹, après avoir traversé un petit bois, lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup en présence des Français, qui déjà ordonnaient leurs batailles.

Cocherel (16 mai 1364).

Il était sept heures.

Les Navarrais s'arrêtèrent tout cois, pendant que leurs capitaines se portaient en avant, pour préparer la formation de combat.

Ils laissèrent leurs chevaux, leurs malles et leurs valets dans le petit bois, et ils firent trois batailles de leurs gens. Tous devaient combattre à pied.

Jean Jouël était à droite, avec les hommes d'armes et les archers anglais ;

Le Captal de Buch se tenait au centre, avec 400 chevaliers ou écuyers gascons ;

A l'aile gauche, 400 armures de fer étaient réparties entre le bâtard de Mareuil, Bertrand du Franc et don Sanche Lopez.

Ces trois batailles, peu espacées entre elles, se rangèrent de front sur une colline qui s'élevait sur la droite, entre la colonne et le bois.

Comme signe de ralliement, comme *étendard*, « si par force d'armes les Navarrais étaient épars, le Captal planta son pennon en un fort buisson d'épine », au centre de la ligne, sous la garde de 60 armures de fer.

1. Village à 18 kilomètres à l'est d'Évreux.

Il était défendu aux Navarrais « de quitter la hauteur, quelque chose qui advint. Ils devaient attendre là qu'on les allât quérir ».

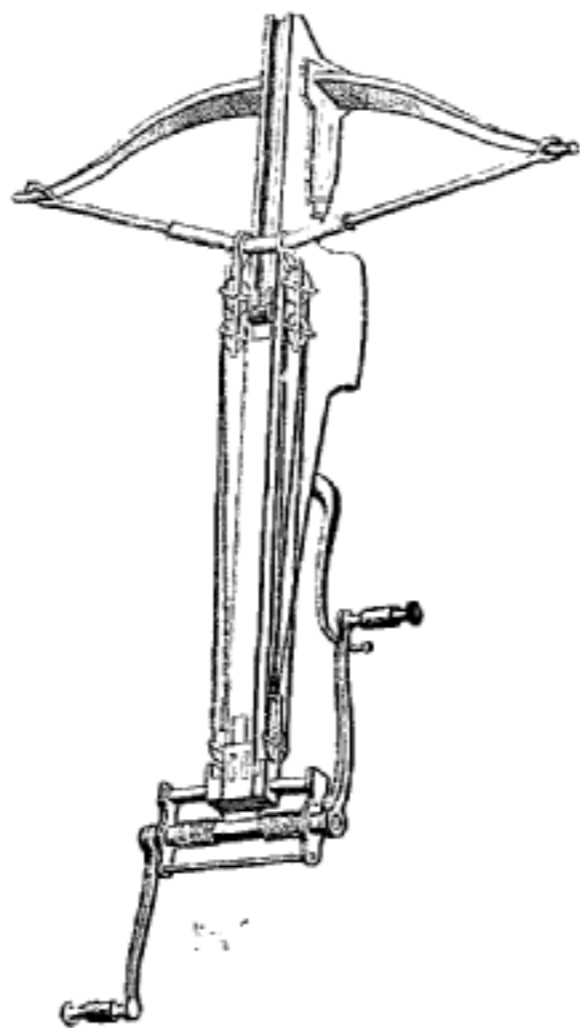


Fig. 3 3.

1. L'arbalète à tour est, en 1344, une arme de précision. Sa longueur totale est de 0 m. 95. L'arc d'acier a 0 m. 73 d'envergure; sa largeur au milieu est de 0 m. 05, son épaisseur de 0 m. 015. Cet arc est solidairement maintenu au sommet de l'arbrier par deux bielles de fer. La corde de chanvre est amenée jusqu'à l'encoche

Les Français étaient disposés en trois batailles et une arrière-garde (réserve).

Dans la première, Bertrand du Guesclin, avec ses Bretons, faisait face au Captal (au centre par conséquent, c'est la place d'honneur).

Les Français, les Normands et les Picards formaient la seconde, sous le comte d'Auxerre, le vicomte de Beaumont et Baudoin d'Anenkin, maître des arbalétriers.

Dans la troisième, les Bourguignons étaient réunis sous la bannière de l'Archiprêtre; mais ce chef, capitaine de routiers comme Jean Jouël, ne se crut pas le droit de combattre les compagnies qui marchaient avec le Captal et, par un singulier point d'honneur, il quitta le champ de bataille, en recommandant à ses gens de bien faire leur devoir.

Les Gascons formaient la réserve. Leurs *souverains et meneurs*, Aymon de Pommier, le soudich (comte) de l'Estrade, Perducas d'Albret et Petiton de Courton, les yeux fixés sur l'étendard navarrais, ménageaient au Captal, leur compatriote, un tour de leur façon.

Appelés au conseil, ils proposèrent qu'on fit monter à cheval les trente chevaliers réputés les plus hardis :

— « Pendant que nous marcherons vers le pennon du » Captal, dirent-ils, ces trente cavaliers se mettront en

de la noix (faite de corne de cerf avec pivot et broche d'acier, pour recevoir l'extrémité de la gâchette) par un mécanisme qu'on appelle la *tour ou la moufle*. C'est une boîte de fer, fixée à la queue de l'arbrier, et munie latéralement de deux poulies, autour desquelles les cordes de tension sont enroulées. Deux bielles maintiennent un petit treuil, qu'on fait tourner à l'aide de manivelles contrariées. Les cordes de tension sont reliées au tour par un mécanisme mobile, composé de chaque côté de l'arbrier de deux poulies, retenues par des brides de fer et terminées par un double crochet avec entretoise. En tournant les manivelles, on amène sans secousse la corde de l'arc dans l'encoche de la noix. L'arbalète une fois armée, l'arbalétrier retirait la moufle, qu'il posait à terre ou qu'il suspendait à sa ceinture, puis il visait, en passant l'extrémité de l'arbrier sous l'aisselle droite, et en tenant le renfort de la main gauche. C'était long, difficile, et l'on comprend bien comment les archers l'emportaient le plus souvent, pour la vitesse et même pour la précision du tir, sur les arbalétriers.

» peine, par la force de leurs coursiers et de leurs bras,
 » à dérompre la presse et à venir jusqu'au Captal.



Fig. 31

» Ils prendront
 » le dit Captal,
 » le trousseront,
 » l'emporteront
 » et le déposeront
 » ront sain et
 » sauf en un lieu
 » sûr, où ils attendront
 » la fin de la bataille.
 » Si les trente réussissent,
 » la journée sera nôtre,
 » tant les Navarrais seront
 » ébahis de la capture de
 » leur chef. »

Le moyen plut aux chevaliers de France et de Bretagne.

« A part ces trente cavaliers d'élite, montés sur bons coursiers les plus légers et les plus roides qui fussent en la place, tous les hommes

d'armes demeurèrent à pied sur les champs, dans l'ordonnance prescrite. »

Le conseil des capitaines voulait adopter pour cri de ralliement pendant le combat :

— « Notre-Dame, Auxerre ! »

« Parce que le comte d'Auxerre, étant le plus grand de mise, de terre et de lignage qui fût avec eux, devait être par droit leur chef » ; mais le jeune comte déclina modestement cet honneur.

Alors il fut décidé, d'un commun accord, que le commandement serait donné « à Bertrand du Guesclin, le meilleur chevalier, celui qui plus s'était combattu de la main et qui mieux savait comment les choses de guerre se doivent maintenir ».

Tous adoptèrent pour cri de guerre :

— « Notre-Dame, Guesclin ! »

Donner le commandement au plus digne, c'était mériter la victoire.

« Le soleil commençait haut à monter ; il faisait chaud, les Français avaient faim et soif ; mais les Navarrais restaient toujours immobiles sur le tertre de Cocherel.

Deux fois les capitaines français s'étaient réunis, sans avoir su décider si l'on attaquerait la position ou si l'on remettrait le combat au lendemain, lorsque le chef qu'ils s'étaient donné, du Guesclin, leur proposa un stratagème renouvelé de la bataille d'Hastings.

— « Nous ferons semblant de nous retirer, leur dit-il, » et de ne pas vouloir combattre aujourd'hui. Nos varlets, nos harnois et nos chevaux repasseront l'Eure » en belle ordonnance, et rentreront dans nos logis de » la nuit. Pendant cette retraite, nous nous tiendrons » sur les ailes et entre nos batailles, en aguet pour voir » ce que feront nos ennemis. S'ils désirent nous com- » battre, ils descendront de leur montagne et se met-

» tront à notre poursuite. Mais alors nous serons tous
 » appareillés de retourner sur eux et nous les aurons
 » ainsi mieux à notre aise. »

On obéit. Sur l'ordre de messire Bertrand, les trompettes sonnent la retraite et chaque sire se retire, entre ses gens, sous sa bannière ou son pennon ; les bagages repassent le pont de Pacy-sur-Eure, en arrière de l'aile droite française.

Aussitôt Jean Jouël veut descendre la colline et s'élançer à la poursuite des Français.

— « Messire Jean, lui dit le Captal, croyez bien que
 » de si vaillants hommes ne s'enfuient ainsi que par
 » malice et pour nous attirer dans la plaine. »

Mais Jouël ne veut rien entendre.

— « Par saint Georges ! dit-il aux hommes d'armes
 » et aux archers anglais, passez avant ! Qui m'aime me
 » suive ; je m'en vais combattre ! »

Et, le glaive au poing, il descend en courant les rampes de la colline, « par devant toutes les batailles. »

Le Captal, en vrai chevalier gascon, ne veut pas se laisser plus longtemps distancer par les Anglais ; il quitte à son tour le plateau, en criant à ses Gascons :

— « Navarre ! Navarre ! Messire Jean Jouël ne se combattra pas sans moi. »

C'est ce que les Français attendaient.

Faisant brusquement volte-face, « ils retournèrent tous ensemble, aux cris répétés de :

« Notre-Dame, Guesclin ! »

» En grande volonté de recueillir les ennemis.

» Leurs bannières se dirigèrent de toutes parts vers les Navarrais et ils les assaillirent tous à pied. »

Du Guesclin et ses Bretons s'attaquèrent aux Anglais ; les Gascons de la réserve française aux Gascons du Captal de Buch.

« Quand les Navarrais virent que les Français étaient retournés en bonne ordonnance, ils reconnurent leur faute. Cependant, comme ils étaient gens de grande entreprise, ils ne s'ébahirent de rien, mais ils eurent bonne intention de tout recouvrer par bien combattre.

» Ils se reculèrent un peu et se rallièrent ; puis les hommes d'armes ouvrirent leurs rangs et laissèrent passer les archers, pour les faire tirer.



Fig. 33.

» Les archers se déployèrent et commencèrent à lancer leurs flèches de grande manière. Mais les chevaliers français étaient si fort armés et pavoisés contre les traits que pas un ne fut blessé. Ils marchèrent aux hommes



d'armes navarrais et anglais, et engagèrent l'action corps à corps, à la lance, à l'épée, à la hache. »

Tous ces vaillants étaient à pied.

« Pendant que le Captal se battait moult vaillamment d'une hache et donnait des coups si grands que nul n'osait l'approcher, les trente cavaliers désignés fendaient la presse, avec l'aide des Gascons qui leur firent voie; ils entouraient le Captal, l'attachaient sur un cheval et l'enlevaient au galop. Les Navarrais *qui semblaient bien forcenés*, criaient encore : « Rescousse au Captal ! Rescousse ! » que leur chef était déjà en lieu sûr, sous bonne garde.

» Il y eut belle appertise d'armes autour de son pennon. Le bâtard de Mareuil se fit tuer en le défendant; mais les capitaines gascons (Pommier, Courton, de l'Estrade et d'Albret) réussirent à prendre cet étendard, à le déchirer et à le ruer par terre.

» La prise du Captal et le conquêt de son pennon, en empêchant ses gens de se rallier, décidèrent la victoire en faveur des Français.

» Ils obtinrent la place; mais il leur en coûta grandement de leurs gens. »

Charles V reçut à Reims, la veille de son sacre, la nouvelle de cette victoire. Ce fut « *la joyeuse étrenne de sa noble royauté* ».

Pendant seize ans, le cri de guerre de Cocherel rallia tous les gens de cœur qui n'avaient pas désespéré du salut de la patrie.

Ce ne fut un cri de victoire qu'une fois sur deux à peine, car des capitaines comme le Prince Noir ou Jean Chandos étaient de sérieux adversaires, qui ne faisaient jamais de fautes tactiques et qui savaient inspirer

à leurs soldats une obéissance aveugle, une confiance absolue.

Mais le plus grand honneur de messire Bertrand fut de faire crier : « Notre-Dame, Guesclin ! » aux compagnies de routiers, qui dévastaient la France, de s'imposer à elles comme un chef respecté, et de les entraîner à des expéditions lointaines qui, avec des chances diverses, assurèrent à Charles V des alliés puissants et rendirent à la bannière de France un peu de son glorieux prestige d'autrefois.

« Du Guesclin, dit avec raison un de ses historiens, fut une glorieuse exception parmi tant de champions de la force brutale et irréfléchie.

» Il tira de son propre fond tout ce qu'il fit voir de génie militaire, dans un temps où l'art de la guerre était si négligé.

» Sans avoir lu les auteurs grecs et romains, il remit en pratique les campements, les marches savantes, les dispositions réfléchies et les manœuvres, que les capitaines français de son temps se faisaient gloire d'ignorer¹. »

La Fortune n'est fidèle qu'aux jeunes gens ; aussi maltraita-t-elle ce vieux capitaine, rude et maussade, qui n'était pitoyable qu'aux pauvres et aux faibles.

Envoyé par le roi de France au secours de Charles de Blois, le compétiteur français du duché de Bretagne, il fut battu devant Auray, le 19 septembre 1364, par Jean Chandos qui dirigeait l'armée de Jean de Montfort, et fait prisonnier.

1. Mesnard. *Histoire de du Guesclin*.

LA GUERRE EN CASTILLE (1365-1369)

Charles V racheta son capitaine breton, pour le mettre à la tête des *grandes compagnies*, cantonnées en Bourgogne.



Fig. 36.

Cette armée de 30.000 combattants aguerris, après avoir rançonné le Pape dans Avignon, franchit les Pyrénées-Orientales, en plein mois de décembre, et détrôna, sans coup férir, le roi de Castille Pierre le Cruel au profit de son frère Henri de Transtamare.

Le dépossédé vint à Bordeaux demander assistance au Prince Noir, qui saisit avec empressement cette nouvelle occasion de guerroyer.

Après avoir rappelé sous sa bannière les capitaines anglais et gascons des *compagnies* qui, comme Hugh Caverly, avaient suivi du Guesclin en Castille, il manda d'outre-Manche et de Bretagne les barons et les chevaliers désireux de courir les aventures ; puis il convoqua à Bordeaux toute la noblesse du Poitou et de la Gascogne.

Charles le Mauvais lui livra passage, et, au mois de février 1367, le prince Noir descendit en Navarre par le col de Roncevaux, à la tête d'une belle armée de 27.000 cavaliers, sans compter les gens de pied.

Du Guesclin, battu à Navarette, fut encore une fois fait prisonnier et racheté par Charles V, qui l'envoya prendre sa revanche à Montiel, le 14 mars 1369.

Henri de Transtamare redevint roi de Castille et fut désormais un précieux allié pour la France, qui lui avait rendu sa couronne.

LE BON CONNÉTABLE

Pendant que du Guesclin guerroyait en Castille, le Prince Noir et Jean Chandos, pour répondre à l'édit de confiscation de l'Aquitaine, rendu par Charles V au mois de mai 1369, avaient repris les hostilités au sud de la Loire.

En septembre, une armée anglaise débarquait à Calais. Le duc de Lancastre, qui la commandait, fit sa chevauchée à travers l'Artois, le Ponthieu et le pays de Caux, sans être attaqué.

Charles le Sage, après avoir hautement annoncé le projet d'une descente en Angleterre et « fait à Harfleur un grand appareil de nef, de barges et de vaisseaux », avait contenu l'ardeur généreuse de son frère, le duc de Bourgogne Philippe-le-Hardi et de la nombreuse no-

blesse qui l'entourait, par une défense formelle de livrer bataille.

Cependant, il rappela de Castille du Guesclin et lui donna l'épée de connétable (20 octobre 1370).

Combat de Pont-Valin (30 octobre 1370).

Du Guesclin baptisa cette épée dans le sang des Anglais.

Un capitaine de routiers, Robert Knolles, qui commandait dans le Nord pour Édouard III, étant venu jusqu'aux portes de Paris allumer ses *funières* sous les yeux mêmes du roi, le connétable se mit à sa poursuite avec 500 lances.

Il atteignit l'arrière-garde anglaise sur les bords du Loir, près de Pont-Valin, et l'assailit avec la même impétuosité qu'à Montiel.

Les Anglais étaient bons chevaliers, mais les Français étaient deux fois plus nombreux : « Tous mirent pied à terre, vinrent l'un sur l'autre moult arréement, et se combattirent vaillamment de leurs lances et de leurs épées. Tous les Anglais furent tués ou pris, car leurs garçons et varlets, en voyant la déconfiture, montèrent sur les coursiers de leurs maîtres et s'ensauvèrent. »

Ainsi, la *tactique française*, en 1370, consiste à chevaucher secrètement, pour surprendre l'ennemi inférieur en nombre et pour l'attaquer en queue ou en flanc pendant une marche.

Avant d'engager l'action corps à corps, les hommes d'armes mettent pied à terre, se rangent sur une ligne; puis, s'ils sont les plus forts et si l'adversaire a tourné le dos, ils remontent à cheval pour *chasser*, c'est-à-dire

pour massacrer les gens de pied et prendre à rançon les chevaliers ou les écuyers *déconfits*.

Les varlets *assistent en curieux* à la bataille ; si elle tourne bien, ils amènent à leurs maîtres les destriers pour la chasse, sinon ils sautent en selle, piquent des deux et se mettent à l'abri, « en héritant des chevaux et du harnois ».

En dix ans, le connétable, délivré de ses redoutables adversaires, Jean Chandos, tué dans une escarmouche, et le Prince Noir, dégoûté de la guerre par les horreurs du sac de Limoges qu'il avait ordonné, reprit aux Anglais la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord, le Ponthieu et une partie du Limousin.

Quand le connétable mourut, en 1380, devant une petite place du Gévaudan, Châteauneuf de Randan, les Anglais n'avaient plus en France que Bayonne, Bordeaux, Brest, Cherbourg et Calais.

Au lit de mort, le héros pria les capitaines qui l'entouraient, de ne point oublier ce qu'il leur avait dit mille fois : « qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, » les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre » peuple n'étaient point leurs ennemis ! »

Charles V rejoignit la même année, dans la basilique de Saint-Denis, le vaillant capitaine *qui avait été le bras pendant qu'il était la tête*, et l'Histoire a confondu dans une même admiration ces deux nobles défenseurs de la patrie française.

CHAPITRE VI

AZINCOURT

Charles le Fol. — L'invasion de 1415. — Le connétable d'Albret. —
Ordre de bataille des Français. — Azincourt. — Le traité de
Troyes.

CHARLES LE FOL

Après Charles le Sage, Charles le fou.

Les premières impressions de ce roi de douze ans furent des rêves de gloire et de conquête, et son règne commença par une victoire, Roosebecke, où Olivier de Clisson battit, le 29 novembre 1382, les Flamands révoltés contre leur duc.

« Charles VI fit pendre et décoller » les vaincus ; puis il rentra, la lance sur la cuisse, dans Paris terrifié, pour reprendre le pouvoir à ses oncles et pour gouverner par lui-même.

Les vieux conseillers de son père, les *marmousets*, comme les appelaient dédaigneusement les sires des fleurs de lys, l'y aidèrent pendant quelques années.

Ces sages ministres firent respecter les ordonnances de Charles V, qui réglaient les devoirs des compagnies soldées et de leurs capitaines ; ils défendirent, en 1388, « à tous les princes et seigneurs de rassembler des

hommes d'armes, et à tout gentilhomme ou autre d'obéir à aucun ban de guerre autre que le ban royal ».

En 1392, Olivier de Clisson fut assassiné à demi, à la porte de l'hôtel Saint-Paul. Charles VI voulut venger son connétable et poursuivre Pierre de Craon, l'assassin, jusqu'en Bretagne, où il s'était réfugié.

Mais on lui ménagea, dans la forêt du Mans, une vision qui le rendit fou (1392).

Désormais, la France appartenait aux passions déchainées, aux ambitions rivales des princes et des grands seigneurs, qui allaient livrer le royaume à la plus effroyable anarchie, au pillage des gens de guerre et à l'occupation anglaise.

L'INVASION DE 1415

« Après Pâques, le roi d'Angleterre, Henri V de Lancastre, fit une très grande et noble assemblée, tant de grands princes et seigneurs que de bonnes gens d'armes et d'archers, pour venir en France.

» Il amena avec lui deux de ses frères, le bâtard de Portugal, plusieurs princes d'Angleterre ou d'autres pays, et aussi une très grande partie de la marine de Hollande ou de Zélande.

» Cette flotte ancrâ longtemps sur la mer devant le port d'Harfleur en Normandie, pendant que l'armée du roi Henri l'assiégeait par terre. »



Fig. 37.

S'il faut en croire un témoignage contemporain, les

archers de Henry débarquaient en assez piteux équipage.

« C'étaient gens jeunes et forts de plusieurs pays, marchant nu-pieds, sans chausses, à peine vêtus de méchants pourpoints de vieux couil, avec une pauvre coiffette de fer sur la tête, un arc et une trousse de sagettes à la main, une épée tranchante au côté. »

A ces archers, qui seuls avaient des armes, était mêlée « très grand quantité d'autre menu fretin de toute origine ». (Fig. 37.)

On disposa devant Harfleur grande abondance de canons, de frondes et d'engins. (Fig. 38.) Pour servir cette artillerie, le roi d'Angleterre avait exercé son *droit de presse* non seulement sur les matelots, mais encore sur tous les fabricants d'arc, les charpentiers, les serruriers et les maçons, que ses recruteurs avaient pu saisir et enrôler pour une année.

Les Armagnacs étaient au pouvoir; c'étaient eux qui dirigeaient le conseil de Charles VI. Ce conseil investit messire Charles d'Albret, connétable de France, « de semblable puissance comme le roi, pour ordonner et disposer toutes choses à sa pleine volonté ». Il donna au maréchal Boucicaut le gouvernement de la Normandie et celui de la Picardie à l'amiral Clignet de Brabant.

» Charles d'Albret, connétable de France, et de bonnes gens d'armes avec lui, vinrent bien près de l'armée des Anglais; mais le connétable allait trop souvent boire et manger en l'ost du roi, ce dont plusieurs seigneurs de France ne se tenaient pas pour contents.

» Tant fut le roi anglais devant la ville d'Harfleur que les gens de cette ville se rendirent, sauves leurs vies.

» On disait communément que l'amiral Clignet de Brabant et le connétable de France avaient vendu Harfleur aux Anglais. »

Henry V y entra, le 21 septembre; il en fit sortir les femmes, les enfants et les prêtres, après leur avoir donné à chacun dix sols parisis. Il fit crier à la trompette qu'on épargnât les habitants sous peine de la corde.

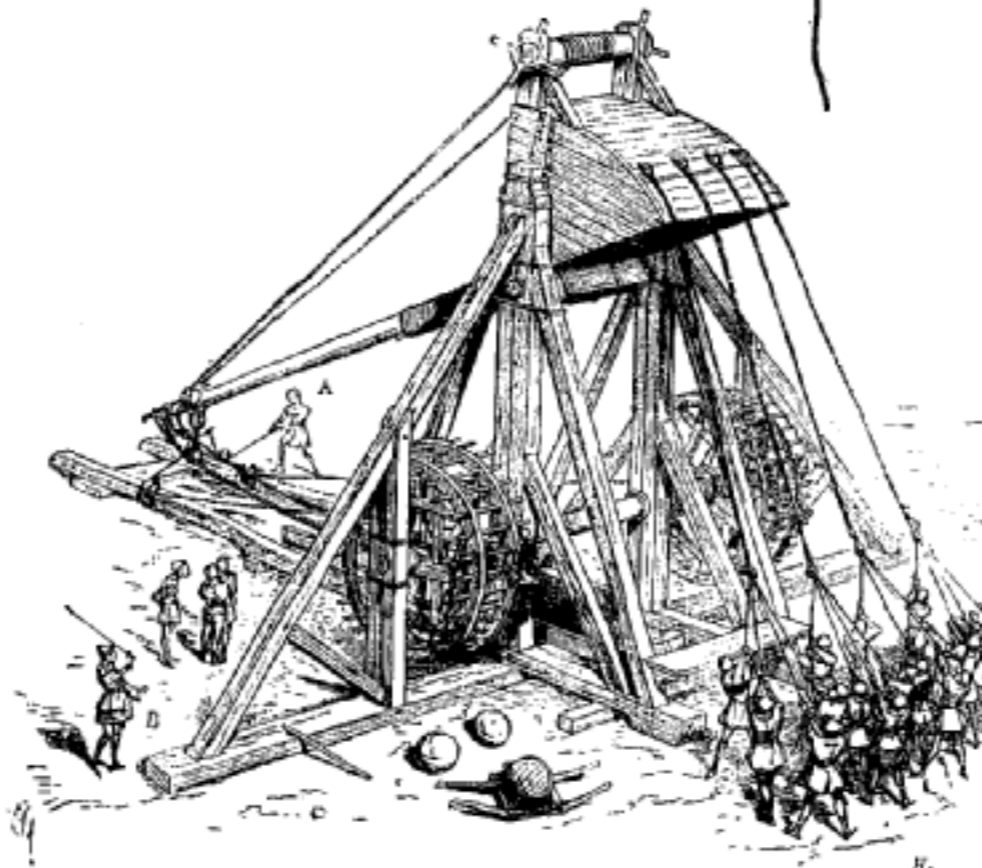


Fig. 38.

» Un peu plus tard, il fit conduire en Angleterre la plus grande partie des bourgeois d'Harfleur. »

De tout temps, en France, on a cherché dans la trahison l'excuse de la défaite. Charles d'Albret n'était pas un traître, mais un incapable. Au lieu d'armer les bourgeois et les paysans normands, qui demandaient à cou-

rir sus aux Anglais, il attendit nonchalamment à Rouen que la noblesse féodale eût répondu à son *mandement de guerre*.

On avait publié à son de trompette, par tout le royaume, « que tous nobles hommes accoutumés de porter les armes, voulant avoir honneur, allassent, nuit et jour, devers le connétable, où qu'il fût ».

Mais les Anglais arrivèrent aux bords de la Somme avant que la cohue féodale se fût rassemblée en Picardie.

« Après la Saint-Rémy (1^{er} octobre 1415), le roi Henry avait quitté Harfleur, qu'il laissait bien garnie de bonnes gens d'armes et d'archers, et il avait pris son chemin vers Abbeville, pour y passer la rivière de Somme.

« Les navires hollandais et zélandais étant retournés dans leurs pays, et les navires anglais ayant été effondrés, en totalité ou en partie, par une grande tempête, l'armée anglaise ne pouvait revenir en Angleterre que par Calais.

« Mais tous les gués et passages de la Somme étaient barrés ; les Anglais durent s'en aller par l'Amiénois et le Beauvaisis, en remontant la rivière.

» Les Français les suivirent et les côtoyèrent, sur la rive droite, sans rien entreprendre contre eux, mais en pillant et dévastant villes, monastères et abbayes. »

Les Anglais, en revanche, observaient une discipline sévère : le pillage, le viol, la désertion, la désobéissance aux chefs étaient punis de mort et de *dégradation*. Henri V ne demandait aux petites villes et aux bourgades que du pain et du vin.

Il comptait franchir, comme Édouard III en 1346, la Somme au gué de Blanche-Tache ; mais il crut sur parole un prisonnier qui lui affirma que ce gué était gardé

par 6.000 combattants, et il remonta la rivière pour trouver quelque autre passage.

LE CONNÉTABLE D'ALBRET

Le connétable était à Péronne avec 14.000 lances.

Cette fois encore, comme avant Crécy, l'armée anglaise, acculée à la Somme et à ses places fortes par une armée très supérieure en nombre, dut son salut à un traître.

Un paysan, payé, dit-on, par le duc de Bourgogne qui ne voulait pas que les Armagnacs gagnassent une grande victoire, indiqua aux Anglais, parmi les marais de la Somme, le gué de Béthencourt à une lieue de Ham.

Le 19 octobre, les Anglais jetèrent dans l'eau les échelles, les portes et les fenêtres du village pour passer plus facilement.

Le connétable, immobile dans son camp de Péronne, n'apprit le passage que lorsque les Anglais étaient déjà retranchés sur les hauteurs d'Athies, sur la rive gauche de la Somme.

Il délogea aussitôt de Péronne pour aller prendre position dans le comté de Saint-Pol et barrer la route de Calais. Son armée, « en dehors de 14.000 lances nobles, n'était, d'après le *Religieux de Saint-Denis*, qu'un ramassis de bandits ».

Paris avait offert 6.000 volontaires des compagnies bourgeoises, parfaitement équipés ; mais les ducs de Bourbon et d'Alençon avaient dédaigneusement refusé ce renfort « de boutiquiers. »

« Cependant le comte de Nevers vint, à très belle compagnie, pour combattre les Anglais, qui s'étaient arrêtés à Maisoncelle, vers Blangy-en-Ternois, en grande

disette de boire et de manger et très forts fatigués de chevaucher ou d'aller à pied, car il faisait très laid temps de pluie et de vent.

» Le connétable et plusieurs princes de France les devancèrent et s'établirent à Azincourt pour les arrêter dans leur marche.

» La noble chevalerie ou gentillesse qui était avec eux était apprêtée à combattre les Anglais, le jeudi 14 octobre dans l'après-dîner, mais les courtisans ne le voulurent pas souffrir.

» Ils dirent qu'il était trop tard et qu'il valait mieux attendre jusqu'au lendemain.

» Dans la nuit de ce jeudi, les héraults d'Angleterre vinrent en l'ost de France demander à faire, le lendemain jour de saint Crépin et saint Crépinien, un parlement avec les seigneurs de France; ce qui leur fut accordé. Toute cette nuit, il ne fit que pleuvoir.

» Le lendemain, le parlement dura peu. Les Anglais offraient de rendre Harfleur, toutes leurs forteresses à l'exception de Calais, et de payer 100.000 couronnes, pourvu qu'on les laissât s'en aller sauvément à Calais. Le connétable ne voulut rien accorder.

» Alors, les parlementaires se retirèrent en leur ost et les Anglais se mirent en ordonnance pour combattre. Ils étaient logés sur jachères et en dure terre; les Français, au contraire, étaient sur les blés, entre un bois et une palissade. Ceux de leur avant-garde étaient fort en détresse, car ils enfonçaient profondément leurs pieds dans la terre détremée par la pluie.

ORDRE DE BATAILLE DES FRANÇAIS

» Par commandement du connétable et d'aucuns sa-

ges de son conseil, on avait ordonné trois batailles, c'est à savoir *avant-garde, bataille et arrière-garde*.

» Dans l'*avant-garde* furent mis environ 8.000 baci-
nets, chevaliers ou écuyers, 1.000 archers (*m*) et arba-
létriers (*n*). Le connétable (*C*) conduisait. Il avait avec
lui les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes d'Eu
et de Richemont, le maréchal Boucicaut, le maître des
arbalétriers, le seigneur de Dampierre, amiral de
France, messire de Guichard Dauphin et aucuns autres
capitaines. (Fig. 39.)

» Le comte de Vendôme, avec plusieurs officiers du
roi et 1.600 hommes d'armes, fut ordonné pour faire
l'aile droite et férir lesdits Anglais sur leur flanc gau-
che. L'autre aile, commandée par l'amiral Clignet de
Brabant et messire Louis Bourdon, était composée de
800 hommes d'armes à cheval, tous gens d'élite qui de-
vaient rompre le trait des Anglais (*B*).

» La *bataille* comptait autant de chevaliers, d'écuyers
et de gens de trait que l'*avant-garde*. Ses conducteurs
étaient les ducs de Bar et d'Alençon, les comtes de Ne-
vers, de Vaudemont, de Blamont, de Salm, de Grand-
Pré et de Roussy.

» En l'*arrière-garde* était tout le surplus des gens
d'armes, commandés par les comtes de Marle, de Dam-
martin, de Fauquembergue et le seigneur de Lauroy,
gouverneur d'Ardres, qui avait amené ceux des fron-
tières du Boulonnais.

» Cela fait, les hommes d'armes et les gens de pied se di-
visèrent par compagnies, chacun au plus près de sa ban-
nière.

» De neuf à dix heures du matin, en attendant la ve-

nue des Anglais, les Français firent ensemble paix et union des haines, noises et dissensions qu'ils pouvaient avoir eues, en temps passé, les uns contre les autres.

» Bien que le plus grand nombre des Français tint pour certain, vu la grande multitude qu'ils étaient, que les Anglais ne pourraient échapper de leurs mains, toutefois les plus sages moult doutaient et craignaient à les combattre en bataille réglée. »

Azincourt (25 octobre 1415).

« Ce vendredi au matin, les Anglais, voyant que les Français ne les approchaient pas pour les envahir, burent et mangèrent et, après avoir invoqué l'aide divine contre leurs ennemis, ils se délogèrent de Maisoncelle.

» Leurs coureurs, envoyés par derrière le village d'Azincourt, ne trouvèrent nuls gens d'armes ; mais pour effrayer les Français, ils embrasèrent une grange et une maison du prieuré Saint-Georges d'Hesdin.

» Le roi Henri fit passer derrière son ost environ 200 archers, qui entrèrent secrètement dans Tramecourt sans être vus des Français et s'établirent dans un pré, assez près de leur avant-garde.

» Ils se tinrent là tout coyement jusqu'à ce qu'il fut temps de tirer ¹.

» Tous les autres Anglais demeurèrent avec leur roi, qui tantôt fit ordonner sa bataille par un chevalier chenu de vicillesse, nommé Thomas Epinhem.

» Ce chevalier mit les archers (a) au front devant et les gens d'armes derrière les archers ; il fit ensuite comme deux ailes de gens d'armes et d'archers. Les

1. C'est l'embuscade indiquée figure 39.

chevaux et bagages furent laissés à Maisoncelle, derrière l'ost.

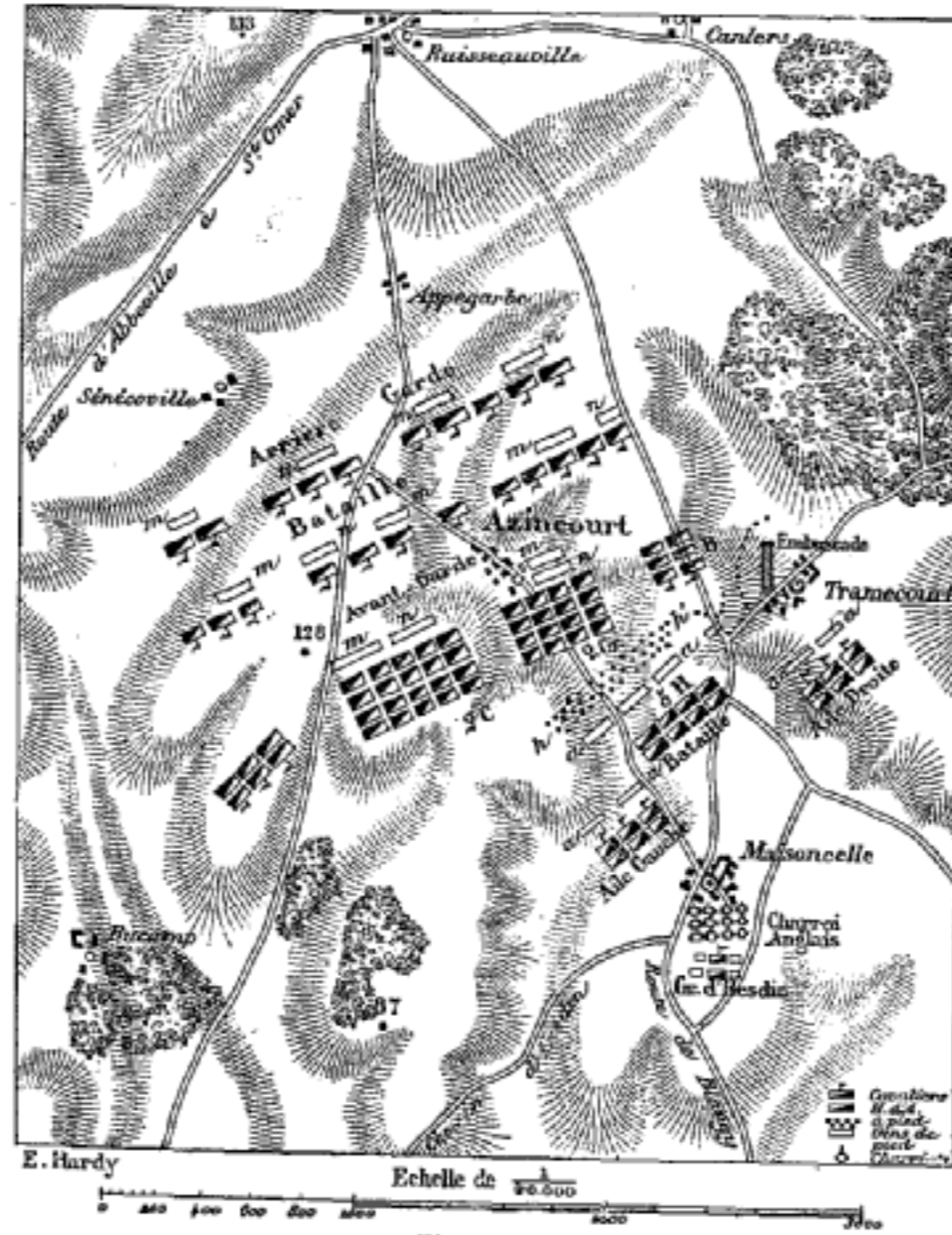


Fig. 39.

» Les archers fichèrent chacun devant eux un pieux aiguisé des deux bouts.

» Messire Thomas, chevauchant, lui troisième, par devant ladite bataille, exhorta à tous généralement, de par ledit roi d'Angleterre, qu'ils combattissent vigoureusement pour garantir leurs vies.

» Quand il eut fait lesdites ordonnances, *il jeta en l'air un bâton* qu'il tenait à la main, en disant :

— « Maintenant, frappez ! »

» Puis il descendit de cheval pour combattre à pied, comme étaient le roi et tous les autres.

» A la vue de ce bâton, tous les Anglais soudainement firent une très-grand'huée, dont grandement s'émerveillèrent les Français.

» Alors, comme ceux-ci restaient immobiles, les Anglais allèrent au-devant d'eux tout bellement par ordonnance; et de rechef ils firent un très grand cri en s'arrêtant et reprenant leur haleine.

» Les archers qui étaient en embuscade dans le pré de Tramecourt, commencèrent aussi à tirer vigoureusement sur l'avant-garde française, en élevant comme les autres grand'huée et en sonnait leurs trompettes.

» C'est ainsi que la bataille fut engagée.

» Les archers, dont il y avait bien 13.000, tirèrent d'abord à la volée d'aussi loin qu'ils purent tirer, de toute leur puissance.

» La plus grande partie de ces archers était sans armure sur leur pourpoint, les chausses avalées, ayant haches ou épées pendues à leurs courroies. Beaucoup étaient nu-pieds et sans chaperon.

» Les Français commencèrent à incliner leurs têtes, afin que les traits n'entrassent pas en la visière de leurs heaumes.

» Cependant ils s'avancèrent un peu à l'encontre des Anglais et ils les firent reculer. Mais, avant le premier choc, il y avait déjà moult de Français empêchés et navrés par le trait des archers anglais.

» Ils étaient d'ailleurs si rapprochés et si serrés entre eux qu'ils ne pouvaient pas lever le bras pour frapper.

» Les hommes du premier rang pouvaient seuls se servir de leurs lances, qu'ils avaient raccourcies de moitié pour les rendre plus solides et pour aborder les Anglais de plus près.

» Cependant Clignet de Brabant n'avait pu réunir que 140 (B), des 800 hommes d'armes qu'on lui avait promis pour rompre les archers anglais. Cette petite troupe de cavaliers essaya de passer à cheval au travers des archers. En avant de tous ses compagnons, messire Guillaume de Saveuse chargea tout seul ; il fut tiré à bas de son cheval et mis à mort. Les autres eurent leurs chevaux tués ou blessés par la force du trait, et ils durent se replier sur l'avant-garde.»

Mais alors ces cavaliers affolés, « qui ne pouvaient plus tenir ni gouverner leurs chevaux, » vinrent jeter le désordre et la confusion dans les rangs des hommes d'armes à pied qui, dans leur empressement à combattre et pour opposer à l'ennemi un rempart plus épais, s'étaient formés sur 32 rangs ! (C, Cr.)

« Les lourds chevaux caparaçonnés des fuyards les dérompèrent sur plusieurs points, renversant hommes d'armes sans nombre. Les derniers rangs de l'avant-garde commencèrent alors à s'enfuir, et ce funeste exemple gagna promptement le corps de bataille et surtout l'arrière-garde.

» Les Anglais profitèrent aussitôt de cette confusion et de ce désordre pour pénétrer, tous ensemble, dans les ouvertures de la phalange rompue.

» Ils jetèrent leurs arcs et saiettes, prirent leurs épées, haches, maillets, becs-de-faucon et autres bâtons de guerre, frappant, abattant et occiant les Français.

» Quand l'avant-garde française fut dispersée, les archers anglais se dirigèrent vers la seconde bataille, qui était derrière. Le roi Henri avec tous ses gens d'armes suivait les archers.

» Le duc Antoine de Brabant se boucha, presque seul, dans l'espace compris entre l'avant-garde et la bataille française, et trouva là une mort glorieuse.

» La bataille fut dérompue en plusieurs lieux par les Anglais qui abattaient et occiaient cruellement et sans merci tous ceux qui tentaient de résister.

» A l'approche des Anglais, ce qui restait encore de l'arrière-garde tourna le dos, à l'exception des chefs, qui se firent tuer ou prendre.

« En moins d'une demi-heure de combat, l'armée française avait été déconfite, sans que le connétable et ses lieutenants eussent songé à se servir des arbalétriers et des archers (m, n). »

La noblesse voulait avoir seule les honneurs du combat à pied ; aussi supporta-t-elle tout le poids de la défaite.

« Les Anglais s'occupaient de mettre à rançon les grands seigneurs qu'ils avaient pris, lorsqu'il vint nouvelle au roi Henri qu'un corps français avait assailli les derrières de l'armée anglaise, et s'était emparé de son charroi parqué à Maisoncelle. » La nouvelle était vraie.

La garnison d'Hesdin et les paysans des environs, conduits par Robinet de Bournonville, Riffard de Camase et Ysambert d'Azincourt, étaient venus « à grand effort » jusqu'au logis du roi d'Angleterre et l'avaient pillé.

« Ils avaient pris et emporté l'épée du roi Artus qui valait plus de finance qu'on ne pourrait le dire, et deux couronnes d'or ornées de pierres précieuses ; l'une de-

vait être portée par Henri V devant le peuple de France; l'autre était destinée à son couronnement dans la basilique de Reims.

» On prétend que les gens d'Hesdin et des environs étaient assez nombreux et assez forts pour déconfire tout ce qui restait d'Anglais après le combat, et que ce fut grand'pitié de voir toute cette noble chevalerie et gentillesse de France qui, au regard des Anglais, étaient bien dix contre un, se faire ainsi déconfire, quand il aurait suffi de ses gros varlets pour combattre les Anglais et toute leur puissance. »

Cette courageuse diversion contre les derrières de l'ennemi eut les résultats les plus funestes.

Henri V, en voyant qu'il avait plus de prisonniers que de soldats et que les fuyards français, revenus de leur première surprise, se ralliaient par compagnies à petite distance, craignit d'être tourné et entouré.

« Il fit crier à la trompette que tous ceux qui avaient des prisonniers les tuassent.

» Adonc put-on entendre grands cris de surprise, tant des Français que des Anglais qui tenaient à garder leurs bons prisonniers.

» On obéit cependant, et tous ceux qui, faute de chevaux, ne purent s'enfuir, furent égorgés. »

Ce massacre était inutile. Les gens d'Hesdin avaient été repoussés par quelques bannières anglaises, accourues en toute hâte de Tramecourt à Maisoncelle.

En vain les comtes de Marle et de Fauquembergue, les seigneurs de Lauroy et de Chin, avec 600 hommes d'armes qu'ils avaient ralliés à grand'peine, « allèrent-ils frapper très-vaillamment dedans les Anglais; » en vain quelques braves s'assemblèrent-ils « *par petits morceaux*, » pour charger l'ennemi, leur dévouement et

leurs efforts ne pouvaient rien sauver. Tous furent tués ou pris.

Pour la troisième fois depuis soixante-dix ans, les Anglais avaient remporté une grande victoire sur laquelle ils n'avaient pas compté.

— « Ce ne sont pas les Anglais qui vous ont vaincus, » disait Henri V, le soir de la bataille, aux barons prisonniers, c'est Dieu, c'est Notre-Dame, c'est monseigneur saint Georges qui ont voulu punir vos péchés. » Car vous vous mettez en campagne en orgueil et en grande bombance ; vous ne respectez ni filles ni femmes, vous pilliez le plat pays et les églises. Aussi longtemps que vous agirez ainsi, Dieu vous abandonnera. Jamais les gens venus avec moi d'outre-mer n'en ont fait autant ; jamais ils n'ont porté le feu en France, ou, s'ils l'ont fait, nous en avons tiré justice. »

Le lendemain, le roi d'Angleterre envoya 500 hommes pour reconnaître les morts.

« Ces gens leur enlevèrent cottes d'armes et armures, et avec petites haches (couteaux) qu'ils avaient à la main, ils découpèrent le visage des morts aussi bien que des blessés, tant Français qu'Anglais, afin qu'on ne pût pas les reconnaître.

» 600 Anglais avaient été tués ; parmi eux étaient les deux frères du roi Henri et deux ou trois princes anglais. »

Les Français laissaient 6.000 morts, sans compter les prisonniers et ceux qui s'enfuirent.

« Le lendemain, samedi 26 octobre, le roi d'Angleterre quitta le champ de bataille avec toute sa compagnie et prit son chemin vers Calais, emmenant tout le butin et environ 2.200 prisonniers.

» Les trois quarts des Anglais cheminaient à pied,

moult travaillés tant de ladite bataille que de la famine et d'autres misères.

» Après avoir passé cinq ou six jours à Calais, Henri V s'en retourna en Angleterre, suivi des prisonniers qu'il n'avait pas mis à rançon, comme les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes de Richemont, de Marle et de Vendôme. »

LE TRAITÉ DE TROYES (21 mai 1420)

Azincourt livrait de nouveau la France à l'invasion anglaise, méthodique et progressive.

Pendant que la guerre civile sévissait plus cruellement que jamais, pendant que le peuple des villes emprisonnait et massacrait les Armagnacs, hautement accusés par les Bourguignons de lâcheté ou de complicité avec l'ennemi, Henri V faisait à loisir la conquête de la Normandie.

Rouen, du moins, sauva son honneur par sept mois d'une résistance dont le héros fut Alain Blanchard, capitaine des arbalétriers.

Jean sans Peur n'avait pas osé secourir la valeureuse cité. L'agonie de Rouen porta malheur au meurtrier du duc d'Orléans : il fut assassiné au pont de Montereau, sous les yeux du Dauphin, le 10 septembre 1419.

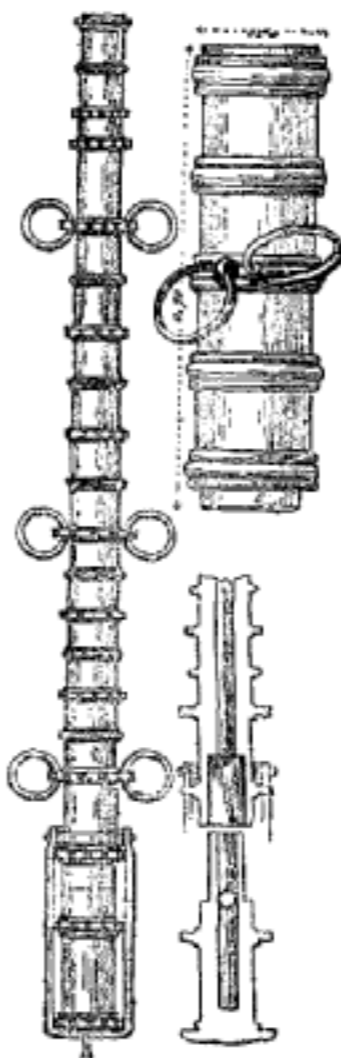


Fig. 40.

L'année suivante, son fils Philippe-le-Bon signait avec le roi d'Angleterre ce honteux traité de Troyes (21 mai 1420), qui livrait aux Anglais Paris et les 16 cités obéissant alors au duc de Bourgogne.

Les hommes d'armes bourguignons passaient sous les bannières anglaises, et Henri V de Lancastre était reconnu comme l'héritier légitime de Charles VI.

Le *sentiment national* protesta contre ce coup d'État anti-français, plus vivement encore qu'au lendemain de Poitiers.

Autour du dauphin déshérité et renié par sa mère elle-même, se groupèrent les chevaliers français qui ne voulaient pas obéir à un souverain étranger.

Les bonnes villes fermèrent leurs portes, fondirent des canons (fig. 40) et organisèrent des compagnies bourgeoises.

Le peuple, pour qui l'Anglais était la cause première d'un siècle de souffrance, murmurait dans ses villages pillés et incendiés des paroles de colère et de vengeance. Le patriotisme couvait sous les ruines.

CHAPITRE VII

JEANNE DARC

Campagne de 1429. — Bataille de Patay. — Le sacre et le martyre.

CAMPAGNE DE 1429

Charles VI était mort en 1423, presque en même temps qu'Henri de Lancastre, dont le fils, un enfant de dix-huit mois, avait été proclamé, à Saint-Denis, roi de France et d'Angleterre. Une paysanne lorraine, Jeanne la-Pucelle se dit envoyée par Dieu, pour faire sacrer à Reims le gentil Dauphin et « bouter les Anglais hors de toute France ».

Après avoir délivré Orléans, assiégé par Salisbury, elle se mit en campagne, le 10 juin 1429, avec 1.200 lances et les milices enthousiastes des villes de la Loire, pour assiéger Meung-sur-Loire et Jargeau, où les Anglais s'étaient réfugiés.

Le duc d'Alençon, Dunois, le comte de Vendôme, le maréchal de Boussac s'étaient faits volontairement les lieutenants de la *Pucelle d'Orléans*.

Jargeau fut emporté d'assaut le 14 juin.

Le 15, Jeanne Darc vint mettre le siège devant Beaugency.

Là, elle fut rejointe par le connétable de Richemont avec 400 lances et 800 archers bretons.

Le château de Beaugency capitula dans la nuit du 17 juin.

Environ une heure après le départ de la garnison, vint en l'ost des Français la nouvelle que Talbot, Scales, Jehan Falstolf et plusieurs autres seigneurs et capitaines d'Angleterre, suivis de 4 ou 5.000 hommes, étaient passés par Yenville-en-Beauce pour venir droit à Meung-sur-Loire et de là combattre ceux du siège de Beaugency.

« Aussitôt furent mis *chevaucheurs* en chemin pour savoir de ce la vérité plus à plein.

» En même temps, le duc d'Alençon, le connétable de Richemont, le comte de Vendôme et Jehanne-la-Pucelle faisaient tirer l'ost aux champs, hors de la ville de Beaugency, pour mettre leurs gens en bataille.

» Les chevaucheurs ne tardèrent pas à revenir, rapportant qu'ils avaient rencontré, près du pont de Meung, les Anglais s'en allant droit à Yenville avec la garnison qu'ils avaient au château de Meung. »

Le connétable et les capitaines, sur les instances de Jeanne Darc, décidèrent qu'on donnerait immédiatement la chasse à l'armée anglaise, « pour la combattre quelque part qu'on la pût trouver ».

« Les mieux montés furent mis en l'avant-garde, avec ordre de chevaucher les Anglais, de les arrêter et de les obliger à se ranger en bataille.

» Les capitaines de l'avant-garde étaient La Hire, Poton de Saintrailles, Beaumanoir, Ambroise de Loré, Panassac, Giraud de la Pallière, Amador Stevenot et plusieurs gens de bien à cheval.

» Derrière eux, monseigneur le connétable, monseigneur d'Alençon, la Pucelle, monseigneur de Laval, monseigneur de Lohéac, le maréchal de Retz, Dunois,

Gaucourt et grand nombre de seigneurs, marchaient bien grand train, menant la bataille.

» Quand l'avant-garde eut bien chevauché environ 5 lieues, elle rencontra, vers une *église fortifiée* nommée Patay, les Anglais qui allaient à pied et à cheval, en marchant toujours leur chemin. »

Ce fut un cerf, levé par les éclaireurs français dans les bois de Patay, qui leur révéla le voisinage de l'armée ennemie.

« Les coureurs de l'avant-garde, dit Monstrelet, vinrent, ce samedi, à une grande demi-lieue d'un gros village nommé Patay. Pendant cette marche, il firent de devant eux partir un cerf, lequel adressa son chemin droit pour aller à la bataille des Anglais, qui déjà s'étaient mis tous ensemble ; c'est à savoir ceux venant de Paris avec les autres qui étaient partis de Beaugency et des marches d'Orléans.

» Pour la venue de ce cerf, qui se fêrit parmi cette bataille, il fut desdits Anglais élevé un très-grand cri, car ils ne savaient pas encore que leurs ennemis fussent si près d'eux.

» Par ce cri les coureurs français furent acertainés que c'étaient les Anglais, car ils les virent adonc tout à plein. Ils renvoyèrent aucuns d'eux vers leurs capitaines, pour les avertir de ce qu'ils avaient trouvé et leur faire savoir que, par bonne ordonnance, ils chevauchassent avant et qu'il était l'heure de besogner. »

Bataille de Patay (18 juin 1429).

« Les capitaines prestement se préparèrent de tous points et chevauchèrent bien et hardiment, si avant qu'ils aperçurent l'ost de leurs ennemis.

» Lesquels, sachant pareillement la venue des Français, se préparèrent diligemment pour les combattre.

» Ils voulurent descendre à pied, près d'une haie qui était assez près d'eux, afin que, par derrière, ils ne pussent pas être surpris des Français. Mais certains de leurs capitaines ne furent pas de cet avis, disant qu'on trouverait une place plus avantageuse. »

C'est la première fois peut-être, depuis le commencement de la guerre de Cent ans, que nous voyons les capitaines anglais être indécis et divisés au moment de l'action. Jeanne Darc a changé les rôles : la décision, l'unité d'action, la confiance, ces causes premières des victoires anglaises, sont passées dans le camp français.

Les capitaines anglais qui voulaient battre en retraite en présence de l'ennemi, l'emportèrent. Alors les hommes d'armes, qui avaient mis pied à terre pour se former en arrière de la haie occupée déjà par les archers, remontèrent à cheval et tournèrent le dos.

« Les Anglais chevauchèrent jusqu'à un autre endroit, qui était à un quart de lieue du premier et assez fort de haies et de buissons, sur la lisière d'un bois, près du village de Patay.

» Là, la plus grande partie des gens d'armes mit pied à terre.

» Alors, les chevaliers français de l'avant-garde, qui étaient désireux et ardents en courage pour rejoindre les Anglais, parce que, depuis quelque temps, ils les trouvaient d'assez méchante défense, se fêrent de plein élan dedans les Anglais et, d'un hardi courage et grand'volonté, ils les envahirent si vigoureusement et tant soudainement avant qu'ils pussent être en ordonnance, que quelques chevaliers anglais, comme messire Jehan Falstoff et le Bâtard de Thiers, avec grand nombre de leurs gens, ne se mirent point à pied comme leurs com-

pagnons, mais se départirent en fuyant à pleine course pour sauver leurs vies.

» Les autres, qui étaient descendus à pied, furent tantôt de toute part environnés et combattus par les Français, car ils n'eurent point loisir de se fortifier avec leurs pieux aiguisés, comme à l'ordinaire.

» En bref terme et sans avoir porté grand dommage aux Français, ils furent très-facilement rués jus, déconfits et tout à fait vaincus.

» La bataille des Français n'avait pas même eu le temps d'intervenir. Il n'était pas deux heures de l'après-midi.

» La chasse dura jusqu'à Yenville-en-Beauce. Cette ville, tenue par les Anglais, fut sur-le-champ rendue et mise en l'obéissance du roi de France, avec plusieurs autres forteresses du pays de Beauce. Messire Jehan Falstolf et les Anglais qui avaient tourné le dos étaient allés jusqu'à Corbeil. »

Environ dix-huit cents Anglais restèrent sur la place; il y eut de 100 à 120 prisonniers, « parmi lesquels les principaux seigneurs étaient Henri Branche, Talbot, Scales, Hongreffort, messire Thomas de Rampston et plusieurs autres ».

« Les Français couchèrent, la nuit suivante, au dit lieu de Patay.

» Le lendemain, les Français retournèrent, avec tous leurs prisonniers et les dépouilles des Anglais qui avaient été tués, en la ville d'Orléans, où ils furent rejoints par ceux de leurs gens qui tenaient la campagne aux environs.

» L'armée fut grandement reçue de tout le peuple et spécialement Jeanne la Pucelle. Elle acquit, en ces besognes, si grand louange et renommée qu'il semblait à toutes gens que les ennemis du roi n'eussent plus puissance de résister contre elle et que bientôt, par son

moyen, le roi dût être remis et établi du tout en son royaume. La Pucelle s'en alla à Gien, avec les autres princes et capitaines, devers le roi, qui fut moult réjoui de leur retour et fit à tous très honorable réception. »

LE SACRE ET LE MARTYRE

Le voyage de Reims fut une marche triomphale de 50 lieues ; les villes ouvraient leurs portes, les hommes d'armes accouraient, les compagnies bourgeoises grossissaient la foule des gens de pied qui voulaient combattre l'étranger sous l'étendard de la Pucelle.

Pendant la cérémonie du sacre (17 juillet), tous les



Fig. 41.

regards de la foule, entassée dans la cathédrale de Reims, se portaient sur l'héroïne, debout derrière le trône royal, son étendard à la main :

— « Il a été à la
» peine, disait-
» elle, il est juste
» qu'il soit à l'hon-
» neur ! »

Jeanne Darc
voulut reprendre
Paris.

Malgré la cour,
malgré le roi, elle
vint se poster à la Chapelle-Saint-Denis et, le 7 septembre, elle tenta un coup de main hardi contre le

boulevard Saint-Honoré. Mais elle fut blessée et conduite à Compiègne, que les Bourguignons assiégeaient.

Prise dans une sortie, le 24 mai 1430, elle fut vendue aux Anglais et martyrisée pendant plus d'une année, sans que le roi qu'elle avait fait sacrer, sans que les gens de guerre qu'elle avait conduits à la victoire, eussent fait une démarche, ou versé une goutte de sang pour la secourir; la noble héroïne française fut brûlée vive à Rouen, comme sorcière, le 30 mai 1431.

Chef de guerre, Jeanne Darc a résumé sa tactique dans la fière réponse qu'elle fit à ses juges :

— « Je disais : Entrez hardiment parmi les Anglais » et j'y entrais moi-même ! »

CHAPITRE VIII

LA DÉLIVRANCE DU TERRITOIRE

L'armée permanente. — Francs-archers. — Compagnies soldees. — Artillerie royale. — Tactique française. — La revanche. — Campagne de 1430. — Bataille de Formigny. — La guerre en Guyenne. — Bataille de Castillon. — Fin de la guerre de Cent ans.

L'ARMÉE PERMANENTE

Le supplice de Jeanne Darc était une lâcheté inutile. La vierge martyre avait montré la voie et donné l'élan aux capitaines français. De 1431 à 1436, ils reprirent un grand nombre de places importantes, et, le 29 mai 1436, Paris ouvrit ses portes au connétable de Richemont.

Déjà, l'année précédente, la réconciliation du roi avec le duc de Bourgogne par *le traité d'Arras*, avait enlevé aux Anglais la plus grande partie de leurs forces et de leurs subsides ; surtout, elle avait fait perdre à la guerre étrangère son caractère impie de guerre civile.

L'heure était venue de songer à la réorganisation de l'armée française. Le noyau de cette armée fut la gendarmerie française, c'est-à-dire 15 compagnies d'ordonnance, composées chacune de 100 *hommes d'armes*, choi-

sis parmi les plus vaillants gentilshommes du royaume, et escortés de 500 cavaliers légers : 100 *pages* ou *écuyers*, 300 *archers* et 100 *coutillers* (26 mai 1445).



Fig. 42.

« Chacune des nouvelles compagnies était commandée par un capitaine, remplissant le rôle de l'ancien cheva-

lier banneret. Il avait sous ses ordres un *lieutenant*, un *enseigne*, un *guidon* et un *maréchal des logis*, officiers auxiliaires dont les titres avaient alors la vraie signification de leurs emplois et qui se substituaient aux anciens chevaliers à pennon.

» La présence dans la compagnie de deux porte-étendards, l'enseigne et le guidon, montre que l'on ne confondait pas les hommes d'armes avec leurs auxiliaires, et que chacune de ces deux cavaleries, lourde ou légère, pouvait combattre séparément. Dans ce cas, le capitaine et l'enseigne conduisaient la *gendarmerie*, c'est-à-dire les chevaliers et leurs écuyers ; le lieutenant et le guidon commandaient les archers et les coutilliers¹.

Un manuscrit de 1446 nous apprend que « lesdits hommes d'armes sont armés volontiers, quand ils vont en guerre, de tous *harnois blancs*, c'est-à-dire de cuirasse close, avant-bras, grands garde-bras, harnois de jambes, gantelets, salade à visière et petite bavière qui ne couvre que le menton. »

Les hoquetons des gens d'armes d'ordonnance étaient de cuir de cerf ou de mouton et de drap aux couleurs des capitaines, sans orfèvrerie.

Le harnois du cheval se compose aussi de plates de fer. A la tèteière on a peu à peu ajouté une couverture articulée pour l'encolure, puis une garniture de poitrail, à laquelle est suspendue la housse de devant. Sur la crinière, une barde de six plates articulées supporte des triangles de mailles. (Fig. 42.)

Plus tard on ajoutera une croupière de mailles et des *flancois*.

FRANCS-ARCHERS

Le roi, par ordonnance du 28 avril 1448, ajouta à

1. Général Susane, *Histoire de la cavalerie française*.

cette cavalerie permanente 16.000 fantassins français.

« En chaque paroisse de notre royaume, il y aura un archer, qui se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de salade, dague, épée, jacque ou brigantine, et seront appelés iceux les *francs-archers*.

» Lesquels seront élus et choisis par nos Élus, en chaque *élection*, les plus adroits et aisés pour le fait et exercice de l'arc qui se pourront trouver en chaque paroisse, sans avoir égard ni à la faveur, ni à la richesse, ni aux requêtes qu'on pourrait sur ce faire.

» Et seront tenus d'eux entretenir en l'habillement susdit, de tirer de l'arc et aller en leur habillement, toutes les fêtes et jours non ouvrables, afin qu'ils soient plus habiles et usités au dit fait et exercice, pour nous servir toutes les fois qu'ils seront par nous mandés.

» Et leur ferons payer 4 francs par homme pour chacun mois, pendant le temps qu'ils nous serviront. Ils ne serviront aucun en fait de guerre, sans notre ordonnance. »

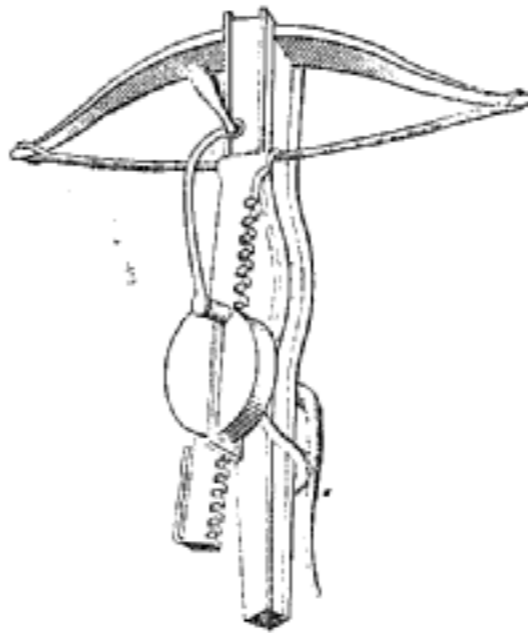


Fig. 43.

COMPAGNIES SOLDÉES

Indépendamment de cette milice nationale, le roi conservait à ses gages des compagnies aguerries, recru-

tées parmi les aventuriers qui avaient consenti à renoncer à leurs habitudes de violence et de pillage.

Les fameux arbalétriers gascons du Prince Noir passèrent peu à peu au service de France. Ce ne fut pas le moindre avantage de la reprise de cette riche province sur les Anglais. Leur arme s'était perfectionnée. A la lourde arbalète à tour, on avait substitué l'arbalète à cric, plus commode et assez légère pour être employée par la cavalerie. (Fig. 43.)

Archers et arbalétriers lançaient contre la cavalerie, pour effrayer les chevaux, des flèches ou carreaux terminés par une fusée.

ARTILLERIE ROYALE

« Comme les bonnes villes, le Louvre eut alors son artillerie. Son *maître et visiteur*, Gaspard Bureau, réunit autour de lui les canonniers les plus habiles et remplit les magasins des machines les plus parfaites. »

Les anciennes armes de jet, grandes et petites, lourdes ou portatives, étaient loin d'être abandonnées, mais le rôle des armes à feu s'était agrandi. On lançait de gros projectiles incendiaires et explosifs avec les machines à détente, à fronde ou à contre-poids, mais on possédait en outre des canons ou des fusées (engins volants).

En 1465, au siège de Corbeil, figure une compagnie de *fuséens*, dite des Serpents, commandée par un artificier breton, maître Jean Boutefeu.

Il n'y a pas de siège, sous Charles VII, où l'on ne se serye à la fois de fusées et de *bombardes*, de *fauconneaux*, de *coulevrines* ou de *ribeaudequins*, canons assemblés sur un châssis, qui tirent plusieurs coups à la fois comme nos mitrailleuses.

Les grosses bouches à feu sont rarement employées en campagne; cependant on conserve à Bâle un boulet

de pierre de 120 livres, qui, à la bataille de Saint-Jacques, en 1444, avait été lancé par une bombarde de 36 centimètres de diamètre.

Vers 1460, on renoncera aux boîtes embouties et l'on fera des canons et des bombardes avec boîtes encastrées, principalement pour les pièces moyennes. Ces boîtes seront des gargousses engagées dans la culasse, comme nos cartouches actuelles, sauf que le boulet devra être introduit dans la boîte et refoulé après le placement de cette boîte.

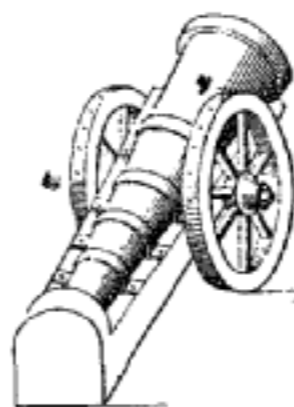


Fig. 44

Les bombardes, portant 60 livres de balles et plus, furent fabriquées en fonte de fer ou de cuivre et même en fer forgé en forme de tube, avec un seul orifice. Bientôt tous les canons furent ainsi faits.

« Pour le transport des bouches à feu, on recourut aux moyens employés pour charroi des balistes, catapultes, béliers, mangonneaux et perrières, en modifiant les articulations. »

Quant à l'arme de main, au *trait à poudre*, ce fut d'abord un tube de fer forgé, long de 0^m60, à six ou huit pans, terminé, à la culasse, par une tige de fer d'un mètre environ de longueur.



Fig. 45.

Une lumière était percée près de la culasse, avec un creux pour l'amorce. Pour tirer, l'*haquebutier* passait la tige de fer sous l'aisselle gauche, maintenait le tube en direction et mettait le feu avec une mèche soufrée.

Les armes à feu portatives faisaient partie, comme

les autres, de l'artillerie, dont la surveillance et la haute direction appartenaient encore au grand maître des arbalétriers.

TACTIQUE FRANÇAISE

Tels étaient les éléments constitutifs de la première armée permanente.

Quant à la *tactique française*, elle s'était perfectionnée sous l'impulsion de du Guesclin, de Richemont, de Dunois et de tant d'autres vieux capitaines qui, en se battant tous les jours contre un ennemi prudent et expérimenté, avaient appris sa méthode et s'en servaient souvent mieux que lui.

Le *camp* était établi sur une hauteur ; on l'enclavait avec les chariots, et même on l'entourait d'un fossé, quand on avait le temps et que l'ennemi était proche.

L'armée marchait en trois batailles.

L'*avant-garde*, conduite par les maréchaux, se composait de la plus grande partie des compagnies d'ordonnance. Les archers à cheval formaient la *pointe* avec les arbalétriers gascons ou les aventuriers soldés.

Des *coureurs*, écuyers nobles, impatientes de gagner leurs éperons, éclairaient la marche, reconnaissaient la position ennemie et venaient rendre compte directement aux maréchaux ou au connétable.

L'artillerie légère (fig. 46) (fauconneaux ou coulevrines), accompagnait l'avant-garde avec les *gens de canon* et les pionniers, taupins ou gastadors, chargés d'ouvrir la route au charroi et à la cavalerie.

Près de l'ennemi, les voitures de l'artillerie marchaient par file sur le flanc de la colonne, de manière à former un premier rempart si l'on était attaqué à l'improviste.

Des archers et des arbalétriers accompagnaient alors le *convoi d'artillerie légère*, pour garnir promptement les intervalles en cas de halte, pour monter sur les chariots et arrêter l'ennemi par leurs *saiettes* et leurs carreaux, pendant le déploiement de la gendarmerie et la mise en batterie des engins à feu.

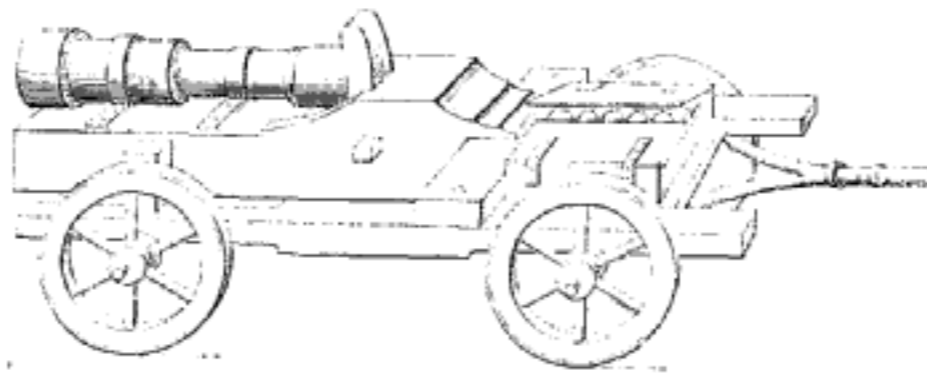


Fig. 46.

La *bataille* proprement dite suivait à peu de distance sous le commandement direct du connétable, devant qui étaient portées l'épée de France et la bannière royale, à croix blanche.

Les plus grands seigneurs du royaume entouraient le connétable et formaient son état-major. Son escorte se composait des compagnies françaises ou écossaises de la *Garde du Roi*, quand elles étaient à l'armée.

L'infanterie suivait par *compagnies provinciales*, sous la direction du grand maître des arbalétriers. Ces compagnies se composaient de gens de trait ou de bideaux (piqueurs), armés de fauchards, de vouges et de guisarmes.

Derrière la *bataille*, la grosse artillerie, les bagages, le convoi de vivres.

Une ou plusieurs compagnies d'ordonnance escortaient le *gros convoi* et formaient l'*arrière-garde*.

Pour se ranger en bataille, la gendarmerie de l'avant-garde se *déployait en haie* sur deux lignes, sous la protection de ses archers à cheval, des gens de pied et de l'artillerie légère.

Les écuyers se plaçaient derrière les hommes d'armes, et les coutilliers se tenaient, à peu de distance, prêts à obéir au moindre signe. Ils devaient relever leurs maîtres désarçonnés, leur donner des chevaux de rechange, ramasser leurs armes, ou bien achever l'ennemi blessé, entourer et désarmer les prisonniers.

Si la gendarmerie se portait en avant, les chevaliers marchaient sur la même ligne, couchaient les lances en même temps pour charger et partaient ou s'arrêtaient au signal du capitaine.

Il était recommandé de ne pas prendre trop longue carrière, afin de ne pas mettre hors d'haleine les destriers pesamment chargés.

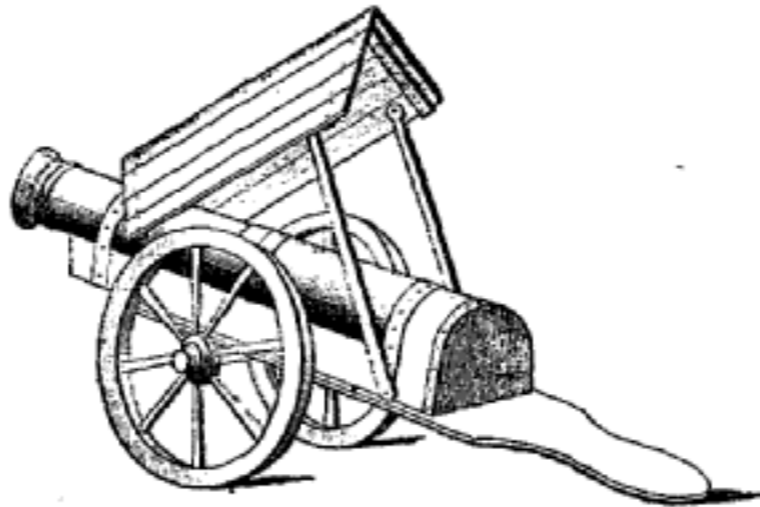


Fig. 47.

La grosse artillerie à feu (bombardes, canons, ribeaudequins) ou *balistique* (caables, halistes, perrières, fig. 22 et 38) était disposée devant le front de l'infanterie du corps de bataille.

Celle-ci était distribuée par petits bataillons carrés, échelonnés en échiquier pour mieux résister à la cavalerie.

Ces carrés présentaient quatre rangs de fauchards, de vouges et de guisarmes; au centre, les arbalétriers et les archers venaient, après l'*escarmouche*, se rallier derrière les piquiers, quand ils étaient trop pressés par la cavalerie ennemie.

Le convoi était placé en arrière de la ligne de bataille, au point le mieux abrité. Son escorte de gendarmerie formait le plus souvent la seule *réserve* de l'armée.

LA REVANCHE (1449-1453)

En quatre ans, cette première armée monarchique reprit, une à une, aux Anglais, toutes les villes de la Normandie et de l'Aquitaine.

En 1430, elle battit Thomas Kyriel à Formigny et elle tua à Castillon, en 1453, le vieux Talbot, l'*Achille d'outre-mer*.

L'esquisse rapide de la délivrance du territoire et le récit de ces deux batailles heureuses nous reposeront de la longue série de défaillances, de deuils et de défaites que nous parcourons depuis Crécy.

Au mois de mars 1459, un capitaine anglais ayant, en pleine trêve, donné l'assaut à Fougères, quatre armées françaises attaquèrent à la fois les possessions anglaises.

Dunois, « lieutenant général du roi pour le fait de guerre, » envahit la haute Normandie, pendant que Charles VII entra lui-même dans le Vexin, avec une réserve de 200 lances d'élite.

Le connétable de Richemont conduisit le contingent breton dans le Cotentin; le duc d'Alençon entra dans le Perche, et le comte de Foix en Gascogne.

La plupart des villes répondirent avec empressement aux lettres royales, qui les pressaient de secouer le joug de l'étranger.

Malgré le régent Sommerset, malgré Talbot, les garnisons anglaises furent chassées presque partout, et les villes ouvrirent joyeusement leurs portes aux troupes françaises qui, bien pourvues, régulièrement soldées, observaient une sévère discipline.

Le 10 novembre, Charles VII fit son entrée triomphale dans cette ville de Rouen où, 18 ans auparavant, il avait laissé brûler Jeanne Darc.

CAMPAGNE DE 1450

L'Angleterre essaya d'entraver cette rapide revanche des armes françaises.

Au printemps de 1450, sir Thomas Kyriel débarqua à Cherbourg avec des renforts, qui portèrent à 6.000 hommes l'armée anglaise de Normandie. Il reprit Valognes, franchit l'embouchure de la Vire aux gués de Saint-Clément et se dirigea vers Bayeux.

Le comte de Clermont le suivait à la tête de 5 ou 600 lances des compagnies d'ordonnance, pendant que le connétable de Richemont partait de Saint-Lô avec 1.500 bretons, pour barrer aux Anglais la route de Bayeux.

Kyriel trouva à Formigny une bonne position défensive et l'occupa.

Clermont la fit attaquer sans attendre le connétable ; mais celui-ci, guidé par le bruit de deux petites coulevrines françaises, intervint assez à temps pour ressaisir la victoire, que les anglais croyaient déjà avoir gagnée.

Voici le récit de Jean Chartier.

« Geoffroy de Couvrans et Joachim Rouault qui conduisaient les coureurs du comte de Clermont, chevau-

chèrent tant à la poursuite des Anglais qu'ils trouvèrent leur piste.

» Alors, bien qu'ils eussent peu de gens avec eux, ces



Fig. 48.

preux et hardis chevaliers allèrent vaillamment férir sur l'arrière-garde, en laquelle ils tuèrent et mutilèrent

plusieurs Anglais. Puis, ils se retirèrent pour prévenir le comte de Clermont, qui n'était pas très loin derrière eux.

» Celui-ci, accompagné du comte de Castres, de Brézé, *sénéchal de Poitou*, de Retz, amiral de France, des seigneurs de Montgascon, de Mauny et de Mouy, fit grande diligence et grandement son devoir de courir après les Anglais.

» Il les poursuivit tant qu'il les atteignit auprès du village de Formigny, situé entre Carentan et Bayeux.

Bataille de Formigny (16 avril 1450).

« Quand les Anglais aperçurent les Français venant ainsi à eux, ils se mirent en bataille et mandèrent diligemment quérir un de leurs capitaines, nommé Mathago, croyant faire merveille. Ce Mathago les avait quittés le matin même pour s'en aller à Bayeux; mais, sur ce mandement, il retourna aussitôt à l'aide de ses compagnons.

» Les Anglais et les Français furent les uns devant les autres pendant trois heures au moins, toujours s'occupant en escarmouches.

» Pendant quoi, les Anglais faisaient, par le moyen de leurs dagues et épées, de *grands trous et fossés en terre* devant eux, afin que ceux qui les assailliraient vinsent tomber dedans avec leurs chevaux.

» Les Anglais s'étaient mis fort à leur avantage, car ils avaient laissé derrière leur dos grand'quantité de jardinages, pleins de pommiers, poiriers et autres arbres, afin qu'on ne les pût les surprendre par derrière.

» A environ un trait d'arc derrière eux, ils avaient une petite rivière et, entre deux encore, d'autres jardinages pleins d'arbres; le tout afin qu'on ne les pût attaquer à dos.

» Comme le comte de Clermont avait peu de gens avec lui au regard de ses adversaires, il avait, dès le 14 avril, envoyé hastivement à Saint-Lô, devers le comte de Richemont, connétable de France, afin qu'il vint à son secours, lui mandant : « qu'autrement lui et



Fig. 49.

» ses gens étaient bien taillés et en péril d'avoir fort à
 » faire, attendu que les Anglais excédaient les Français
 » par le grand nombre de leurs gens de guerre. »

» En recevant cette nouvelle, le connétable était parti bien hastivement, le mercredi quinzième jour d'avril, environ sur les trois heures du matin, et il avait chevauché diligemment pour courir la besogne (bien qu'il arrivât tout droit de Bretagne), jusques en un lieu nommé Trévières.

» Il avait en sa compagnie Jacques de Luxembourg, le comte de Laval, le maréchal de Lohéac, le maréchal de Bretagne, les sires d'Orval, de Saint-Sever et de Bousac, avec 200 ou 240 lances et 800 archers.

» Le mercredi, il avait couché à Trévières, et, le lendemain matin, il avait chevauché très diligemment, bien qu'il sût que les Anglais avaient déjà passé la Vire aux gués de Saint-Clément.

» Le connétable vint jusques à un moulin à vent, au-dessus de Formigny. Là, en voyant les Anglais, il fit mettre tous ses gens en bataille.

» Or, avant son arrivée, 1.500 archers d'ordonnance du comte de Clermont (A) ayant mis pied à terre pour attaquer la position ennemie, avaient été rebutés bien

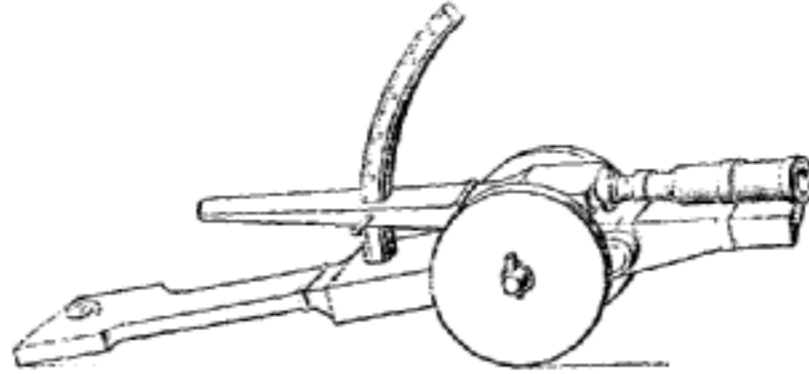


Fig. 50.

âprement par les Anglais (ad), qui ensuite avaient gagné quelques coulevrines (c) sur les Français. (Fig. 50.)

» Aussitôt le connétable fit marcher Gilles de Saint-

Simon, Anceau Gaudin et le bâtard de la Trémoille, vaillants chevaliers en armes, à la tête de 800 archers d'ordonnance, droit à un pont qui là était.

» A la vue du connétable, Mathago (*M*), avec plus de 1.000 cavaliers anglais, s'enfuit vers Bayeux, pour se conformer à cet adage vulgaire, que *mieux vaut une bonne fuite qu'une mauvaise attente*.

» Ce que voyant, sir Thomas Kyriel se retira avec le corps de sa bataille, pour gagner le ruisseau et le village de Formigny.

» Au bout du pont, une partie des archers du connétable (*FF*) mit pied à terre pour attaquer l'aile gauche de la bataille anglaise. Plusieurs anglais furent là tués ou pris et ceux de cette aile furent défaits et battus.

» Alors le connétable passa le ruisseau avec le demeurant de ses gens et il se joignit au comte de Clermont, après que l'aile gauche des Anglais eut été déconfite.

» Puis incontinent, Brézé, sénéchal de Normandie, vint demander congé au connétable de faire descendre son enseigne vers l'aile droite; ce que le connétable lui accorda.

» Lors, cet octroi et congé étant donnés au sénéchal, lui et sa compagnie chargèrent furieusement contre les Anglais et tellement s'y comportèrent que les Anglais de cette aile furent tous tués et déconfits.

» Bientôt après, marchèrent la compagnie du connétable et ses gens en belle ordonnance, jusqu'auprès du village où ils passèrent la petite rivière sur le pont du grand chemin.

» Les Anglais entrèrent alors en grand doute et crainte, si bien qu'ils laissèrent et abandonnèrent le champ et se reculèrent vers la rivière, sur le grand chemin, où ils furent derechef assaillis par toutes les compagnies des Français.

» Là, il fut vaillamment combattu de part et d'autre. Mais, bien que les Français ne fussent en tout, par le rapport des hérauts, que 3.000 combattants et les Anglais de 6 à 7.000, néanmoins, par la grâce et miséricorde du souverain Dieu des armées, les Anglais furent enfin totalement défaits.

» Au rapport des hérauts, des prêtres et des bonnes gens qui là étaient, il y eut de tués sur le champ et d'enterrés en la place, dans quatorze fossés, 3.774 Anglais.

» Thomas Kyriel fut fait prisonnier avec 12 ou 1.400 des siens. »

La victoire de Formigny assura la délivrance de la Normandie. Sommerset readit Caen, le 1^{er} juillet, à l'armée commandée par le roi en personne.

Jean Bureau avait mis en batterie, devant la ville, « tant de grosses bombardes, de gros canons, de veuglaires, de serpentines, de crapaudines, de ribaudequins et de coulevrines, qu'il n'était mémoire d'homme, que jamais on ait vu à roi chrétien si grosse artillerie, si bien garnie de poudre, de manteaux (fig. 47) et de toutes autres choses pour approcher et prendre châteaux et villes, ni si grant'foison de charrois pour les mener, ni tant de manouvriers pour servir cette artillerie. »

Cherbourg, le dernier refuge des Anglais en Normandie, fut évacué le 22 août.

LA GUERRE EN GUYENNE

En 1431, après une courte campagne, Dunois, Bureau et Xaintrilles avaient conquis toute la Guyenne anglaise, y compris Bordeaux et Bayonne.

Mais les mesures impolitiques prises par Charles VII

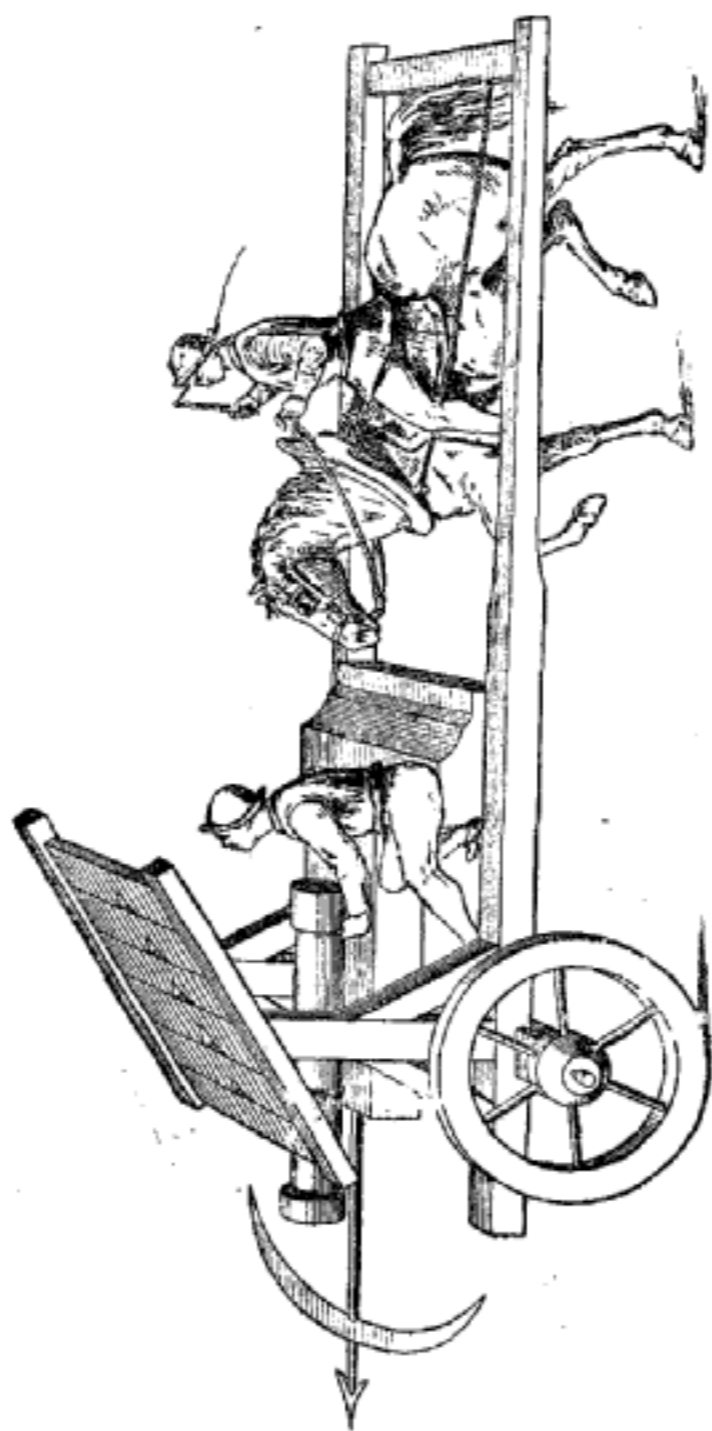


Fig. 50.

dans cette province y fomentèrent la révolte. Bordeaux rappela les Anglais et ouvrit ses portes à lord Talbot, qui, avec l'aide de quelques barons rebelles, reprit plusieurs places importantes (1432).

Une seule bataille eut raison de la rébellion et de ce retour éphémère de la domination anglaise.

C'est encore Jean Chartier qui nous racontera cette victoire française.

« L'an 1433, le treizième jour de juillet, fut mis le siège par les Français devant le chastel de Castillon, assis sur la rivière de Dordogne en Périgord, occupé et tenu par les Anglais.

» Le roi avait envoyé à ce siège les deux maréchaux de France Lahéac et Jallongne, le sire de Bueil, amiral de France, Loys de Beaumont, sénéchal de Poitou, le comte de Penthièvre, maître Jehan Bureau, trésorier de France, et plusieurs autres grands seigneurs, barons, chevaliers et écuyers, avec grande compagnie de gens de guerre, jusques au nombre de 16 à 1.800 hommes d'armes avec leurs archers.

» Là était aussi la grosse et menue artillerie du roi, dont avaient la charge maître Jehan Bureau et son frère Gaspard.

» Ils avaient en leur compagnie 700 *manouvriers* qui, par l'ordonnance dudit trésorier de France et de son frère, firent hastivement bien clore un champ de fossés; dans ce parc était enfermée toute l'artillerie.

» Le siège fut donc mis devant Castillon.

» La chose étant venue à la connaissance du sire de Talbot, celui-ci partit incontinent et en grand'hâte de Bordeaux, accompagné de 800 à 1.000 cavaliers anglais. Il avait avec lui son fils lord Lisle, le sire de Molins et plusieurs des plus vaillants du royaume d'Angleterre ou du pays de Bordelais, tant seigneurs, chevaliers qu'écuyers. Derrière lui, venaient de 4 à 5.000 Anglais à pied.

» Talbot et sa compagnie arrivèrent devant l'armée de siège le mercredi dix-septième jour de juillet au point du jour. »

Bataille de Castillon (17 juillet 1453).

« Quand les Français surent la venue de Talbot, ils rentrèrent tous dans leur camp, qui était bien fermé de fossés, comme il a été dit.

» Talbot trouva cependant sur son chemin aucuns francs-archers français, qui ne s'étaient pas encore réfugiés dans le ramp retranché, parce que, étant à pied, ils n'avaient pas pu assez diligemment le gagner.

» Les Anglais frappèrent fort et ferme sur ces francs-archers et en tuèrent de 100 à 140.

» Cependant, les Français arrivèrent dans leur camp et se mirent, de toute part, en bonne ordonnance. Leurs canonniers assortirent leurs bombardes, coulevrines et ribaudequins (fig. 50, page 145) sur les fossés, devant l'avenue, en face des Anglais.

» Sur ces entrefaites, la garnison de Castillon trouva moyen de demander à Talbot de s'avancer légèrement et promptement, parce que les Français s'enfuyaient.

» Mais Talbot fut fort ébahi quand, de ses yeux, il vit les belles fortifications qu'avaient faites les Français, leurs fossés, leur artillerie, leur parc et surtout leur bonne et ferme résolution de défendre tout cela.

» Cependant Talbot et sa compagnie arrivèrent droit à la barrière, croyant forcer d'emblée l'entrée du parc.

» Ils y trouvèrent belle *frontière* de vaillantes gens, bien experts au fait de la guerre, lesquels firent bon visage et hardi, et accueillirent bien vertement et comme il faut ces Anglais, et très hardiment les re-

poussèrent et les firent reculer ; ce qui les étonna d'autant plus que la garnison leur avait mandé tout le contraire.

» En cette journée, Talbot était monté sur une petite haquenée, dont il ne descendit point pour se mettre à pied, parce qu'il était fort ancien homme, déjà vieil et usé. Mais il fit mettre pied à terre à tous ceux de sa compagnie qui étaient venus à cheval.

» Quand ces Anglais arrivèrent, ils avaient huit bannières déployées, tant du roi d'Angleterre que de Saint-Georges, de la Trinité et de Talbot, avec plusieurs étendards sciemment et malicieusement *pourpensés* et inventés, chargés d'inscriptions et de devises injurieuses au mépris et dédain des bons Français qui soutenaient fidèlement le parti de leur roi légitime.

» Alors commença grand et terrible assaut, où se passèrent de grandes vaillances de part et d'autre ; où il fut merveilleusement combattu, main à main, à coups de haches, de guisarmes, de lances et de traits, moult vaillamment. Ce *chaplis* dura l'espace d'une grosse heure ; car les Anglais y revenaient toujours avec grande ardeur, et aussi les Français ne s'épargnaient pas à les bien recevoir.

» Cependant les défenseurs de la barrière avaient tant travaillé à sa garde et conservation et à résister à l'ennemi qu'ils n'en pouvaient plus, bien que les Anglais fussent très fort matés. Ils firent demander des secours aux sires de Montauban et de la Hunaudaye, qui gouvernaient et conduisaient les gens que le duc de Bretagne avait envoyés au roi.

» Ces troupes auxiliaires, de grand et noble courage, tout d'abord et incontinent qu'elles furent arrivées, firent tant, avec l'aide de Dieu et par leur prouesse, que les Anglais tournèrent enfin le dos et qu'ils furent mis en fuite et défaits. Lors toutes leurs bannières furent

abattues et renversées par les Bretons, qui en sont demeurés bien dignes de recommandation.

» On entendait alors dans le camp une si terrible tempête et une telle cliqueterie de coulevrines et de ribaudequins que c'était une merveilleuse chose à ouïr. Il fut, cette fois, tellement besogné sur les Anglais, qu'à la fin ils furent contraints de s'enfuir, comme il vient d'être dit. Toutes leurs bannières furent ruées jus, et là demeurèrent plusieurs morts sur la place. Spécialement, la haquenée de Talbot fut tuée d'un coup de coulevrine; en tombant elle renversa son maître, qui fut incontinent tué par quelques archers.

» Ainsi fut la fin de ce fameux et renommé chef anglais, qui depuis si longtemps passait pour l'un des fléaux le plus formidable et l'un des plus jurés ennemis de la France, dont il avait été l'effroi et la terreur.

» Dans ce mémorable et signalé combat, furent tués le fils de Talbot lord Lisle, messire Hedouel Houli, le chevalier Thomas Aurtngnam, le seigneur gascon de Puiguilhem, avec trente chevaliers des plus vaillants du royaume d'Angleterre.

» Les Français qui avaient combattu à pied étaient si fort lassés, travaillés et hors d'haleine qu'ils ne purent pas poursuivre.

» Le plus grand nombre des Anglais se réfugia dans Castillon. Le reste s'enfuit à l'aventure; quelques-uns se jetèrent dans la Dordogne et se noyèrent. Ceux qui fuyaient à travers champs furent *chassés* par le comte de Penthievre, par le bailli de Touraine et par plusieurs autres barons, qui poursuivirent les fuyards jusqu'à Saint-Émilion.

» Près de 500 Anglais furent enterrés sur place; un plus grand nombre se noya. »

Castillon se rendit aux vainqueurs.

Au mois d'octobre 1453, Bordeaux et toutes les villes rebelles avaient suivi cet exemple; la guerre de Cent ans était finie.

Du royaume de France, conquis au prix de leur sang, il ne restait aux Anglais qu'une seule ville, Calais, et Charles VII s'appelaït désormais *Charles le Victorieux!*

CHAPITRE IX

LOUIS XI

Campagne de 1465. — Bataille de Montlhéry. — L'armée française en 1469 : infanterie, cavalerie, artillerie. — Campagne de 1479. — Guinegate.

CAMPAGNE DE 1465

L'Anglais chassé, la féodalité restait debout, plus menaçante que jamais pour l'unité nationale.

Mais l'héritier turbulent de Charles VII, le nouveau roi, Louis XI, disposait de deux puissants moyens de résistance : l'armée de la revanche et son génie politique. Il voulut d'abord essayer de sa force et s'attaquer en bataille rangée au chef de la *Ligue du bien public*, à son redoutable vassal Charles de Bourgogne.

C'est à Philippe de Commines, au conseiller et à l'ami de Charles-le-Terrible, que nous avons emprunté ces précieux renseignements sur la campagne de 1465.

Voici le journal d'opérations de ce témoin oculaire, qui devint l'historiographe de Louis XI quand la fortune se fut déclarée contre son premier maître.

« L'armée du comte de Charolais pouvait être de 1.400 hommes d'armes, *mal armés*, mais fort bien montés et bien accompagnés, car peu vous en eussiez vu qui n'eussent cinq ou six grands chevaux.

» D'archers, il en pouvait bien avoir 8 ou 9.000, bien choisis. Tous étaient à cheval, sauf ceux qui conduisaient l'artillerie, qui était belle et grande, avec fort grand nombre de charrois. »

Quelques archers à cheval étaient armés de petits canons fixés à une tige de fer et suspendus par un anneau



Fig 51.

à une courroie. Une fourchette de fer fixée à l'arçon de la selle permettait de viser; on mettait le feu avec une mèche à main.

Charles marcha de Noyon jusqu'à Saint-Denis, point de jonction qu'il avait assigné aux seigneurs coalisés. Il était observé et suivi de près par la seule compagnie d'ordonnance du maréchal Joachim, qui se jeta dans Paris pour en fermer les portes.

A Saint-Denis, le comte de Charolais trouva, pour tout renfort, un envoyé du duc de Bretagne qui l'engagea à marcher à la rencontre de son maître. De plus, il apprit que le roi, après une pointe en Bourbonnais contre le duc de Bourbon qui s'était déclaré son ennemi, « revenait à grandes journées pour se mettre dedans Paris », et qu'il avait empêché la jonction des Bretons avec les Bourguignons.

« Lors, le comte de Charolais se délibéra aussi de marcher au-devant du Roy. Il s'en alla loger à un village près Paris, appelé Longjumeau, et il mit le comte de Saint-Pol avec son avant-garde à Monthéry, qui est à deux lieues plus loin.

» Des espies et chevaucheurs furent mis aux champs pour savoir la venue du Roy et quel chemin il tenait.

» On choisit lieu et place pour que l'avant-garde combattit audit Longjumeau, où elle devait se retirer si le Roy venait. »

Cependant le roi avait rappelé à lui le comte du Maine, qui observait l'armée bretonne; « il disposait de 2.200 hommes d'armes de son ordonnance, de l'arrière-ban du Dauphiné et de 40 à 50 gentilshommes de Savoie, gens de bien.

» Il ne voulait pas combattre, mais seulement entrer dans Paris, sans s'approcher du camp bourguignon.

» Le roi avait ordonné son armée en trois batailles :

» Dans la première, appelée *avant-garde*, était monsieur Pierre de Brézé, chevalier, seigneur de la Varenne et sénéchal de Normandie, le fils du comte de Noyrenton, les seigneurs de Barbazan, de Malortie, Floquet, Salzart et autres capitaines et gens d'armes ;

» En la seconde ou *bataille* était le roi avec plusieurs grands seigneurs et capitaines ;

» La tierce ou *arrière-garde* était menée par le comte du Maine, oncle du roi, qui disposait de 7 à 800 hommes d'armes.

» Dans ces trois batailles il y avait 2.200 hommes d'armes portant lances, les mieux en point et les mieux montés que gens d'armes fussent oncques.

« Là était la fleur des hommes d'armes, toute la puissance du roi de France. Les archers et autres gens de

guerre étaient aussi en grand nombre, bien que plusieurs, qui étaient mal équipés et à pied, fussent demeurés en arrière, à cause du long chemin que le roi venait de faire en hâte.

» En confiant son avant-garde et aussi les guides au sénéchal de Normandie, Louis XI lui avait donné ordre d'éviter la bataille; mais le sénéchal dit en confidence à l'un des siens :

» — Je mettrai aujourd'hui le roi Louis et le comte de Charolais si près l'un de l'autre qu'il faudra être bien habile pour les démêler. »

Bataille de Monthéry (17 juillet 1465).

« En effet, le 17 juillet, l'avant-garde royale se vint trouver auprès de Monthéry, où Saint-Pol était logé.

» Celui-ci, en toute diligence, signifia cette venue au comte de Charolais, qui était à deux lieues de lui avec la bataille, lui requérant : « qu'il le vint secourir, car » *déjà ses hommes d'armes et archers s'étaient mis à pied* » et qu'il s'était clos de son charroi; que faire sa retraite sur la bataille était impossible, car, s'il se mettait en chemin, ce semblerait être fuite. Or cette » retraite mettrait en danger toute la compagnie. »

» Charles lui envoya un renfort commandé par le Bâtard de Bourgogne, puis il rejoignit l'avant-garde vers sept heures du matin.

» Déjà 5 ou 6 enseignes du Roy étaient arrivés au bord d'un grand fossé qui séparait les deux armées.

» Le comte de Charolais trouva Saint-Pol à pied; ses Bourguignons se mettaient à la file à mesure qu'ils arrivaient. Tous les archers étaient *déhoussés*, chacun ayant un *pal* planté devant lui.

» Il y avait plusieurs pipes de vin pour les faire boire.

» Tous les engins à poudre étaient affûtés devant le front des archers.

» Messire Philippe de Lalain s'était mis à pied avec plusieurs bons chevaliers et écuyers ; car entre les Bourguignons *c'était un honneur de descendre avec les archers*, afin que le peuple en eût plus d'assurance et combattit mieux.

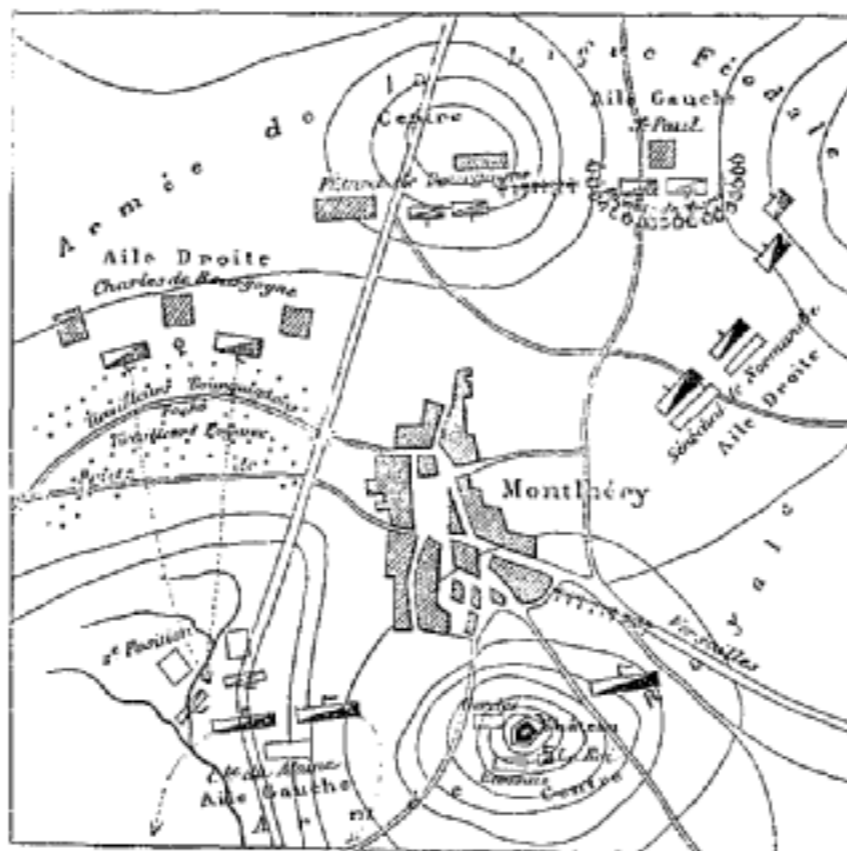


Fig. 52.

» Ils tenaient cela des Anglais, avec lesquels le duc Philippe-le-Bon avait fait la guerre en France pendant sa jeunesse.

» Cependant le plus grand nombre des hommes d'armes bourguignons ne tarda pas à remonter à cheval ;

cette double opération leur porta grand'perte de temps et dommage.

» Les gens du Roy venaient à la file, par la forêt de Torfou. Ils n'étaient pas 400 hommes quand nous les vîmes; si on eût marché à eux incontinent, il semble qu'il n'y aurait pas eu de résistance, parce que ceux qui étaient derrière n'y pouvaient venir qu'à la file. Toutefois toujours croissait leur nombre.

» Pendant qu'autour du comte de Charolais chacun disait son avis, il s'engagea une forte *escarmouche* au bout du village de Montlhéry, entre les archers des deux partis.

» Ceux du Roy, conduits par Poncet de Rivière, étaient tous archers d'ordonnance *orfavérés et bien en point*.

» Les Bourguignons étaient plus nombreux, mais à pied, sans ordre et sans commandement; *comme volontiers se commencent les escarmouches*.

» Ils gagnèrent une maison, prirent deux ou trois huis (portes) et s'en servirent de pavois; puis ils descendirent dans la rue et mirent le feu à une maison. Le vent les servait, poussant la flamme vers les gens du Roy, qui commencèrent à désespérer, à monter à cheval et à fuir.

» Sur ce bruit et cri, le comte de Charolais se porta en avant.

» Ceux du Roy étaient vers le château de Montlhéry, avec une grande haie et un fossé en avant d'eux. Les champs étaient pleins de blés, de fèves et d'autres grains très forts, car le territoire y était bon.

» Il avait été convenu dans l'armée bourguignonne qu'on marcherait en trois fois, à cause de la distance qui séparait les deux lignes.

» Tous les archers du comte de Charolais marchaient à pied devant lui et en mauvais ordre. Au

lieu de se reposer deux fois en chemin pour donner haleine aux gens de pied, le comte marcha tout d'une boutée.

» Dieu montra en cela que les batailles sont en sa main et qu'il dispose de la victoire à son plaisir.

» Les gens du Roy, tous hommes d'armes, passèrent la haie par deux bouts et, quand ils furent assez près pour mettre les lances en arrêt, *les hommes d'armes bourguignons rompirent leurs propres archers et passèrent par-dessus, sans leur donner loisir de tirer une seule flèche.*

» Or les archers étaient la seule espérance de leur armée, car parmi les hommes d'armes, il n'y en avait pas 50 (à cause de la longue paix qu'avait eue la Bourgogne) qui eussent appris à coucher une lance en arrêt et il n'y en avait pas 400 armés de cuirasse.

» Dieu voulut que l'aile droite, vers le château où était le comte de Charolais, vainquit sans trouver nulle défense.

» A l'aile gauche, il semblait au comte de Saint-Pol qu'il n'avait pas assez d'hommes d'armes pour résister aux gens qu'il avait devant lui ; mais on était si rapproché qu'il ne pouvait plus songer à changer son ordre de combat.

» L'avant-garde bourguignonne fut *rompue à plate couture* et chassée jusqu'au charroi, où se rallièrent quelques gens de pied. Le plus grand nombre s'enfuit jusqu'à la forêt, qui était à près d'une demi-lieue, poursuivi par les nobles du Dauphiné et de la Savoie et par les gens d'armes des compagnies d'ordonnance.

» De son côté, le comte de Charolais poursuivit presque seul les gens du Roy jusqu'à une demi-lieue au delà de Montlhéry. Personne ne se défendait devant lui et il croyait déjà tenir la victoire.

» Deux de ses gentilshommes vinrent le chercher et le firent retourner à grand'peine.

» En traversant Monthéry, il trouva une *flotte* de gens de pied qui fuyaient. Il les chargea, bien qu'il ne lui restât pas 100 chevaux en tout. »



Fig. 53.

Blessé à la poitrine d'un coup de vouge, à la gorge d'un coup d'épée, Charles faillit être pris devant la porte du château de Monthéry, par les archers écossais de la garde du roi et par une quinzaine d'hommes d'armes.

Il fut dégagé par les quarante archers qui restaient autour de son enseigne, et par le bâtard de Bourgogne, « dont l'enseigne était si

dépecée qu'elle n'avait pas un pied de longueur ».

Pendant une demi-heure, le comte de Charolais essaya de rallier ses gens, qui venaient à lui par 10 et 20 hommes, tant à pied qu'à cheval.

« Les blés étaient grands, la poussière terrible, tout le champ semé de morts et de chevaux.

» Le comte de Saint-Pol nous rejoignit; son enseigne marchait droit à nous, en se grossissant de gens à qui il faisait ramasser les lances qui étaient à terre. Nous nous trouvâmes à la fin 800 hommes d'armes. De piétons, peu ou nuls. Sans le fossé et la grande haie, le comte de Charolais aurait eu la victoire entière. »

Du côté du roi, le comte du Maine s'enfuit avec 800 hommes d'armes.

« Jamais plus grande fuite ne fut des deux côtés; mais les deux princes demeurèrent aux champs.

» Du côté du Roy, un homme d'État s'enfuit jusqu'à Lusignan, *sans repaître*; du côté du comte, un autre homme de bien alla jusqu'au Quesnoy.

» *Ces deux là n'avaient garde de se mordre l'un l'autre.*

» Au début de la bataille, il fut tiré plusieurs coups de canon qui tuèrent du monde des deux côtés. Chez les Bourguignons, quelques gens de cœur voulaient recommencer, mais la nuit venait.

» Le Roy se retira à Corbeil. Le comte de Saint-Pol fit amener le charroi là où nous étions. On forma l'enceinte pour la nuit et chacun se logea du mieux qu'il put.

» Il mourut 2.000 hommes des deux côtés; des gens de cheval, il en mourut plus du parti du Roy, mais on y fit plus de prisonniers.

» Tout ce jour, demeura encore monseigneur de Charolais sur le champ, fort joyeux, estimant la gloire être sienne; ce qui lui coûta bien cher, car depuis il ne voulait recevoir conseil de personne et il se prit à aimer la guerre, passion qui entraîna sa perte et la ruine de sa maison. »

En somme, dans cette échauffourée de Montlhéry,

pas de conception tactique, c'est une *bataille de rencontre*. Les gens d'armes bourguignons commettent la même faute que la noblesse française à Crécy, en passant, pour charger, sur le corps de l'infanterie.

Des deux côtés, une aile est victorieuse pendant que l'autre est mise en déroute.

Chaque armée passe la nuit dans l'anxiété, croyant à une nouvelle attaque, et le victorieux sera, au demeurant, le diplomate habile qui emploiera l'intrigue pour dissoudre la ligue, pendant que son adversaire s'arrêtera à fêter sa prétendue victoire.

L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1469

Après Montlhéry, Louis XI, pour mettre Paris à l'abri d'un coup de main féodal, en confia la garde à ses habitants.

Une ordonnance de juin 1467, *sur le fait des mestiers*, organisa militairement « les manants et habitants de tous les estats ».

Chaque corps de métier eut une bannière de couleur différente, avec une croix blanche en son milieu.

Louis XI créa, pour les autres bonnes villes du royaume, des *compagnies franches*, à pied et à cheval, dont une partie devait rejoindre l'armée en temps de guerre.

Infanterie.

En 1469, il reprit l'idée qu'avait eue son père Charles VII d'organiser une infanterie nationale et il ordonna, par tout le royaume, la levée de 16.000 francs-archers.

Quatre capitaines généraux devaient conduire ces francs-archers.

« Chacun desdits quatre capitaines généraux aura pour sa charge 4.000 francs - archers et, sous ses ordres, 7 capitaines qui en conduiront chacun 500.500 resteront sous le commandement direct du capitaine général, qui fera porter devant lui un *facion blanc*.

» Il y aura en chaque quartier un lieutenant desdits capitaines, lequel aura puissance que, si aucun franc-archer s'en retourne sans congé du capitaine général, il le fera pendre par la gorge; le coupable ne pourra être mené en justice que devant ledit lieutenant.



Fig. 51.

» Tous francs-archers, que l'on mettra sus de nouveau, seront habillés de jacques, salades, gantelets, épées, dagues et vouges ou autres bastons dont ils se sauraient aider. » (*Ordonnance de 1469.*)

Les francs-archers étaient divisés, suivant leur armement, en piquiers, vougiers, guisarmiers (fig. 54), archers et arbalétriers.

Jusqu'en 1473, des édits successifs réglèrent les lieux de rassemblement en cas d'appel, les devoirs des capitaines et ceux des paroisses, « *la levée, la solde, l'armement et les obligations des francs-archers* ».



Fig. 55.

Les moyens de transport étaient fournis par les paroisses : celles-ci devaient une charrette ferrée à 3 chevaux pour 15 hommes. Les archers étaient responsables de l'entretien et de la conservation de ces charrettes.

Cavalerie.

Dès 1467, Louis XI avait réglé minutieusement le service de la cavalerie.

Les montres des compagnies d'ordonnance devaient être faites tous les 3 mois.

Chaque lance comprenait 6 hommes et 3 chevaux :

« C'est assavoir la lance : 3 chevaux pour elle, son page et son coustilier ; 2 chevaux pour les 2 archers et 1 cheval pour le varlet ; ils n'auraient plus de paniers pour porter leur harnois. »

Les capitaines étaient astreints à ne rien prendre sans le payer, à n'exiger le logement pour eux et leurs hommes que pendant une nuit seulement, « sauf le dimanche ou aultre grand feste ».

Les marchands étaient avertis que le roi ne se considérait pas comme solidaire des dettes de ses hommes d'armes et que ceux-ci devaient pourvoir à toutes leurs dépenses.

Enfin, les juges, baillis et sénéchaux avaient le droit de se mêler de toutes les questions relatives à l'ordre public, « hors fait de guerre ».

« Dans les places fortes, chaque commandant devait, suivant l'effectif de la garnison, se procurer un maître cuisinier et 2 ou 3 aides sachant abattre le bétail, 2 boulangers, 2 tailleurs, 2 cordonniers, des filles pour coudre et réparer les vêtements des soldats et 2 femmes pour soigner les blessés et les malades. »

Louis XI remplaça, en 1474, les deux compagnies d'ordonnance affectées à la garde de Charles VII par une compagnie de 100 lances choisies parmi les gentilshommes de son hôtel. On les appela *gentilshommes des 20 écus*, à cause de leur solde mensuelle ; chacun était suivi de deux archers à cheval.

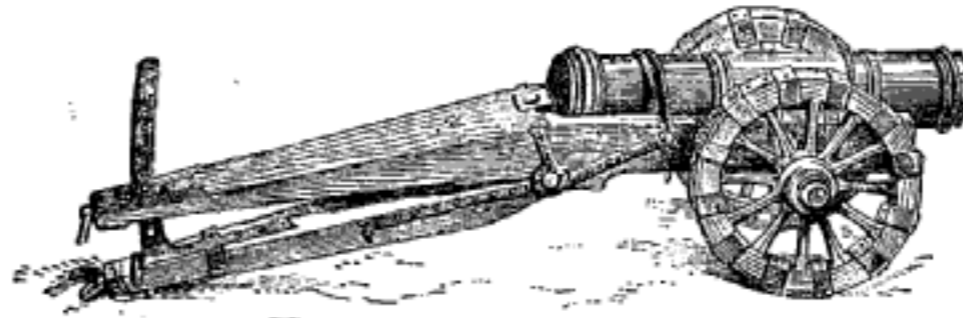
Il conserva, en l'augmentant, la compagnie d'archers écossais à cheval, organisée par Charles VII, mais il forma une compagnie à pied de *cent gardes suisses ar-*

més de hallebardes et vêtus d'armures de fer, ainsi qu'une enseigne à pied de *gardes françaises*.

La maison du roi, sous Louis XI, ne comprenait donc que deux compagnies de cavalerie et une compagnie et demie d'infanterie.

Artillerie.

L'artillerie devint, grâce à Louis XI, une arme essentiellement nationale.



E. COLLAUDOT.

Fig. 56.

Le chevalier Galiot (*maître visiteur et réformateur de l'artillerie de France*) fut chargé de diriger la construction et l'emploi de toutes les armes à feu (depuis le *veuglaire*, gros canon de rempart en alliage de cuivre, jusqu'à l'*escopette* portative), d'instruire les canonniers, d'exercer les pionniers à l'aplanissement des chemins, à l'ouverture des tranchées et à la construction des batteries.

Au temps de Louis XI, la poudre a fait de grands progrès, mais elle est lente. Il en faut un poids à peu près égal au poids du projectile.

Georgio Martini nous apprend qu'en 1465 :

« La poudre ne doit pas être tassée dans la chambre conique de la bombarde. Si la pièce tire une pierre de

100 livres, on lui donne 24 livres de poudre. On augmente la charge de 19 à 20 livres pour chaque 100 livres que le boulet pèse de plus. Les tampons doivent être faits en bois tendre comme saule, figuier, aulne, peuplier, parce que, étant pressés, ils bouchent mieux. Si les boulets se trouvaient faibles de calibre, on les envelopperait d'étoupe pour les faire mieux joindre.

» La poudre des bombardes et des grosses pièces est composée de 4 parties de salpêtre, de 2 de soufre, 1 de charbon.

» La poudre des *passé-volants*, *basilics*, *cerbottanes* et *arquebuses* contient 8 parties de salpêtre, 3 de soufre, 2 de charbon; la poudre d'escopette, 14 de salpêtre, 3 de soufre, 2 de charbon. »

Le salpêtre étant rare, Louis XI en réglementa la recherche.

Il nomma, en 1477, des commissaires « pour recevoir et recouvrer le salpêtre qui se pourrait recueillir et amasser ».

Il leur donna pouvoir « d'entrer dans les caves, écuries, étables, bergeries et autres lieux où se trouve ledit salpêtre pour le recueillir et de requérir, au besoin, le bois, les chaudrons et les ustensiles nécessaires à la cuisson du salpêtre, afin d'éviter le fait de manquer de ces ustensiles ».

Toutes ces choses, sévèrement prescrites, étaient strictement exécutées; car le roi impitoyable, qui avait pris pour devise « *la fin justifie les moyens* », punissait de la hache ou de la corde la désobéissance comme la trahison.

CAMPAGNE DE 1479

Louis XI, en voyant les places qu'il assiégeait se rendre une à une, par la terreur qu'inspirait son artillerie,

crut que son armée pourrait servir ses projets d'agrandissement de territoire et d'unité nationale, quand l'heure serait venue de les accomplir.

La mort du duc de Bourgogne marqua cette heure tant désirée. Toutes les mesures étaient prises pour s'emparer sur-le-champ de l'immense héritage du Téméraire. Réussir, c'était doubler l'étendue du royaume. Mais le mariage de Marie de Bourgogne avec le prince allemand Maximilien l'Autriche déconcerta la politique de Louis XI et donna naissance, entre la maison de France et la maison d'Autriche, à une rivalité acharnée, qui amoncela, pendant plus de trois siècles, les cendres et les ruines.

Les débris des belles compagnies d'ordonnance de Charles le Téméraire et l'infanterie des Flandres, que le roi menaçait dans leur indépendance par ses empiètements dans le Hainaut, fournirent à Maximilien l'armée de 27.000 hommes avec laquelle il vint mettre le siège devant Théroouanne.

Le général français Philippe de Crèvecœur, sire d'Esquerdes, avait à lui opposer « 1.100 lances et 8.000 francs-archers, grand nombre d'artillerie volante et 37 serpentines ou gros bâtons ».

Louis XI comptait sur une éclatante victoire : ce fut presque une défaite qu'on lui annonça.

Le choc avait eu lieu près de la colline et du village d'Enguinegatte (à 4 kilomètres au sud de Théroouanne).

Guinegatte (7 août 1479).

L'archiduc rangea sur une seule ligne ses 16.000 Flamands, armés de longues piques.

« Chaque bataillon s'appuyait l'un à l'autre, avec

peu d'intervalle entre chacun, de sorte que cette infanterie semblait être disposée *en herse*. »

Les comtes de Romont et de Nassau commandaient les Flamands (fig. 57, p. 168).

Devant eux, en première ligne, 3 bataillons de 1.000 lansquenets allemands, piquiers ou hacquebutiers (*L*) étaient couverts par 500 archers anglais (*a a*) qui devaient engager l'escarmouche.

825 chevaliers brabançons, hollandais, flamands ou bourguignons étaient répartis aux ailes avec leurs archers d'ordonnance. 120 chevaux, sous le capitaine Salazar, avaient été envoyés en reconnaissance du côté d'Hesdin, d'où l'on signalait la marche de l'armée française.

Celle-ci, après avoir bivouaqué, le 6 août, sur la montagne d'Enquin, suivait, le 7, la route d'Hesdin à Thérouanne sous la protection de son avant-garde, lorsque le sire de Baudricourt, qui commandait cette avant-garde, découvrit, du haut de la colline d'Enguegatte, l'armée de l'archiduc au moment où elle prenait son ordre de bataille.

Baudricourt donna aussitôt la chasse aux éclaireurs bourguignons et prévint le sire d'Esquerdes.

Celui-ci déploya ses troupes des deux côtés de la route, en faisant face à la chaussée de Brunehaut, à laquelle Maximilien s'appuyait.

L'archiduc avait placé son aile gauche à l'abri des bois étagés entre Guinegatte et la chaussée mérovingienne; d'Esquerdes jugea, du premier coup d'œil, que ces bois pouvaient lui servir de rideau pour tourner l'ennemi. Il forma en conséquence, à peu de distance, un escadron compact de 600 lances, dont il prit en personne (*E*) le commandement.

Ce fut son *aile droite*.

Son corps de bataille se composait de deux lignes de francs-archers, dirigés par leurs capitaines généraux



Echelle au $\frac{1}{50,000}$

Fig. 57.

Saint-Pierre, Curton, Jean le Beauvoisien et Joyeuse.

Le sire de Torcy, grand maître des arbalétriers, devait engager l'escarmouche (*e e*) contre les archers anglais.

A l'aile gauche, le sire de Baudricourt avait réuni à la cavalerie de l'avant-garde une partie des archers des compagnies d'ordonnance.

Le bagage fut laissé, sous bonne garde, assez loin en arrière, entre la montagne d'Enquin et la colline d'Enguinegatte.

« La bataille s'engagea vers 2 heures.

» Les archers anglais ayant, selon leur coutume, fait le signe de la croix et baisé la terre, crièrent :

» — Saint Georges et Bourgogne !

» Et ils commencèrent à tirer.

» Leurs traits et l'artillerie faisaient déjà grand ravage parmi les Français, lorsque Monsieur d'Esquerdes s'avança avec 600 lances, le long des bois, pour envelopper l'armée ennemie.

» Les gens d'armes bourguignons de l'aile droite, passant derrière les Flamands, arrivèrent aussitôt de ce côté pour défendre l'aile gauche qui allait être enveloppée.

» Ils soutinrent le choc vaillamment. Toutefois les Français, étant nombreux et bons hommes d'armes, eurent bientôt le dessus. Quand ils furent arrivés entre l'infanterie de l'archiduc et sa cavalerie, celle-ci, se trouvant coupée, prit la fuite en désordre vers Aire et vers Saint-Omer.

» Les gens d'armes de France se lancèrent à la poursuite des fuyards, qui étaient, pour la plupart, des chevaliers richement armés et vêtus, dont il y avait bonne rançon à espérer. »

Le sire d'Esquerdes, croyant tenir la victoire, fut un des plus acharnés à la poursuite.

L'attaque des francs-archers contre l'infanterie en-

nemie avait d'abord réussi; les Anglais et les lansquenets avaient été forcés de se replier vers la grande herse flamande en abandonnant l'artillerie qu'ils avaient prise.

Mais les francs-archers trouvèrent dans les piques flamandes une barrière infranchissable.



Fig. 58.

Les archers anglais et les hacquebutiers allemands s'étant intercalés dans les intervalles des piquiers, les flèches et les *plombées* firent tomber les plus braves des francs-archers et de leurs capitaines.

Si, dans ce moment, les 600 chevaliers français qui galopèrent follement sur la route d'Aire avaient pris en queue et en flanc l'infanterie flamande, la journée

de Guinegatte eût été une des plus glorieuses de nos annales.

Mais le sentiment d'abnégation et de dévouement qui s'appelle le *devoir militaire* n'avait pas encore remplacé, chez les hommes d'armes, les traditions égoïstes du combat féodal.

L'heureuse conception tactique du sire d'Esquermes fut cause de l'abandon de l'infanterie et de sa défaite.

Les Flamands, prenant l'offensive, renversèrent les arbalétriers français, reprirent les canons et rompirent successivement les bataillons peu aguerris de vougiers, de piquiers et de guisarmiers de la milice paroissiale.

Maximilien, suivi de quelques hommes d'armes, se mit à la tête de son infanterie et la conduisit, piques basses, jusqu'au camp français.

Cependant l'intervention des 400 lances et des 1.500 arbalétriers de la garnison de Théroouanne, qui avaient quitté les remparts au bruit du canon, pouvait encore, en se combinant avec une charge vigoureuse de la cavalerie de l'aile gauche, arrêter l'infanterie flamande.

Malheureusement, le camp de Maximilien se trouvait sur la route des gens de Théroouanne et la tentation de le piller était trop forte pour que le gouverneur, le sire de Saint-André, pût s'y opposer.

Les archers d'ordonnance accoururent de l'aile gauche pour prendre leur part du butin. De sorte que les deux camps, français et bourguignon, furent pillés en même temps et que les Français durent la perte de la journée à leurs funestes habitudes de pillage.



Fig. 59.

En résumé, il y avait eu deux batailles partielles autour de la colline d'Eguinegatte ; l'une, de cavalerie, gagnée par le sire d'Esquerdes ; l'autre, d'infanterie, gagnée par Maximilien. Le champ de bataille restait à l'archiduc, car, après la dispersion de son infanterie, le sire d'Esquerdes avait dû opérer sa retraite sur Blangy.

La colère de Louis XI fut terrible ; il licencia ceux des francs-archers qu'il ne fit pas pendre et imposa aux paroisses la taille annuelle de 50.000 hommes de pied pour former les premières *bandes françaises*.

Il vit venir de Suisse 6.000 vétérans comme instructeurs et prit à sa solde des piétons génois.

Les 1.500 hommes d'armes des compagnies d'ordonnance furent exercés à combattre à pied avec l'infanterie, qui, sous le nom de *bandes de Picardie*, rivalisait, en 1480, de valeur et de discipline avec les mercenaires les plus vantés.

Louis XI est l'organisateur de l'infanterie française.

CHAPITRE X

LES FRANÇAIS EN ITALIE

Le voyage de Naples. — Le retour. — Passage de l'Apennin. — Condottieri et Estradiots. — Artillerie italienne. — Combat d'avant-garde. — Pourparlers. — La journée de Fornoue. — Conclusions tactiques. — La fin du voyage.

LE VOYAGE DE NAPLES

Quand Louis XI mourut, le 30 août 1483, sa fille Anne de France se servit de la belle armée qu'il avait formée pour faire respecter par Maximilien d'Autriche et par les *grands vassaux* la jeune royauté de Charles VIII.

La coalition féodale vaincue, la régente songea à diriger vers les Flandres l'activité conquérante de la noblesse française, longtemps comprimée par la main de fer de Louis XI.

Mais le jeune roi avait résolu de revendiquer, l'épée à la main, ses droits sur le royaume de Naples et de renouveler au-delà des monts les fabuleuses prouesses de Charlemagne et de ses paladins.

Il quitta Grenoble le 22 août 1494, avec une armée de 50.000 hommes :

3.600 lances (21.600 chevaux) ;

10.000 archers ou arbalétriers bretons ;

8 000 hacquebutiers gascons ;

8.000 piquiers suisses et allemands.

L'artillerie, composée de 140 grosses pièces, de 200



Fig. 60.

canons légers et de 100 hacquebutes à croc, était partie de Lyon.

Le grand maître, Guy de Lauzières, l'avait partagée en deux convois, sous l'escorte des *pionniers* chargés d'améliorer les chemins et d'aider au transport du matériel.

« *Icelle artillerie fut mise et chargée en bateaux audit lieu de Lyon, partie pour aller sur mer et l'autre pour être menée par voyages jusqu'aux lieux et places où le roi et son conseil avaient ordonné.* »

Le roi passa le mont Genève, le 2 septembre, et alla coucher à Oulx en Piémont, d'où il gagna Turin.

La terreur qu'inspiraient l'artillerie française et la *mauvaise guerre* que faisaient les Suisses transformè-

rent le voyage de Naples en une marche triomphale.
Cependant cette marche fut lente et confuse, parce



Fig. 61.

que le jeune roi faisait séjourner son armée partout
où il trouvait des fêtes pour lui et du pillage pour
elle.



Fig. 61.

On se dirigea sur Florence par le pas de Suze, Turin, Asti (où une maladie du roi fit perdre 15 jours), par Casal, Pavie, Plaisance, Parme et le défilé de Pontremoli.

A Sarzane, le parc d'artillerie s'augmenta de 40 grosses pièces venues par mer. On suivit la côte jusqu'à Pise; de là, on remonta l'Arno jusqu'à Florence, dont le moine Savonarole ouvrit les portes aux Français, le 17 novembre.

Le 28, l'armée se dirigea vers les États de l'Église, par Sienna et Viterbe.

Charles VIII arriva sous les murs de Rome sans avoir eu à livrer bataille. Il y fit son entrée par la porte du Peuple, dans la soirée du 31 décembre, à la lueur des torches. Selon l'expression d'Alexandre VI :

« Les Français conquièrent l'Italie avec des éperons de bois et avec la craie en la main des fourriers pour marquer leurs logis, sans autre peine. »

« Le pape parlait d'éperons de bois, dit Commines, parce que, quand les jeunes gentilshommes de France vont par la ville, les pages leur mettent une petite broche dedans le soulier ou la pantoufle et ils s'en vont sur leurs mules, branlant les jambes.

» Peu de fois, nos gens d'armes ont pris le harnois en faisant ce voyage. »

Le voyage s'arrêta à Naples. Le roi, depuis Asti, « avait, pendant 4 mois et 10 jours, pris ses logements où il lui plaisait, planté ses justices et potences en cinq ou six endroits dans chaque ville et fait crier à son de trompe ses ordonnances et édits comme en plein Paris ».

LE RETOUR

Pendant que Charles VIII rêvait, dans son palais de Naples, à la conquête de Constantinople, les Vénitiens,

le duc de Milan et le roi d'Espagne armaient une grosse flotte et réunissaient une armée de 34.000 chevaux et de 20.000 fantassins, pour chasser de l'Italie les Français, endormis dans les délices.



Fig. 62.

Le danger était grand ; aussi l'émule de Charlemagne n'attendit-il pas l'attaque de la coalition.

« Il ordonna, sous le commandement de Gilbert de Montpensier, 500 hommes d'armes français, 2.500 Suis-

ses et quelque peu de gens de pied français pour la garde du royaume de Naples et, avec le reste, il délibéra de s'en retourner en France par le chemin qu'il était venu. »

Charles VIII quitta Naples le 20 mai 1493, emmenant 1.000 lances françaises, 300 lances italiennes, 3.000 Suisses, 2.000 Bretons ou Gascons et 42 bouches à feu, dont 14 grosses, qui seules offrirent de grandes difficultés pour le passage.

L'armée marchait sur trois colonnes, *avant-garde*, *corps de bataille* et *arrière-garde*, suivant l'habitude.

PASSAGE DE L'APENNIN

« C'est le pas qui depuis Pise va jusqu'à Pontremoli que je craignais le plus, » dit Commines.

« Près de Pietra-Santa, entre le roc taillé et les marais de mer bien profonds, la route ressemblait à la chaussée d'un étang. Une charrette jetée au travers et deux bonnes pièces d'artillerie, avec des gens en bien petit nombre, nous eussent empêchés de passer sans remède; mais nos ennemis n'étaient pas encore ensemble. »

On arriva sans encombre à Sarzane. Le roi détacha, sous Philibert de Savoie, « 120 hommes d'armes, 300 arbalétriers arrivés tout frais de France par mer, pour attaquer Gênes par terre et le faire rebeller, » pendant que huit galères venant de Naples l'attaqueraient par mer.

Les galères furent battues et prises dans le golfe de Rappallo; quant au détachement de Monseigneur de Savoie, « il eut grand'peine à venir jusqu'à Asti, et il ne fut pas à la bataille, où il eût été bienséant.

» La ville et le château de Pontremoli, qui fermaient l'entrée des montagnes, étaient assez bons et en fort

pays ; il y avait dedans 3 ou 400 hommes de pied. Le roi envoya à Pontremoli son avant-garde, que menait le maréchal de Gié et avec lui Jean-Jacques Trivulce, réfugié milanais, bien apparenté, bon capitaine et grand homme de bien. »



Fig. 63.

Trivulce obtint la capitulation de Pontremoli et « les Italiens qui étaient dedans s'en allèrent ; mais il y eut débat entre les bourgeois de la ville et les Suisses (fig. 63), desquels furent tués quarante.

» Pour revanche, malgré la composition, les *Alémans* tuèrent tous les hommes, pillèrent la ville, y mirent le feu, brûlèrent les vivres et toutes autres choses avec plus de dix des leurs, qui étaient ivres. Le maréchal de Gié ne sut pas y mettre remède.

» Le Roy dépassa Pontremoli et alla loger dans la petite vallée de Tappico, où il n'y avait pas 10 maisons. Il y resta 3 jours en très grande famine, à 30 milles de son avant-garde, qui était devant, et entouré de montagnes très hautes et très aspres, où jamais on n'avait passé artillerie aussi grosse que les canons et coulevrines qui y passèrent.

» Les Suisses qui avaient brûlé Pontremoli, ayant peur que le Roy ne les en haït à jamais, vinrent s'offrir d'eux-mêmes à passer l'artillerie à travers ces montagnes hautes et droites, où il n'y avait pas de chemins, à la condition que le Roy leur pardonnerait ; ce qu'il fit.

» Il y avait 14 pièces de grosse et puissante artillerie.

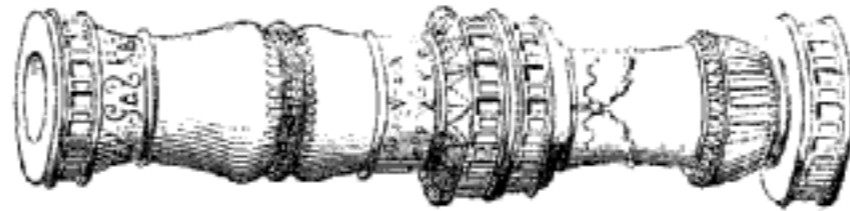


Fig. 64.

et, au sortir de la vallée, se dressait un sentier fort droit où les mulets montaient à très grand'peine.

» Les *Alémans* couplèrent, deux à deux, de bonnes cordes et s'y mirent à 100 ou 200 à la fois ; quand ceux-là furent las, il s'en mit d'autres. Malgré cela, on y attela aussi les chevaux de l'artillerie.

» Tous les gens de la maison du Roy qui avaient train

prêtèrent chacun un cheval, croyant aider; mais, sans ces *Alémans*, les chevaux n'auraient jamais pu, à eux seuls, passer l'artillerie.

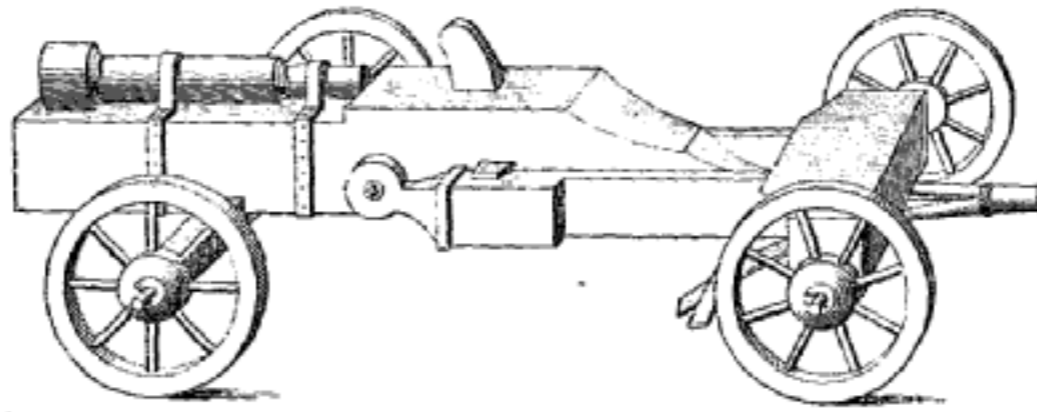


Fig. 65.

« Après les canons, les hommes suivirent et toute la compagnie. Sans les Suisses, à me ne fût passée. »

Chacun les aida. La Trémoille, en chausses et en pourpoint, mit lui-même la main à l'œuvre, portant les grosses boules de fonte, de plomb et de fer, « qui étaient un très grand faix parce qu'il fallait les tenir entre les mains ou dans le chapeau ». Tous les gentilshommes l'imitèrent.

« Le plus fort n'était pas de monter, car, incontinent après, on trouvait une vallée où le chemin était tel que la nature l'avait fait. Il fallait mettre chevaux et hommes à tirer *contremont*, ce qui était plus difficile que de monter. A toute heure, il y fallait les charpentiers et les maréchaux, car, s'il tombait quelque pièce, on avait grand'peine à la redresser. Plusieurs voulaient briser la grosse artillerie pour passer plus tôt; le Roy pour rien n'y voulut consentir.

« Le maréchal de Gié, qui était à 30 milles de nous, pressait le Roy de se hâter; mais nous mîmes trois jours à rejoindre le maréchal.

» Les ennemis étaient logés à une demi-lieue devant le maréchal, en un beau camp, et ils auraient eu bon marché de l'avant-garde s'ils l'eussent assaillie. »

COMBAT D'AVANT-GARDE

Le maréchal de Gié alla se loger à Fornoue, avec 160 hommes d'armes, 800 Suisses et quelques pièces légères.

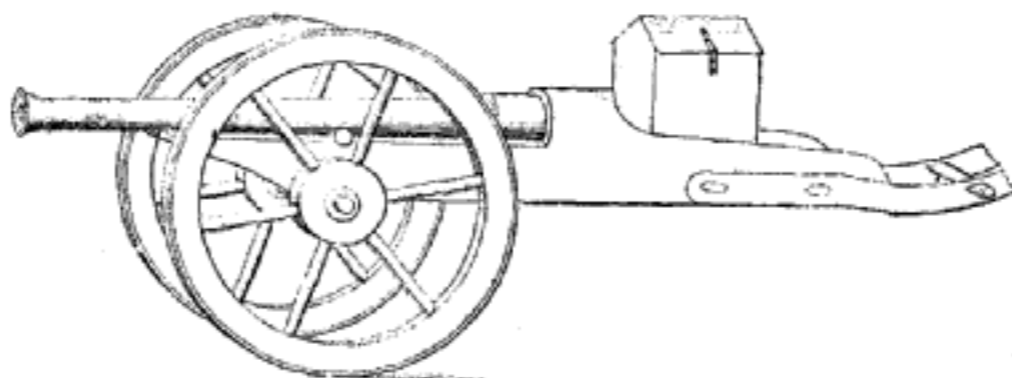


Fig. 66.

« Ce bon village, situé, dit Commines, sur la rive droite du Taro, au pied de la montagne et à l'entrée de la plaine, ne permettait pas qu'on vint nous attaquer dans la montagne. Nos ennemis n'y songèrent pas ; Dieu mit une autre pensée dans leur cœur. Leur avarice était si grande qu'ils nous voulaient attendre en plaine, afin que rien n'échappât. Tant que nous étions au delà de l'Apennin, ils craignaient de nous voir fuir vers Pise et vers les places florentines.

» Ils se trompaient, car nous en étions trop loin. Si on ne les avait pas attendus de pied ferme et si on avait fui, ils auraient eu tout l'avantage dans la poursuite, attendu qu'ils savaient les chemins mieux que nous.

» Le maréchal de Gié envoya 40 chevaux courir devant l'ost des ennemis pour savoir nouvelles. Ces coureurs furent bien accueillis par les estradiots, qui tuè-



Fig. 67.

rent un gentilhomme, lui coupèrent la tête et la pendirent à la banderole d'une lance, pour la porter à leur procéditeur et en avoir un ducat.

» Puis ils *chassèrent* jusqu'au logis des Suisses, en

tuèrent trois ou quatre et emportèrent leurs têtes.

» Mais ils se trouvèrent bien épouvantés aussi de notre artillerie ; un faucon (fig. 66) tira un coup, qui tua un de leurs chevaux et les fit incontinent retirer, car ils n'avaient pas l'habitude de l'artillerie.

» En se retirant, les estradiots prirent un capitaine de nos Suisses, qui était monté à cheval, désarmé, pour voir s'ils se retiraient, et qui reçut un coup de lance à travers le corps.

» Ce capitaine fut mené devant le marquis de Mantoue, sur le coteau boisé qui domine Fornoue au levant.

» C'est là que les Italiens s'assemblaient, depuis huit jours seulement ; le Roy aurait pu se retirer en France sans péril, s'il n'avait pas fait de grands séjours en chemin mal à propos. »



Fig. 68.

POURPARLERS

Le prisonnier, interrogé, tripla les forces de l'avant-garde française ; les capitaines italiens le crurent sur parole et ajournèrent

la bataille. Ce qui permit au Roi d'opérer librement sa jonction avec le maréchal de Gié, le dimanche 3 juillet.

« Au descendu de la montagne, on vit le plat pays de la Lombardie, qui est des plus beaux et des plus abon-

dants du monde ; cependant, *bien qu'il se dise plat*, il est malaisé à chevaucher, car il est tout fossoyé comme les Flandres, et plus encore. Il est bien meilleur et plus



Fig. 69.

fertile, tant en bons froments et fruits qu'en bons vins ; et nous faisait grand bien de le voir, pour la grande faim et peine que nous avions endurées depuis notre départ de Lucques. »

Le Roi envoya Commînes demander libre passage ; mais les provéditeurs vénitiens, qui jouaient auprès du marquis de Mantoue le rôle que remplirent plus tard les commissaires de la Convention auprès des généraux républicains, répondirent :

— Il est trop tard !

La journée de Fornoue (6 juillet 1495).

Le lendemain, à six heures du matin, après une nuit d'orage, troublée sans cesse par les attaques des estradiots, Charles VIII entendit la messe, communia et, monté sur *Savoie*, son cheval de bataille, il présida au passage de l'armée entière sur la rive gauche du Taro, par le pont de Fornoue.

Quand le dernier sommier du convoi fut passé, les Italiens sortirent de leur camp.

Leur plan d'attaque était bien conçu. Pour cerner la petite armée française, deux corps italiens devaient franchir le Taro, en avant et en arrière de cette armée.

Le premier, sous le comte de Caizzo, attaquerait l'avant-garde.

Le second, sous le marquis de Mantoue, formé de l'élite de la gendarmerie de Venise et de Milan et de la plus grande partie des estradiots, prendrait en queue l'arrière-garde française, que commandaient le vicomte de Narbonne et la Trémoille.

Deux gros détachements d'estradiots, d'hommes d'armes et d'arbalétriers, après avoir passé le Taro à gué, devaient assaillir, l'un, les flancs du corps de bataille français conduit par le roi en personne, l'autre, le riche convoi de 6.000 bêtes de somme qui suivait l'armée.

Une réserve importante était conservée sur la rive gauche, à la garde du camp italien.

Ces divers passages du Taro furent exécutés vers le milieu du jour.

« Déjà, raconte Commines, les escarmouches commençaient de tous côtés comme nous passions la rivière pour la mettre entre nous et eux.

» Les Italiens étaient rangés dans leur ost; car c'est leur coutume de faire le camp assez grand pour que toutes les troupes puissent être en bataille et en ordre.

» Ils envoyèrent une partie de leurs estradiots et de leurs arbalétriers à cheval, avec quelques hommes d'armes, le long du chemin assez couvert de Fornoue, dont nous parlions. Ces gens passèrent la petite rivière pour assaillir notre charriage.

» Ils avaient ordonné leurs batailles mieux qu'on ne saurait le dire et ils se fiaient en leur grand nombre.

» Ils assaillaient le Roy et son armée *tout à l'environ*, de manière qu'un seul homme n'aurait pu s'échapper si nous avions été rompus, vu le pays où nous étions.

» Pendant que ceux que j'ai nommés attaquaient notre bagage du côté gauche, le marquis de Mantoue vint, avec toute la fleur de son ost au nombre de 600 hommes d'armes, se jeter en la grève, droit à notre queue. Ses gens étaient bardés, empanachés (fig. 72) et très bien accompagnés d'arbalétriers à cheval, d'estradiots et de piétons.

» Vis-à-vis du maréchal de Gié et de notre avant-garde, se vint mettre le comte de Caiazzo avec 400 hommes d'armes, accompagnés comme dessus et suivis de grand nombre de gens de pied. Derrière, venait une compagnie de 200 hommes d'armes, qui devait donner contre l'avant-garde française, après Caiazzo.

» Il y avait une pareille compagnie et pour semblable occasion derrière le marquis de Mantoue.

» Dans l'ost, demeurèrent deux grosses compagnies (je les ai vues de mes yeux); car les Vénitiens ne vou-

lurent pas *estrader* tout à un seul coup ni dégarnir leur camp. Toutefois, puisqu'ils commençaient, il eût mieux valu mettre tout aux champs.

» Le roi avait mis son effort en son avant-garde, qui comptait 330 hommes d'armes (G), 3.000 Suisses, qui étaient l'espérance de l'ost (S), et 300 archers de la garde que le roi avait fait mettre à pied. Avec ces archers étaient quelques arbalétriers à cheval des 200 de sa

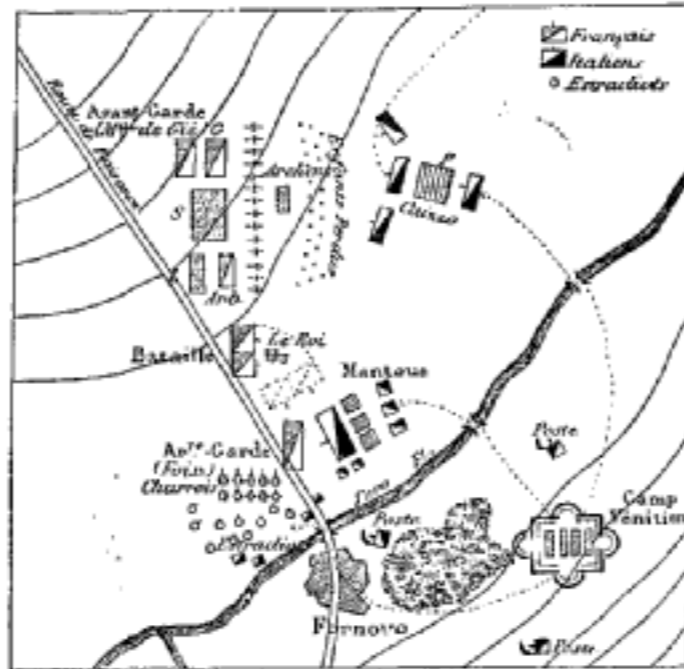


Fig. 70.

garde et le reste des gens de pied de l'armée, c'est-à-dire les lansquenets allemands, commandés par Antoine de Bessey, bailli de Dijon.

» Devant le front des gens de pied (fig. 71) était l'artillerie.

» L'avant-garde s'était avancée jusqu'à la hauteur de l'ost ennemi; mais nos deux autres batailles n'étaient pas si près ni aussi bien pour s'aider qu'elles l'avaient été le jour précédent.

» Le marquis de Mantoue, après avoir passé la rivière, se trouvait à environ un quart de lieue derrière l'arrière-garde française; il venait à petits pas, *bien ferré*, tant qu'à merveille le faisait *beau voir*. »



Fig. 71.

Le roi fut forcé de tourner le dos au maréchal de Gié et le visage vers les ennemis, pour se rapprocher de son arrière-garde.

« La bataille commença au bagage; les estradiots l'attaquèrent ainsi que le logis du roi, où il y avait trois ou quatre maisons; ils tuèrent une centaine de *varlets de sommiers* et mirent le charriage en grand désordre.

» Le roi passa devant sa bataille et devant son enseigne. Il n'y avait que le bâtard de Bourbon entre lui et les ennemis, qui étaient à 100 pas. Il était aussi mal gardé et conduit que fut jamais grand seigneur; mais est bien gardé ce que Dieu garde!

» L'arrière-garde, sous les ordres du comte Odet de Foix, était à la droite et un peu en arrière du

roi. Elle se composait de 80 lances appartenant au duc d'Orléans, des 40 lances du sire de la Trémoille, de 100 archers écossais, qui se mirent en la presse comme

hommes d'armes, et *des Gentilshommes des 20 écus*, avec les autres de la maison du roi et les pensionnaires.

» Les ennemis jetèrent leurs lances en l'arrêt et se mirent un peu au galop. Deux de leurs compagnies chargèrent, à la droite de notre ligne, contre les compagnies d'Orléans et de la Trémoille et contre les Ecosais.

» Français et Italiens choquèrent presque aussitôt les uns contre les autres, *et le roi comme eux*. L'aile gauche, où j'étais, prit l'ennemi en flanc. Il n'est possible au monde de plus hardiment donner que l'on donna des deux côtés.

» Heureusement, les estradiots qui étaient à la queue virent que mulets et coffres fuyaient vers l'avant-garde française et que leurs compagnons de la tête gagnaient tout. Ils coururent alors au pillage, sans suivre leurs hommes d'armes, qui ainsi ne se trouvèrent plus accompagnés.

» Si ces 5.000 cheveu-légers fussent tombés sur nous, le cimenterre au poing, nous étions, vu notre petit nombre, déconfits sans remède ; Dieu nous donna cette aide !

» Après que les coups de lance furent passés, les Italiens prirent tous la fuite, et leurs gens de pied, pour la plupart, se jetèrent de côté.

» Au même moment, le comte de Caiazzo donna sur notre avant-garde ; mais, de ce côté, on ne se heurta pas d'aussi près. Quand vint l'heure de coucher les lances, ses gens eurent peur et se rompirent d'eux-mêmes. Les lansquenets en prirent une quinzaine ; les autres furent mal poursuivis, car le maréchal de Gié s'efforçait de tenir sa compagnie ensemble, parce qu'il voyait à peu de distance d'autres troupes italiennes en assez grand nombre.

» De tous les fuyards, les uns prirent le chemin de

Fornoue dont ils étaient partis, les autres regagnèrent leur camp en toute hâte.

» L'entourage du roi les poursuivit merveilleusement et vivement, en le laissant presque seul, ce qui le mit en grand péril.

» Nous eûmes beaucoup de peine à tirer les hommes d'armes italiens des mains de nos varlets et serviteurs, qui, s'acharnant après eux, en tuèrent grand nombre avec les haches à couper le bois qui leur servaient à préparer nos logis. Avec ces haches, ils rompaient les armets des Italiens et leur donnaient de grands coups sur la tête ; mais ils avaient de la peine à les tuer, tant était bonne leur armure. Ils n'y réussissaient qu'en se mettant à trois ou quatre à la fois ; les longues épées de nos archers et serviteurs firent alors grand exploit.

» Le roi était resté à sa place de bataille, entouré de sept ou huit jeunes gentilshommes, qui ne tardèrent pas à se disperser et à le laisser seul avec un valet de chambre. Le bâtard de Bourbon fut pris à moins de vingt pas de lui et emmené en l'ost des ennemis. Quelques hommes d'armes italiens, qui fuyaient le long de la rive gauche, assaillirent, en les voyant seuls, le roi et son valet de chambre, lequel était petit et mal armé. Grâce à son cheval *Saroye*, le roi se remua et se défendit jusqu'à ce qu'il fut dégagé par l'arrivée de quelques-uns de ses gentilshommes.

» Il se dirigea alors vers l'avant-garde, qui n'avait pas avancé d'un pas.

» Notre bande poursuivit l'ennemi jusqu'auprès de Fornoue et ne perdit qu'un seul homme (encore était-il mal armé) d'un coup que lui donna un Italien en passant. Là, elle s'arrêta et dit :

» — Allons, au roi !

» On donna haleine aux chevaux, qui étaient bien

as, parce qu'ils avaient longuement couru par mauvais chemins et par pays de cailloux.

» Quand les chevaux furent reposés, nous allâmes au roi, qu'on voyait de loin. En chemin, nous fîmes descendre les varlets pour ramasser les lances et surtout les



Fig. 72 1.

bourdonnasses, qui étaient bien peintes, mais qui ne valaient pas grand'chose, car elles étaient creuses et ne pesaient pas plus que javelines.

» En chemin, nous rencontrâmes des gens de pied du marquis de Mantoue. On en tua quelques-uns; mais on ne s'amusa pas à les poursuivre au delà de la rivière,

1. Chevalier italien équipé pour le tournoi et armé de la *bourdonnasse*.

parce que, plusieurs fois, nos chevaliers avaient crié en combattant :

» — Souvenez-vous de Guinegatte!

» C'était une bataille qui avait été perdue, au temps du roi Louis le onzième, en la Picardie, contre le roi des Romains, parce qu'on s'était mis à piller le bagage.

» Aussi il n'y eut rien de pris ni de pillé.

» Les estradiots n'avaient emmené que 53 bêtes de somme, les meilleures et les mieux couvertes; beaucoup de coffres furent perdus, jetés ou volés par nos valets eux-mêmes.

» Nous avons perdu Julien Bourgneuf, capitaine de la porte du Roi, un gentilhomme des 20 écus, 9 archers écossais, 20 hommes à cheval de l'avant-garde et 60 ou 80 varlets de sommiers. Pas un des nôtres n'était prisonnier, ce qui ne s'était jamais vu encore dans aucune bataille. L'ennemi laissa sur la place 3.500 morts.

» L'artillerie des deux côtés ne tua que dix hommes; elle ne tira pas plus d'un quart d'heure, car dès que les Italiens eurent été rompus, ils jetèrent leurs lances et s'enfuirent. La poursuite dura environ trois quarts d'heure.

» Ce n'est pas ainsi d'ordinaire que se passent les batailles en Italie, car on y combat *escadron par escadron* et l'affaire dure quelquefois toute la journée sans que personne l'ait gagnée.

» Quand tout fut rassemblé auprès du roi, on vit encore, en avant du camp italien, grand nombre d'hommes d'armes et de gens de pied. C'était plus loin qu'il ne semblait et il aurait fallu repasser la rivière qui grossissait de moment en moment, car il avait plu et tonné toute la journée.

» Les conseillers du roi le dissuadèrent d'attaquer le camp vénitien. Ce fut grand dommage, car on serait

entré à Parme sans coup férir, et huit jours après le duc Ludovic n'aurait plus eu d'autre possession que son château de Milan.

» L'honneur nous restait ; or, vu le peu de sens et d'ordre qu'il y avait parmi nous, tant de bien ne nous était pas dû.

» La nuit venue, les Vénitiens évacuèrent leur camp du Taro et nous allâmes loger à un quart de lieue du champ de bataille. Le roi descendit dans une pauvre métairie, où l'on trouva grande quantité de blé en gerbes ; toute l'armée en profita.

» On se servit peu de quelques maisonnettes voisines, et chacun s'installa comme il put, à la belle étoile. Pour mon compte, je couchai dans une vigne, sans autre avantage et sans manteau, parce que, le matin, j'avais prêté le mien au roi ; mes sommiers étaient trop loin et il était trop tard pour les envoyer chercher.

» Qui eut de quoi fit collation ; la plupart n'eurent qu'un peu de pain, pris au sac d'un valet.

» Ce furent les lansquenets (fig. 73) qui firent le guet



Fig. 73.

pendant la nuit et ils le firent bon ; le roi leur donna 300 écus, et sonnaient bien leurs tambourins. »

Charles VIII, tout surpris de cette victoire où sa vaillante attitude avait raffermi les courages, ne songea pas à profiter de ce retour de fortune.

LA FIN DU VOYAGE

Il alla, sans être inquiet, camper sous Asti, où il resta jusqu'à l'automne, plus occupé de ses plaisirs que des garnisons qu'il avait laissées dans les places conquises.

Les vaincus rejoignirent Ludovic le More devant Novare, que le duc d'Orléans défendait vaillamment, avec quelques enseignes suisses, contre plus de 20.000 Italiens ou lansquenets.

Le roi aima mieux traiter que de secourir son cousin. Il signa la paix avec Ludovic au prix de Novare et entra en France par Briançon, le 23 octobre 1495.

Gilbert de Montpensier n'avait pas pu se maintenir dans Naples. Au lendemain même de Fornoue, les Napolitains, « le peuple le plus inconstant de l'Italie, » avaient acclamé Ferdinand d'Aragon et son lieutenant espagnol Gonsalve de Cordoue.

Cependant Montpensier défendit une année encore son éphémère vice-royauté, pendant que Stuart d'Aubigny se maintenait en Calabre. Sans argent, sans secours, presque sans soldats, ces deux nobles capitaines firent d'héroïques efforts pour maintenir en Italie les bannières françaises.

A la fin de 1496, il ne restait au peuple de France, du voyage de Naples, qu'un pénible souvenir et Charles VIII, malade, semblait avoir renoncé aux aventures orienta-

les. Mais la noblesse ne l'entendait pas ainsi : après la mort du vainqueur de Fornoue (7 avril 1498), elle déclara Louis XII *duc de Milan, roi de Naples et de Jérusalem*, afin de reprendre avec lui le chemin de cette voluptueuse Italie, qui conservait pour les Français du XVI^e siècle l'attrait qu'elle avait eu pour les Gaulois et pour les Francs.

CHAPITRE XI

LOUIS XII

L'armée de Venise en 1509. — Agnadel. — Gaston de Foix. — Reconnaissance de cavalerie. — Ravenne.

L'ARMÉE DE VENISE EN 1509

Depuis 1493, le Sénat de Venise avait mis tout en œuvre pour réparer l'échec de Fornoue, humiliant pour son orgueil.

Mais en voulant être trop habiles *les seigneurs de l'Adriatique* devinrent imprudents ; leurs intrigues, dirigées tour à tour contre le roi de France, l'Empereur, le Pape, le roi d'Aragon ou le duc de Ferrare, aboutirent à la coalition de toutes ces puissances contre leur république.

Jules II organisa la ligue de Cambrai (10 décembre 1508), et les armées européennes, jusqu'alors ennemies, se préparèrent à ne former qu'une seule armée pour assiéger Venise et renverser le lion de Saint-Marc.

Le Sénat fit tête à l'orage ; riche, patient, énergique, il se prépara à soutenir de son mieux cette lutte inégale.

De tant d'ennemis, le plus redoutable était le roi de

France, qui avait annoncé qu'il prendrait en personne, au 1^{er} avril 1509, la direction de la campagne.

En conséquence, les meilleures troupes de la République furent réunies à Pontevico, sur l'Oglio, sous le commandement en chef du comte Orsini de Petigliano



Fig. 74.

et sous la surveillance des provéditeurs Georges Cornaro et Andréa Gritti ; Bartolomeo d'Alviano était le capitaine général des gens de pied.

L'armée vénitienne se composait, d'après Guicciardini,

de 2.000 hommes d'armes, de 3.000 cheveu-légers italiens ou estradiots, et de 20.000 hommes de pied, miliciens des Etats de terre ferme ou mercenaires romagnols.

Ces Romagnols, les meilleurs fantassins de l'Italie, prétendaient valoir mieux que les Suisses et attendaient avec impatience une occasion de se mesurer avec eux.

Les deux généraux vénitiens, hommes de guerre éprouvés, ne s'entendaient pas sur le plan de campagne.

Alviano, jeune et aventureux, voulait qu'on prit l'offensive dans le Milanais avant que l'armée française ait eu le temps d'achever de franchir les Alpes et de se concentrer sur l'Adda.

Ce n'était pas l'avis du vieux Petigliano ni des providiteurs; ils s'attardèrent à reprendre Tréviglio, qu'un coup de main avait donné à Chaumont d'Amboise, et, pendant que

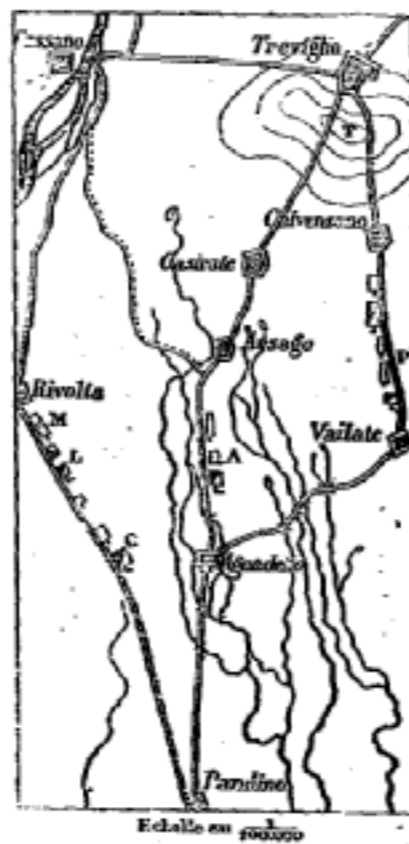


Fig. 15.

les Vénitiens pillaient cette bourgade, l'armée royale passait l'Adda à Cassano, sur deux ponts de bateaux, sans être attaquée (11 mai).

- Le lendemain, les Français (CLM), remontant, dans leur ordre de marche habituel, la rive gauche de l'Adda, se portèrent sur Rivolta et de là vers Pandino, pour

tourner, au sud, la forte position que l'ennemi occupait sur la hauteur de Tréviglio.

Louis XII voulait s'établir sur les derrières de l'armée vénitienne et intercepter les renforts et les convois qu'elle attendait de Créma et de Lodi.

Petigliano, inquiet de ce mouvement, abandonna les hauteurs, le 14 au matin, et dirigea son armée en deux colonnes (*A* et *P*) vers Vailate et Pandino, dans l'espoir d'y devancer les Français et de se replier de là sur sa base d'opérations, entre Créma et Lodi.

La colonne de droite (*A*), dirigée par Alviano et composée de 800 hommes d'armes, de l'infanterie romagnole et de 20 pièces de canon, vint se heurter contre l'avant-garde française en avant d'Agnadel, au point de jonction des deux routes qui aboutissent de Rivolta et de Tréviglio à Pandino.

Agnadel (14 mai 1509).

Le Sénat vénitien avait ordonné à ses généraux d'éviter une bataille et de se contenter de protéger les villes et les châteaux.

À la vue des Français, Alviano oublia qu'il lui était défendu de combattre. Il arrêta sa colonne, envoya un courrier au comte Petigliano pour lui demander de venir à son secours, puis il prit position à gauche de la route de Pandino, sur les rampes d'une colline couverte de vignes, en arrière d'un torrent desséché, longé à droite par une forte digue (*d d'*, fig. 76).

Il déploya dans les vignes une partie de son infanterie (*R*) à l'abri de cette digue, qu'il garnit de 6 pièces de canon, et il disposa sur la crête de la colline le reste de son artillerie, sous la protection de la cavalerie (*D*), qui forma sa seconde ligne.

Les meilleurs arquebusiers furent chargés de la défense de la digue et se dispersèrent, par petits groupes, dans l'intervalle de l'artillerie de première ligne.



Fig. 76.

L'avant-garde française se composait de 500 lances et de 6.000 Suisses.

Chaumont d'Amboise, qui la commandait, ne songea ni à déployer ses troupes ni à se servir de ses 20 pièces de

canon pour préparer l'attaque, en écrasant de ses feux la position ennemie.

Malgré la pluie qui tombait sur une terre grasse et glissante, il donna à ses hommes d'armes le signal de la charge.

Le champ de bataille ressemblait à celui de Poitiers ; l'action s'engagea de la même manière. Amboise, Humbercourt, La Palice s'élancèrent au galop sur ce terrain semé d'obstacles.

Les chevaux de la gendarmerie française (fig. 80), plus bardés et plus lourds encore qu'ils n'étaient en 1336, butèrent dans les fossés et s'embarrassèrent dans les échelas ; les arquebusiers romagnols, bien postés, purent abattre, les uns après les autres, les hommes et les chevaux arrêtés à petite portée de leurs arquebuses.

Il fallut sonner le ralliement (G') et faire donner les Suisses, que commandait Trivulce (S).

Leurs gros bataillons, glissant sur la glaise humide, se disloquèrent à travers les vignes ; les longues piques devinrent un embarras et l'infanterie se vit à son tour

forcée de s'arrêter sous le feu meurtrier de l'artillerie vénitienne.

Si Petigliano avait alors marché au canon, c'en était fait de l'avant-garde française et la journée eût été une victoire pour la fière Seigneurie de Venise.

Mais ni le commandant en chef ni les provéditeurs ne se souciaient de combattre. Après avoir engagé Alviano à respecter l'ordre formel du Sénat et à opérer de son mieux sa retraite sur Vailate, les chefs de la 2^e colonne se dirigèrent en toute hâte vers Brescia.

Le brave Alviano, réduit à ses propres forces, voulut brusquer la fortune. Il fit sortir ses Romagnols de leurs abris et s'élança, à leur tête, au-devant des Suisses.

Après une heure de mêlée, les Suisses reculèrent et regagnèrent précipitamment le versant opposé du ravin (S').

Heureusement Louis XII arrivait au même moment avec sa maison (L) et le reste de la gendarmerie.

Deux compagnies d'ordonnance (G'), faisant un détour, vinrent fondre sur les flancs de l'infanterie italienne et l'obligèrent à reculer pour se mettre sous la protection de la 2^e ligne d'artillerie.

Le roi fit avancer les gens de pied français (M) au secours des Suisses; les aventuriers, soutenus par les



Fig. 17.

haquebutiers gascons (*B*) du cadet de Duras, s'élançèrent à travers les vignes pour entretenir l'escarmouche avec les tirailleurs romagnols.

— Courez, enfants, le roi vous voit ! leur criaient les capitaines.

« Le roi, fort joyeux et de bon visage, allait de bande en bande pour reformer la ligne de bataille. »

Les gros *basilics* vénitiens de la hauteur faisaient de larges trouées dans les rangs : un écuyer, effrayé du danger que courait le roi, l'engagea à ne pas s'exposer ainsi.

— Un roi de France ne meurt pas de coup de canon, lui répondit brusquement Louis XII ; si tu as peur, mets-toi derrière moi !

L'action durait depuis trois heures : l'arrière-garde française, composée des gens de pied conduits par Bayard, Daillon de la Crotte, Richemont et Molard, avait eu le temps de tourner la position ennemie.

Se faulant, homme par homme, à travers les vignes, passant les fossés avec de l'eau jusqu'à l'échine, les aventuriers débouchèrent tout à coup sur les derrières de la cavalerie vénitienne, qui se dispersa sans soutenir le choc, et, d'un seul élan, ils s'emparèrent des grosses pièces du plateau, dont ils dirigèrent le feu contre l'infanterie romagnole.

Celle-ci, entourée de toutes parts, épuisée par la longue lutte qu'elle soutenait à elle seule depuis le matin, fut sommée de mettre bas les armes. Elle s'y refusa ; 4.000 fantassins soutinrent, pendant plusieurs heures encore, l'effort de toute l'armée française et le dernier de ces héros tomba mort ou blessé sans qu'un seul eût consenti à se rendre.

Grand et noble exemple que l'histoire n'a pas assez

raconté et qui laisse une trace lumineuse dans les fastes militaires de l'Italie!

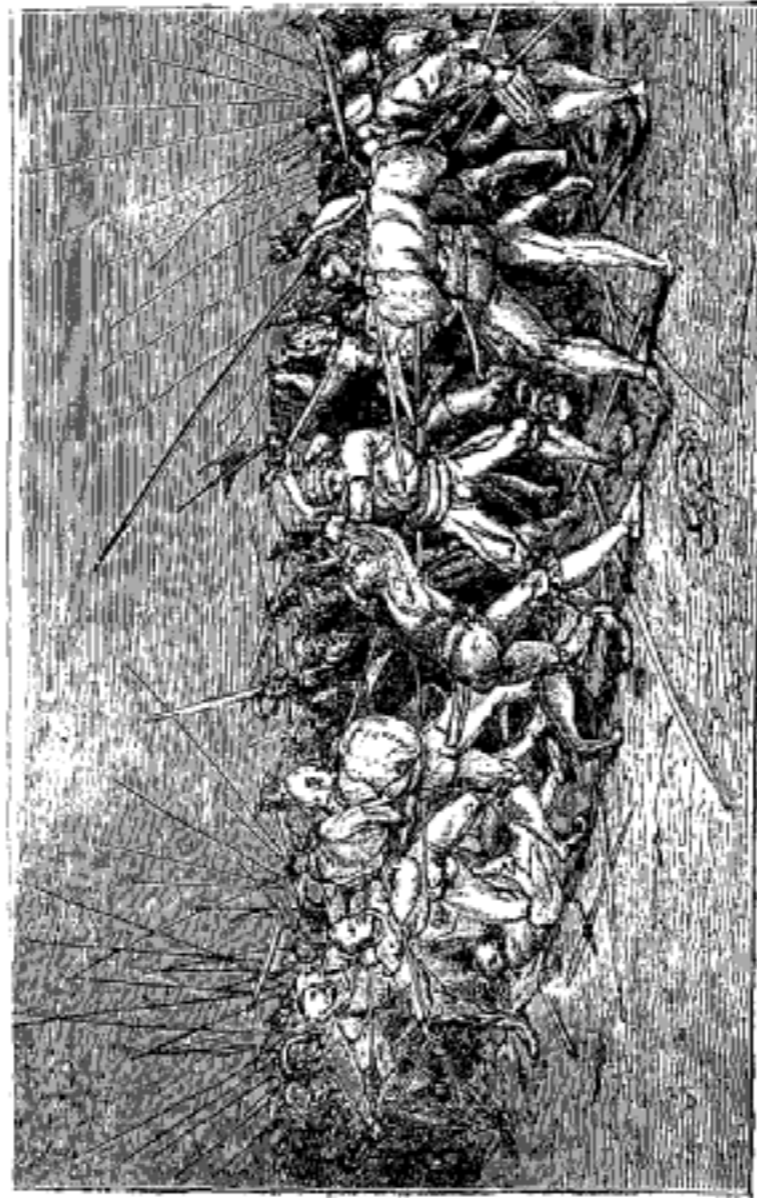


Fig. 78.

Alviano, blessé, fut pris par Vendenesse et conduit à Louis XII, qui lui promit bonne prison et lui demanda

pourquoi il avait accepté la bataille dans ces conditions inégales.

— C'est que, si je l'avais gagnée, répondit le prisonnier, je serais aujourd'hui le plus victorieux homme du monde et, nonobstant que je l'aie perdue, j'ai eu du moins l'honneur de combattre un roi de France!

On ne poursuivit pas le reste de l'armée vénitienne, qui s'enfuit jusqu'aux lagunes.

La victoire d'Agnadel livra au vainqueur tout le pays compris entre l'Adda et le lac de Garde.

GASTON DE FOIX

En 1512, Gaston de Foix, neveu de Louis XII, après avoir pris Brescia, mit le siège devant Ravenne, la vieille ville pontificale que le Saint-Siège avait reçue de Pépin le Bref, en 754.

Il établit son camp entre deux petites rivières, le Ronco et le Mantone, dont le confluent forme le port de Ravenne, et il donna à cette place importante un assaut qui fut repoussé.

Au bruit du canon de Ravenne, Ramon de Cardona, vice-roi de Naples, marcha au secours de la place, avec 1.400 lances, 1.000 cheval-légers, 12.000 fantassins et une nombreuse artillerie.

Il s'arrêta à trois milles de Ravenne et prit position sur la rive droite du Ronco, en avant du confluent de cette rivière dans le Mantone. Dans la pensée du vice-roi de Naples, le voisinage de l'armée espagnole devait suffire pour empêcher Gaston de Foix de donner un nouvel assaut à Ravenne; il employa, en conséquence, le reste de la journée du 9 avril et la nuit tout entière

à entourer le front de bandière de son camp d'un fossé large et profond. Le remblai formait un long épaulement, derrière lequel il abrita son artillerie.



Fig. 79.

RECONNAISSANCE DE CAVALERIE

Gaston de Foix avait de graves raisons pour brusquer l'attaque de la position ennemie ; il manquait de vivres. Des galères vénitiennes, croisant sur la côte, barraient le Pô et interceptaient les convois qui venaient par eau de Ferrare. Louis XII, menacé d'une invasion anglaise, croyait qu'une bataille décisive gagnée en Italie lui permettrait de traiter à de bonnes conditions avec le Pape et il envoyait courrier sur courrier à son neveu pour lui ordonner de combattre. Enfin, les 2.000 lansquenets des bandes noires, l'élite de l'infanterie française, étaient rappelés par Maximilien. Le meilleur de leurs capitaines, Jacob Demps, venait de montrer à Bayard une lettre impériale, qui lui ordonnait d'abandonner sur-le-champ les enseignes françaises ; en noble et loyal frère d'armes, Demps consentait à ne publier cette lettre qu'après la bataille, si l'on se battait le lendemain.

Le jeune général réunit son conseil de guerre ; Lautrec, La Palice, Brézé, Crussol et la plupart des capi-

taines se tinrent à l'opinion de Bayard, qui voulait qu'on donnât la bataille.

Le bon chevalier fut chargé de faire la reconnaissance de la position ennemie.

Il y avait une telle émulation de vaillance entre les capitaines français que le lieutenant de la compagnie du duc de Nemours, le baron Roger de Béarn, « aventureux chevalier et toujours prêt à l'escarmouche, » résolut, sans en rien dire, de devancer Bayard dans le camp du Ronco. Au petit jour, il alla, avec une cinquantaine de lances, « dresser une chaude alarme aux Espagnols ».

Ceux-ci faisaient bonne garde. Deux ou trois coups de canon arrêtaient les Français devant le fossé et 120 armures de fer espagnoles ou napolitaines, les chargeant à la fois, les obligèrent à reculer au pas, puis au trot, puis au galop.

Mais la compagnie Bayard arriva à temps pour secourir le baron de Béarn.

Le bon chevalier avait divisé ses gens en 3 bandes, qui marchaient à un jet d'arc l'une de l'autre, conformément aux instructions données la veille.

Son guidon, le bâtard du Fay, avec 50 archers à cheval (*pointe*), avait passé le Mantone au-dessous de l'artillerie des Espagnols; il avait pour mission de « faire l'alarme dans le camp ennemi le plus avant qu'il pourrait ».

Son lieutenant, le capitaine Pierrepont, suivait du Fay avec 30 hommes d'armes et le reste des archers (*tête*).

Bayard conduisait le *gros* de la compagnie, qui marchait sous les enseignes du gentil duc de Lorraine.

Du Fay s'arrêta pour rallier les gens d'armes du baron de Béarn et fit prévenir Bayard, qui lui manda incontinent de se replier sur Pierrepont.



Fig. 80.

Le bon chevalier s'avança lui-même au galop, à la tête du 3^e échelon, pour mettre toute sa compagnie ensemble.

— Avant, compagnons, secourons nos gens ! criait-il. La cavalerie espagnole et napolitaine avait passé le Mantone à la suite des Français ; Bayard la chargea impétueusement.

« Dès la première pointe, il fut porté par terre cinq ou six Espagnols ; toutefois les autres se mirent en défense très honnêtement ; mais, à la fin, ils tournèrent le dos et galopèrent droit au Mantone, qu'ils repassèrent en grande diligence.

» L'alarme était déjà dans leur camp, de sorte que tout s'était déjà formé en bataille, gens de pied et gens de cheval.

» Nonobstant le bon chevalier les mena, battant et chassant, bien au delà dudit camp, où lui et les siens firent merveilles d'armes, car ils abattirent tentes et pavillons et poussèrent par terre ce qu'ils trouvèrent. »

Une troupe de 2 ou 300 hommes d'armes ennemis, qui venait sur son flanc pour le tourner, obligea Bayard à la retraite ; mais sa reconnaissance offensive avait réussi, puisqu'elle avait obligé les Espagnols à se former en bataille.

On se prépara activement, de part et d'autre, à la bataille du lendemain. Gaston de Foix, assisté de ses principaux capitaines, régla minutieusement l'ordre de bataille de ses troupes, en indiquant à chacune d'elles son emplacement et son rôle.

Ravenne (11 avril 1512).

Le jour de Pâques, de grand matin, les lansquenets franchirent en bon ordre le pont du Mantone.

Les aventuriers français devaient les suivre. « Mais le gentil seigneur de Molart dit à ses rustres :

— Comment ! compagnons, nous sera-t-il reproché que les lansquenets aient passé plus tôt que nous du côté de l'ennemi ! J'aimerais mieux perdre un œil pour mon compte !

« Et tout chaussé et vêtu, il se mit au beau gué dedans l'eau et ses gens après ; et les rustres firent si bonne diligence qu'ils furent de l'autre côté de la rivière avant les lansquenets.

» L'artillerie put ainsi passer le pont plus tôt et se

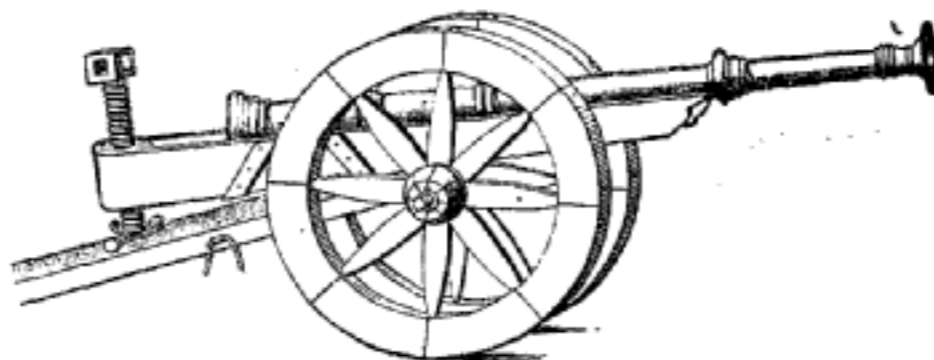


Fig. 81.

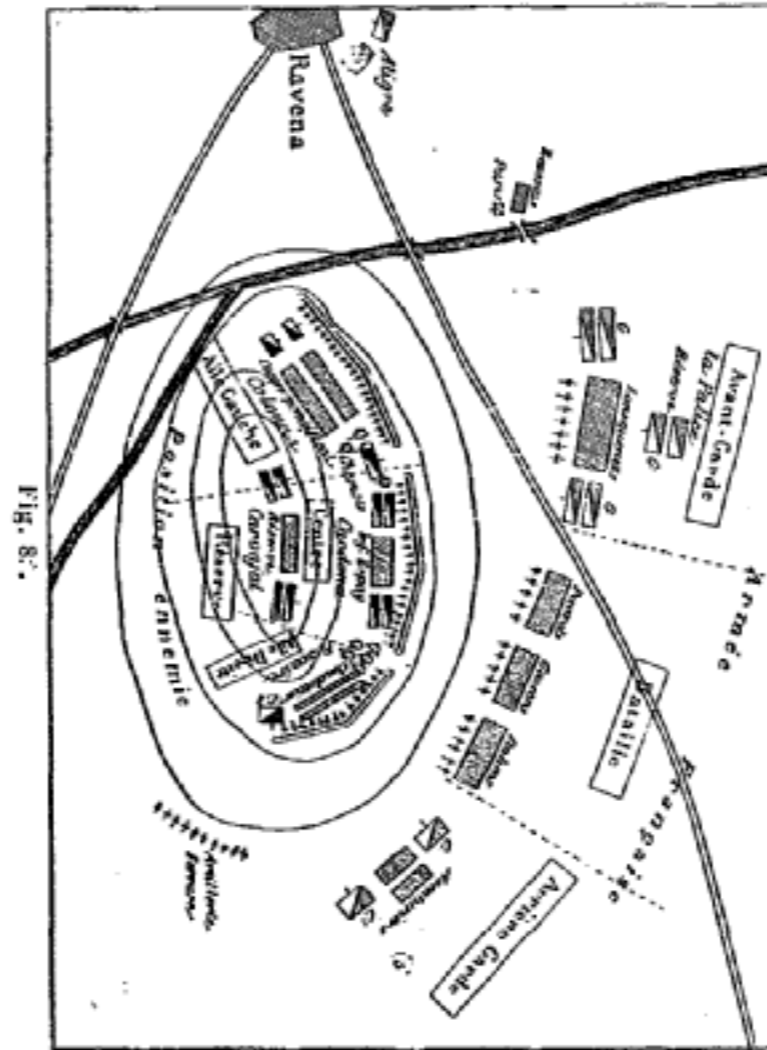
placer devant les gens de pied, qui tantôt se mirent en bataille ; après, passa l'avant-garde des gens de cheval, et puis la bataille. »

L'armée française se composait de 1.600 lances, de 18.000 hommes de pied et de l'artillerie du duc de Ferrare, la plus perfectionnée de l'Europe. Gaston de Foix disposa ses troupes en croissant, pour envelopper les lignes ennemies, tracées en demi-cercle.

L'aile droite, appuyée au Ronco, était commandée par Louis de Brézé et par le duc de Ferrare ; elle se composait de 700 lances et de 2.000 lansquenets.

8.000 Français, des bandes de Picardie et de Gascogne, et 5.000 piétons italiens, conduits par un cadet de la maison de Mantoue, formaient le corps de bataille.

Trivulce était à l'aile gauche avec 3.000 cheveu-légers (C, C') et les rustres du capitaine Molard. Le maréchal de La Palice, avec l'élite de la gendar-



merie de France (G), formait la réserve, en arrière de l'aile droite.

Sur la rive gauche du Ronco, Yves d'Alègre et 400 lances tenaient en respect la garnison de Ravenne ; le

capitaine Paris, avec 1.000 Écossais, observait le cours du Mantone.

Avant d'engager l'action, Gaston de Foix parcourut les rangs, suivi d'une brillante escorte de jeune noblesse, en priant chacun « de bien faire pour l'amour de sa dame ».

C'était Pedro Navarro, tacticien consommé autant qu'ingénieur habile, qui avait rangé l'armée ennemie en arrière des retranchements.

L'aile gauche, opposée à l'aide droite française et appuyée comme elle au Ronco, se composait des 800 hommes d'armes et des 6.000 fantassins de l'armée pontificale, sous Fabrice Colonna.

Le vice-roi de Naples, Cardona, se tenait au centre, avec 600 lances et 4.000 fantassins espagnols.

A l'aile droite, 1.000 cheval-légers et les condottieri napolitains, sous le marquis de Pescaire.

Une réserve de 400 lances et de 4.000 fantassins espagnols, sous Carvajal, formait la deuxième ligne en arrière du centre.

L'artillerie des deux armées était répartie sur le front de l'infanterie. Les gros canons napolitains étaient placés derrière le retranchement ; mais Pedro Navarro, afin de pouvoir transporter l'artillerie légère d'un point à un autre de la ligne de bataille, avait monté 20 coulevrines et 200 grosses hacquebutes à croc (fig. 83) sur des



Fig. 83.

chariots cuirassés et hérissés d'épieux à la façon des chars de guerre des anciens (fig. 50, page 143).

La bataille commença par une violente canonnade. Pendant trois heures, les gens de pied français, qui s'étaient avancés à découvert jusqu'à deux jets de pierre du camp ennemi, tinrent à honneur de rester debout sous le feu; ils furent très maltraités. Tous leurs capitaines s'étant mis au premier rang, 38 sur 40 restèrent sur la place.

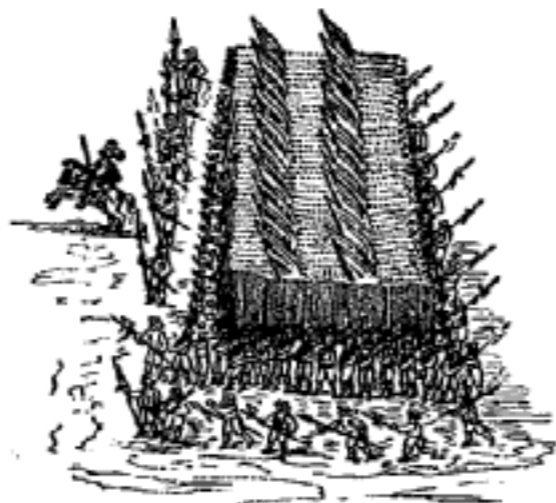


Fig. 84.

M. de Molard, « vieux routier aux guerres d'Italie, qui avait charge de 2.000 hommes de pied braves et vaillants, » et Jacob Demps furent emportés par le

même boulet pendant qu'ils trinquaient ensemble devant l'ennemi.

Le duc de Ferrare eut alors une inspiration tactique qui décida du gain de la bataille. Comme l'aile gauche française débordait les retranchements ennemis, il porta vers la pointe du croissant quelques coulevrines, et prit à la fois, d'écharpe ou à revers, l'intérieur des retranchements, les batteries et les masses profondes de l'infanterie espagnole, que Pedro Navarro, son chef, avait maintenues jusque-là couchées à plat ventre.

L'armée du pape faisait mauvaise figure sous le canon; Fabrice Colonna fit combler le fossé qui couvrait son front et marcha au devant de l'aile droite française, en entraînant la gendarmerie de Cardona et de Carvajal. Cette cavalerie fut aussitôt chargée par la gendar-

merie française, conduite par Gaston de Foix en personne.

Au même moment, les lansquenets, les bandes de Picardie et les Gascons s'élançaient à l'attaque du retranchement ; mais Pedro Navarro, faisant lever brusquement ses Espagnols, les lança contre les assaillants.



Fig. 85.

La mêlée devint générale ; elle fut courte.

La cavalerie espagnole et italienne, culbutée, prit la fuite, à l'exemple du vice-roi de Naples.

L'infanterie de Colonna, attaquée en flanc par la réserve de 400 lances de La Palice, se débanda ; son chef fut pris.

On n'eut pas si bon marché de l'infanterie espagnole. Combattant, à la manière des Romains, avec l'épée et le bouclier, elle avait réussi à rompre la phalange des lansquenets et elle avait mis en désordre les bandes de Picardie et les hacquebutiers gascons, lorsque la gendarmerie française, « accourant à la rescousse de l'infanterie, » obligea les Espagnols à se replier sur leur camp retranché.

Là, ceux-ci firent tête de nouveau; les piquiers de Pedro Navarro s'entassèrent dans les passages ménagés dans le retranchement, et les arquebusiers garnirent le



Fig. 86.

parapet. Lansquenets, Picards et Gascons se ruèrent à l'assaut; mais tous leurs efforts semblaient impuissants, lorsqu'un capitaine de lansquenets, Fabian, prenant sa pique par le travers et l'élevant à deux mains au-dessus des piques espagnoles, en rabattit brusquement quelques-unes et fit une étroite trouée, où les Français s'élançèrent en passant sur le corps du héros.

Une lutte acharnée main à main s'engagea entre les deux infanteries d'élite. Mais la gendarmerie française avait tourné les retranchements, et déjà elle chargeait la queue des bataillons de Navarro; lui-même fut pris.

Alors les Espagnols vaincus se rallièrent, reformèrent leurs bataillons décimés et battirent fièrement en retraite le long de la chaussée étroite du Ronco. De dis-

tance en distance, ils s'arrêtaient pour tirer leurs arquebuses et les recharger, faisant tourner le dos aux piétons français débandés qui les approchaient de trop près.

Gaston de Foix, couvert de sang, recevait les rapports de ses officiers, lorsqu'un de ses archers d'ordonnance vint lui dire que 2.000 gens de pied ennemis avaient échappé.

Aussitôt le jeune prince s'élança, à peine suivi, à leur poursuite. Entouré par les Espagnols, désarçonné et jeté dans un fossé, il se releva l'épée au poing et se défendit « comme Roland à Roncevaux ».



Fig. 87.

Malgré les prières du maréchal de Lautrec, son cousin, qui criait aux Espagnols :

— C'est le frère de votre reine !

Gaston de Foix fut percé de plus de vingt coups d'épée et de pique.

« Il mourut à vingt-trois ans, déjà couvert d'une gloire immortelle, et l'on peut dire qu'il fut grand capitaine avant d'avoir été soldat. »

Après Alexandre et Gaston de Foix, il n'y a, dans l'histoire des peuples, que le grand Condé et Napoléon qui aient mérité un pareil éloge.

CHAPITRE XII

LE ROI CHEVALIER

Campagne de 1515. — Passage des Alpes. — Les Suisses en 1515. —
Marignan. — La rentrée à Milan. — Pavie.

CAMPAGNE DE 1515

Jamais règne ne commença sous de plus heureux auspices que celui de François I^{er}.

Le roi, dans tout l'éclat de ses vingt ans, « était de belle taille, bien proportionné de membres, beau de face, avec une telle majesté au visage que tout en lui se ressentait de la grandeur royale. Eloquent au possible, homme de bon discours, il prenait un singulier plaisir à ouïr les hommes rares parler devant lui; à leurs raisons il ajoutait souvent les siennes, si pertinentes que la plupart admiraient sa gentillesse et sa subtilité ». (Rabel.)

Mais c'était surtout de la guerre que François I^{er} aimait à s'entretenir avec les merveilleux capitaines qui l'avaient dirigé dans ses premières campagnes, en Navarre contre les Espagnols, en Picardie contre les Impériaux et les Ang'ais : La Trémoille, La Palice, Bayard et d'Aubigny.

Pour entreprendre, en 1515, la conquête du Milanais, il disposait de 60.000 hommes et de 30.000 chevaux.

C'était la plus nombreuse armée qu'un roi de France

eût réunie depuis Bouvines et cette armée devait trouver en Italie de vaillants alliés.

Venise, menacée par les Espagnols, appelait les Français et leur assurait un renfort de 16.000 soldats aguerris, commandés par le célèbre Alviano; Gènes promettait d'ouvrir ses portes à François I^{er}, en haine du duc de Milan.

Cependant Maximilien Sforza s'était assuré l'alliance de l'empereur Maximilien, du roi d'Espagne Ferdinand le Catholique et du pape Léon X.

Pendant que l'armée de cette ligue se concentrait à Plaisance, sur le Pô, 20.000 Suisses venaient s'établir à Suse, au débouché des cols du mont Genève et du mont Cenis, afin de fermer aux Français les seules routes qu'on eût suivies jusqu'alors pour pénétrer en Piémont.

Lyon avait été désigné comme point de rassemblement de l'armée française.

Le duc de Gueldre et Robert de la Mark, seigneur de Sedan, y avaient conduit 26.000 lansquenets; la fameuse *bande noire*, reconstituée par le capitaine Tavannes et portée à 6.000 combattants, était le corps d'élite de cette infanterie allemande.

Pedro Navarro, le glorieux vaincu de Ravenne, devenu Français par vengeance contre Ferdinand le Catholique qui l'avait accusé de lâcheté, avait amené de Navarre, de Biscaye et de Gascogne, 10.000 gens de trait.

Il était venu le même nombre d'aventuriers français, sous les capitaines Georget, Bonnet et Maulevrier.

Le grand maître de l'artillerie, Jacques Galiot de Genoilhac, avait réuni à Lyon 72 gros canons et plus de 300 pièces légères, avec un nombreux matériel « à la mode française », qu'escortaient 2.500 pionniers, outre les *artillers*.

François I^{er} arriva à Lyon, le 3 août 1515, avec le connétable Charles de Bourbon, les trois maréchaux de France, Lautrec, Trivulce et La Palice, et un magnifique cortège de princes, de grands seigneurs et de capitaines illustres.

La maison du roi, la noblesse volontaire et la gendarmerie formaient une force irrésistible de plus de 3.000 armures de fer, suivies d'un grand nombre de pages, d'archers et d'arbalétriers à cheval; 1.500 chevaux-légers devaient faire le service d'éclaireurs et les reconnaissances.

De Lyon, cette armée alla, par différents chemins, se concentrer à Grenoble et à Briançon.

Mais au moment de franchir le pas de Suse, François I^{er} apprit que le passage était gardé par les Suisses et que Prosper Colonna, avec 700 cavaliers pontificaux, se tenait en embuscade aux environs de Saluces, « se flattant de prendre les Français comme pigeons en cage ».

PASSAGE DES ALPES (août 1515).

Cette prétention piqua l'amour-propre des capitaines français.

Un chasseur de chamois offrit de les guider à travers les défilés qui mènent d'Embrun à la source de la Stura, par la vallée de Barcelonnette.

Le roi fit faire la reconnaissance de ces défilés par le maréchal de Lautrec et par Pedro Navarro. Pour de tels hommes il n'y avait pas d'entreprise impossible; le sentier proposé fut déclaré praticable et Navarro se chargea d'y faire passer l'artillerie.

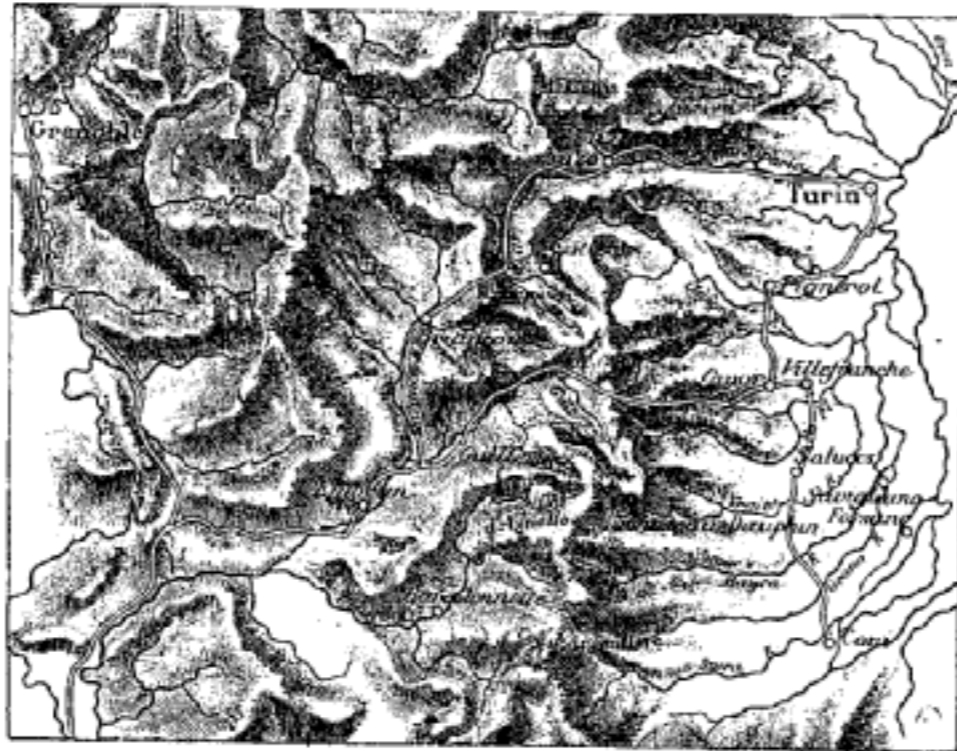
L'armée était divisée en 3 corps :

L'avant-garde avec les pionniers, sous le connétable de Bourbon;

La bataille, commandée par le roi :

L'arrière-garde, sous le duc d'Alençon.

Elle traversa la Durance à Embrun et se dirigea, par Guillestre, vers le col de l'Argentière, pour descendre dans le marquisat de Saluces.



Echelle au 1/500 000

Fig. 88.

Une colonne de cavalerie, commandée par le maréchal de La Palice, ayant avec lui Bayard, Aubigny, Montmorency et Humbercourt, couvrit le flanc gauche de l'armée du côté du pas de Susc et suivit, par Briançon, Sestrière et la Roque-Epervière, un sentier « où jamais cheval n'avait passé ».

En même temps, Aymar de Prie, débarqué à Gènes avec quelques troupes légères, enrôlait 4.000 bourgeois et tenait tête au détachement suisse qui opérait dans les Alpes liguriennes.

Le passage des Alpes par le col de l'Argentière fut un prodige d'audace et de persévérance. Depuis Annibal, on n'avait pas vu une armée jeter un pareil défi à la nature.

Pendant cinq jours, l'infanterie française, allemande ou gasconne se prodigua sous la direction de Pedro Navarro. Des ponts furent jetés sur les abîmes, la poudre fit sauter des rochers énormes; les soldats traînèrent leurs canons avec des câbles et les hissèrent de cime en cime; les trois corps principaux de l'armée se trouvèrent réunis, le 15 août, dans le marquisat de Saluces.

Le même jour, le détachement de La Palice surprénait dans Villefranche, sur le Pô supérieur, Prosper Colonna et ses 700 cavaliers italiens, qu'il obligeait à mettre bas les armes.

Ce coup d'audace déconcerta les Suisses; ils abandonnèrent leur camp de Suse, se retirèrent à Novare et de là à Milan.

LES SUISSES EN 1515

Le gros de l'armée française marcha de Turin à Verceil sans rencontrer de résistance.

Un corps de 8.000 hommes occupa toute la partie cispadane du Milanais, pendant qu'Alviano, posté à Lodi sur l'Adda, observait, avec 16.000 Vénitiens, les 20.000 Espagnols ou Italiens qui campaient sous les murs de Plaisance.

François 1^{er}, maître de Novare et de Pavie, essaya

d'acheter la retraite des Suisses, afin d'éviter à Milan les ravages d'un siège.

La négociation semblait facile. Les défenseurs du Saint-Siège n'avaient pas reçu la solde promise par le pape et par le roi d'Espagne; ils étaient mécontents et répondaient aux sermons frénétiques du cardinal de Sion :

— *Pas d'argent, pas de Suisses!*

Leurs capitaines, gagnés par les agents français, s'apprétaient déjà à évacuer la Lombardie, lorsqu'un nouveau corps de 20.000 montagnards, avides de pillage et de butin, descendit de Bellinzona. Les nouveaux venus criaient bien haut « que les lansquenets du roi n'oseraient pas les regarder en face et que les piques, les hallebardes et les épées à deux mains des vainqueurs de Novare auraient raison des gendarmes de France, c'est-à-dire des *lièvres armés* qui avaient tant joué de l'épéron à Guinegatte.

L'honneur français était en jeu; le roi et ses capitaines se préparèrent à combattre.

Ils vinrent prendre position à Melegnano (*Marignano*), sur le Lambro, afin de

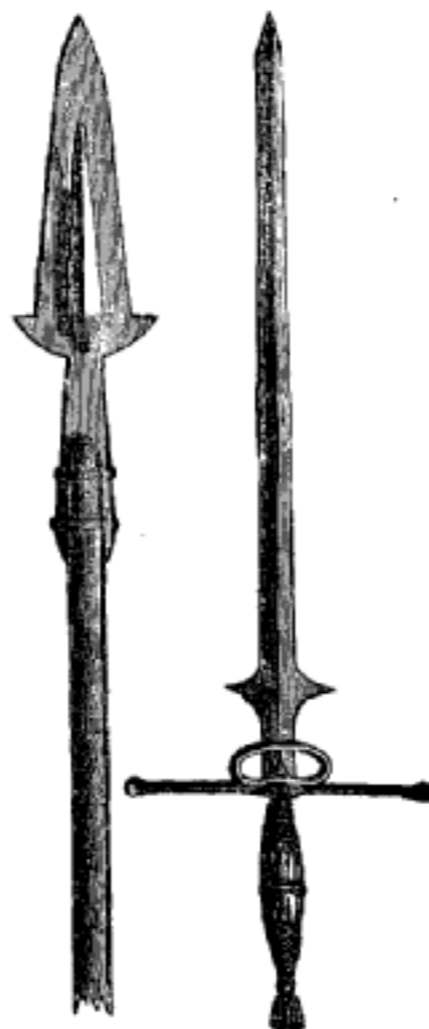


Fig. 89.

lorsqu'il entendit les trompettes sonner l'alarme dans le camp français.

Fleurange entra au même moment et lui apprit qu'étant allé escarmoucher aux portes de Milan en compagnie du comte de Sancerre, il avait vu 24.000 Suisses sortir de la ville avec 8 pièces de campagne et que cette armée, conduite par le cardinal de Sion, s'avancait, en trois colonnes, à l'attaque du camp royal.

Grâce à l'activité du connétable de Bourbon, des maréchaux de France et du grand maître de l'artillerie, les Français prirent promptement leurs dispositions défensives, pendant qu'Alviano s'éloignait, au galop de son cheval, pour aller chercher du renfort.

— Seigneur Barthélemy, lui avait dit le roi tout en revêtant son armure, je vous prie d'aller en diligence faire marcher votre armée et de venir le plus tôt que vous pourrez, soit de jour, soit de nuit, où je serai ; car vous voyez quelle affaire j'en ai ! (Fleurange.)

La bataille dura deux jours et, au dire du maréchal Jean-Jacques Trivulce, toutes celles qu'il avait vues dans sa longue carrière étaient jeux d'enfant au prix de celle-là.

François I^{er}, qui combattit pendant vingt-huit heures au premier rang comme général ou comme soldat, a adressé à sa mère Louise de Savoie un récit juvénile et coloré de ces deux journées mémorables. C'est pour l'histoire militaire une bonne fortune, dont nous profitons en citant la lettre tout entière.

Marignan (13 et 14 septembre 1515).

« Madame, afin que vous soyez bien informée du fait

» de notre bataille, je vous avise que hier, à une heure
 » après midi, notre guet, qui était sur les portes de
 » Milan, nous avertit que les Suisses se jetaient hors de
 » la ville pour nous venir combattre.

» Laquelle chose entendue, je tins nos lansquenets
 » en ordre, c'est à savoir en trois troupes : deux de neuf

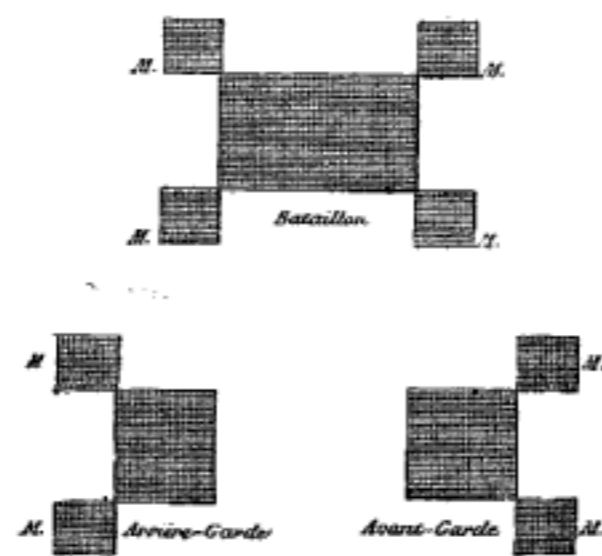


Fig. 91 1.

» mille hom-
 » mes et la
 » tierce d'en-
 » viron quatre
 » mille qu'on
 » appelle les
 » *enfants per-*
 » *lus* de Pierre
 » de Navarre,
 » sur le côté
 » des avenues,
 » avec les gens
 » de pied de
 » France et les
 » aventuriers.

» L'avenue par où venaient lesdits Suisses étant un
 » peu serrée, il fut impossible de placer nos gendarmes
 » comme en plein pays ; ce qui nous cuida mettre en
 » grand désordre.

» De ma bataille, j'étais à un trait d'arc des deux
 » troupes de ma gendarmerie ; à mon dos, mon frère
 » d'Alençon avec le demeurant de son arrière-garde et
 » notre artillerie sur les avenues.

» Les Suisses étaient en trois troupes : la première
 » de 10.000, la seconde de 8.000 et la tierce de 10.000 ;
 » je vous assure qu'ils venaient pour châtier un prince,
 » s'il n'eût été bien accompagné.

1. Formation de l'infanterie ; les enfants perdus, M., aux ailes.



Fig. 92.

» D'entrée de table qu'ils sentirent notre artillerie
» tirer, ils prirent le pays couvert.

» Le soleil commençait à coucher, de sorte que nous
» ne leur fimes pas grand mal pour l'heure avec notre
» artillerie. Je vous assure qu'il n'est pas possible
» de venir en plus grande fureur ni plus ardemment.

» Ils trouvèrent les gens de cheval de l'avant-garde
» par le côté, et lesdits hommes d'armes chargèrent
» bien et gaillardement. Le connétable, le maréchal
» de Chabannes, Himbercourt, Theligny, Pont de Rémy
» et autres qui étaient là furent reboutés sur leurs
» gens de pied.

» La grande poussière, aussi bien que la nuit qui ve-
» nait, empêchait qu'on se pût bien voir; il y eut
» quelque peu de désordre.

» Mais Dieu me fit la grâce de venir sur le côté de
» ceux qui les chassaient un peu chaudement, et il me
» sembla bon de les charger. (Fig. 92.)

» Je vous promets, Madame, que pour bien accom-
» pagnés et si gentils galants que soient les Suisses,
» deux cents hommes d'armes que nous étions en défi-
» mes bien quatre mille et les repoussâmes assez ru-
» dement, leur faisant jeter leurs piques et crier :
» — France !

» Laquelle chose donna haleine à nos gens. Avec
» ceux qui me parent suivre, nous allâmes trouver une
» autre bande de huit mille hommes, laquelle, à l'appro-
» cher, cuidions que fussent lansquenets, car la nuit
» était déjà bien noire. Toutefois quand on vint à leur
» crier : France ! je vous assure qu'ils nous jetè-
» rent cinq à six cents piques au nez, nous montrant
» bien qu'ils n'étaient pas nos amis.

» Nonobstant furent-ils chargés et remis en dedans
» de leurs tentes; de telle sorte qu'ils laissèrent de
» poursuivre les lansquenets.

» La nuit était noire, et n'eût été la lune qui aidait,
» nous eussions été bien empêchés de nous connaître
» l'un de l'autre.

» Je m'en allai jeter dans l'artillerie et là rallier
» cinq ou six cents hommes d'armes, de telle sorte que
» je tins ferme à la grosse bande des Suisses.

» Cependant mon frère le connétable rallia tous les
» piétons français et quelque nombre de gendarmerie,
» et fit une charge si rude qu'il en tailla cinq ou six
» mille en pièces et jeta cette bande dehors; et nous,
» par l'autre côté, fîmes jeter une volée d'artillerie à
» l'autre bande et aussitôt les chargeâmes, de sorte que
» nous les emportâmes et leurs fîmes repasser un gué
» qu'ils avaient gagné sur nous.

» Cela fait, nous ralliâmes nos gens et retournâmes
» à l'artillerie; mon frère le connétable alla sur l'autre
» coin du camp. Les Suisses se logèrent si près de nous
» qu'il n'y avait qu'un fossé entre deux.

» Toute la nuit nous demeurâmes à cheval, la lance
» au poing, l'armet à la tête, et nos lansquenets en
» ordre pour combattre.

» Pour ce que j'étais le plus près de nos ennemis, il
» m'a fallu faire le guet; de sorte qu'ils ne nous ont
» point surpris le matin.

» Il faut que vous entendiez que le combat du soir
» dura depuis les trois heures d'après-midi jusques
» entre onze heures et minuit que la lune nous
» faillit.

» On a fait une trentaine de belles charges, et croyez,
» Madame, que nous avons été vingt-huit heures à che-
» val, l'armet à la tête, sans boire ni manger.

» Au matin, une heure avant jour, nous primes
» place autre que la nôtre, laquelle sembla bonne au ca-
» pitaine des lansquenets; et j'ai mandé à mon frère le
» connétable pour soi tenir par l'autre avenue, et pa-

» reillement l'ai mandé à mon frère d'Alençon qui, au
» soir, n'avait pu venir.

» Dès le poin' du jour que nous pûmes voir, je me
» jetai hors du sort avec deux gentilshommes qui
» m'étaient demeurés du reste du combat, et j'envoyai



Fig. 93.

» quérir le grand maître, qui
» se vint joindre à moi avec
» environ cent hommes d'ar-
» mes.

» Cela fait, messieurs les
» Suisses se sont jetés en leur
» ordre pour essayer encore
» la fortune du combat.

» Comme ils marchaient
» hors de leur logis, je leur
» fis dresser une douzaine de
» coups de canon qui les pri-
» rent au pié, de sorte qu'au
» grand trot ils retournèrent
» en leur logis.

» Là, ils se mirent en trois
» bandes. Comme leur logis
» était fort et que nous ne
» les en pouvions chasser,
» ils me laissèrent à mon
» nez huit mille hommes et
» toute leur artillerie, et
» ils envoyèrent les autres

» deux bandes aux deux coins du camp : l'une à
» mon frère le connétable, l'autre à mon frère d'Alen-
» çon.

» Celle qui fut au connétable fut vertueusement *re-*
» *culée* par les aventuriers français de Pierre de Na-
» varre ; elle fut repoussée et taillée en grand nombre.
» Des Suisses, cinq ou six mille se rallièrent ; mais

» ils furent défaits par autant d'aventuriers, avec l'aide
 » du connétable qui se mêla parmi eux avec quelque
 » gendarmerie.

» A cette heure-là arriva Barthélemy Alviano, menant
 » la bande des Vénitiens gens de cheval qui, tous en-
 » semble, les taillèrent en pièces. Moi, j'étais vis-à-vis
 » les lansquenets de la grosse troupe; nous bombar-



Fig. 94.

» dions l'un et l'autre avec les Suisses; c'était à qui se
 » délogerait. Nous avons tenu butte huit heures à toute
 » l'artillerie des Suisses, laquelle, je vous assure, a fait
 » baisser beaucoup de têtes.

» A la fin, il se détacha de cette grosse bande qui
 » était vis-à-vis de moi, cinq mille hommes, lesquels
 » renversèrent quelque peu de nos gendarmes qui
 » chassaient les gens que mon frère d'Alençon avait
 » rompus.

» Ces cinq mille Suisses vinrent jusqu'aux lansque-

» nets, qui les recueillirent si bien à coups de hacque-
» bute, de lance et de trait, qu'il n'en réchappa la
» queue d'un; car tout le camp vint à la hâte vers
» ceux-là et se rallia sur eux.

» Après cela, nous fîmes semblant de marcher aux
» autres, lesquels se mirent en désordre, laissèrent
» leur artillerie et s'enfuirent à Milan.

» De vingt-huit mille Suisses qui là étaient venus,
» n'en réchappa que trois mille qui ne fussent morts ou
» pris : des nôtres, j'ai fait faire la revue et n'en trouve
» qu'environ quatre mille.

» Le tout je prends, tant d'un côté que d'un autre, à
» trente mille hommes.

» La bataille a été longue et a duré depuis hier, les
» trois heures d'après-midi jusques aujourd'hui deux
» heures, sans savoir qui avait perdu ou gagné, sans
» cesser de combattre ou de tirer l'artillerie, jour et
» nuit; et vous assure, Madame, que j'ai vu les lans-
» quenets mesurer la pique aux Suisses, la lance aux
» gendarmes, et ne dira-t-on plus que les gendarmes
» sont lièvres armés; car, sans point de faute, ce sont
» eux qui ont fait l'exécution; et ne penserai point
» mentir en disant que, *par cinq cents et par cinq cents*,
» il ait été fait plus de trente belles charges, avant que
» la bataille fût gagnée.

» Et tout bien débattu, depuis deux mille ans en ça,
» n'a point été vue si fière ni si cruelle bataille; ceux
» de Ravenne disent que ce ne fut au prix qu'un tier-
»celet.

» Le sénéchal d'Armagnac, avec son artillerie, peut
» bien oser dire qu'il a été cause en partie du gain de
» la bataille, car jamais homme n'en servit mieux et,
» Dieu merci! tout fait bonne chère.

» Je commencerai par moi et mon frère le connéta-
» ble, par MM. de Vendôme, de Saint-Pol, de Guise, le

» maréchal de Chabannes, le grand maître M. de Lon-
 » gueville. Il n'est mort de gens de renom qu'Himber-
 » court et Bussy, qui est à l'extrémité ; et c'est grand
 » dommage de ces deux personnages.

» Il est mort quelques gentilshommes de ma maison,
 » que vous saurez bien sans que je vous le récrive. Le
 » prince de Talmont est fort blessé, et vous veux assu-
 » rer que mon frère le connétable et M. de Saint-Pol
 » ont aussi bien rompu bois que gentilshommes de la
 » compagnie, quels qu'ils soient. Je parle des gens
 » comme celui qui a vu.

» Écrit au camp de Sainte-Brigitte, le vendredi qua-
 » torzième jour de septembre 1515.

» FRANÇOIS. »

En résumé, c'est à l'artillerie et surtout à la gendarmerie que François I^{er} attribue sa victoire.

Il a raison. Les lansquenets, abusés par le mot *trahison* qui a couru dans leurs rangs, ont reculé devant les Suisses ; il a fallu, pour les rassurer que le roi chargeât plusieurs fois en personne, à la tête de sa maison. Cependant ces braves lansquenets, des bords du Rhin pour la plupart (Français de cœur, parmi lesquels les Alsaciens d'aujourd'hui comptent plus d'un ancêtre), ont vaillamment réparé leur premier échec. Pendant la terrible veillée de cette nuit sanglante, ils sont venus, un à un, se rallier autour de leurs enseignes, près du canon sur lequel le roi s'était endormi et, au matin, c'est par une charge générale qu'ils ont préparé la victoire.

Les avenues que suivaient les trois colonnes suisses offraient à l'artillerie française un but facile ; mais la gendarmerie ne pouvant se déployer en haie comme à l'ordinaire, chargea par escadrons de cinq cents et renouvela plus de trente fois ses charges meurtrières !

Le souvenir de Guinegatte et le terrible surnom de

lières armés lui firent braver toutes les fatigues. Le premier jour, elle chargea jusqu'à minuit; le reste de la nuit, elle fit le guet, à cheval, la lance au poing; le lendemain elle recommença sans relâche, jusqu'à l'arrivée du renfort promis par Alviano.



Fig. 95 1.

sura le premier rang à l'armée française, au début de la grande querelle européenne où le roi l'avait engagée.

François I^{er} avait noblement gagné ses éperons sur

1. Portrait authentique de Bayard, conservé à la bibliothèque de Grenoble.

C'est ce renfort qui obligea les Suisses à la retraite. Sans le dévouement et la promptitude d'Alviano, sans sa *cavalcade* hardie, qui menaça inopinément le flanc gauche des Suisses, les deux sanglantes journées n'auraient peut-être pas eu de résultat décisif.

Ce fut, au contraire, une éclatante victoire qui as-

le champ de bataille : c'est sur le champ de bataille qu'il voulut se faire armer chevalier de la main de Bayard.

Au point de vue tactique, Marignan est le dernier grand jour de la lance et de l'armure de fer ; désormais le canon de campagne va devenir *ultima ratio regum* ; mais cette bataille de géants mérite bien la place d'honneur qu'elle a prise, entre Bouvines et Rocroy, dans les fastes de la monarchie française.

LA RENTRÉE A MILAN

Après avoir vaincu les Suisses, François I^{er} les prit à sa solde pour une rente annuelle de 700.000 livres et, pendant trois siècles, ils restèrent les fidèles alliés de la monarchie française.

Charles-Quint avait conquis le Milanais ; Bayard était mort en le défendant contre le connétable de Bourbon, passé à l'ennemi.

*François I^{er} voulut venger Bayard et rentrer dans Milan ; le souvenir de Marignan exaltait le roi chevalier.

Précédé d'une forte avant-garde conduite par La Palice, il franchit le pas de Suse « et marcha droit à Milan, sans nulle part s'arrêter ». Il voulait y devancer l'armée impériale, qui se dirigeait, à marches forcées, des Alpes liguriennes sur Pavie, par le Montferrat.

Le vice-roi de Naples, Jean de Lannoy, laissant Antonio de Leyva à Pavie avec 1.200 Espagnols et 6.000 lansquenets, entra à Milan le jour même où les Français atteignaient Vigevano. Il trouva les remparts et les bastions ruinés et les citadins peu désireux de soutenir un nouveau siège. Aussi, quand le marquis de Saluces et La Trémoille se présentèrent devant Milan, à la porte de Verceil, Lannoy en sortit par la porte de Rome (26 octobre).

Avant de faire son entrée dans la capitale de la Lombardie, François I^{er} voulut prendre Pavie.

Il vint établir son camp devant cette ville, le 28 octobre 1524.

« Il logea le maréchal de Chabannes, avec l'avant-garde, vers le château, du côté du Tessin; lui-même s'établit, avec la *bataille*, à l'abbaye de San Lanfano, assez près de la ville; puis il envoya le maréchal de Montmorency, avec 3.000 lansquenets, 2.000 Italiens, 1.000 Corses et 200 hommes d'armes, passer le Tessin et se loger dans le faubourg de l'île Saint-Antoine.

» Pour gagner ce faubourg, Montmorency fut contraint de battre une tour qui était sur le pont. L'ayant gagnée, il la fit réparer et garder, après avoir pendu ceux qu'il trouva dedans, *pour avoir été si outrageux de vouloir garder un tel poutailier à l'encontre d'une armée française.*

» Les logements pris, le roi fit faire les approches et mettre son artillerie en batterie; laquelle, après quelques journées, fit une brèche, mais non raisonnable. Toutefois on donna l'assaut pour tâter l'opinion de ceux de dedans.

» Nos gens, étant allés jusqu'au haut de la brèche, pensèrent la ville gagnée; mais il advint autrement, car ils trouvèrent par dedans de larges et profondes tranchées bien flanquées; les maisons voisines de ces tranchées étaient percées bien à propos et pourvues d'arquebuserie. Ce qui fut cause que nos gens, après avoir longtemps combattu sur le haut de la brèche, furent contraints de se retirer. »

La résistance d'Antonio de Leyva, « un des plus grands capitaines que l'Empereur ait eus », donna à Lannoy, à Pescaire et à Bourbon le temps de réunir à Lodi une armée de 700 lances, de 500 cheveu-légers et

de 18.000 hommes de pied allemands, espagnols, basques ou italiens.

Au lieu de concentrer toutes ses forces pour marcher contre cette armée, le roi se laissa persuader par le pape Clément VII d'envoyer, sous Stuart d'Aubigny, un corps important à la conquête du royaume de Naples. Il ne resta devant Pavie que 800 lances, la grosse artillerie et moins de 13.000 hommes de pied.

Le siège, transformé en blocus, durait depuis plus de 4 mois, lorsque, le 20 février 1525, 8.000 fantassins grisons ou italiens désertèrent les enseignes françaises.

Les généraux de l'Empereur profitèrent de cette occasion pour engager une bataille décisive.

« Les vieux capitaines du conseil du roi n'étaient pas d'avis d'accepter le choc d'une armée supérieure, avec



Fig. 96.

une place forte à dos ; ils voulaient lever le siège et se retirer à Milan jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de France, mais François 1^{er} refusa de reculer devant Bourbon, le rebelle et le traître. »

Pavie (24 février 1525).

L'amiral Bonnivet, sénéchal de la maison du Roi, en transporta le quartier de San Lanfano aux portes mêmes

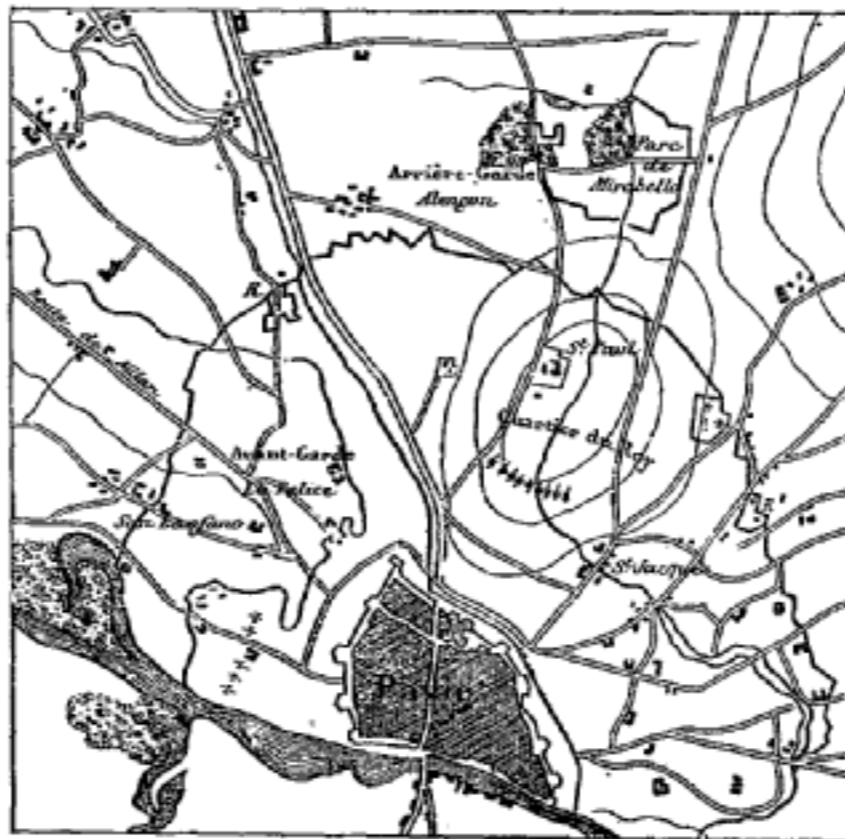


Fig. 97.

de Pavie, sur le bord du Tessin, au débouché de la route de Lodi, par laquelle on attendait l'ennemi.

L'avant-garde s'établit dans l'espace compris entre le Tessin et la route de Milan ;

Le corps de bataille, entre les monastères de Saint-

Paul et de Saint-Jacques, dans une position dominante située au sud du parc de Mirabello.

Dans ce parc, *réduit* des lignes françaises, campait le duc d'Alençon avec les 500 cheveu-légers de l'arrière-garde.

On ne pouvait secourir Pavie au nord qu'en renversant les murailles du parc de Mirabello et qu'en prenant d'assaut les redoutes (R), que le grand maître de l'artillerie Galiot de Genoilhac avait fait construire, de distance en distance, pour flanquer les lignes de contrevallation. Ces redoutes étaient armées de grosses pièces de position, bien remparées et séparées par des gabions (Fig. 96).

Ce fut cependant de ce côté que les généraux ennemis dirigèrent leur attaque; mais, afin de donner le change à l'armée française, ils l'inquiétèrent par des escarmouches continuelles du côté du Tessin.

Dans la nuit du 23 au 24 février, tous les soldats de l'armée impériale prirent une chemise blanche par-dessus leurs armes pour se distinguer des Français et se formèrent en bataille.

« Le marquis del Guasto, avec l'avant-garde, s'avança silencieusement jusqu'aux murailles du parc; des maçons, mêlés aux soldats, en abattirent 50 toises, sans que le duc d'Alençon ni ses gens se fussent réveillés au bruit des pioches et de l'éboulement.

» Au point du jour, 3.000 arquebusiers, accompagnés de quelques cheveu-légers, entrèrent par cette large brèche dans le parc de Mirabello; ils furent bientôt suivis de 4.000 lansquenets ou Espagnols des vieilles bandes, mêlés ensemble, après lesquels marchaient un bataillon d'Espagnols et deux de lansquenets, ayant deux grosses troupes de gendarmerie sur les ailes. »

Cette colonne, laissant à gauche le quartier du Roi, « que les généraux ennemis trouvaient trop avantageux pour l'assaillir », se dirigea silencieusement vers Pavie.

Mais Galiot de Genouillac et ses canonniers faisaient meilleure garde que le duc d'Alençon. Une formidable bordée de l'artillerie des redoutes réveilla subitement le camp français. Les gros canons firent, coup sur coup, de larges trouées dans les bataillons ennemis, « de sorte que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler ».

La brèche fut criblée et devint inaccessible; alors les lansquenets de Bourbon et les Espagnols du vice-roi de Naples se mirent à courir à la débandade pour chercher un refuge derrière les rampes du vallon de Saint-Paul.

Malheureusement, à la vue du désordre de l'ennemi, le roi, « bouillant de courage et d'ardeur de combattre, s'élança en dehors des lignes à la tête de sa maison et masqua l'artillerie, qui ne put plus jouer; ce dont M. Galiot cuida désespérer ».

François 1^{er} ne savait, pas plus que Philippe de Valois ou Jean le Bon, contenir, en face de l'ennemi, son ardeur chevaleresque.

L'infanterie d'élite du marquis del Guasto fit volte-face à l'approche de la gendarmerie française et soutint bravement son premier choc, pendant que Bourbon et Pescaire étendaient leur ligne de bataille de manière à déborder les Français.

Cependant, au premier coup de canon, le maréchal de La Palice avait quitté son quartier de San Lanfano pour venir se placer, avec la gendarmerie et les bandes françaises qui composaient l'avant-garde, à la droite du corps de bataille, où il restait encore 4 à 5.000 lansquenets, débris des vieilles bandes noires de

la Gueldre et de la Westphalie, habituées à combattre sous la bannière de France et mises au ban de l'empire par Charles-Quint.

Le duc d'Alençon avait évacué en toute hâte le parc de Mirabello, et la cavalerie de l'arrière-garde s'était ralliée en arrière des Suisses, qui formaient l'aile gauche de la ligne de bataille.

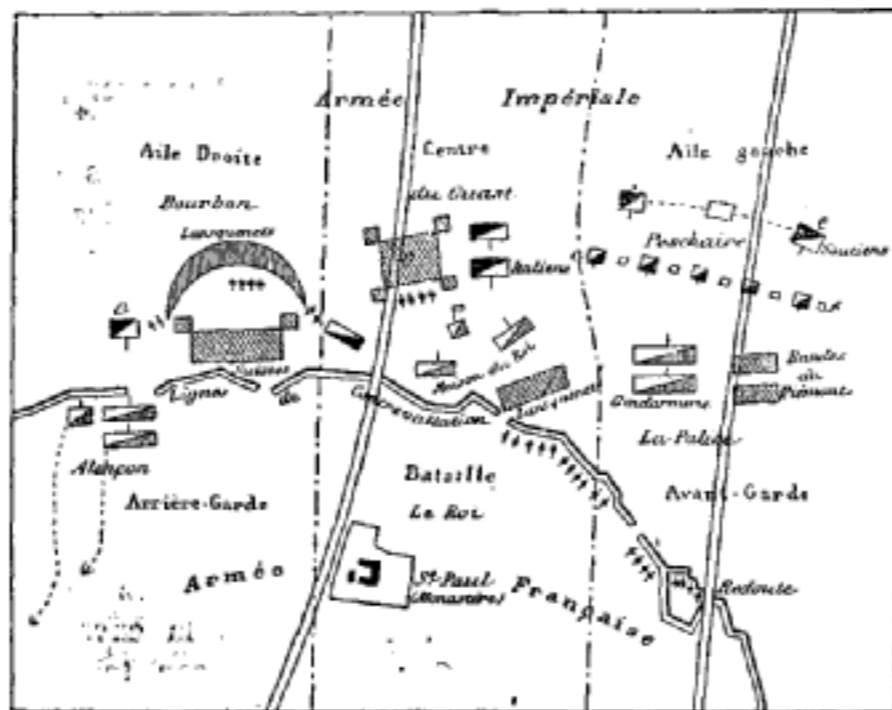


Fig 98.

Bourbon, à la tête des 12.000 lansquenets du colonel Frensborg, attaqua furieusement les Suisses. Les gros bataillons allemands, précédés par leur artillerie et flanqués par de la cavalerie, se formèrent en croissant et enserrèrent, comme dans une tenaille, la lourde redoute helvétique qui, après une courte résistance, se retira derrière les retranchements.

Le roi avait enfoncé successivement l'escadron italien et les 300 gendarmes francs-comtois qui lui faisaient

face; il croyait déjà tenir la victoire, quand il fut assailli par le marquis de Pescaire.

Cet habile capitaine avait intercalé par petits pelotons (4), entre les escadrons de la cavalerie espagnole et allemande, 1.500 arquebusiers basques, les plus ingambes de son infanterie, dressés de longue main à

cette manière de combattre renouvelée d'Arioviste et de César. Des soutiens compacts d'infanterie et de cavalerie suivaient sa première ligne à petite distance.

Les balles de deux onces des arquebusiers traversaient les armures les mieux trempées; les hommes d'armes de France tombèrent, l'un après l'autre, sans pouvoir atteindre les tirailleurs agiles qui allaient recharger leurs arquebuses derrière les escadrons.

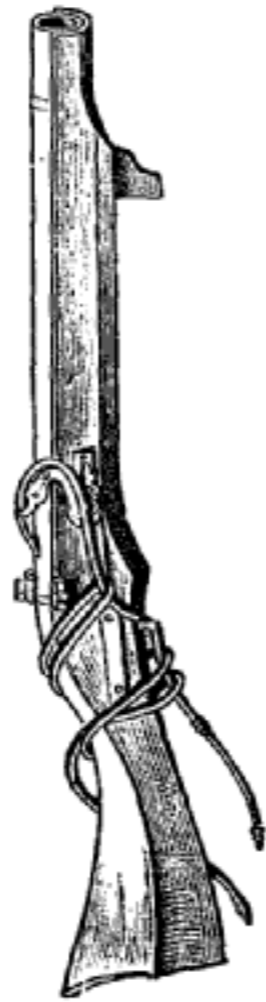


Fig. 99.

Le roi, pour diminuer les pertes, fit déployer les compagnies de sa maison; mais alors la cavalerie espagnole chargea à son tour; la mêlée devint générale et, au milieu des joutes individuelles de ces deux cavaleries d'élite, les tireurs basques ajustèrent, presque à bout portant, les grands seigneurs de France, signalés à leurs coups par des cottes d'armes bariolées.

Au même moment, La Palice, avec la gendarmerie de l'aile droite, enfonçait deux fois la cavalerie italienne; mais, assailli de tous côtés par les lansquenets victo-

rieux de Bourbon et par l'infanterie espagnole du marquis del Guasto. pris à dos par la garnison de Pavie, le grand maréchal de France tomba sous son cheval et fut pris. Un lâche le tua d'un coup d'arquebuse.

La Trémoille, Louis d'Ars, le maréchal de Foix-Lescun, Suffolk *Rose blanche* et François de Lorraine avaient été tués aux côtés du roi.

Cependant Pescaire était blessé et Lannoy avait tourné le dos ; la cavalerie du duc d'Alençon était intacte, et les Suisses, ralliés derrière les lignes, pouvaient encore tenter un effort décisif.

Mais, en apprenant la défaite de l'aile droite, le duc d'Alençon tourna bride dans la direction de Milan et s'enfuit avec ses cheveu-légers.

Les Suisses restèrent sourds aux prières de leur chef Jean de Diesbach, de Berne, et prirent aussi la route de Milan. Diesbach désespéré se jeta, presque seul, dans la mêlée pour y trouver une fin glorieuse.

La bataille était perdue. François I^{er}, blessé à la jambe et entouré de tous côtés, se défendait encore avec sa grande épée, lorsque son cheval, frappé à mort, se renversa sur lui.

Le vice-roi de Naples, revenu sur le champ de bataille à la nouvelle de ce retour de fortune inattendu, reçut, en fléchissant le genou, l'épée sanglante du noble roi vaincu.

Nous avons lu le récit du vainqueur de Marignan ; voici la lettre du vaincu de Pavie :

« Madame, pour vous faire savoir comment se porte
» le reste de mon infortune, de toutes choses il ne m'est
» demeuré que l'honneur et la vie qui est sauvée. Et

» pour ce que, en votre adversité, cette nouvelle
 » vous fera un peu de réconfort, j'ai prié qu'on me
 » laissât vous écrire cette lettre (ce que l'on m'a aisé-
 » ment accordé), vous suppliant de vouloir prendre



Fig. 100.

» l'extrémité de
 » vous-même, en
 » usant de votre ac-
 » coutumée pru-
 » dence, car j'ai l'es-
 » pérance, à la fin,
 » que Dieu ne m'a-
 » bandonnera point;
 » vous recomman-
 » dant vos petits-
 » enfants et les
 » miens, et vous
 » suppliant de faire
 » donner passage au
 » porteur de cette
 » lettre pour aller
 » et retourner en
 » Espagne, car il va

» devers l'Empereur pour savoir comme il voudra que
 » je sois traité. »

Le même connétable de Bourbon qui avait partagé la gloire de Marignan avait la honte d'être le vainqueur de Pavie !

CHAPITRE XIII

LES LEÇONS DE PAVIE

Légions provinciales et vieilles bandes. — L'invasion en 1536. — Les capitaines de Piémont. — Cérisoles (1544). — La paix de Crespy.

LÉGIIONS PROVINCIALES ET VIEILLES BANDES

Au retour de sa prison de Madrid, François I^{er} envoya, en 1527, le maréchal de Lautrec avec une armée en Lombardie. Les Italiens acclamèrent les Français, et le maréchal, après quelques succès dans la vallée du Pô, s'aventura jusqu'à Naples, dont il entreprit le siège. Mais, le 5 août, la peste et la famine l'obligèrent à la retraite.

En 1529, la paix de Cambrai livra encore une fois l'Italie à Charles-Quint.

A cette paix succéda une trêve de six ans, pendant laquelle les deux rivaux se préparèrent à recommencer la lutte, en perfectionnant dans leurs Etats l'armement et les institutions militaires.

Le roi chevalier réorganisa sa cavalerie; il fixa à 100 hommes d'armes et 150 archers l'effectif des *compagnies de gendarmerie* et augmenta le nombre de ses *compagnies de cheval-légers*, d'*estradiots* et d'*arquebusiers* à cheval. Pour l'infanterie, il en revint à la milice des

francs-archers, d'après cette maxime de Louis XI « qu'il vaut mieux apprendre aux siens l'usage des armes que de solder des étrangers pour vous servir ».

L'édit du 24 juillet 1534 créa sept *légions provinciales*, levées en Normandie, Bretagne, Picardie, Bourgogne, Champagne et Nivernais, Dauphiné, Provence, Lyonnais et Auvergne, Languedoc, Guyenne.

Chaque légion comprenait 6.000 hommes de pied, armés et équipés aux frais du roi; 1200 étaient *arquebusiers*, les autres, *piquiers* ou *hallebardiers*.

La légion était divisée en *bandes* de 1.000 hommes, commandées chacune par un *capitaine*; elle avait pour chef l'un de ces capitaines, désigné par le roi et qui prenait le titre de *colonel*. Le colonel était assisté d'un *mestre de camp* (chef d'état-major), d'un *sergent-major*, instructeur général de la légion, et d'un *prévôt*, conservateur de la discipline. Il avait un aumônier, un médecin, un chirurgien, un apothicaire, un poudrier et un armurier.

Le colonel nommait à tous les grades et emplois de la légion; les cadres de la bande comprenaient, en dehors du capitaine, six chefs ou *membres*, savoir: deux *lieutenants*, dirigeant 500 hommes chacun, et quatre *porte-enseignes*;

Quatorze *officiers*: dix *centeniers* ou *caporaux*, commandant

100 hommes chacun, et quatre *sourriers* chargés des vivres et des logements;

Quarante *caps d'escadre*, chefs de 25 hommes;



Fig. 101.

Quatre tambourins et deux fifres.

Six sergents instructeurs, pris dans les bandes de Picardie ou de Piémont, « devaient ranger les légionnaires, faire serrer les rangs et rester en serre-files, la pertuisane à la main, pour assurer l'ordre dans les manœuvres » (Fig. 101).

Le légionnaire qui se distinguait avait droit à un anneau d'or et pouvait parvenir, par degrés, jusqu'au grade de lieutenant, qui conférait la noblesse.

Pour le combat, les piquiers et les hallebardiers se formaient en carrés massifs de 4.500 hommes; les flancs de ces carrés étaient protégés par deux colonnes profondes d'arquebusiers. Cent arquebusiers, répartis en cinq escadres, étaient envoyés en avant pour soutenir l'escarmouche; une des escadres restait en arrière des quatre autres, sans tirer, pour les remplacer au besoin.

Cette formation, qu'on appela jusqu'au règne de Louis XIII, *carré d'hommes* ou *carré de terrain*, selon que les rangs ou les files étaient plus ou moins serrés ou espacés, fut un fâcheux retour à la phalange macédonienne; le canon y fit des brèches profondes et les batailles devinrent plus meurtrières que jamais.



Fig. 102.

Les légions avaient pour principale mission la défense du territoire ; le roi conserva pour les expéditions lointaines les vieilles bandes de *routiers* de Piémont ou de Picardie.

L'institution de la milice provinciale eut au moins l'avantage de stimuler l'amour-propre de ces aventuriers aguerris, qui refusaient « de tenir ni réputer pour gens de guerre les légionnaires, sortis du labourage pour s'affranchir des tailles en servant le Roy quatre ou cinq mois seulement ».

L'INVASION DE 1536

En juillet 1536, Charles-Quint envahit la Provence, qu'il appelait « son royaume d'Arles ». Le grand maître de France, Anne de Montmorency, qui lui fut opposé, mit garnison dans les deux places les plus importantes, Marseille et Arles, et prit position devant Avignon, dans un camp « bien remparé » où il avait accumulé les vivres et les munitions.

François I^{er} amena de Lyon une seconde armée qui campa sous les murs de Valence ; toutes les autres places furent démantelées. Les Provençaux en état de porter les armes reçurent l'ordre de rejoindre l'armée ; les autres durent se réfugier dans les montagnes, avec femmes, enfants et troupeaux. Les vivres qu'on ne put pas emporter furent détruits ; les moulins et les fours furent brûlés, les puits comblés.

Charles-Quint, décontenancé par cette dévastation méthodique qui transformait la Provence en désert, assiégea Marseille et Arles, dans l'espoir que François I^{er} et Montmorency quitteraient leurs camps retranchés pour secourir les villes investies. Il n'en fut rien et les garnisons firent une résistance si énergique que l'Empereur fut obligé de lever les deux sièges (14 septembre).

Il voulut alors remonter le Rhône jusqu'à Avignon; mais Montmorency permit à la vaillante noblesse, qu'irritait cette tactique de temporisation, d'aller « faire l'escarmouche » contre les Impériaux; et aussitôt une nuée de partisans coupa leurs colonnes, enleva leurs convois et détruisit les détachements isolés.

Deux mois après son entrée en Provence, Charles-Quint dut s'en retourner, laissant dans son prétendu royaume d'Arles plus de la moitié de son armée, détruite par la famine et par les maladies.

Si Montmorency avait pris vigoureusement l'offensive, la revanche de Pavie était assurée et l'orgueilleux Empereur aurait vu s'effondrer dans les plaines arides de la Crau la formidable puissance de la maison d'Autriche. Mais l'opiniâtreté du nouveau Fabius n'était pas du génie; au lieu de monter à cheval, il déclara sentencieusement « qu'il fallait faire un pont d'or à l'envahisseur qui se retirait, et qu'il valait mieux laisser fuir le lion que d'affronter son désespoir ».

La retraite de Charles-Quint n'en fut pas moins un désastre, grâce au patriotisme des Provençaux.

« Journellement, raconte Martin du Bellay, il était donné fâcherie aux Impériaux par les paysans, qui s'étaient armés des armes laissées par les malades et par les mourants. Lesdits paysans avaient assiégé tous les passages et détroits des chemins, démoli les ponts qui étaient sur les torrents alors impétueux, dont les ennemis se trouvaient fort travaillés.

» L'Empereur, ce voyant, fit assembler force pionniers pour rhâbiller les passages et fit recueillir, au mieux qu'il put, et mettre entre l'avant-garde et l'arrière-garde tous les malades et blessés, afin de les sauver; mais il ne sut y mettre tel ordre que, de jour en jour, il n'en demeurât grand nombre, des plus faibles, au long des rochers, pour attendre là que les paysans, irrités d'ire

et de courroux à l'encontre d'eux, les achevassent de tuer et les missent hors de la misère où ils étaient. Pour soutenir lesdits paysans, furent envoyés les chevaliers légers, lesquels serraient les ennemis de si près, qu'ils souffrirent beaucoup de la faim, parce que c'était pour eux chose malaisée que de se mettre aucunement hors



Fig. 103.

du chemin pour fourrager. De manière que, depuis Aix jusqu'à Fréjus, tous les chemins étaient jonchés de morts et de malades, de harnais, lances, piques, arquebuses et autres armes, et de chevaux abandonnés qui ne se pouvaient soutenir. Hommes et chevaux étaient tous massés en un tas, les uns parmi les autres, tant de

côté que de travers, les mourants pêle-mêle avec les morts, rendant un spectacle si horrible et piteux qu'il était misérable même pour les plus obstinés ennemis. Je parle de ce que j'ai vu, attendu le travail que j'ai pris à cette poursuite avec ma compagnie, et pareillement le seigneur Paul de Céri et le comte de Tende; tellement qu'à mon retour à Marseille, je demurai quinze jours sans pouvoir remonter à cheval. »

Charles-Quint alla s'embarquer à Gènes. Le marquis del Guasto, chargé de répartir les débris des troupes impériales dans les garnisons du Milanais, laissa les Français, restés maîtres de Turin, réoccuper les places les plus importantes du Piémont.

Au Nord, l'armée impériale des Pays-Bas, sous le commandement du comte de Nassau, qui devait conquérir la Picardie, avait été arrêtée devant Péronne, bravement défendue par le maréchal de Fleurange.

La noblesse de l'arrière-ban ayant pris les armes, le duc Claude de Guise avait improvisé la résistance sur les frontières de Champagne, pendant que le cardinal Du Bellay, lieutenant du roi dans sa capitale, organisait la défense de Paris. « Il y dressa deux régiments, l'un d'écoliers de



Fig. 104.

l'Université, l'autre de moines qui, au nombre de 10 à 12.000, devinrent un bon corps de ville pour faire guerre et défense. » (Brantôme.)

Le comte de Nassau reprit le chemin des Pays-Bas, le jour même où Charles-Quint levait le siège d'Aix.

L'armée allemande réunie sur le Rhin s'était dissoute sans agir, et les paysans du Languedoc avaient rivalisé de patriotisme avec les Provençaux pour tenir tête aux incursions des garnisons espagnoles du Roussillon.

Sur mer, les vaillants corsaires normands ou bretons, en donnant la chasse aux galions revenus du Pérou, avaient pris à l'Empereur plus de 200.000 écus d'or.

L'année 1536 se terminait à l'honneur des armes françaises et le prisonnier de Pavie, redevenu le vainqueur de Marignan, pouvait rester le Roi de la Renaissance.

LES CAPITAINES DE PIÉMONT

Les dix dernières années du règne de François I^{er} appartiennent aux lettres, aux arts, aux intrigues politiques ou aux persécutions religieuses plutôt qu'à l'art de la guerre.

Néanmoins la tactique française fit, pendant cette période, des progrès importants, grâce à des capitaines habiles comme Guillaume de Langey, Guignes de Boutières, Pierre Strozzi, Martin du Bellay, Ludovic de Birague, Blaise de Montluc et tant d'autres qui, sans argent, presque sans soldats, maintinrent bravement en Piémont les enseignes françaises. Aussi raconterons-nous en détail la victoire de Cérisoles, gagnée par l'armée d'Italie et qui résume tous les progrès tactiques accomplis pendant ce long règne militaire.

François de Bourbon, comte d'Enghien, lieutenant général de François I^{er} en Italie, assiégeait Carignan,

avec une armée de 14.000 hommes, lorsque le marquis del Guasto vint lui offrir la bataille.

D'après le plan d'invasion convenu entre l'Empereur et le roi d'Angleterre, le marquis avait à s'emparer de la vallée d'Aoste, pour marcher sur Lyon par la Savoie et la Bresse, pendant que Charles-Quint envahirait la Champagne et Henri VIII la Picardie. Les trois armées devaient ensuite se réunir sous les murs de Paris.

L'élite de l'infanterie française était en Piémont et il ne restait sur les frontières menacées que « gens nouveaux et légionnaires ». Le Conseil du roi voulait rappeler le comte d'Enghien ou au moins lui défendre de livrer bataille ; mais le capitaine Montluc, au nom de l'armée d'Italie, vint supplier François I^{er} de consentir à cette bataille. Il entraîna le Conseil par son éloquence martiale, fit partager au roi son ardeur « et obtint congé de combattre ».

Cérisoles (11 avril 1544).

La rencontre eut lieu, le lundi de Pâques, dans la plaine ondulée et marécageuse située entre Cérisoles et Sommariva. (Fig. 105.)

L'armée française, « ordonnée en trois corps, avant-garde, bataille et arrière-garde, » se déploya face au sud-est, parallèlement à la grand'route de Pignerol à Alexandrie. Elle couvrait le pont des Sablons, sur le Pô, que le marquis del Guasto voulait franchir pour pénétrer dans le pays de Saluces.

L'*avant-garde*, sous le seigneur de Boutières, se composait de 80 hommes d'armes, de 640 cheval-légers, de 4.800 hommes de pied des vieilles bandes françaises et des 4.000 Suisses de M. de Saint-Julien ; elle avait 8 pièces de campagne, conduites par M. de Gaillac.

La *bataille* comprenait le reste de la gendarmerie de

France et 150 cheval-légers. Sous la cornette du comte d'Enghien (E) se groupaient une centaine de volontaires des meilleures familles du royaume; « ils avaient passé les Alpes pour servir le Roi de leur épée et de leur argent; et ce fut un grand secours, car la solde était en retard et les Suisses ne consentaient à se battre qu'à la condition d'avoir été payés ».

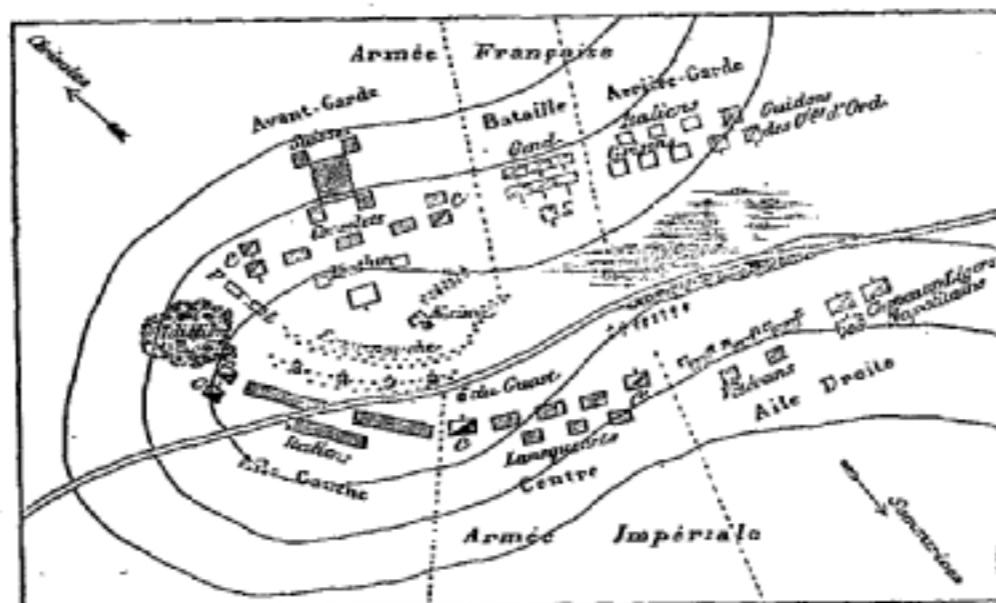


Fig. 105.

A l'arrière-garde, le seigneur de Dampierre disposait de tous les archers à cheval des compagnies d'ordonnance, de 3.000 hommes de pied du comté de Gruyères, de 3.000 Italiens et de 8 canons. (Fig. 106.)

800 arquebusiers avaient été donnés à Montluc pour faire le service d'enfants perdus.

« Martin du Bellay, gouverneur de Turin, était chargé d'aller de la bataille à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, afin de faire marcher nos gens selon que l'ennemi se gouvernerait. »

L'armée impériale venait de Sommariva, « en trois gros bataillons de gens de pied, ayant chacun leur *aile de cavalerie* ».

Le premier bataillon, commandé par le prince de Salerne et composé de 7.000 piétons italiens, flanqués par 700 *lanciers* florentins, se heurta, dès sept heures du matin, aux enfants perdus de Montluc, sur un coteau boisé qui couvrait l'aile droite de l'armée française.

Le marquis del Guasto ordonna au prince de Salerne d'arrêter sa marche et fit engager l'escarmouche par l'arquebuserie espagnole, pour donner au reste de ses troupes le temps d'entrer en ligne.

Le corps italien devint son *aile*

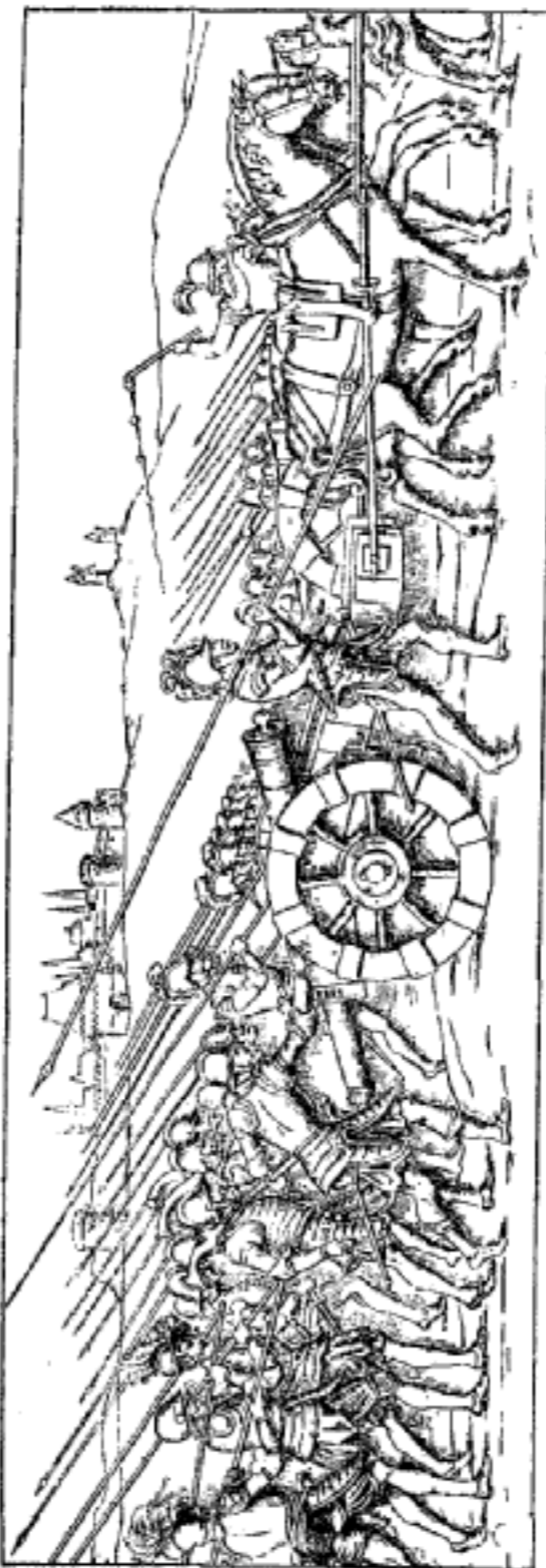


Fig. 100.

gauche. Au *centre*, il mit 10.000 lansquenets, dirigés par Alisprand de Madruce, et, à *l'aile droite*, sous Ramon de Cardona, 6.000 vieux soldats espagnols ou allemands, qui avaient fait ensemble les expéditions de Tunis et d'Alger.

Les cheval-légers espagnols, allemands ou napolitains, flanquaient l'infanterie.

Le marquis concentra toute son artillerie dans l'intervalle qui séparait les lansquenets des vétérans de l'aile droite. 20 pièces de canon furent placées au-dessus de la route, « en un lieu si avantageux que nos gens ne pouvaient marcher à elles sans être tirés de haut en bas ».

L'artillerie de l'arrière-garde française fut contrainte de déloger; son commissaire, M. de Mailly, alla renforcer la batterie de l'avant-garde, au sommet du coteau boisé de l'aile droite.

« L'escarmouche, entretenue par 4 ou 5.000 arquebusiers tant d'un côté que de l'autre, dura l'espace de 4 ou 5 heures, pendant lesquelles Italiens et Espagnols tâchèrent de venir gagner le flanc de nos batailles, comme ils avaient fait à Pavie. » Mais l'habileté de Montluc, la ferme attitude des bandes françaises et une charge heureuse du comte d'Enguien déjouèrent les plans du marquis del Guasto.

Il y avait sur le coteau une maisonnette, en arrière de laquelle Montluc avait disposé en échiquier (avec 200 pas d'intervalle entre elles), trois troupes d'enfants perdus, précédées par des tirailleurs.

Les arquebusiers espagnols, soutenus par les lanciers de Florence (*P L*, fig. 105), enlevèrent la maisonnette après quatre heures de combat. Mais un renfort de 85 salades, tous lanciers, permit à Montluc de reprendre ce poste et de rejeter, par un brusque retour offensif, arquebusiers et Florentins sur l'infanterie du prince de Sa-

lerne, qui était demeurée immobile pendant cette longue escarmouche.

Il était près de midi; le marquis del Guasto, voyant ses arquebusiers reculer, dirigea une violente canonnade contre la position française et donna le signal d'une attaque générale sur toute la ligne de son armée.



Fig. 167.

Les 10.000 lansquenets devaient assaillir les Suisses, qui n'étaient que 4.000, pendant que les vétérans de Ramon de Cardona achèveraient la déroute des Gruyens de M. de Dampierre, lesquels, « étonnés avant d'avoir combattu, se fussent enfuis sans coup férir, si le comte

d'Enghien ne s'était tenu à leurs côtés avec la gendarmerie et la noblesse volontaire ».

Les corselets (piquiers et haliebardiens) des bandes françaises supportaient eux-mêmes avec inquiétude le feu bien dirigé des batteries impériales, auxquelles M. de Mailly répondait de son mieux du tertre de la maisonnette.



D'après Philippoteaux.

Fig. 108.

— « Menez-nous au combat, Monsieur ! » criaient les capitaines gascons à M. de Taiz, leur colonel. « Mieux vaut mourir main à main, que d'être tué à coups d'artillerie ! »

M. de Taiz, entraîné par ses soldats, marcha, piques

baissées, contre le bataillon italien, toujours immobile ; il était déjà à un quart de mille en avant des Suisses, lorsqu'il fut arrêté par Montluc, qui avait vu les lansquenets franchir le chemin pour les attaquer.

« Je priai, dit Montluc, les corselets de mettre tous le genou à terre et leurs piques bas ; car je voyais les Suisses derrière, couchés tout de leur long et qui ne paraissaient pas. De là je m'encourus à l'arquebuserie, et je dis aux capitaines Brueil et Gasquet qui la commandaient, de se retirer peu à peu vers l'artillerie, afin

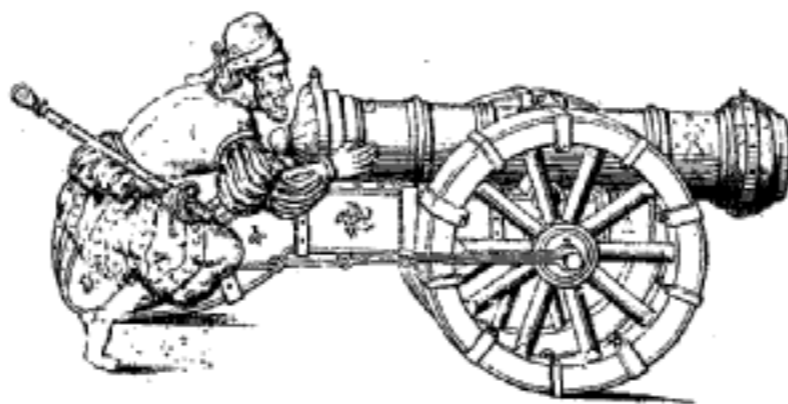


Fig. 109.

de faire place aux piquiers ; puis je retournai à notre bataille française.

» Les Allemands marchaient droit à nous. Je mis pied à terre, car j'avais laissé un mien laquais devant le bataillon, avec ma pique.

» M. de Taiz et tous ses capitaines me criaient :

» — Remontez à cheval, capitaine Montluc, remontez et vous nous conduirez au combat !

» Je leur répondis que « si j'avais à mourir ce jour-là, je ne pouvais mourir en plus honorable lieu qu'avec eux, la pique au poing ! (Fig. 108.)

» Je criai au capitaine La Burte, sergent-major, qu'il courût autour du bataillon quand nous nous *enfer-*

rerions et qu'il criât, lui et les sergents, derrière et par les côtés :

— Poussez, soldats, poussez, afin de nous avancer les uns les autres !

» Les Allemands venaient à nous à grands pas et trot ; mais leur bataille était si nombreuse que tous ne pouvaient suivre ; nous y voyions de grandes ouvertures, et beaucoup d'enseignes restaient bien en arrière.

» Tout à coup nous nous enferrâmes avec les lansquenets, et tous ceux des premiers rangs, soit du choc ou des coups, furent portés par terre.

» Je pensai être le plus fin capitaine de la troupe parce que j'avais inventé de mettre un rang d'arquebusiers entre mon premier et mon second rang de piquiers, pour tuer les capitaines ennemis. Mais, comme moi, les lansquenets en avaient mis et les leurs, de même que les nôtres, ne tirèrent qu'à longueur de pique. Là se fit une grande tuerie ; il n'y avait coup qui ne portât.

» Le second et le troisième rang furent cause de notre gain, car les derniers rangs les poussaient en avant et, à mesure que notre bataillon avançait, les ennemis se renversaient.

» Les Suisses se levèrent enfin et, furieux comme sangliers, ils donnèrent par un flanc des lansquenets, tandis que M. de Boutières attaquait l'autre flanc avec ses 80 hommes d'armes et que M. de Thermes, à la tête des cheveu-légers, renversait les lanciers florentins qui voulaient nous prendre à revers. (Fig. 110.)

» Au même moment, à l'extrême gauche, M. de Dampierre rompait, avec les archers d'ordonnance, les cheveu-légers napolitains qui *faisaient épaule* aux vétérans espagnols. »

L'infanterie italienne, en voyant sa cavalerie dispersée et les lansquenets en déroute, commença à descendre

le vallon et à gagner les taillis; le prince de Salerne

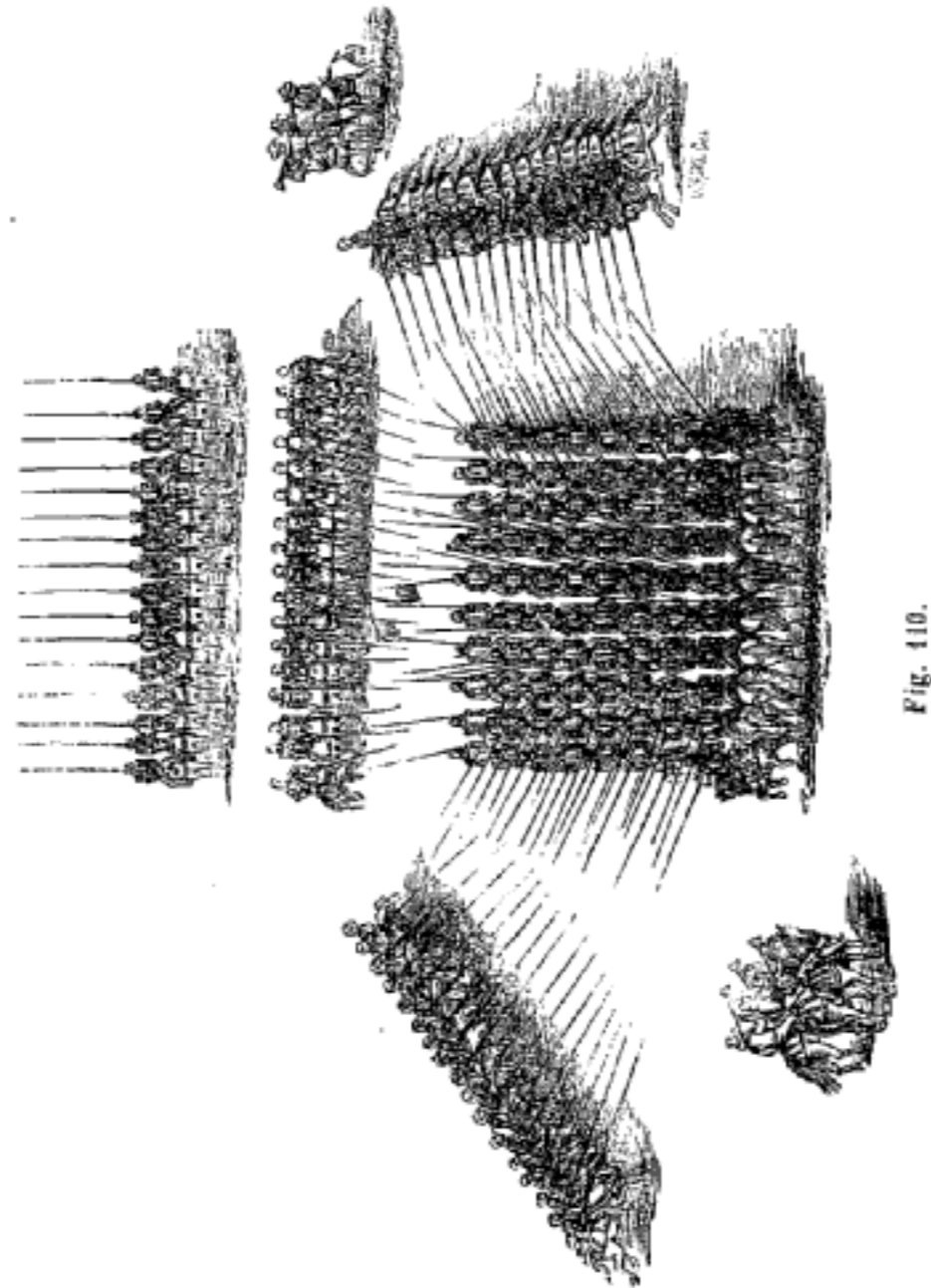


Fig. 110.

la rallia à grand'peine et se mit en retraite vers Carignan.

Le marquis del Guasto suivait, avec 700 chevaux, le mouvement des lansquenets. Leur échec lui fit perdre la tête; il tourna bride et galopa jusqu'à Asti.

A une heure, l'avant-garde française était victorieuse.

Cependant les 5.000 piquiers ou arquebusiers d'élite de Ramon de Cardona avaient tourné le marais qui les séparait de notre arrière-garde, pour attaquer les gens de pied gruyens et italiens.

Chemin faisant, ils passèrent devant le comte d'Enghien, qui les chargea furieusement, par deux fois, avec la gendarmerie et la noblesse volontaire, « traversant leur bataillon d'un coin à l'autre et ne laissant pas une enseigne debout ». La charge passée, les vétérans se rallièrent, se rangèrent les rangs et se ruèrent sur le bataillon des Gruyens.

Tous les capitaines ou lieutenants de ce bataillon se firent tuer au premier rang; mais leurs hommes tournèrent le dos avant d'avoir donné un seul coup de pique.

Alors le comte d'Enghien, qui n'avait plus cent chevaux pour soutenir le choc des Espagnols victorieux, crut la bataille perdue; au lieu de fuir comme le marquis del Guasto, il voulait charger une troisième fois le bataillon ennemi, pour y mourir l'épée à la main, lorsque Saint-Julien, le colonel des Suisses, vint lui apprendre le succès de l'avant-garde.

Au même moment, Ramon de Cardona, instruit de l'échec des lansquenets et de la fuite du prince de Salerne, faisait sonner la retraite.

Toute la cavalerie française, éparse sur le champ de bataille, se rallia pour charger ces braves Espagnols, qui firent tête jusqu'à la dernière charge de poudre de leurs arquebusiers.

L'arrivée de trois compagnies italiennes d'arquebusiers à cheval, accourus de Raconigi au bruit du canon, les décidèrent enfin à jeter leurs armes et à demander merci.

Les Impériaux laissaient dans la plaine de Cérisoles 12.000 morts, 3.000 prisonniers, 14 canons, leur équipage de pont et l'important convoi qui devait ravitailler Carignan. C'était une grande victoire gagnée par un général de 24 ans. Plus heureux que Gaston de Foix, le comte d'Enghien avait triomphé de la redoutable infanterie espagnole sans périr sous ses coups.

La gendarmerie avait renouvelé les exploits de Marignan et l'infanterie française, victorieuse des lansquenets, inaugurait la longue période de progrès tactiques qui devait aboutir, cent ans plus tard, au triomphe définitif de Rocroy.

Paix de Crespy (18 septembre 1544).

La journée de Cérisoles n'eut pas de résultats en Italie, mais elle termina glorieusement le règne militaire du Roi chevalier.

François I^{er}, menacé jusque dans Paris par l'invasion, put appeler sur la frontière les troupes victorieuses et disputer encore à l'Empereur cette couronne « que Dieu, disait-il, lui avait fait payer si chèrement ! »

L'héroïque résistance des villes de Champagne et l'activité du duc Claude de Guise triomphèrent de la haine de Charles-Quint, qui, abandonné, sans vivres et sans argent, par son allié le roi d'Angleterre au milieu de nos provinces dévastées, fut trop heureux de signer une paix avantageuse.

Le traité de Crespy (18 septembre 1544) mit fin à la

sanglante rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint ; tous deux étaient lassés, aucun n'était vaincu.

La France en sortait meurtrie, mais glorieuse et respectée, et quand *le Roi des gentilshommes* mourut à Rambouillet, le 31 mars 1547, il sembla, à la douleur de son peuple, qu'on avait oublié ses fautes et ses revers pour ne songer qu'à Marignan et à Cérisoles !

CHAPITRE XIV

ANNE DE MONTMORENCY ET FRANÇOIS DE GUISE

Le roi soldat. — Voyage d'Austrasie. — Campagne de 1554. —
Le camp de Renty. — Journée de Fauquembergues.

LE ROI SOLDAT

Henri II était un soldat et un organisateur. Ses premiers actes de roi indiquèrent qu'il voulait déchirer le traité de Crespy et tenter, à son tour, la fortune contre le vieil Empereur.

Dès 1547, il divisa la frontière du royaume en trois *départements* militaires, administrés chacun par un maréchal de France; il renouvela avec les cantons suisses la convention qui lui assurait un contingent de 6 à 16.000 hommes, *formés en régiments* comme les lansquenets, et il répartit toutes les bandes à pied françaises et étrangères entre cinq *colonels et capitaines généraux*. L'infanterie française en eut deux, dont la charge devint permanente : *en deçà des monts*, Gaspard de Châtillon, comte de Coligny; *delà les monts*, François de Gouffier, seigneur de Bonnavet. Chaque colonel général avait pour *assistant* un *mestre de camp général*, un *sergent de bataille* et un *grand prévôt des bandes*.

Claude de Lorraine, duc d'Aumale, fut nommé colonel général de la cavalerie légère. La gendarmerie continua à relever directement du roi et du connétable, sous l'inspection et le contrôle des maréchaux de France.

Charles de Cossé-Brissac, maître et capitaine général de l'artillerie, et Jean d'Estrées, son lieutenant, réduisirent toutes les pièces en usage à six modèles exclusifs : le canon (fig. 111), la grande coulevrine, la batarde, la moyenne (fig. 112), le faucon et le fauconneau, qu'on appela, depuis 1551, les six calibres de France.

Les projectiles étaient des boulets de fonte, dont le poids variait de 1 à 34 livres.

Après une heureuse intervention en Écosse, Henri II envahit le Boulonnais, le 23 août 1549, et s'empara sans coup férir de presque toutes les

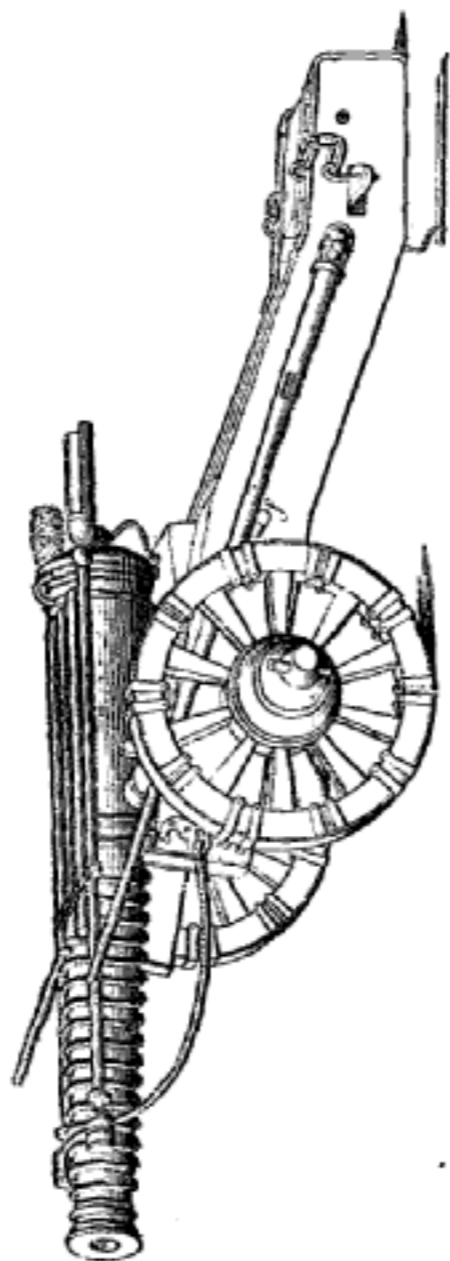


Fig. 111.

en Écosse, Henri II envahit le Boulonnais, le 23 août 1549, et s'empara sans coup férir de presque toutes les

forteresses anglaises. Les ministres du jeune roi Édouard IV prirent peur et demandèrent la paix. Elle fut signée à Guines, le 24 mars 1550; l'Angleterre consentait au rachat de Boulogne et ne gardait plus en France que Calais.

VOYAGE D'AUSTRASIE

Restait Charles-Quint. Henri II et Montmorency, son connétable, firent, en 1552, le *voyage d'Austrasie* pour prendre à l'Empereur ses trois évêchés lorrains, Toul, Verdun et Metz, et pousser jusqu'au Rhin.

Le 10 mars 1552, Montmorency, ayant pour marchaux de camp Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes, et le sieur de Bourdillon, franchit les défilés de l'Argonne, avec 1.500 hommes d'armes et leur suite d'archers, de couilliers ou de valets, 2.000 cheveu-légers, autant d'arquebusiers à cheval, 26.000 hommes d'infanterie française en deux *bataillons*, et 42 pièces d'artillerie, afin d'aller rejoindre sous les murs de Toul, « première ville neutre à l'entrée de Lorraine », le bataillon de 8.000 lansquenets que le Rhingrave et le capitaine Schertel y avaient amené.

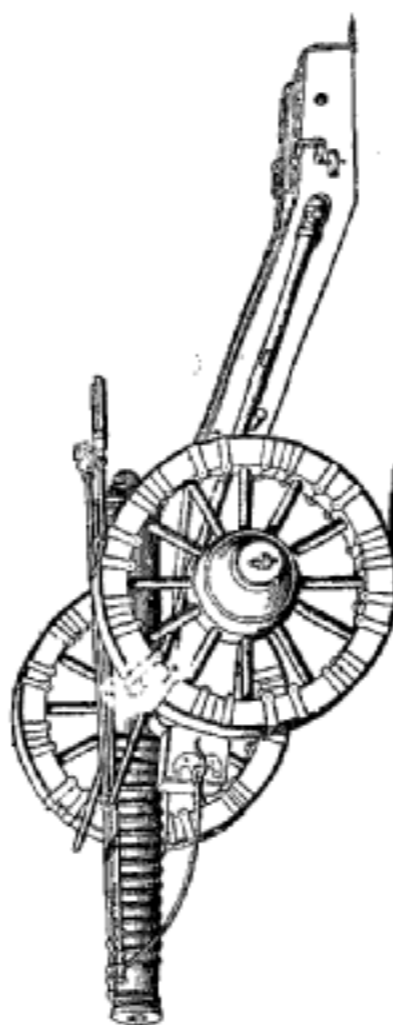


Fig. 412.

François de Rabutin, qui était du voyage, a laissé de précieux renseignements sur cette armée du Rhin.

« Les hommes d'armes étaient montés sur gros roussins ou coursiers français, sur chevaux turs ou espagnols, avec les bardes peintes aux couleurs des capitaines, armés, du haut de la tête jusqu'au bout du pied, avec les hautes pièces et plastrons, portant la lance, l'épée, l'estoc, le coutelas ou la masse. Les chefs et membres

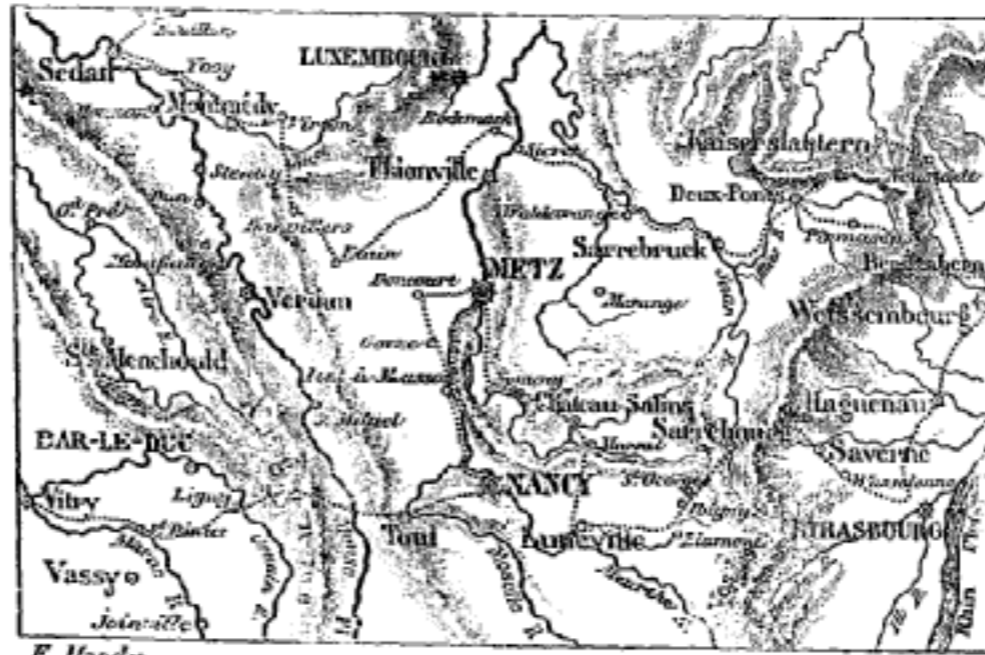


Fig. 113.

des compagnies et les autres grands seigneurs étaient armés fort richement de harnais dorés et gravés ; leurs chevaux, forts et adroits, étaient caparaçonnés de bardes et lames d'acier légères et riches ou de mailles fortes et déliées, recouvertes de velours, de drap d'or ou d'argent, avec orfèvrerie et broderie en somptuosité indicible.

» Les archers des hommes d'armes étaient armés à la

légère, portant la demi-lance, le pistolet à l'arçon, l'épée ou le coutelas ; ils montaient des cavalins et chevaux de légère taille bien remuants et voltigeants.

» Les cheveu-légers avaient le corselet, les brassards et la bourguignote, la demi-lance, le pistolet, le coc-



Fig. 114.

telas ou l'épieu gueldrois ; ils étaient montés sur doubles courtauds ou chevaux de légère taille et vites.

» Les arquebusiers à cheval avaient la jacque avec manche de mailles ou la cuirassine, la bourguignote ou le morion, l'arquebuse de trois pieds de long à l'arçon ; ils étaient montés sur bons courtauds, chacun suivant sa puissance.

» Il y avait aussi 400 Ecosais partis de leur pays sous la conduite d'un mylord et venus à la guerre pour leur plaisir ; lesquels étaient à cheval sur guildins (hongres) et petits chevaux vites et prompts, sans être fort armés ; ils étaient vêtus de jupons courts, avec le bonnet rouge à leur mode et la lance longue comme une demi-pique, dont ils se savaient très bien aider.

» Le premier bataillon d'infanterie se composait de 15 à 16.000 hommes des vieilles enseignes de Piémont et de Champagne, parmi lesquels d'anciens et braves soldats et jeunes gentilshommes de bonne maison servaient pour leur plaisir et sans solde du roi. 10.000 étaient armés de corselets et de bourguignotes à bavière, avec brassards, gantelets et tassettes jusqu'au genou, portant pique et la plupart le pistolet à la ceinture ; 5 ou 6.000 étaient des arquebusiers, armés de jacques et manches de mailles, avec les morions autant riches et beaux que

possible; l'arquebuse ou scopette luisante, polie et légère; les fournements fort exquis et braves. Le reste avait des armes selon la qualité des personnes.

» Le 2^e bataillon était formé de Gascons, Armagnacs, Biscayens, Béarnais, Basques, Périgourdiens, Provençaux et Auvergnats, faisant montre de 10 à 12.000 hommes, ayant l'air et le port de gens de guerre et exercés tant par terre que sur la marine.

» L'artillerie comprenait 16 grosses pièces, canons et doubles canons, 6 grandes et longues coulevrines, 6 moyennes, 12 bâtardes et 2 paires d'orgues, étrange et

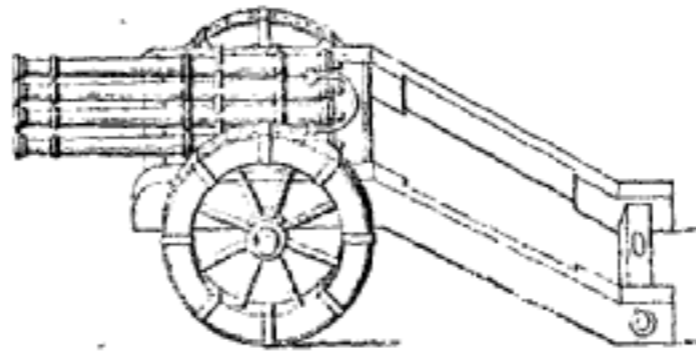


Fig. 115.

nouvelle façon d'artillerie.

Sous la cornette royale (fanion carré, bleu d'azur) s'étaient groupés « les grands seigneurs qui n'avaient point de charge et qui voulaient toujours être vus de Sa Majesté ». L'escorte du roi se composait de la compagnie de gendarmerie du maréchal de Saint-André et de celle du duc François de Guise.

Tout ouvrit ses portes au connétable; Henri II y fit son entrée, le 12 avril 1552. Puis, par Nancy et Pont-à-Mousson, il se dirigea triomphalement vers Metz.

L'antique capitale du royaume d'Austrasie était, depuis 985, une ville impériale bien gardée. Gaspard de Saulx-Tavannes raconte, dans ses mémoires, par

quel audacieux coup de main il en força les portes.

« Tavannes, entré seul dans Metz, harangue les bourgeois, les intimide, les emplit de promesses, en tire parole de recevoir le Connétable avec ses gardes et une enseigne de gens de pied ; il leur dit que puisque le roi voyage pour la liberté d'Allemagne, il ne peut pas ne

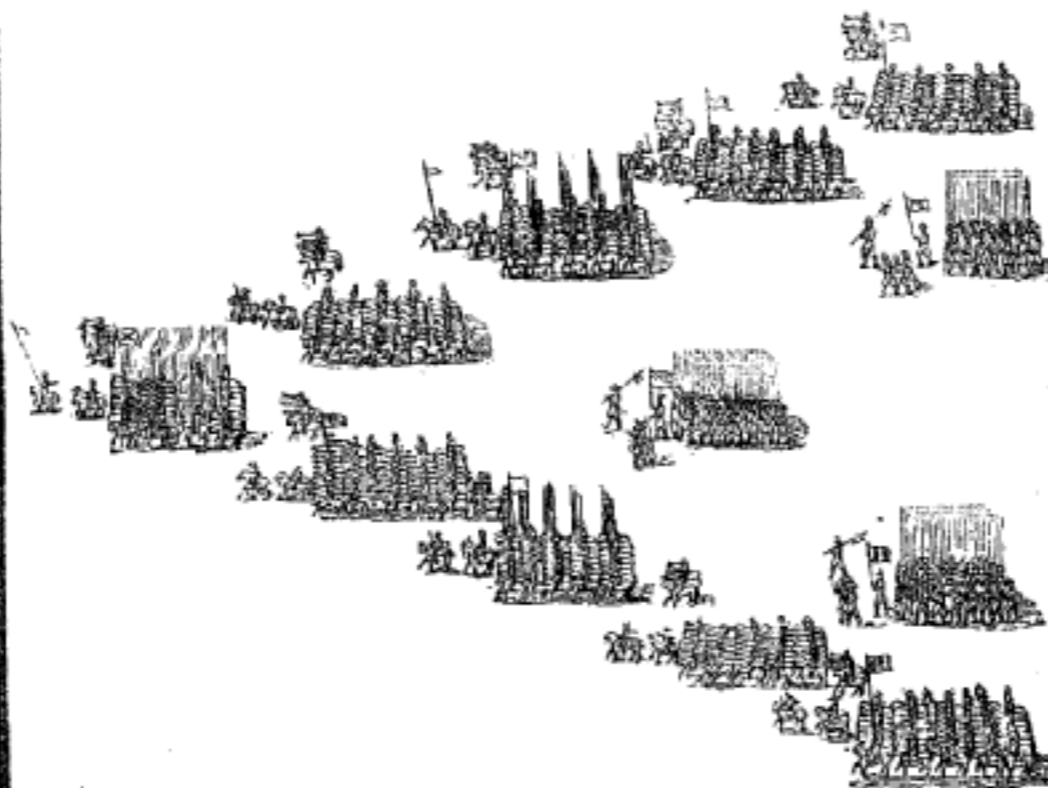


Fig. 116.

pas avoir son logis en leur ville, et il conduit les échevins au Connétable. Soudainement tous les meilleurs piétons de l'armée sont mis sous une même enseigne et ils entrent dans la ville de Metz, avec les deux généraux de camp à leur tête. Bourdillon avance en la place ; Tavannes demeure à la porte, que les bourgeois veulent à toute force fermer quand ils voient cette enseigne si bien accompagnée. Mais Tavannes les en

empêche par de belles paroles. Le capitaine suisse à la solde de ceux de Metz, qui tient les clefs, en voyant entrer 700 hommes, jette ses clefs à la tête de Tavannes avec le mot du pays « tout est choné ! » et quitte la porte, que Tavannes tient jusqu'à ce que le Connétable arrive avec ses gens.

» Le roi, après avoir bien *revisé* son armée, bataillon pour bataillon de gens de pied, hôt pour hôt de gendarmerie et tous les escadrons de cavalerie légère et d'ar-

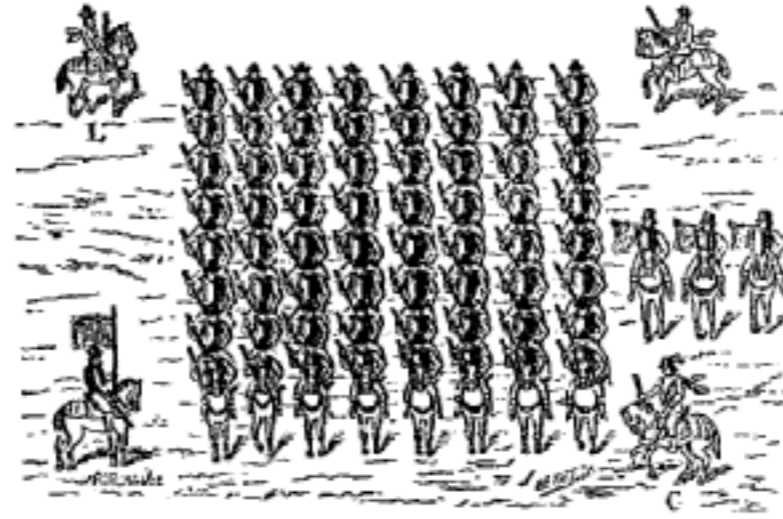


Fig. 117.

queuserie à cheval ; après avoir fait ronfler son artillerie, l'escopetterie des bandes à pied, tant vieilles que nouvelles, et celle des arquebusiers à cheval (ce qui dura plus de deux heures), fit son entrée à Metz, le lundi de Pâques, marchant derrière son armée. Il entra par la porte Sainte-Barbe, pour aller loger à trois lieues des remparts. Le gouvernement de la ville fut donné à Artus de Cossé, sieur de Gonnor, frère puîné de M. de Brissac. »

Parti de Metz le 20 avril, Henri II traversa les Vosges pour passer en Alsace. Mais alors les habitudes de ma-

raude et d'indiscipline que les vieilles bandes françaises avaient rapportées d'Italie effrayèrent les habitants et compromirent l'entreprise.

« Quand nous fûmes entrés sur les terres d'Allemagne, dit Carloix, le Français montra son insolence au premier logis et effraya si bien tout le reste que nous ne trouvâmes un seul homme à qui parler. Tant que le voyage dura, il ne se présenta personne avec sa denrée sur le passage ; il fallait faire 5 à 6 lieues pour aller au fourrage ou aux vivres, et encore sous bonne escorte, car 10 hommes n'en revenaient pas ; de quoi l'armée souffrit infinies pauvretés. Ce malheur nous commença, le 6 mai, à l'approche de Saverne. »

Les bourgeois de Strasbourg remplirent les fourgons de M. de Lexiguy, surintendant général des vivres de l'armée ; mais ils fermèrent leurs portes à l'avant-garde du connétable. Il fallut se contenter d'entrer à Haguenau et à Wissembourg, qui n'étaient pas en état de résister aux grandes coulevrines du comte d'Estrées.

Henri II se préparait à franchir le Rhin pour opé-



Fig. 118.

rer sa jonction avec l'armée des princes luthériens d'Allemagne, confédérés contre Charles-Quint, lorsqu'il apprit que leur chef, l'Electeur Maurice de Saxe, avait traité avec lui. Une armée conduite par la régente des Pays-Bas, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint, menaçait la Champagne ; les Cantons suisses demandaient qu'on



Fig. 119.

respectât leurs alliés d'Alsace. Enfin, la vue des coureurs français semblait avoir fait oublier à l'Allemagne toutes ses rancunes contre l'Empereur.

Henri II fut obligé de tourner le dos au Rhin sans l'avoir franchi ; mais, de concert avec l'armée de Champagne qui, sous le commandement de l'amiral d'Annebaut, avait fait reculer jusqu'à Stenay l'armée de la Régente, il s'empara de Verdun, où il fit son entrée, le 12 juin.

Les Trois-Evêchés étaient conquis et la grande armée d'Austrasie put être licenciée, le 25 juillet.

Charles-Quint voulut tirer une prompte vengeance de cette glorieuse expédition ; il fit son entrée à Strasbourg, le 15 septembre 1552, avec une armée de 120.000 hommes, afin de mettre, en personne, le siège devant Metz.



Fig. 120.

Arrêté à Thionville par la maladie, il en chargea le duc d'Albe, qui ouvrit la tranchée, le 19 octobre.

Mais depuis le 17 août, François de Guise était entré dans la place avec l'élite de la noblesse française et une bonne garnison.

Après 45 jours de canonnade, de cheminements et de vaines tentatives d'assaut, Charles d'Autriche, qui s'était fait porter au camp du duc d'Albe, pour hâter la reddition de la place, se décida à ordonner la retraite.

Le 9 janvier 1553, les derniers régiments de lansquenets se retiraient vers Trèves, poursuivis

• Par grand nombre de cavalerie,
Que le noble seigneur de Guise
Sur la queue leur fit aller
Pour les apprendre à cheminer! •

CAMPAGNE DE 1554

En 1554, Henri II répartit en trois armées toutes les forces militaires de la France en deçà des monts, « afin de tenir l'ennemi en doute de ce qu'on devait exécuter et de quel côté on le voulait surprendre et envahir ».

L'armée de Picardie, dirigée par Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, campait à l'entour de Saint-Quentin; elle se composait de 9 à 10.000 hommes de pied des bandes de Picardie, vieilles ou nouvelles, de 300 hommes d'armes et de 5 à 600 cheveu-légers ou arquebusiers à cheval.

L'armée de Champagne, la principale, était rassemblée entre Laon et Crespy sous le commandement direct du Connétable; elle comptait 25 enseignes d'infanterie française, les deux régiments allemands du Rhingrave et du colonel Rincrok, 1.400 hommes d'armes, 1.800 à 2.000 cheveu-légers ou arquebusiers à cheval, autant de

gentilshommes de l'arrière-ban et quelques compagnies de cavalerie anglaise ou écossaise.

L'armée de la Meuse entourait Mézières ; son lieutenant général, François de Clèves duc de Nevers, disposait de 20 vieilles enseignes françaises, de 4 enseignes anglaises ou écossaises, des deux régiments allemands du comte Christophe de Rockendorf et du baron de Fontenay, de 300 hommes d'armes, de 800 chevau-légers ou arquebusiers à cheval et de 200 *pistoliers allemands*.

Les opérations offensives commencèrent le 23 juin 1554. Charles de Bourbon entra en Artois, « brûlant et ruinant toute la contrée où il passait, » pendant que le Connétable, après une démonstration contre Avesnes, se dirigeait vers Givet par Maubert-Fontaine, Chimay et Mariembourg où le roi le rejoignit.

Le duc de Nevers marcha sur Givet par la rive droite de la Meuse, et l'Armée du Roi se trouva rassemblée devant cette place, le 3 juillet, dans deux camps séparés par la Meuse.

De Givet, l'armée remonta le fleuve en suivant ses deux rives, pour s'emparer de Dinant et de Bouvignes ; puis tournant brusquement à l'ouest, elle atteignit la Sambre, dont le duc de Savoie occupait la rive gauche. Cependant le passage s'opéra sans combat, le 19 juillet ; les Français se dirigèrent vers Cambrai et le Quesnoy, « laissant derrière eux, pour leurs brisées, feux, flammes, fumées et toutes calamités ».

Philibert-Emmanuel n'ayant pas des forces suffisantes pour engager une bataille avec les Français, se contenta de les suivre de logis en logis, « en dressant sur leurs derrières toutes les alarmes qu'il put ».

Pour se garder des retours offensifs, le gros des Impériaux marchait en bataille au milieu des chariots à bagages, formant une enceinte mobile, que les arquebusiers garnissaient rapidement en cas d'alerte.



Fig. 121.

Le 1^{er} août, le prince de la Roche-sur-Yon, « après avoir fait un merveilleux dégât dans le comté d'Artois, » opéra sa jonction avec l'armée royale à Crèvecœur-sur-Escaut, au-dessus de Cambrai.

Quand Henri II se vit entouré de 50.000 hommes aguerris et intrépides, il résolut de livrer bataille à l'armée que Charles-Quint avait réunie devant Arras.

Il entra dans le comté de Saint-Pol pour y provoquer le vicil Empereur par de nouveaux incendies; puis il s'arrêta, le 8 août, à Fruges, entre Hesdin et Théroüanne,

et fit sommer les châteaux de Renty et de Fauquembergues, « qu'il trouvait grandement préjudiciables à son comté de Boulonnais. » (Rabutin.)

LE CAMP DE RENTY (août 1554).

Les gouverneurs impériaux ayant refusé de se rendre, l'armée quitta Fruges, le 14, et vint prendre position sur les deux rives de l'Aa, entre Renty et Fauquembergues.

Le Connétable passa, avec l'avant-garde, sur la rive gauche et fortifia son camp, afin d'obvier à toute surprise et de couper le chemin aux secours.

« Pour mieux acertener l'Empereur du siège de Renty, il fit affûter sur le haut de la montagne, du côté de Montreuil (au sud-ouest), quatre coulevrines qui commencèrent à battre les défenses, pendant qu'on amenait la grosse artillerie (Fig. 122) des villes de la Somme. »

Des ponts de bateaux furent jetés sur la rivière, afin d'assurer la communication de l'avant-garde avec le camp du roi, établi sur la rive droite.

La cavalerie légère du duc d'Aumale campa autour de Fauquembergues, pour garder les ponts et observer la rivière.

François de Guise, « qui commandait en la bataille, » avait pris position dans la plaine accidentée d'Audine-thun, en arrière d'un grand vallon (VV', fig. 126) large de 150 pas et creux d'autant, dominé au nord-est par les rampes boisées du plateau de Merk-Saint-Liévin.

Charles-Quint hésitait à secourir Renty et surtout à risquer une bataille; mais son neveu Philibert-Emmanuel et Fernand de Gonzague, qu'il avait rappelé du Milanais avec l'élite de l'infanterie italienne,



Fig. 122.

le supplèrent de relever le gant du roi de France.

Le chef de ses pistoliers à cheval, Wolfgang de Schwatzemberg qui « présumptueusement portait en sa cornette un renard mangeant le coq gaulois, » lui jurait que ses 2.000 reîtres, ses *diabes noirs*, comme on les appelait, passeraient sur le ventre à toute la gendarmerie de France.

L'Empereur consentit à se porter d'Arras sur Thérouanne et, le 12 août, il prit position sur le plateau de Merk, en avant du *bois Guillaume* qui le séparait du camp de Henri II.

Ce bois était bien gardé; « François de Guise y avait embusqué, dans de petits cavins, 300 arquebusiers (A), en laissant à découvert sur la lisière quelques corselets (C), pour que l'ennemi, s'adressant d'abord à eux, fût plus facilement entouré et tiré par lesdits arquebusiers. » (Fig. 126.)

Journée de Fauquembergues (13 août 1554).

Le 13 août, à la pointe du jour, une reconnaissance allemande vint donner dans l'embuscade, perdit beaucoup de monde et s'enfuit en désordre, en rapportant à l'Empereur que le bois était défendu par des forces énormes.

« Cependant les Français ne laissaient pas refroidir leur artillerie. Dès le matin, le feu de la batterie contre le château de Renty avait continué plus furieusement qu'auparavant ; de sorte qu'en peu d'heures, il y eut deux brèches presque raisonnables pour donner l'assaut.

» De quoi l'Empereur averti fut tellement fâché et dépité que, ce jour même 13 août, environ midi, il fit décharger une volée d'artillerie

pour avertir ceux de dedans de son secours et, contre l'avis des principaux de son Conseil, il mit tout son camp en ordonnance de combat, pour gagner le bois Guillaume et en chasser les Français. »

L'attaque du bois fut confiée à l'élite de l'armée impériale : 2.000 cheuau-légers (*P*), commandés par le duc de Savoie, et 4.000 arquebusiers (*F*), sous Fernand de Gonzague, choisis parmi les plus expérimentés et les mieux assurés des bandes à pied espagnoles ou italiennes, avec quelques corselets et piquiers pour les soutenir. (Fig. 126.)



Fig. 123.

« Cette colonne disposait de 4 pièces de campagne à 4 roues (R), appelées les *pistolets de l'Empereur*, qu'on pouvait promptement tourner à toutes mains. »

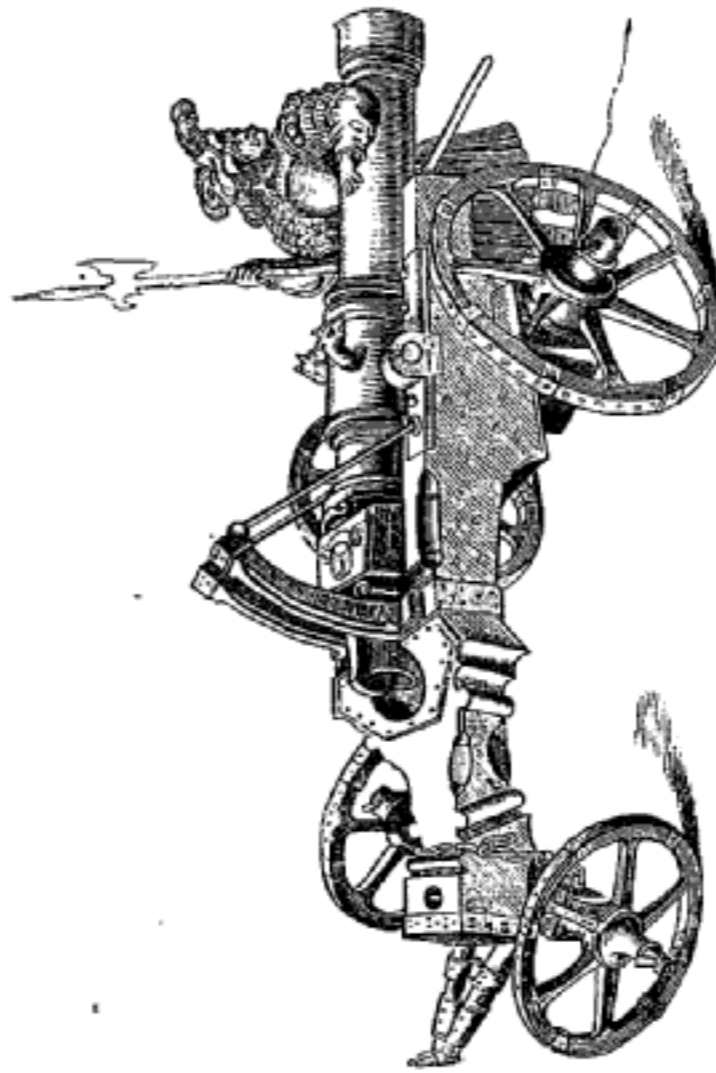


Fig. 125.

Le long du coteau, près du bois, en descendant sur Fauquembergues, marchait un bataillon d'Allemands (N), conduit par le comte Jean de Nassau et par le maréchal de Clèves. Ce bataillon était flanqué des 2.000 reîtres (W) du comte Wolfgang, suivis d'assez

près par 1.200 cheveau-légers (E) et 4 autres pièces de campagne.

La *gendarmerie de Bourgogne* (B) et un bataillon de lansquenets (L) étaient restés en réserve en avant du camp impérial.

Le duc de Guise, « prince d'incroyable valeur, » entreprit la défense du bois, pendant que le Connétable,

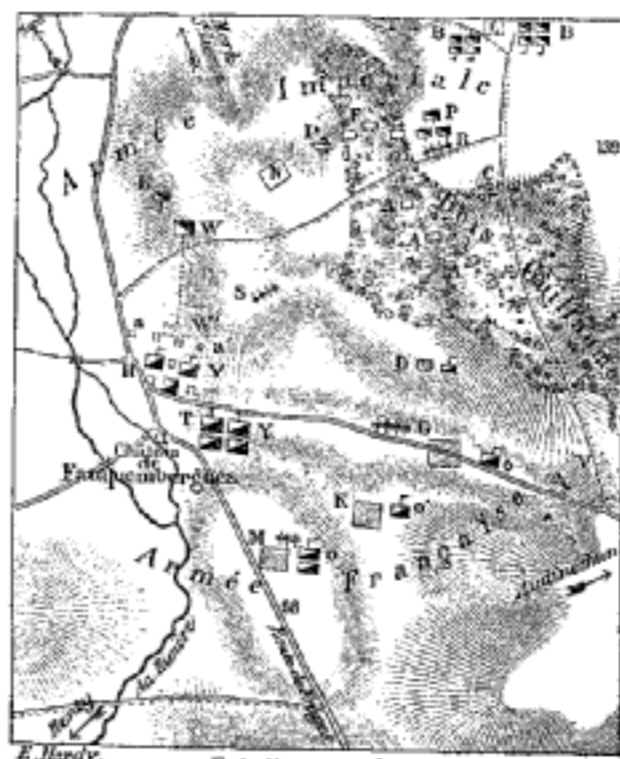


Fig. 126.

qui avait fait passer les ponts aux Suisses et à la plus grande partie de l'avant-garde, aidait le roi à disposer les trois batailles de gens de pied en lieu commode et aisé pour combattre avec la gendarmerie.

Il plaça en première ligne les bandes françaises (G), sous leur colonel général Gaspard de Coligny; les lansquenets (K) en deuxième ligne, et les Suisses (M)

en réserve. Chaque bataillon avait à sa droite un *régiment de gendarmerie (O)* pour le flanquer.

Le reste de la gendarmerie (*TY*) se plaça à l'aile gauche de la ligne de bataille, au débouché du vallon de Fauquembergues, « où le duc d'Aumale, avec toute la cavalerie légère (*HV*) et quelques arquebusiers à pied (*a a'*), destinés à combattre sans tenir ordre, s'apprêtait à arrêter l'ennemi, s'il descendait par cette avenue ».

Les 300 arquebusiers et les quelques corselets français qui défendaient le bois Guillaume, soutinrent une furieuse escarmouche contre la cavalerie du duc de Savoie et l'infanterie de Fernand de Gonzague. Obligés de céder au nombre, « ils se retirèrent d'un lieu à l'autre par les sentiers du bois, sous la direction de François de Guise, qui toujours les soutint avec la cavalerie du corps du Guet (*D*), ne voulant pas abandonner d'aussi vaillants soldats ». (Rabutin.)

Quand le bois fut au pouvoir de l'ennemi, Guise courut au vallon de Fauquembergues et prit le commandement de la cavalerie de l'aile gauche ; les reîtres (*W'*) n'étaient plus qu'à cent pas.

Sans attendre le choc de ces pistoliers allemands, il lança successivement contre eux les 400 cheveu-légers du régiment de M. de Nemours (*V*), les archers de sa compagnie, puis ceux de Gaspard de Saulx-Tavannes, son maréchal de camp.

Mais le gros escadron des reîtres perça toutes les haies de cavalerie qui se présentèrent.

« Alors Tavannes rallia les défaits et les plaça derrière ses hommes d'armes, armés des premières bardes d'acier qui se fussent vues ; puis choisissant son temps, il chargea l'ennemi, moitié en flanc et moitié en tête. » Les reîtres, rompus à leur tour, tournèrent bride, se

jetèrent dans les cheveu-légers (*E*) qui les suivaient et les entraînent dans leur fuite. Cette cavalerie mit le désordre dans le bataillon allemand (*N*) qu'elle devait flanquer ; toute l'aile droite impériale se réfugia dans le bois Guillaume, sous la protection de l'artillerie (*S*) qui avait pris position au bord du grand vallon de Fauquembergues (*VV'*).

Cependant la colonne du duc de Savoie ayant traversé le bois Guillaume, « les arquebusiers avaient commencé à tirer de la lisière, avec un merveilleux bruit, dans le bataillon français (*G*).

» Mais Gaspard de Coligny, mettant pied à terre, fit sortir des rangs 1.000 à 1.200 de ses meilleurs arquebusiers et corselets, se mit à leur tête, la pique au poing, et donna de telle furie et assurance dans l'arquebuserie espagnole, qu'en un rien de temps cette troupe, qui était deux fois plus nombreuse que la sienne, fut délogée et chassée de la lisière du bois. »

M. de Nevers (*O'*), passant alors avec son régiment de gendarmerie entre le bataillon français (*G*) et les lansquenets (*K*), traversa le vallon au galop et chargea impétueusement la cavalerie légère du duc de Savoie.

« Tout le centre ennemi fut renversé et mis à vau de route, en tel désordre que gens de pied et cavaliers tournèrent le dos pour fuir et se jeter dans le bois.

» Alors Coligny, poursuivant la victoire de la gendarmerie, lança, sous le feu de l'artillerie impériale (*S*), les bandes françaises à l'attaque du bois. Tout ce qui résista fut passé au tranchant de l'épée, pendant que notre artillerie, amenée au coin du bois, obligeait les coulevrines ennemies à déloger. »

Nevers et Coligny avaient conquis 17 enseignes,

5 cornettes et les 4 pistolets de l'Empereur, qui furent aussitôt amenés au roi.

Henri II, sur la demande des Suisses, s'était placé, avec sa Maison, à l'aile de leur bataillon, leur disant « qu'il les estimait ses parrains, les fidèles amis de son » royaume, et qu'il voulait vivre et mourir avec eux ».

Mais les Suisses n'eurent pas à combattre; la cavalerie française, victorieuse sur toute la ligne, parcourait au galop le terrain conquis quand la nuit arrêta la poursuite.

Les Impériaux avaient perdu près de 2.000 hommes et les Français 240.

C'était une victoire et les Français s'apprétaient joyeusement à la compléter, le lendemain, en donnant l'assaut au camp impérial, lorsque la nouvelle d'une bataille perdue, en Italie, par le maréchal Pierre Strozzi vint inspirer au Conseil du roi une prudence excessive.

On attendit, jusqu'au 16 août, une seconde attaque de l'Empereur; puis, comme la canicule rendait intenable la plaine infectée par les cadavres d'hommes et de chevaux, Henri II ordonna de lever le camp de Renty et de battre en retraite vers Montreuil-sur-Mer.

C'est ainsi que se termina la campagne de 1554 dans les Pays-Bas. Le roi retourna à Compiègne, après avoir ordonné au Connétable de renvoyer l'arrière-ban, de licencier les nouvelles bandes et de répartir les anciennes avec la gendarmerie dans les garnisons de Picardie et de Champagne.

CHAPITRE XV

L'INVASION DE PHILIPPE II

Campagne de 1557. — La Saint-Laurent. — La Patrie en danger. —
Délivrance de Calais. — La paix de Cateau-Cambrésis.

CAMPAGNE DE 1557

En 1557, Philippe II, devenu roi par l'abdication de son père Charles-Quint, inaugura son règne par une invasion de la France.

Henri II avait d'ailleurs provoqué le roi d'Espagne en ordonnant, le 6 janvier, à l'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, d'investir et de brûler Lens en Artois.

« Dès la fin du mois, dit Rabutin, ce que M. de Guise avait laissé en France de gendarmerie fut départi le long des frontières les plus faibles, surtout en Champagne; tant à cause que ce sont les avenues où, le plus communément, l'ennemi prend sa descente en France, que pour favoriser les travaux de Rocroy, nouvelle ville que le Roy avait fait commencer pour servir de contrefort et d'appui à Mariembourg et à Maubert-Fontaine, et plus facilement mener des vivres de l'une à l'autre de ces deux places.

» François de Clèves, duc de Nevers, gouverneur de

Champagne, et son lieutenant, M. de Bourdillon, firent pareillement remparer, fortifier et munir à toute diligence Mézières et les autres places de défense de cette lisière.

» Le printemps et une partie de l'été se passèrent sans qu'on eût gros armées d'armée de part et d'autre. Tout se bornait à quelques courses et entreprises particulières, dont la plus importante fut l'expédition que firent ensemble, le 4 avril, jour de Pâques fleuries, les gouverneurs espagnols de Philippeville, de Charlemont, de Chimay et d'Avesnes, pour tailler en pièces les *castadors* et les manœuvres qui besognaient à Rocroy. Ils croyaient gagner le vieux fort et ruiner le rempart du fort neuf, qui n'était encore qu'à 2 ou 3 pieds de terre. Mais le gouverneur Chambry les assaillit si bravement qu'ils ne rapportèrent de leur entreprise que force canonnades et arquebusades, avec perte de beaucoup des leurs. »

Cependant Philippe II avait passé la Manche pour décider sa femme, la reine d'Angleterre Marie Tudor, à déclarer la guerre à la France (7 juin). Au retour, il s'établit à Cambrai, d'où il prétendait diriger les opérations offensives de l'armée que son lieutenant-général, Philibert-Emmanuel, avait réunie sous les murs de Givet : 35.000 soldats espagnols, allemands ou wallons, 12.000 chevaux et une nombreuse artillerie.

Cette concentration de l'armée d'invasion sur la Meuse fit croire au Conseil d'Henri II que la Champagne était menacée. Le connétable de Montmorency réunit au camp d'Attigny, sur l'Aisne, toutes les compagnies ou enseignes disponibles, c'est-à-dire 5.000 chevaux et 18.000 hommes, et il fit face à la Meuse, dans l'intention de recommencer la campagne défensive de 1521.

Mais le général de vingt-huit ans, qui était opposé au

vieux *Fabius temporisateur*, avait autant d'habileté que d'audace. Après avoir donné le change au connétable « par diverses alarmes et algarades contre Mariembourg et Rocroy », Philibert-Emmanuel côtoya, sans l'attaquer, la frontière de Champagne et se dirigea sur Guise, à marches forcées, par Chimay et Vervins. Son objectif était Saint-Quentin ; c'était là qu'il avait donné rendez-vous à l'armée anglaise, pour descendre avec elle sur Paris par la vallée de l'Oise.

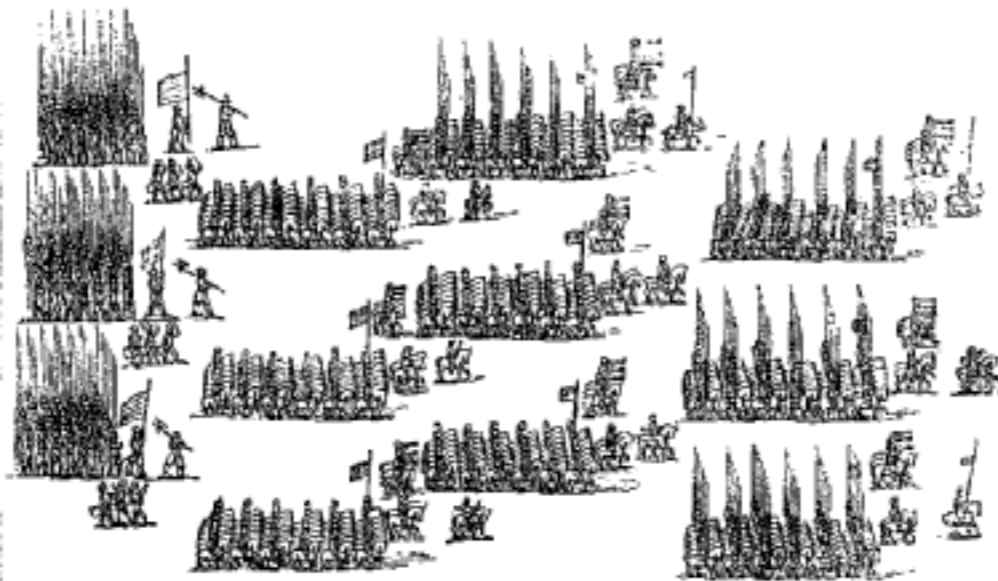


Fig. 127.

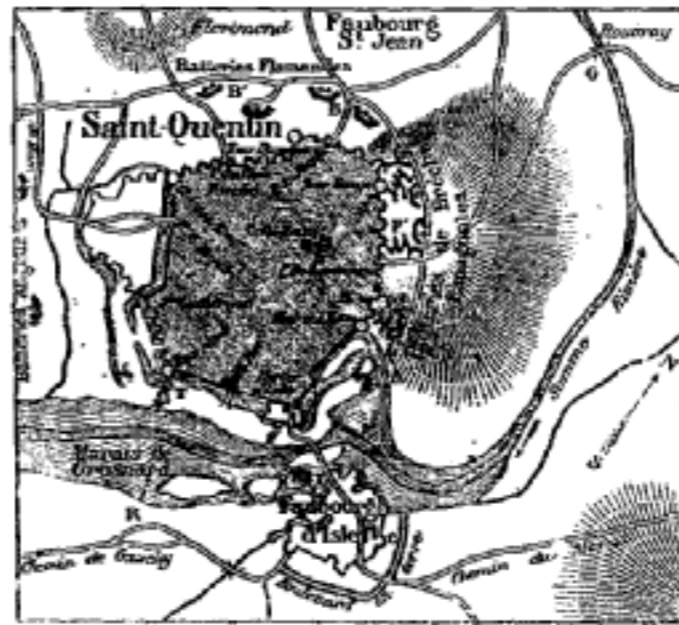
Saint-Quentin, mal réparé, mal pourvu d'artillerie, n'avait pour garnison que la compagnie de gendarmerie du Dauphin, commandée par son lieutenant Charles de Téligny, et les Bretons à pied du capitaine Brueil. Aussi le duc de Savoie pensait-il qu'il n'aurait pas grand'peine à prendre cette place, qu'on appelait la *clef de Paris*.

L'amiral Coligny se jeta dans la place pour la défendre

à outrance, et son oncle le connétable vint à son secours, en méditant « un tour de vieille guerre ».

Avant de tenter l'entreprise, Montmorency voulut, comme un sage et expérimenté capitaine, reconnaître, en personne, les chemins et passages que devaient suivre les troupes de secours et étudier les positions de l'armée de siège.

En conséquence, le dimanche 8 août, il prit avec lui



E. Hardy.

Echelle au 1/40,000

Fig. 423.

la plupart des princes, grands seigneurs et capitaines de renom qui étaient en son armée, et quitta La Fère avec 2.000 chevaux, 4 pièces de campagne et 4.000 hommes de pied français ou allemands, conduits par Enard, leur mestre de camp.

Ces troupes se formèrent en bataille derrière le village d'Essigny-le-Grand, pendant que le connétable galopait jusqu'à Saint-Quentin, suivi de Nevers, Condé,

Villars, Sancerre, Montmorency son fils, d'Andelot son neveu, et quelques autres qui lui paraissaient de bon jugement en cette affaire.

« S'étant approché, sans rencontrer d'ennemis, jusqu'à la descente du marais de Grosnard, il chargea trois de ses gentilshommes de reconnaître le camp du prince de Piémont, établi entre la ville et le marais, de bien considérer et mesurer en esprit la distance qui séparait les postes avancés de la place, la longueur du marais et la largeur de la rivière qui passe au milieu (Fig. 128).

» Les trois gentilshommes accomplirent leur mission sans empêchement, bien qu'il y eût deux enseignes d'Espagnols dans le moulin de Gauchy. » (Rabutin.)

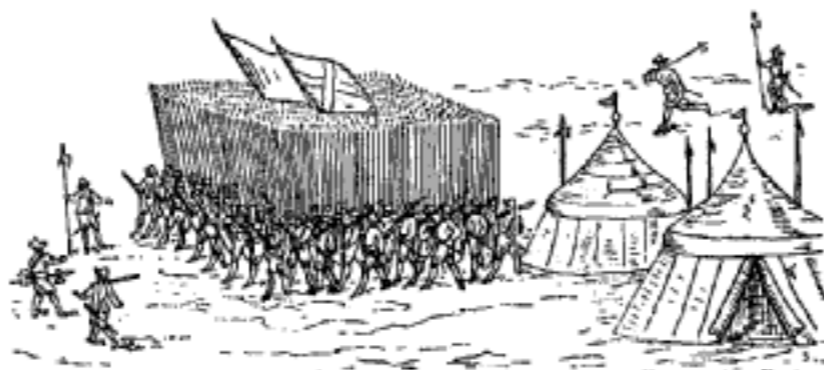


Fig. 129.

Après cette reconnaissance, le connétable se retira à La Fère pour aviser et conclure à l'exécution de son projet. Dès le 9 au soir, il fit sortir de La Fère et assembla à la Justice 15 pièces d'artillerie (6 canons, 4 longues coulevrines, 2 bâtardes et 2 moyennes), 16 enseignes françaises et 22 enseignes allemandes, qui rejoignirent, pendant la nuit, la gendarmerie et la cavalerie de Ham, assemblées à Jussy (Fig. 132).

La Saint-Laurent (10 août 1557).

Le jour de la Saint-Laurent, 900 hommes d'armes, 1.000 cheveu-légers ou arquebusiers à cheval et 14.000 soldats à pied se mettaient joyeusement en route, à six heures du matin, pour aller secourir M. l'Amiral.

C'était, à trois jours près, l'anniversaire de Fauquembergues et les soudards français chantaient, en marchant, ce refrain de victoire :

- Branlez vos piques, soldats !
- A cheval tôt les gens d'armes !
- Allons donner des alarmes
- Au camp de nos ennemis !
- Enfilez vos cœurs, mes amis !
- A mont ! à mont ! à l'étendard !

La pointe d'avant-garde, composée des compagnies du duc de Lorraine et du prince de Condé, s'arrêta, vers 9 heures, sur la hauteur qui domine Gauchy, à portée de canon du camp espagnol (Fig. 131).

Il n'y avait pour garder le passage de la Biette (M) que les deux enseignes du moulin de Gauchy. « Ces Espagnols pensèrent faire quelque résistance; mais, en moins de rien, nos enfants perdus les rembarrent et chassèrent de là, les menant battant, à coups d'arquebuse et de main, jusqu'oultre la chaussée (Fig. 132).

» Le connétable fit affûter et braquer 6 pièces d'artillerie (A), qui tirèrent si impétueusement sur le camp du duc de Savoie (P), qu'on y vit tout le monde fuir et s'éparpiller de tous endroits pour se réfugier au

faubourg Saint-Jean ou dans le camp du comte d'Egmont (B). » Carondelet et Romero, restés seuls sur

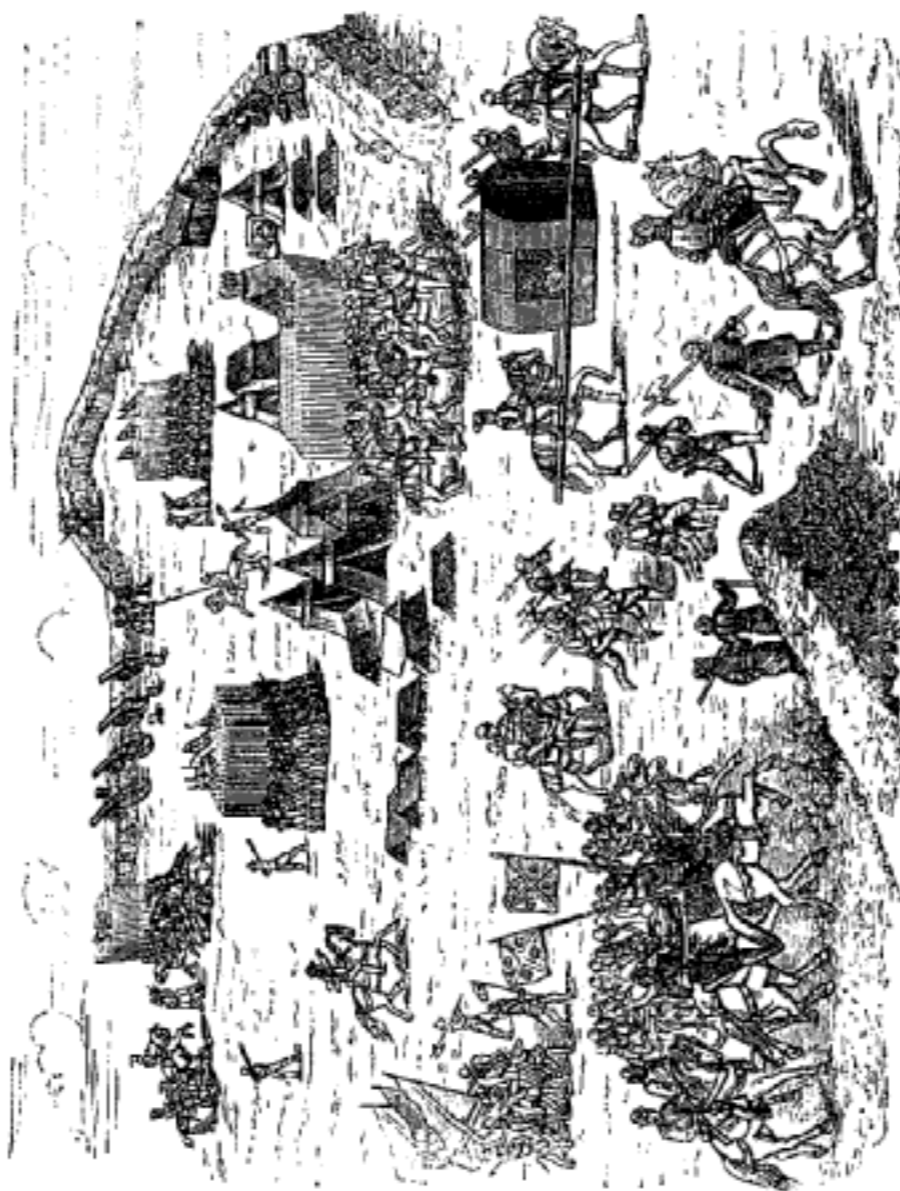


Fig. 131.

la rive droite de la Somme, n'osèrent pas sortir du faubourg d'Isle.

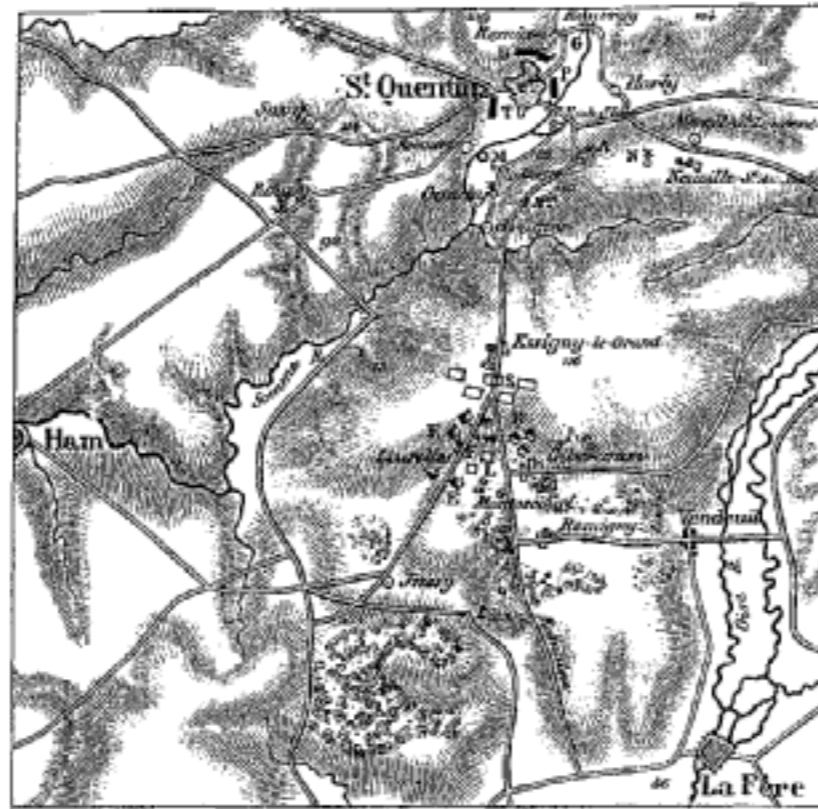
Coligny avait envoyé de Tourrival, à travers les marais, quelques soldats intrépides, montés sur trois petites nacelles, afin de servir de guides aux arrivants. Le colonel d'Andelot, l'ingénieur Saint-Remy, 500 arquebusiers et un grand nombre de capitaines, de canoniers, de gentilshommes volontaires attendaient impatiemment à la Biette qu'on leur fit passer le marais (R T, fig. 128). Mais les 7 grands bateaux amenés de La Fère ayant été placés à la queue de la colonne, on perdit deux heures à les conduire à l'entrée du passage, à les décharger et à les mettre à flot.

Quand l'embarquement commença, le duc de Savoie et ses capitaines avaient eu le temps de revenir de leur surprise ; ils avaient compté les agresseurs et conçu le plan hardi de tourner la petite armée française pour lui couper la retraite. Le *tour de vieille guerre* était devenu une faute irréparable.

Cependant le connétable se tenait à la Biette, faisant entrer dans ses 7 bateaux plus de gens qu'ils n'en pouvaient contenir, quand on le prévint qu'il y avait à Rouvroy, à une lieue en avant du faubourg d'Isle, un pont sur la Somme (G) que l'ennemi pouvait franchir, et qu'il était prudent d'observer la chaussée qui conduit de Rouvroy au Mesnil, par Harly. Mais on l'assurait, en même temps, que 3 chevaux pouvaient à peine marcher de front sur cette chaussée et qu'il faudrait plus de 4 heures à l'armée ennemie pour passer la Somme. Alors il envoya une cornette de pistoliers allemands au pont de Rouvroy, détacha vers Harly le régiment de gendarmerie du duc de Nevers et posta le prince de Condé et sa cavalerie légère au moulin de Grattepanse (N), en avant de Neuville. Ces précautions prises, il perdit encore deux grandes heures à faire dégager les bateaux,

trop chargés, de la bourbe et du limon, pendant que les malheureux arquebusiers qui s'écartaient des sentes jalonnées tombaient, un à un, dans les trous du marais et s'y noyaient.

Les reîtres « mal aguerris » envoyés au pont de Rouvroy s'étant enfuis sans défendre le passage, le duc de



E. Hardy.

Echelle au $\frac{1}{500000}$

Fig. 132.

Nevers vit déboucher tout à coup, sur le flanc droit de son régiment, 2.000 chevaux conduits par le comte d'Egmont. Pendant que l'armée de siège, presque tout entière, défilait, par 30 hommes de front, sur la rive gauche, cette avant-garde de cavalerie avait incendié les chaumes, pour gagner le Mesnil sans être vue.

Les 400 lances de Nevers voulaient charger ; mais le connétable « avait défendu à ses gens de se mêler ni de combattre à peine de la vie et le duc de Nevers n'osa pas désobéir ». Il se replia vers le prince de Condé ; puis tous deux rallièrent le reste de l'armée sur la hauteur de Gauchy, « poursuivis par une cinquantaine de *carabins* espagnols bien montés, qui leur tirèrent des arquebusades dans les reins ». (Mergéy.)

Nevers vint, au galop, demander au connétable « congé de combattre » ; celui-ci, s'obstinant dans sa résolution de secourir Saint-Quentin sans bataille, à la manière de François I^{er}, « rabroua Nevers et l'injuria, comme tous ceux qui osaient lui parler ».

Vers une heure cependant, il se décida à ordonner la retraite sur La Fère. L'infanterie s'engagea sur la voie romaine qui traverse la forêt de Gibercourt ; la cavalerie forma l'arrière-garde et l'artillerie, fermant la marche, dut, seule, tenter de retarder la poursuite.

Ce n'était pas le compte de la vaillante noblesse française. Jean de Bourbon, comte d'Enghien, envoya dire au connétable « qu'il ne voulait pas être tué par derrière » et il fit face à l'ennemi avec quelques gentils-hommes, pendant que son frère Condé déployait les hommes d'armes en haie et rangeait derrière eux les cheval-légers et les arquebusiers à cheval.

Une panique imprévue vint tout compromettre.

« A l'approche des éclaireurs ennemis, la foule d'hommes inutiles pour le combat, comme trésoriers, marchands et autres gens qui suivent une armée, prit la fuite pour sauver ses deniers et marchandises ; les valets en firent autant. Ces misérables, en se retirant confusément au galop, avec grandes crieries, firent croire au duc d'Egmont que notre armée s'ébranlait

déjà et que le moment était venu de pousser la fortune. » (Rabutin.)

Les 500 lances de Bourgogne *coulerent*, sans les attaquer, devant les compagnies de Condé et du duc de Lorraine, détachées du gros de la cavalerie française sous le commandement du comte de la Rochefoucauld, et chargèrent les fuyards. Après avoir renversé la petite troupe de Jean de Bourbon, elles vinrent se heurter à l'hôtel du prince de Condé.

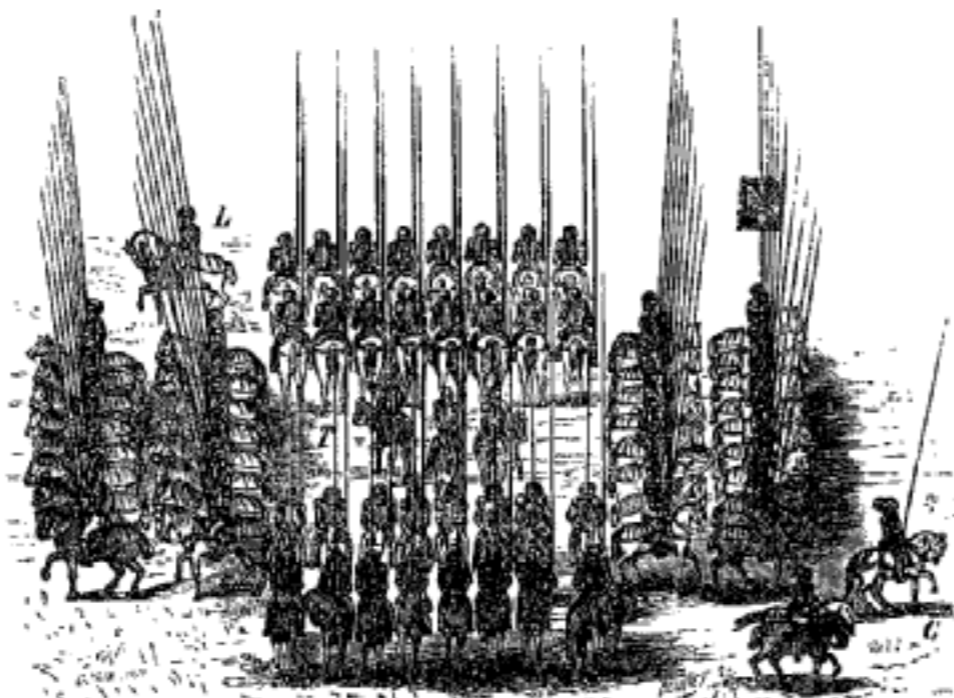


Fig. 133.

Egmont fit sonner le ralliement (fig. 133) afin de préparer une attaque d'ensemble.

« Après avoir réparti les 12.000 chevaux dont il disposait en 8 gros escadrons, il les rangea en demi-cercle autour de la cavalerie française et donna le signal d'une charge générale. »

Lui-même se jeta dans un flanc de l'hôtel avec la gen-

darmerie de Bourgogne et 1.500 cheveu-légers flamands. Henri et Ernest de Brunswick assaillirent l'autre flanc avec 2.000 reîtres, soutenus par les 1.000 hommes d'armes du comte de Horn ; le comte de Mansfeld donna dans le milieu avec 3.000 chevaux.

Moins de 700 hommes d'armes français soutinrent bravement le choc de ces 12.000 cavaliers ; mais « quand les premiers rangs eurent été renversés, tout le surplus tourna bride, de soi-même, et se mit en déroute.

» Le régiment du duc de Nevers, qui s'était déployé sur le flanc gauche du prince de Condé, fut si rudement choqué et renversé par la foule confuse des ennemis et des Français mêlés ensemble, qu'il ne fut plus question de tenir ordonnance ni de garder les rangs pour combattre ; chacun ne songea qu'à se sauver, en évitant les fâcheuses rencontres. Nevers, après divers heurts et choquements, après maintes pistolades dont la bonne trempe de son harnois le garantit, après avoir été plusieurs fois renversé de son cheval et aussitôt remonté, rallia quelques-uns de ses hommes d'armes et regagna La Fère, pour subvenir au plus grand besoin de l'avenir. » (Rabutin.)

Pendant cette mêlée de cavalerie, le connétable marchait lentement au milieu des vieilles bandes françaises, « les plus belles, les plus complètes et les mieux armées qu'on eût vues depuis longtemps ». La résistance de l'arrière-garde lui avait permis de traverser, sans encombre, le village d'Essigny-le-Grand et il allait atteindre les bois de Gibercourt, où l'infanterie devait trouver son salut, lorsque, sur le chemin de Grand-Fossé, à la hauteur d'une maison de gentilhomme appelée Lizerolles (fig. 132), il vit arriver la nuée ennemie.

— C'est assez reculer, Messieurs ! dit-il aux princes

et aux gentilshommes qui l'entouraient ; il faut mourir ici ! » Et il mit pied à terre.

Alors nos pauvres soldats, tant français qu'allemands, se serrèrent en deux bataillons carrés, bien joints, pour

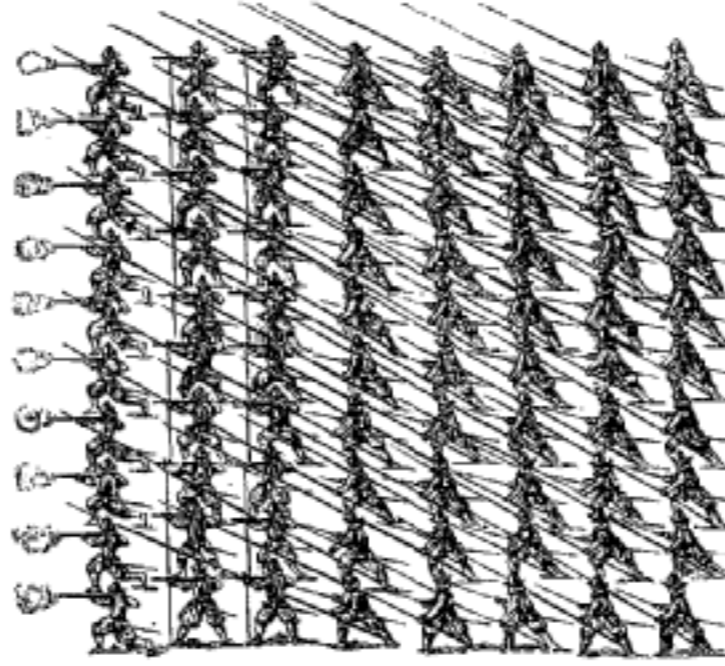


Fig. 134.

attendre le choc de la cavalerie victorieuse du comte d'Egmont, soutenue par les 30.000 hommes de pied du duc de Savoie et par 42 pièces de campagne.

Ils étaient 10.000 à peine, exténués par la chaleur, mais résistant si bien encore à 10 heures d'attente sous les armes, après une marche de nuit, que leur fière attitude déconcerta les généraux ennemis ; ils n'osèrent pas *donner l'assaut* aux deux bataillons avant de les avoir entamés par la canonnade. Toute l'artillerie fut disposée en demi-cercle autour de ces braves soldats, qui soutinrent le feu pendant quatre heures, avant de mourir au *lit de l'honneur*.

Quand les carrés furent rompus et broyés par le canon, quand il ne resta que quelques hommes debout, les lanciers de Bourgogne, les carabins espagnols et les pistoliens de Brunswick se ruèrent à travers les morts et les mourants amoncelés, « pour achever l'horrible carnage et boucherie ».

« Ce piteux spectacle et très cruel sacrifice dura pour le moins 5 heures; car le soir venait quand les ennemis arrêtaient leur poursuite, à une lieue de La Fère.

» Le connétable, après avoir offert sa vie pour remédier au désordre, fut enveloppé, étant fort blessé à la hanche, et emmené prisonnier, avec le maréchal de Saint André, le Rhingrave colonel des lansquenets, le prince Ludovic de Mantoue, les ducs de Montpensier et de Longueville et tant d'autres, illustres ou obscurs, dont les noms méritent d'être inscrits en lettres d'or en lieux apparents, pour servir d'exemple et de mémoire à la postérité. » (Rabutin.)

LA PATRIE EN DANGER (1557)

Nevers et Condé rallièrent à La Fère le plus grand nombre des capitaines et des soldats qui avaient échappé au désastre. Sans attendre les ordres du roi, ils se hâtèrent « de fournir et d'assurer les villes que l'ennemi, en cette soudaine terreur, eût pu surprendre. Bourdillon resta à La Fère avec les débris de 3 compagnies de gendarmerie et de 8 enseignes d'infanterie; le comte de Sancerre conduisit à Guise 2 compagnies de gendarmerie et 2 enseignes; les garnisons de Ham, du Catelet, de Péronne, Corbie, Montdidier, Coney et Chauny furent renforcées; puis les deux princes se rendirent à Laon, avec 5 ou 600 chevaux, pour y rassembler les forces du roi ».

La patrie était en danger. Henri II n'avait, au camp de Compiègne, que sa maison et ses gardes (fig. 133) à opposer à l'armée victorieuse, si elle avait marché sur Paris. Heureusement Philippe II n'avait ni l'audace ni le génie de son père; il vint de Cambrai au camp de Saint-Quentin, pour recueillir les trophées de la journée de la Saint-Laurent, et, malgré le duc de Savoie, malgré Ferdinand de Gonzague, il voulut prendre Saint-Quentin, avant de pousser plus loin. Mais Coligny défendit la place pendant 17 jours encore et cette résistance inattendue sauva la France.



A. de Neuville.

Fig. 133.

Après avoir rappelé le duc de Guise et l'armée d'Italie, Henri II adressa aux États généraux et à la Nation un appel qui fut entendu; « tous soldats, gentilshommes

ou autres, ayant suivi les armes ou pouvant les suivre, rejoignirent à Laon M. de Nevers ».

Comme après Poitiers, comme après Pavie, les villes s'imposèrent de gros sacrifices pour solder les troupes levées en Suisse et en Allemagne.

Le duc de Nevers prit, en avant de Compiègne, une forte position retranchée, barrant la route de Paris.

« Le prince de Condé, colonel de la cavalerie légère,



Fig. 136.

était ordinairement à cheval et, jour et nuit, à la suite des ennemis pour leur rompre les vivres et les travailler d'infinité de fatigues. Le comte de Sancerre et M. de Bourdillon, gouverneurs de Guise et de La Fère, faisaient des sorties continuelles contre le camp des ennemis, détruisant leurs vivres et charrois, taillant en pièces

leurs fourrageurs et ramenant chevaux et prisonniers, dont ils apprenaient toujours quelque chose de nouveau »

L'armée d'invasion, composée d'éléments rivaux, était

lasse de cette guerre de sièges et d'escarmouches. Les lansquenets murmuraient si haut que, le 17 octobre, Philippe II, inquiet de la gloire que ses lieutenants pouvaient encore acquérir sans lui, leur donna l'ordre de licencier les troupes et il alla faire, sans eux, à Bruxelles, une entrée triomphale (Fig. 136).

DÉLIVRANCE DE CALAIS (janvier 1558).

La France entière avait les yeux sur le duc de Guise, que le roi, par lettres patentes du 5 octobre, avait nommé lieutenant général, représentant sa personne, tant au dedans qu'au dehors du royaume.

Le nouveau dictateur, pour attirer vers la frontière des Pays-Bas l'attention des généraux de Philippe II, passa ostensiblement l'inspection des places de la Somme et chargea le duc de Nevers de réunir sur la Meuse, au camp de Stenay, 600 lances, 52 enseignes françaises, suisses ou allemandes, avec un parc d'artillerie de siège, comme si l'armée de Champagne avait dû tenter une diversion vers Thionville et Luxembourg.

Ces préparatifs apparents contre le roi d'Espagne couvraient une mystérieuse entreprise contre la reine d'Angleterre. Depuis longtemps déjà, M. de Sénarpont, « le prudent gouverneur du Boulonais », avait proposé au connétable un coup de main contre Calais, mal gardé pendant l'hiver ; ce coup de main, François de Guise voulut le tenter.

Il fit reconnaître la place par son maréchal de camp, Gaspard de Saulx-Tavannes. « C'était une des plus belles et fortes villes de guerre de l'Europe. Outre qu'elle était naturellement située en lieu inaccessible, environnée de trois côtés de rivières, ruisseaux et marécages, et flanquée de la mer du quatrième côté, avec un

grand et spacieux port, sans être en rien sujette ni commandée, les Anglais lui avaient donné artificiellement une forme à peu près carrée et l'avaient revêtue de remparts fort larges et massifs. Les trois faces devers les marais étaient défendues par trois gros boulevards triangulaires, bien armés, qui flanquaient les courtines. Du côté des dunes s'élevait le château, creux et à fossés secs, sans aucun rempart.

» La ville au contraire était tout environnée de fossés larges et fort creux, à fond de cuve, toujours remplis d'eau par une petite rivière venant d'Ardres et par les

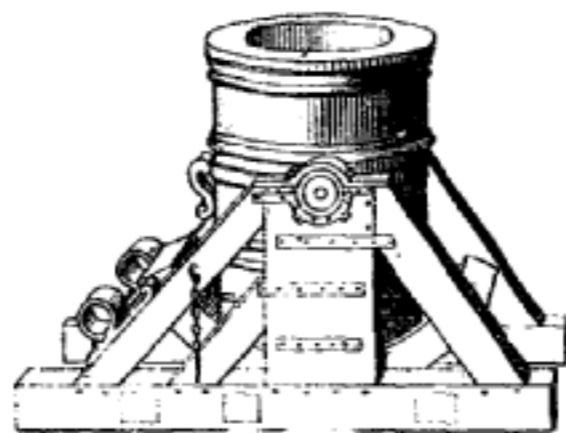


Fig. 137 1.

ruisseaux des marais. Mais (ce qui est encore plus à louer dans une ville de guerre), elle avait une des plus belles places d'armes qu'il est possible, où l'on pouvait mettre 5.000 hommes en bataille. » (Ra-

butin.)

Calais était défendu extérieurement, du côté de la mer, par le fort de Bisbanck et, du côté de la terre, par celui de Niellay. Chaque hiver, le gouverneur anglais, lord Wentworth, comptant sur les marais de mer qui entou-

1. Mortier du XVI^e siècle. Le calibre des mortiers variait de 7 à 18 pouces de diamètre; la longueur d'âme était de 3 ou 4 calibres; tous avaient des tourillons et une chambre pour recevoir la charge. L'affût était construit de manière que le mortier lançât presque verticalement un *boulet à explosion*, c'est-à-dire une bombe remplie de poudre et traversée par une fusée de fer, fixée au projectile par une vis (Général Favé).

raient une partie de l'enceinte, réduisait sa garnison de moitié. Deux cent dix ans d'occupation paisible avaient endormi la prudence des conquérants.

A la fin de décembre, les troupes du camp de Stenay s'acheminèrent, à marches forcées, vers le Boulonnais, et, le 1^{er} janvier 1558, le duc de Guise, « ayant tout son appareil prêt suivant sa grande promptitude », se présenta devant le fort de Nieullay. Le village de Sainte-Agathe fut enlevé le premier jour et, dès le lendemain, la tranchée fut ouverte devant les deux forts à la fois.

« M. d'Estrées se rendit si soigneux et fit, de telle assiduité, travailler vastadours et canonniers que, le 4 au point du jour, son artillerie commença à tonner et à foudroyer d'une part et d'autre. »

Nieullay fut abandonné presque aussitôt et Risbanck se rendit au bout de deux heures. Une fausse attaque contre la Porte-de-Mer permit de faire promptement brèche au château.

« Il avait été pourvu de si longue main aux artifices et choses nécessaires au siège de Calais, qu'on avait amené par mer, pour passer les hommes et les munitions sur les glaces et les marécages, grande quantité de *claires goudronnées*, que l'eau ne pouvait transpercer ni corrompre. Pour couvrir les arquebusiers sur le sable et la grève nue, on avait fabriqué grand nombre de palis (en bois très sec pour qu'ils fussent plus forts et légers), de la hauteur d'un homme et d'un demi-pied d'épaisseur, recouverts, au dehors, de 3 ou 4 doigts de papiers collés l'un sur l'autre (chose que l'arquebusade ne peut fausser aisément). Ces palis étaient disposés sur un appui, terminé par une pointe de fer d'un pied et demi, bien acérée, qui permettait de les planter facilement dans la terre, quelque dure qu'elle fût. Derrière ces palis, appelés *postes*, les arquebusiers pouvaient tirer sans danger,

par une petite lumière ménagée dans le milieu. »

Le 5, à huit heures du soir, le château fut attaqué, à marée basse, par 250 arquebusiers munis de ces palis et soutenus par 500 corselets; le maréchal Strozzi et Antoine de Gramont dirigeaient l'attaque.

« M. de Guise, ayant passé dans l'eau jusqu'à la ceinture, se présenta, avec d'autres troupes, au pied de la brèche, que les Français assaillirent de si grandes hardiesse et impétuosité qu'ils chassèrent et rembarèrent les défenseurs du château jusque dans la ville. M. de Guise laissa les arquebusiers et les corselets dans le château, en leur ordonnant de s'y fortifier et de s'y maintenir pour le reste de la nuit. Il leur donna pour chefs et conducteurs ses frères d'Aumale et d'Elbeuf; puis, comme la mer s'enflait, il rejoignit l'armée sur l'autre bord, afin de leur envoyer des secours aussitôt qu'il ferait jour. »

Lord Wentworth fit des efforts désespérés pour reprendre le château.

« Les Anglais vinrent, tête baissée, rassaillir les nôtres et il y eut fort âpre et obstiné combat; mais ils trouvèrent si grande et rebelle résistance que finalement ils en furent aussi reculés qu'auparavant. Nonobstant, demeurant opiniâtres à regagner leur château, ils amenèrent 2 ou 3 pièces d'artillerie sur l'autre bout du pont, vers la ville, pour enfoncer la porte et en chasser les défenseurs.

» Après avoir tiré, d'une plate-forme qui était au coin de la place d'armes, infinies canonnades, ils donnèrent un nouvel assaut, encore plus furieux que le premier. Il y fut bien assailli et encore mieux défendu; près de 300 des plus braves Anglais demeurèrent sur le champ morts ou blessés; mais les nôtres fermèrent les portes et tout soudain ils les romparèrent par derrière. »

La garnison capitula, le 8 janvier. Calais fut remis au duc de Guise « avec artillerie, poudres, boulets, armes,



Fig. 138.

enseignes, toutes munitions tant de guerre que de vivres, or et argent monnayé ou non, biens meubles, marchandises et chevaux ».

Les navires d'Angleterre, envoyés de Douvres au secours de la place, virent les croix blanches venteler sur

la tour du Risbanck et s'en retournèrent « pour annoncer la mauvaise aventure ».

PAIX DE CATEAU-CAMBRÉSIS (3 avril 1559)

La campagne de 1558 donna à Henri II Thionville et Dunkerque.

Au mois d'août, il avait réuni, aux environs d'Amiens, 1.650 hommes d'armes, 1.400 cheval-légers, 300 arquebusiers à cheval, 2.500 reîtres, 30.000 gens de pied français, suisses ou allemands. L'artillerie, de 40 canons et 13 coulevrines, était gardée par un régiment allemand et 6 enseignes de suisses; elle était servie par 12 enseignes de vastadoirs et pionniers.

François de Guise s'appêtait à conduire cette belle armée à l'attaque des forces considérables que le duc de Savoie, général de Philippe II, avait réunies près de Doullens, lorsque Montmorency négocia la paix.

Elle fut conclue, le 3 avril 1559, à Cateau-Cambrésis, avec l'Espagne et l'Angleterre.

D'un trait de plume, pour marier sa fille Elisabeth à Philippe II et sa sœur Marguerite au duc de Savoie, pour racheter son vieux connétable, prisonnier depuis la Saint-Laurent, Henri II rendit 198 villes ou châteaux, « oubliant le sang répandu par tant de Français pour les gagner ».

Il gardait Calais, mais il rendait Dunkerque; il gardait Metz, Toul, Verdun et Saluces, il recouvrait Ham, le Catelet et Saint-Quentin, mais il rendait Thionville, la Savoie, la Bresse, le Montferrat, Sienne, la Corse et le Piémont, moins Pignerol et Savigliano. C'était l'abandon de l'Italie et la fin des guerres mémorables que la France entretenait, depuis 65 ans, au delà des monts.

« Las ! dit Du Villars, nous quittons en un seul jour ce que nous pleurerons en plusieurs années. Quel fatal et particulier malheur que celui des Français, de savoir fort généreusement combattre et conquérir sans pouvoir rien garder; de désirer toujours *nouvelletés* et remuement des armes, pour incontinent s'en fatiguer et y renoncer; d'être enfin les descendants de ces Gaulois, que César appelait *beneficiorum et injuriarum immemores* ! »

« Les flambeaux de cette paix fatale furent les torches funèbres de Henri II. » Il fut tué par imprudence dans un tournoi, le 10 juillet 1559, et sa mort, en brisant la main ferme qui maintenait les ambitions rivales des grands seigneurs français, ouvrit, pour 39 ans, l'ère sanglante des querelles religieuses et de la guerre civile.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

I

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

DE 1214 A 1559

A

- Abri*, de bivouac, page 35; — de combat, 16.
Achmann (camp d') — (1250) — 15 à 18.
Affût du canon, de siège, 68 (figure 28), 170 (fig. 58); — roulant, 63 (fig. 27), 133 (fig. 44), 135 (fig. 46), 136 (fig. 47), 142 (fig. 50), 144, 145 (fig. 50 bis), 164, 170 (fig. 58), 182 (fig. 65), 183 (fig. 66), 211 (fig. 81), 255 (fig. 106), 266 (fig. 111), 267 (fig. 112), 270 (fig. 115), 280 (fig. 122), 282 (fig. 125), 293 (fig. 131), 207 (fig. 138), 280 (fig. 122); — tournant, 282 (fig. 125).
Agès du canon, 68 (fig. 28), 170 (fig. 58), 266 (fig. 111), 267 (fig. 112).
Aguet, 95.
Aile, de cavalerie, 255; — droite, 6, 7, 82, 167, 213, 256; — du bataillon, 266 (fig. 91); — gauche, 91, 143, 212.
Ailette (armure d'épaule), 5 (fig. 2).
Alarme, 208, 210, 225, 277, 283, 292.
Aléman (Suisse), 181.
Alerte, 52.
Algarade, 288.
A l'étendard, 292.
Alignement, de la cavalerie, 177 (fig. 92), 272 (fig. 117); — de l'infanterie, 177 (fig. 92), 231 (fig. 94).
Allemands, 2, 6, 8, 167, 170 (fig. 58), 174, 189, 195 (fig. 73), 210, 215, 216, 219, 224, 226, 227 (fig. 92), 232, 241, 242, 256, 257, 259, 260, 262, 265, 267, 276, 277, 280, 283 à 285, 291, 294, 295, 298, 300.
Alsaciens, 232, 274.
Amiral de France, 106, 111, 140, 146.
Anglais (archers), 6, 9, 43 (fig. 20), 44, 46, 53, 59, 63, 68, 77, 81, 82, 91, 105, 106, 167, 169; — (barons), 80; — (capitaines), 101; — (chevaliers), 13, 18, 44, 46, 48, 52, 60, 91, 96; — servant la France, 277.
Apothicaire, 246.
Appel, 77, 78.

- Appertise d'armes*, 58, 72, 98.
Approches, 236.
Arbalète, 11, 45, 62 (fig. 26); — à cric, 131 (fig. 41), 132; — à étrier, 23 (fig. 11); — à tour, 16 (fig. 7), 92 (fig. 33).
Arbalétrier, à cheval, 13, 111, 134, 187, 188, 189, 220; — à pied, 15, 16, 23 (fig. 11), 37 (fig. 15), 45, 51, 92, 116, 132, 137, 162, 171, 179, 227 (fig. 92).
Arc, 43 (fig. 20), 97 (fig. 35), 158 (fig. 53).
Archer, à cheval, 13, 30, 36, 41, 79, 81, 97 (fig. 35), 111, 112, 129, 134, 136, 142, 143, 156, 163, 167, 171, 189, 208, 217, 220, 254, 260, 267, 268, 284; — à pied, 2, 6, 37, 43 (fig. 20), 44, 16, 53, 63, 68, 81, 113, 137, 157, 158 (fig. 53), 162, 190, 199 (fig. 74).
Arder (brûler), 68.
Argentière (col de F.), 221.
Argonne (défilés de F.), 267.
Arles (siège d') — (1536) — 248.
Armée, allemande, 1, 251; — anglaise, 44, 68, 69, 76, 101, 122, 138; — bourguignonne, 151; — bretonne, 152, 153; — de Champagne, 276; — de la Meuse, 277; — de Maximilien d'Autriche, 167, 170 (fig. 58); — de Philippe II, 288; — de Picardie, 276; — de secours, 236; — du Rhin, 268 à 270; — du Roi, 277, 278; — française, 2, 13, 32, 36, 49, 73, 100, 109, 122, 142, 153, 173, 211, 218, 236, 253, 254 (fig. 105), 267, 276; — impériale, 235, 251, 254 (fig. 105); — italienne, 206; — permanente, 128 à 134; — pontificale, 213, 220; — sarraisine, 43, 44, 21; — vénitienne, 199.
Armement, de la cavalerie, 3 (fig. 1), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 20 (fig. 9), 22 (fig. 10), 83 (fig. 20), 85 (fig. 21), 97 (fig. 35), 129 (fig. 52), 130, 139 (fig. 58), 152 (fig. 51), 170 (fig. 58), 184 (fig. 67), 193 (fig. 72), 200 (fig. 80), 227 (fig. 92), 230 (fig. 103), 257 (fig. 107), 261 (fig. 110), 269 (fig. 114), 272 (fig. 117), 274 (fig. 119), 289 (fig. 127), 293 (fig. 131), 297 (fig. 134);
 De l'infanterie, 23 (fig. 11), 28 (fig. 12), 33 (fig. 14), 37 (fig. 15), 41 (fig. 18), 43 (fig. 20), 62 (fig. 26), 72 (fig. 33), 100 (fig. 36), 105 (fig. 37), 126 (fig. 41), 131 (fig. 43), 133 (fig. 45), 158 (fig. 53), 164 (fig. 54), 170 (fig. 58), 175 (fig. 61), 178 (fig. 62), 180 (fig. 63), 190 (fig. 71), 195 (fig. 75), 199 (fig. 76), 202 (fig. 76), 205 (fig. 78), 213 (fig. 84), 215 (fig. 85), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 233 (fig. 89), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 242 (fig. 9), 244 (fig. 100), 246 (fig. 101), 247 (fig. 102), 258 (fig. 108), 281 (fig. 124), 291 (fig. 129), 293 (fig. 131), 299 (fig. 134), 301 (fig. 135), 308 (fig. 139).
Armes à feu portatives, 133 (fig. 45), 152 (fig. 51), 170 (fig. 58), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 242 (fig. 99), 247 (fig. 102), 258 (fig. 108), 269 (fig. 114), 281 (fig. 124), 293 (fig. 131), 299 (fig. 134), 301 (fig. 135), 308 (fig. 139).
Armistice, 79.
Armoiries, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 29 (fig. 13), 55 (fig. 24), 74, 227 (fig. 92).
Armure, de fer, 27, 89 (fig. 32), 91 (fig. 34), 126 (fig. 41), 192, 208; — de mailles, 3 (fig. 1), 8, 9 (fig. 4).
Armures de fer (hommes d'armes), 44, 77, 91, 220, 250 (fig. 103).
Armurier, 245.
Arquebusade, 268, 296.
Arquebuse, à mèche, 202 (fig. 76), 217 (fig. 87); — à serpentín, 242 (fig. 99); — d'arçon, 269 (fig. 114).

- Arquebuserie*, espagnole, 255; — française, 259.
Arquebusier, à cheval, 245, 267, 272 (fig. 117), 276, 277, 299, 296; — à pied, basque, 242; — de la garde, 301 (fig. 135); — espagnol, 216, 217 (fig. 87), 256, 291 (fig. 129); — français, 217 (fig. 102), 254, 258 (fig. 108), 280, 295, 299 (fig. 134), 301 (fig. 135); — légionnaire, 246, 247; — romagnol, 202 (fig. 76).
Arrière-ban, 15, 153, 251, 277, 286.
Arrière-garde, 53, 92, 111, 116, 135, 153, 179, 188, 189, 190, 221, 226, 238 (fig. 97), 253, 254, 296.
Arrière-vassaux, 1.
Arroy, 51, 75.
Artifices, 305.
Artificier, 132.
Artiller, 68 (fig. 28), 145 (fig. 50), 170 (fig. 58), 207 (fig. 79), 219, 227 (fig. 92).
Artillerie à feu, 136; — allemande, 282 (fig. 125); — de campagne, 63 (fig. 27), 159, 202, 227 (fig. 92), 253, 267, 296, 299; — de siège, 68 (fig. 28), 119 (fig. 40), 144, 170 (fig. 58), 207 (fig. 79), 236, 237 (fig. 96), 280 (fig. 122); — espagnole, 208; — italienne, 194, 201, 211 (fig. 81); — légère, 134, 135 (fig. 66), 136, 182 (fig. 65), 183 (fig. 66), 183 (fig. 66); — royale, 132 à 134, 144, 146, 163, 165, 174, 179, 219, 255 (fig. 106), 266 (fig. 111), 267 (fig. 112), 270 (fig. 115), 280 (fig. 122), 291; — suisse, 225, 230, 231 (fig. 94).
Artillerie balistique, 16 (fig. 7), 48 (fig. 22), 107 (fig. 38).
Artois (chevalier d'), 53.
Assaut (attaque d'une ville), 126 (fig. 41), 206, 236; — (charge de la cavalerie), 8, 9 (fig. 4), 299; — (charge de l'infanterie), 38, 227 (fig. 92), 299; — (d'un retranchement), 216; — (combat corps à corps), 148.
Attaque de la cavalerie, 191, 261 (fig. 110), 295, 297; — de flanc, 7, 39, 79, 111, 187, 215, 260, 261 (fig. 110), 283; — de front, 24; — de l'artillerie, 170 (fig. 58), 204, 299; — des retranchements, 147, 215; — en queue, 188, 190, 204, 216.
Attepages de l'artillerie, 145 (fig. 50), 174 (fig. 60), 255 (fig. 106), 280 (fig. 120).
Aumônier, 245.
Auray (combat d') — (19 septembre 1364) — 99.
Auvergne (chevaliers d'), 83.
Avant-bras, 89 (fig. 32), 129 (fig. 42).
Avant-garde, 4, 32, 51, 71, 110, 111, 115, 122, 134, 153, 179, 187 à 189, 202, 224, 226, 236, 238 (fig. 96), 253.
Aventuriers, 134, 203; — français, 210, 219, 226, 229, 230.
Avignon (camp d') — (1536) — 248.
Azincourt (bataille d') — (25 octobre 1415) — 112 à 118.

B

- Bacheliers*, 53.
Bachelier, 80.
Bacinet, 3 (fig. 1), 27, 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 62 (fig. 26), 75, 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 114, 129 (fig. 42); — homme d'armes, 111.
Bagages, 34, 169, 224, 278 (fig. 121).
Bailly, 149, 163.
Baliste, 16 (fig. 7), 48 (fig. 22).
Balle, 133.

- Ban*, de guerre, 45, 105; — royal, 105.
Bande, 9, 246.
Bandes françaises, 172, 204, 253, 256.
Bandes noires, 207, 219, 224, 240.
Banderole, 184 (fig. 67).
Bandil, 109.
Bannetel, 59, 65, 130.
Bannière (guidon), 11, 30, 32, 34, 50, 61, 74, 75, 82, 81, 86, 96, 111, 148, 160; — impériale, 6, 207 (fig. 79); — royale, 5, 8, 74, 84, 135, 170 (fig. 68), 230 (fig. 93); — (compagnie), 9, 20, 73, 117.
Barbute, 175 (fig. 61).
Bardes du cheval, 3 (fig. 1), 6, 129 (fig. 42), 193 (fig. 72), 209 (fig. 80), 227 (fig. 92), 268; — d'acier, 281.
Barletierre, 90.
Barge (navire), 101.
Baron, 2, 3 (fig. 1), 4, 12, 18, 32, 61, 60, 118, 149; — grand, 74.
Baronnie, 36.
Base d'opérations, 12, 201.
Basilic (canon), 294.
Basques, 237, 242.
Bataille (corps principal de l'armée), 111, 125, 135, 153, 170, 221, 253, 279; — ordonnée, 2, 74, 77, 79, 112; — (troupe), 14, 22, 72, 78, 91, 189, 259; — (combat) de rencontre, 160; — publique, 30; — réglée, 112.
Bataillon, allemand, 282; — de piquiers, 167; — d'infanterie, 137, 214 (fig. 84), 226 (fig. 91), 239, 244 (fig. 98), 255, 258 (fig. 108), 260, 267, 272; — français, 229 (fig. 134); — suisse, 202.
Bâtarde (coulevrine), 266, 270, 291.
Bâton, de commandement, 114; — d'hast, 40, 84, 115, 162.
Batterie, d'artillerie, 164, 170 (fig. 58), 207 (fig. 79); — de campagne, 277 (fig. 92); — de position, 293 (fig. 131); — de siège, 237 (fig. 96).
Baudrier, 275 (fig. 120).
Bavière (du casque), 89 (fig. 32), 139 (fig. 48).
Beaugency (prise de) — (17 juin 1429) — 122.
Beauvais (milice de), 7.
Bec de faucon, 115.
Bédouin, 21.
Beffroi, 15.
Belges (chevaliers), 36.
Besogner, 123.
Béthencourt (qué de), 109.
Bideau, 10, 33 (fig. 14), 38, 135.
Bironac, 35, 56, 110, 195, 214.
Blanche-Tache (qué de), 53, 108.
Boce, 161 (fig. 54).
Bois (combat de) 167, 284, 285; — fortifié, 60.
Bombarde, 63 (fig. 27), 68 (fig. 28), 132 (fig. 44), 147, 165.
Bonnet, 181 (fig. 67).
Bottes, 43 (fig. 20), 184 (fig. 67), 250 (fig. 103).
Bottines, 161 (fig. 54).
Bouclier, de l'homme de pied, 37 (fig. 15), 178 (fig. 62), 246 (fig. 101), 258 (fig. 108); — du cavalier, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 19 (fig. 8), 22 (fig. 10), 28, 29 (fig. 13), 33 (fig. 14), 184 (fig. 67).
Boulangier, 161.

Boulet, 63 (fig. 27), 68 (fig. 28), 133, 165, 170 (fig. 58), 182, 207 (fig. 79), 231 (fig. 94); — de fonte, 266.
Boulevard, 304.
Bourbonnais (chevalier du), 83.
Bourdonnasse, 193 (fig. 72).
Bourgogne (archers à cheval), 152 (fig. 51); — artillerie, 152; — chevaliers, 83, 283, 297 (fig. 133), 298; — hommes d'armes, 120, 151, 157; — milice paroissiale, 7.
Bourguignote, 258 (fig. 108), 269, 301 (fig. 135).
Boute, 157.
Boute-feu, 68 (fig. 28), 133 (fig. 45), 152 (fig. 51), 170 (fig. 58).
Boutis, 72, 82.
Bouvines (bataille de) — (27 août 1214) — 4 à 11 (fig. 3 et 4).
Brabançon, 2, 6, 9.
Braconn ève, 27, 57 (fig. 25), 89 (fig. 32), 152 (fig. 51).
Brassard, 5 (fig. 2), 37 (fig. 15), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 161 (fig. 54), 258 (fig. 108), 269.
Brèche, 236, 239, 281, 305.
Bretagne, gendarmerie, 7, 9, 90; — gens de guerre, 92, 137, 138, 148, 173, 179; — gens de pied, 283.
Bricole, 181.
Bride, 3 (fig. 1), 55 (fig. 24), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 209 (fig. 80).
Brigant, 59, 76.
Brigantine, 33 (fig. 14), 45, 131, 161 (fig. 54).
Brodequins, 161 (fig. 54), 231 (fig. 94).
Bruxelles (entrée de Philippe II à) — (1557) — 303.
Buccine, 4.
Budin, 31, 69, 71, 118.

C

Caen (prise de) — (1450) — 144.
Calais, 66, 101, 119, 150.
Calibres de France (les six), 266 (fig. 111), 267 (fig. 112).
Canail, 3 (fig. 1), 33 (fig. 14), 37 (fig. 15), 41 (fig. 18), 45, 57 (fig. 25), 94 (fig. 34), 97 (fig. 35).
Cambrai (paix de) — (1529) — 245.
Camisade, 238.
Camp, fortifié, 15, 16, 35, 134, 146, 207, 279; — français, 15, 32, 109, 224, 276, 277; — impérial, 283, 293 (fig. 131); — italien, 183, 188, 189 (fig. 70); — retranché, 235 (fig. 95).
Canon, anglais, 63 (fig. 27), 106; — de campagne, 282 (fig. 125); — français, 181 (fig. 64), 259 (fig. 109), 266 (fig. 111); — gros, 144, 170 (fig. 58), 236 (fig. 95), 240.
Canonnade, 214, 257, 288, 299.
Canonnier, 68 (fig. 28), 145 (fig. 50), 147, 164, 170 (fig. 58), 259 (fig. 109), 282 (fig. 125), 294, 305.
Cantinière, 24, 35.
Cantonement, 34, 54, 181, 195, 236.
Caparaçon, 170 (fig. 58), 268.
Cap d'escadre, 246.
Capitaine, anglais, 121, 137; — de cavalerie, 271 (fig. 116), 272 (fig. 117); — de compagnie d'ordonnance, 129, 163, 209 (fig. 80); — de francs-archers, 161; — de lanciers, 257 (fig. 107), 297 (fig. 133); — de lansquenets, 228; — de la Porte du Roy, 194; — de routiers,

- 101, 102 : — d'infanterie, 214 (fig. 84), 271 (fig. 116) ; — français, 123, 128, 196, 210, 214, 218, 252, 258 (fig. 108), 259, 294 ; — légionnaire, 246 ; — suisse, 185 (fig. 68), 223, 255 (fig. 106), 262, 272.
- Capitaine général*, 161, 168, 265 ; — de l'artillerie, 266 ; — vénitien, 129.
- Capitulation*, 196, 307.
- Carabin*, espagnol, 296, 300.
- Carignan (siège de)* — (1544) — 253.
- Corporal*, 246.
- Carrié*, de cavalerie, 261 (fig. 110) ; — d'hommes, 247 ; — de gendarmerie, 297 (fig. 133) ; — d'infanterie, 137, 247, 299 (fig. 134) ; — de terrain, 247.
- Carreau*, 20.
- Casque*, 3 (fig. 1), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 19 (fig. 8), 22 (fig. 10), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 30 (fig. 17), 41 (fig. 18), 55 (fig. 24), 62 (fig. 26), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48).
- Castillon (bataille de)* — (17 juillet 1453) — 147 à 149 ; — (siège de), 146.
- Cavalcade* (pointe de cavalerie), 223.
- Cavalerie* anglaise, 44, 45, 139 (fig. 48) ; — égyptienne, 14 ; — féodale, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 6 à 9 (fig. 4), 10, 13 ; — française, 45, 128 à 130 (fig. 42), 162 à 164, 191, 245 ; — légère, 30, 181 (fig. 67), 185, 187 à 192, 220, 271 (fig. 116), 272 (fig. 117), 276, 277, 283 (fig. 127), 284, 291, 294.
- Cavalin*, 269.
- Ceinture*, de chevalier, 55 (fig. 24), 83 (fig. 30) ; — de fer, 27, 28 (fig. 12).
- Centener*, 246.
- Centre de bataille*, 213, 254 (fig. 105), 256.
- Cerbottane*, 211 (fig. 81).
- Cérvoles (bataille de)* — (11 avril 1544) — 253.
- Cervelière*, 43 (fig. 20).
- Champagne*, armée, 276, 303 ; — chevaliers, 16, 22 ; — milice, 7 ; — vieilles enseignes, 269.
- Chanson de marche*, 292.
- Chapeau*, 255 (fig. 106).
- Chapel de fer*, 37 (fig. 15).
- Chapelain*, 6.
- Chapevon*, 114, 190 (fig. 71), 195 (fig. 73), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 275 (fig. 120).
- Chaplis*, 148.
- Char de guerre*, 6, 8, 213.
- Charge*, de la cavalerie, 7, 9 (fig. 4), 19 (fig. 8), 28, 29 (fig. 13), 30, 39, 72, 115, 117, 191, 292, 210, 214, 227 (fig. 92), 228, 230, 261 (fig. 110), 298 ; — de l'infanterie, 8, 38, 39, 100 (fig. 36), 170 (fig. 58), 227 (fig. 92), 285 ; — en baie, 29, 285.
- Chargement de l'arquebuse*, 247 (fig. 87) ; — du canon, 165, 307 (fig. 138).
- Chariot d'artillerie*, 213 ; — de convoi, 237 (fig. 96), 278 (fig. 121).
- Charpentier*, 182.
- Charrette*, 162 (fig. 55), 278 (fig. 121).
- Chavriage*, 188.
- Charroi*, 32, 34, 47, 60, 80, 113 (fig. 39), 116, 144, 159, 162 (fig. 55) ; — d'artillerie, 145 (fig. 50), 255 (fig. 106).
- Chas-chastiau*, 15.
- Chasse* (poursuite), 19 (fig. 8), 53, 82, 102, 122, 125, 149, 167, 184, 228.

- Châtel*, 2, 73.
Châtelain, 66.
Chausses, 161 (fig. 54), 175 (fig. 61), 178 (fig. 62), 180 (fig. 63), 182, 190 (fig. 71), 195 (fig. 73), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 274 (fig. 119).
Chaussures, du cavalier, 3 (fig. 1), 19 (fig. 8), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 89 (fig. 32); — du piéton, 23 (fig. 11), 31 (fig. 14), 37 (fig. 15), 43 (fig. 20), 52 (fig. 26), 161 (fig. 54), 170 (fig. 58), 190 (fig. 71), 230 (fig. 93), 274 (fig. 119).
Cheval, d'artillerie, 145 (fig. 50), 174 (fig. 60), 255 (fig. 106); — de charroi, 162 (fig. 55), 273 (fig. 118), 278 (fig. 121); — de guerre, 3 (fig. 1), 19 (fig. 8), 20 (fig. 9), 40 (fig. 17), 55 (fig. 24), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 170 (fig. 58), 184 (fig. 67), 193 (fig. 72), 209 (fig. 80); — de rechange, 136, 257 (fig. 107); — de voltige, 269; — espagnol, 268; — grand, 3 (fig. 1), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 151; — turc, 268.
Chevalerie, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 8, 9 (fig. 4), 11, 19 (fig. 8), 20, 22 à 26, 29 à 31, 38 à 46, 240; — française, 48, 74, 75, 110.
Chevalier, allemand, 6, 37, 78; — anglais, 13, 18, 44, 46, 48, 52, 70, 71, 72, 124, 139 (fig. 48); — banneret, 59, 65, 130; — brabançon, 167; — de l'Étoile, 78, 84; — flamand, 167; — français, 3 (fig. 1), 5, 29, 52, 58, 70, 72, 97, 124, 193, 227 (fig. 92); — hollandais, 167; — lorrain, 78.
Chevauchée, 44, 49, 72.
Chevaucheur, 122, 151.
Chevaux-légers, 191, 235; — allemands, 256, 281; — espagnols, 256, 281; — flamands, 298; — français, 212, 220, 245, 250 (fig. 103), 253, 254, 260, 267, 276, 277, 292, 296; — italiens, 184 (fig. 67), 200, 206, 239, 256; — (régiment de), 281.
Chirurgien, 246.
Chroniqueurs — de 1214 à 1559 — Bellay (Martin du), 236, 249, 251 à 256; — Brantôme (Pierre de), 237, 252; — Boyvin du Villars, 310; — Chartier (Jean), 138 à 149; — Commines (Philippe de), 151 à 159, 166 à 169, 173, 177 à 196; — Pleuranges (Robert de), 211, 217, 225; — Froissart (Jean), 44 à 46; — Guisart (Guillaume), 32 à 40; — Guicciardini (Francesco), 217; — Joinville (Jean de), 13 à 23; — Le Breton (Guillaume), 4 à 10; — Loyal Serviteur (le), 210; — Mergoy (Jean de), 296; — Monstrelet, 123 à 126; — Montluc (Blaise de), 258 à 260; — Rabutin (François de), 268 à 270, 281 à 300, 304 à 307; — Saux-Tavannes (Gaspard de), 271, 280, 284.
Cypre (île de), 12.
Cimetière, 184 (fig. 67), 191.
Cimier, 9.
Claie goudronnée, 305.
Coalition contre la France — 1214-1; — 1515-219.
Cocherel (combat de) — (16 mai 1364) — 91 à 99.
Coffre, à bagages, 194; — de l'aff. t., 135 (fig. 46), 183 (fig. 65).
Coiffette de fer, 43 (fig. 20), 106.
Coiffure de guerre, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 19 (fig. 8), 22 (fig. 10), 23 (fig. 11), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 33 (fig. 14), 37 (fig. 15), 40 (fig. 17), 41 (fig. 18), 43 (fig. 20), 55 (fig. 24), 57 (fig. 25), 62 (fig. 26), 68 (fig. 28), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 91 (fig. 34), 97 (fig. 35), 100 (fig. 36), 105 (fig. 37), 126 (fig. 41), 129 (fig. 42), 133 (fig. 45), 139 (fig. 48), 152 (fig. 51), 158 (fig. 53), 161 (fig. 54), 170 (fig. 58), 175 (fig. 51), 180 (fig. 63), 184 (fig. 67), 190 (fig. 71), 193 (fig. 72), 195 (fig. 73), 199 (fig. 74), 202 (fig. 76), 209 (fig. 80), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 244 (fig. 100), 246 (fig. 101), 247 (fig. 102), 250 (fig. 103), 251 (fig. 104).

- Coin* (formation en). 6 (fig. 3).
Collation, 195.
Colonel, 246, 258 (fig. 108) ; — des Suisses, 262.
Colonel général, 265, 283 ; — de la cavalerie légère, 226, 302.
Colonne, de flanc, 221 ; — de marche, 2, 201 ; — serrée, 7, 37.
Combat, de la cavalerie : à pied, 13 (fig. 6), 14, 22 (fig. 20), 24, 37, 46, 48, 60, 77, 79, 80, 83 (fig. 30), 96, 98, 102, 114, 124, 126 (fig. 41), 148, 154 ; — contre l'infanterie, 38, 226, 227 (fig. 92), 228, 284.
 D'arrière-garde, 25, 297 ; — d'avant-garde, 183 à 185 ; — de bois, 280, 283, 285.
 De la gendarmerie, 7, 8, 19, 53, 64, 72, 170 (fig. 58), 191, 207, 210, 227, 241, 260, 261 (fig. 110), 297.
 De l'artillerie, 149, 214, 231 (fig. 94), 240, 256, 258, 281, 285, 292.
 De l'infanterie, 7, 8, 10, 114 à 116, 169, 170 (fig. 58), 203, 204, 205 (fig. 78), 227 (fig. 92), 228, 240, 256, 285.
 De marais, 31 ; — de nuit, 228.
Commandements à la voix, 38, 59, 82, 114, 210, 260.
Commissaire des poudres, 165.
Compagnie, 32, 34, 111 ; — bourgeoise, 120 ; — d'arquebusiers à cheval, 245, 263 ; — de cheval-légers, 245 ; — de gendarmerie, 245, 270, 283 ; — d'estradiots, 245 ; — de fusiliers, 132 ; — d'hommes d'armes italiens, 188, 191 ; — d'infanterie, 271 (fig. 116), 283 (fig. 127) ; — franche, 160 ; — provinciale, 135 ; — soldée, 104, 132.
Compagnies d'ordonnance, de Bourgogne, 166 ; — de France, 128 à 130, 134, 135, 138, 143, 152, 172, 191, 208, 212, 268.
Compagnies (grandes), 99, 100.
Compiègne (camp de) — (1557) — 301.
Concentration de l'armée, 219.
Condotière, 178 (fig. 62), 213.
Conducteur d'artillerie, 255 (fig. 106).
Conduiseur, 111.
Connétable (capitaine), 32, 34, 38, 62, 63 ; — de France, 78, 82, 83, 101 à 103, 134, 141, 220, 266, 276, 290 à 300.
Connétable (compagnie), 35.
Conseil de guerre, 58, 74, 95, 207, 237.
Conseiller du Roi, 194.
Contre-attaque, 203.
Concenant, 71, 72, 75.
Convoi, d'artillerie, 135 ; — de blessés, 249 ; — de vivres, 135, 273 (fig. 118) ; — (gros), 135, 187, 278 (fig. 121).
Cor sarrasin, 14.
Corbie (milice de), 7.
Cordonnier, 163.
Cornette (compagnie de cavalerie), 293 (fig. 131), 294 ; — officier, 254, 280, 286 ; — royale, 270.
Corps de bataille, 4, 54, 143, 168, 211, 238 ; — de ville, 252.
Corselet, de cuir, 43 (fig. 20), 62 (fig. 26), 158 (fig. 58) ; — de fer, 89 (fig. 32), 231 (fig. 94), 258 (fig. 108) ; — hallebardier, 258 ; — piquier, 170 (fig. 58), 195 (fig. 73), 199 (fig. 74), 255 (fig. 106), 280, 281.
Corses, 236.
Costume de guerre, du cavalier, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 22 (fig. 10), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 40 (fig. 17), 55 (fig. 24), 57 (fig. 25), 83 (fig. 30), 85 (fig. 31), 89 (fig. 32), 94 (fig. 34), 97 (fig. 35), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 152 (fig. 51), 170 (fig. 58), 184 (fig. 67), 193 (fig. 72), 227 (fig. 92), 250 (fig. 103) ;

- Du piéton, 23 (fig. 11), 33 (fig. 14), 37 (fig. 5), 41 (fig. 18), 43 (fig. 20),
 62 (fig. 26), 68 (fig. 28), 100 (fig. 36), 105 (fig. 37), 107 (fig. 38), 126
 (fig. 41), 133 (fig. 45), 158 (fig. 53), 161 (fig. 54), 170 (fig. 58), 175
 (fig. 61), 178 (fig. 62), 180 (fig. 63), 185 (fig. 68), 190 (fig. 71), 195
 (fig. 73), 199 (fig. 74), 202 (fig. 76), 205 (fig. 78), 215 (fig. 85), 216
 (fig. 86), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 244 (fig. 100), 246 (fig. 101), 247
 (fig. 102), 251 (fig. 104), 255 (fig. 106), 281 (fig. 123), 301 (fig. 135),
 303 (fig. 136).
Cotte d'armes, 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 22 (fig. 10), 55 (fig. 24), 85 (fig. 31),
 118, 242.
Cotte de mailles, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 22 (fig. 10),
 43 (fig. 20).
Coucher la lance (ou le bois), 19 (fig. 8), 29 (fig. 13), 157, 170 (fig. 58),
 191, 227 (fig. 92).
Coucher (se) sous le feu, 214, 259.
Couleurs du capitaine, 268.
Coulevrine, 132, 138, 142 (fig. 50), 144, 147, 149, 174 (fig. 60), 270, 279;
 — à main, 152 (fig. 51); — grande, 266, 270; — longue, 291.
Coulevrinier à cheval, 152 (fig. 51).
Coup de main, 94, 98, 200, 222, 271.
Coureurs, 45, 51, 56, 73, 74, 112, 123, 134, 184.
Course, 288.
Courtaud (cheval), 269 (fig. 114).
Courtine, 304.
Courtisan, 110.
Courtray (bataille de) — (11 juillet 1302) — 36 à 41.
Conteau, 33 (fig. 14), 42 (fig. 19), 45.
Costelas, 268.
Contitier, 29, 30, 163, 267; — d'ordonnance, 129, 136.
Cranquin (arbalète à cric), 131 (fig. 43).
Crapaudine (canon léger), 144.
Crécy (bataille de) — (26 août 1346) — 62, 66.
Crespy (paix de) — (1544) — 263.
Cri, de guerre, 19, 39, 63, 82, 84, 96; — de ralliement, 95.
Crierie, 296.
Crieur, 177.
Crinière (barde de), 129 (fig. 42), 193 (fig. 72), 209 (fig. 80).
Croisade (septième), — (1248) — 11 à 26.
Croissant (formation en), 211, 241 (fig. 98), 271 (fig. 116).
Crosse de Jaffet, 136 (fig. 47), 142 (fig. 50), 164 (fig. 56).
Croupière, 3 (fig. 1), 40 (fig. 17), 97 (fig. 35), 129 (fig. 42), 209 (fig. 80).
Cubilière, 5 (fig. 2), 27, 37 (fig. 15), 83 (fig. 30), 97 (fig. 35).
Cuir (vêtement de), 27, 83 (fig. 30).
Cuirasse, de cavalier, 27, 41 (fig. 18), 89 (fig. 32), 126 (fig. 41), 129
 (fig. 42), 152 (fig. 51), 170 (fig. 58), 193 (fig. 72), 209 (fig. 80), 227
 (fig. 98), 250 (fig. 103).
 D'homme de pied, 145 (fig. 50), 170 (fig. 58), 195 (fig. 73), 199
 (fig. 74), 227 (fig. 92), 246 (fig. 101), 258 (fig. 108).
Cuirassine, 269.
Cuisinier, 36.
Cuissard, 55 (fig. 24), 89 (fig. 32).
Culasse, de l'arme à feu portative, 63 (fig. 27), 119 (fig. 40), 133 (fig. 45);
 — du canon, 63 (fig. 27).

D

- Dague*, 85 (fig. 31), 131, 162, 170 (fig. 58), 178 (fig. 62), 180 (fig. 63), 195 (fig. 73).
Damiette (combat de) — (13 mai 1129) — 13 à 15 (fig. 6).
Dauphin, 119.
Dauphiné (noblesse du), 157.
Débardade, 240.
Débarquement, 14.
Décapitation, 181.
Décoller (décapiter), 104.
Défense d'une position, 63, 81, 147, 201 à 203.
Défensive (tactique), 55, 59, 76 (fig. 29), 77, 79.
Défilé (passage de), 4, 221.
Dégradation, 108.
Délivrance du territoire — (1429) — 121 à 126, — (1449 à 1452) — 137 à 150, — (1558) — 301 à 307.
Délogement, 50.
Demi-lance, 250 (fig. 103), 269.
Démonstration, 271.
Département militaire, 265.
Déploiement d'une armée, 6, 51, 97, 167, 253.
Déroute, 8, 83, 115 à 118, 249, 251, 262.
Destrier, 3 (fig. 1), 4, 8, 28, 33, 129 (fig. 42), 209 (fig. 80), 227 (fig. 92).
Détroit (défilé), 49.
Delles, 163.
Dévastation, 238.
Devise, 148.
Diables noirs (reiters de 1554), 280.
Digue, 15, 16.
Distances tactiques, 266 (fig. 91), 257 (fig. 107), 261 (fig. 110), 271 (fig. 116), 278 (fig. 121).
Diversions, 116, 117, 171, 303.
Double canon, 270.
Drapeau, des francs-archers, 170 (fig. 58) ; — français, 227 (fig. 92), 271 (fig. 116) ; — impérial, 207 (fig. 79), 278 (fig. 121).
Dreux (gendarmérie de), 9 ; — milice de, 7.

E

- Echarpe*, 257 (fig. 108) ; — (prendre d'), 214.
Echiquier (formation en), 137, 256, 271 (fig. 116), 283 (fig. 127).
Eclaireurs, 4, 52, 72, 123, 167, 220, 296.
Ecoliers (régiment d'), 251.
Écossais de la garde du Roy, 158, 163, 190, 194, 213, 269, 277.
Écouvillon, 68 (fig. 28).
Ecu (bouclier), 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 14, 20 (fig. 9), 22 (fig. 10), 29 (fig. 13), 139 (fig. 48).
Écuyer, 29, 72, 91, 204 ; — d'ordonnance, 129, 136.
Écuyerie, 74.
Effet du feu, d'artillerie, 63, 149, 159, 165, 169, 185, 194, 204, 214, 228, 232, 240, 256, 258, 292, 300 ; — de l'archèuserie, 217, 242, 285.

- Eglise fortifiée*, 123.
Egypte (campagne d') — (1249) — 12 à 26.
Elite (troupe d'), 78, 80, 81, 82, 93, 98, 111, 262.
Elu (commissaire royal), 131.
Embuscade, 72, 112, 113 (fig. 39), 114, 280.
Emir, 21, 25.
Enceinte de chariots, 60, 80, 134, 154, 155 (fig. 52), 159 ; — mobile, 278 (fig. 121).
Enfants perdus, 226, 227 (fig. 92), 254, 256, 292.
Enfermer, 260.
Engin (de jet), 16 (fig. 7), 22, 106, 107 (fig. 38) ; — à poudre, 155 ; — volant, 107 (fig. 38), 132.
Enseigne (compagnie), 154, 159, 260, 274 (fig. 116), 276, 290, 300 ; — (drapeau), 11, 158, 208, 214 (fig. 84), 227 (fig. 92) ; — (officier), 130, 230 (fig. 93), 272 (fig. 117) ; — espagnol, 291, 292.
Epaule (faire) (flanquer), 260.
Epaulement de batterie, 207 (fig. 79).
Epee, à deux mains, 180 (fig. 63), 223 (fig. 89), 274 (fig. 119) ; — d'Allemagne, 20 (fig. 9) ; — d'arçon, 3 (fig. 1), 21 ; — de cavalier (de ceinture), 3 (fig. 1), 9 (fig. 4), 21, 28 (fig. 12), 33 (fig. 14), 83 (fig. 30), 129 (fig. 42), 170 (fig. 58), 268 ; — d'homme de pied, 43 (fig. 20), 100 (fig. 36), 158 (fig. 53), 161 (fig. 54), 170 (fig. 58), 175 (fig. 61), 178 (fig. 62), 190 (fig. 71), 195 (fig. 73), 216 (fig. 86), 231 (fig. 94), 247 (fig. 102), 275 (fig. 120), 301 (fig. 135).
Eperons, 3 (fig. 1), 19 (fig. 8), 20 (fig. 9), 22 (fig. 10), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 33 (fig. 14), 40 (fig. 17), 51 (fig. 24), 57 (fig. 25), 79, 81 (fig. 30), 89 (fig. 32) ; — de bois, 177 ; — (gagne ses), 234.
Epien, 38.
Equipage de pont, 47.
Escadre (troupe), 246, 247.
Escadron, de gendarmerie, 167 ; — de reîtres, 281 ; — espagnol, 278 (fig. 121) ; — français, 271 (fig. 116), 272 (fig. 117) ; — (gros), 297 ; — italien, 194, 241.
Escarmouche, 137, 149, 156, 167, 169, 188, 201, 207, 225, 239, 247, 249, 255, 256.
Escopette, 164, 170 (fig. 58).
Escopetterie, 272, 299 (fig. 134).
Escorte, de cavalerie, 293 (fig. 131) ; — du convoi, 137, 293 (fig. 134) ; — du roi, 270.
Escrime, de la hallebarde, 205 (fig. 78) ; — de la pique, 100 (fig. 36), 170 (fig. 58), 205 (fig. 78) ; — de l'épée, 83 (fig. 30), 170 (fig. 58), 205 (fig. 78).
Eserois, 34.
Espagnols, 213 à 217, 222, 235, 237, 252.
Espie, 51, 153.
Estaqueur, 17.
Estoc, 268.
Estocade, 72.
Estrader, 189.
Estradiot, 184 (fig. 67), 187, 190, 191 ; — au service de France, 245.
Etape, 34.
Etendard, 91, 93, 98, 148, 170 (fig. 58), 261 (fig. 119), 271 (fig. 116) ; — de Jeanne d'Arc, 126.
Etrier, 3 (fig. 1), 19 (fig. 8), 22 (fig. 10), 28 (fig. 12), 29 (fig. 12), 129 (fig. 42), 209 (fig. 80).

Exiller (dépeupler), 68.
Explosifs, 132.

F

Fanion blanc, 161.
Fauchard, 47, 135, 137, 178 (fig. 62).
Faucon, 174 (fig. 60), 185, 206.
Fauconneau, 132, 134, 135 (fig. 46), 183 (fig. 66), 206.
Faucr, 27.
Fausse attaque, 239.
Féodalité, 1, 12, 30, 31, 38, 61, 65, 67, 88, 101, 115, 116, 118, 151, 171.
Férir (frapper), 38.
Feu grégeois, 17, 21, 25.
Fifre, 246.
File (marcher à la), 156, 204.
Flandrs, 101: — chevaliers, 2, 23; — gens de pied, 6, 7, 36 à 41, 166.
Flamme de la lance, 181 (fig. 67), 271 (fig. 116), 278 (fig. 121).
François, 129 (fig. 42).
Fléau (arme d'hast), 41 (fig. 18).
Flèche, 43 (fig. 20).
Florence (gens de guerre de), 255.
Flotte (grand nombre), 158.
 (Marine), anglaise, 41, 105; — française, 12, 101.
Formations, de la cavalerie, 5, 6 (fig. 3), 227 (fig. 92), 257 (fig. 107), 296, 297 (fig. 133); — de l'armée, 5, 18, 26, 47, 59, 74, 76 (fig. 29), 78 à 80, 91 à 94, 113 (fig. 39), 167, 253; — de l'infanterie, 6 (fig. 3), 7, 36, 47, 137, 226 (fig. 91), 247, 291 (fig. 129), 299 (fig. 134); — de marche (ordre mixte), 271 (fig. 116); — en colonne, 37; — en demi-cercle, 297; en haie, 5, 170 (fig. 58); — en masse, 36, 37; mixte (cavalerie et infanterie), 112, 242.
Formigny (bataille de) — (16 avril 1450) — 138 à 144.
Fornoue (bataille de) — (6 juillet 1495) — 187 à 196.
Fortification, improvisée, 37 (fig. 15), 47, 140; — passagère, 15, 16, 147.
Fossé, 15.
Fougères (assaut de) — (1459) — 137.
Fourchette de l'arme à feu, 152 (fig. 51), 202 (fig. 76), 216 (fig. 86).
Fourniment de l'arquebusier, 270.
Fourrageur, 73.
Fourrageur, 302.
Fouquier, 246.
Fraise (collerette), 185 (fig. 68), 244 (fig. 100), 247 (fig. 102), 251 (fig. 104), 275 (fig. 120).
Franco-archer, 131, 147, 160, 161 (fig. 54), 168, 170 (fig. 58).
Franche-Comté (gendarmérie de), 241.
Frein (bride), 21.
Frette du canon, 68 (fig. 28), 119 (fig. 40), 133 (fig. 44).
Froissis, 82.
Fronde (engin de siège), 106, 107 (fig. 38).
Front, de bandière, 207 (fig. 79), 224; — de bataille, 4, 5, 47, 81.
Frontière (front de défense), 148.
Frontière française (organisation défensive de la), 265, 287, 288.
Fumière, 102.
Fusée, 132.
Fust de la lance, 5 (fig. 2), 13 (fig. 6), 14, 129 (fig. 42).

G

- Gabion*, 207 (fig. 79), 237 (fig. 96).
Gabionnade, 207 (fig. 79).
Galere, 11 (fig. 5), 13.
Galion, 252.
Galop de charge, 19 (fig. 8), 40 (fig. 17).
Gant, de l'archer, 43 (fig. 20), 97 (fig. 35); — du piéton, 161 (fig. 54).
Gantelet de fer, 28 (fig. 12), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 129 (fig. 42), 258 (fig. 108), 269; — de mailles, 3 (fig. 1).
Garde-bras, 89 (fig. 32).
Garde de la lance, 5 (fig. 2), 227 (fig. 92).
Gardes (arbalétrier à cheval de la), 189; — (archer à cheval de la), 189; — du Roy, 78, 81, 135; — écossaises, 135; — françaises, 135, 164, 301 (fig. 135); — suisses (cont), 163.
Gargousse, 133.
Gascons, barons, 67, 80, 84; — capitaines, 101; — chevaliers, 96; — gens de guerre, 90, 91, 179, 211; — hacquebutiers, 174, 204, 215; — varlets, 68.
Gastadour, 131.
Gendarmerie (chevaliers et écuyers) allemande, 81; — de Bourgogne, 151, 155, 168, 169, 283; — espagnole, 208; — française, 7, 128 à 130 (fig. 42), 191, 203, 212, 215, 220, 226, 231, 233, 245, 253, 291; — italienne, 187 à 191, 208, 239; — lorraine, 81; — (régiment de), 284, 285, 294.
Génois, 45, 51, 62, 172, 222.
Genou à terre, 259.
Genouillère, 5 (fig. 2), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 97 (fig. 35).
Gen, d'armes, 70, 71, 112, 153, 169, 177; — de bien, 122; — de canon, 134; — de pied, 38, 179, 189, 211, 214 (fig. 84); — de trait, 111, 135, 219; — italiens, 199 (fig. 74), 188, 236; — nouveaux, 253.
Gent (armée), 14, 17, 32.
Gentilhomme, 106, 129, 158, 177, 182, 184, 192, 233; — des vingt écus, 163, 191, 194; — volontaire, 269, 294.
Gentillesse, 110, 117.
Glaive (lance), 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 11, 21, 80, 96.
Gondendant, 39 (fig. 16), 41.
Gorgéris, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 83 (fig. 30), 89 (fig. 32), 158 (fig. 53), 274 (fig. 119).
Gouverneur de place forte, 111.
Grand maître, de France, 248; — de l'artillerie, 174, 219, 230; — des arbalétriers, 134, 135, 160.
Grand maréchal, 243.
Grand prévôt des bandes, 265.
Gratification, 196.
Gros, d'avant-garde, 208; — de l'armée, 32.
Gruyères, 254, 257, 262.
Gué, 49, 52, 187, 211.
Guet (corps de), 195, 226, 229, 284.
Guêtre, 193.
Guerre de Cent Ans, 32 à 150.
Guides (éclaireurs), 154, 220.
Guidon (officier de cavalerie), 130, 208.

Guildin (cheval hongre), 269.
Guinegalle (bataille de) — (7 août 1479) — 166.
Guines (paix de) — (24 mars 1550) — 267.
Guisarme, 135, 137, 148, 171 (fig. 59).
Guisarmier, 162, 171.

H

Hache, d'armes, 22 (fig. 10), 139 (fig. 48); — de campement, 192; — de guerre, 84, 85 (fig. 31), 98, 115, 148.
Hacquebute, 133 (fig. 45), 170 (fig. 58), 216 (fig. 86), 232; — à croc, 174, 213 (fig. 83).
Hacquebutier, 133 (fig. 45), 204; — allemand, 167, 170 (fig. 58); — français, 214 (fig. 84), 216 (fig. 86).
Haie (gendarmérie en), 5, 82, 136, 227 (fig. 92), 284, 296.
Haie fortifiée, 76 (fig. 29), 77, 81.
Hainaut (gens de guerre du), 6.
Halecret (armure du piéton), 170 (fig. 58), 195 (fig. 73), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 246 (fig. 101), 255 (fig. 106).
Haleine (donner), 228.
Hallebarde, 170 (fig. 58), 178 (fig. 62), 190 (fig. 71), 223 (fig. 89), 231 (fig. 94), 271 (fig. 116), 278 (fig. 121).
Hallebardier, 170 (fig. 58), 178 (fig. 62), 190 (fig. 71), 195 (fig. 73), 199 (fig. 74), 214 (fig. 84), 301 (fig. 135); — légionnaire, 246.
Haquenée, 148.
Har fleur (siège d') — (septembre 1415) — 105 à 107.
Harnachement, 3 (fig. 1), 9 (fig. 4), 19 (fig. 8), 20 (fig. 9), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 30 (fig. 17), 55 (fig. 24), 97 (fig. 35), 129 (fig. 42), 257 (fig. 107), 268; — du cheval de trait, 255 (fig. 106).
Harnois de guerre, 2 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 19 (fig. 8), 20 (fig. 9), 22 (fig. 10), 23 (fig. 11), 27, 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 33 (fig. 14), 37 (fig. 15), 40 (fig. 17), 41 (fig. 18), 43 (fig. 20), 55 (fig. 24), 57 (fig. 25), 62 (fig. 26), 83 (fig. 30), 85 (fig. 31), 94 (fig. 34), 97 (fig. 35), 100 (fig. 36), 105 (fig. 37), 126 (fig. 41), 133 (fig. 45), 139 (fig. 48), 152 (fig. 51), 158 (fig. 53), 161 (fig. 54), 170 (fig. 58), 175 (fig. 61), 178 (fig. 62), 180 (fig. 63), 184 (fig. 67), 190 (fig. 71), 193 (fig. 72), 195 (fig. 73), 199 (fig. 74), 202 (fig. 76), 205 (fig. 78), 209 (fig. 80), 215 (fig. 85), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 244 (fig. 100), 246 (fig. 101), 247 (fig. 102), 250 (fig. 103), 258 (fig. 108), 274 (fig. 119), 281 (fig. 123), 301 (fig. 135); — blanc, 89 (fig. 32), 129 (fig. 42), 130, 177.
Haubert, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6).
Hausse du canon, 142 (fig. 50), 164, 211 (fig. 81).
Haut-de-chausses, 185 (fig. 68), 258 (fig. 108).
Heaume, 8, 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6), 14, 20, 22 (fig. 10).
Héraut, 34, 88, 90, 110, 144.
Hérisson (formation des piquiers), 9.
Herse (formation en), 60, 77, 167.
Hocqueton, 33 (fig. 14), 55 (fig. 24), 85 (fig. 31).
Hollandais, 2.
Hommes d'armes, 2, 3 (fig. 1), 19 (fig. 8), 22 (fig. 10), 36, 44, 49, 59, 63, 73, 74, 76, 105, 111, 117, 151, 227 (fig. 92), 228, 236, 253, 292; — anglais, 139 (fig. 48), 153; — d'ordonnance, 129 (fig. 42), 136, 178, 189; — flamands, 228; — français, 267, 276; — italiens, 187 à 194, 201, 210.

Horion, 84.
Hot de gendarmerie, 272, 297.
Housse du cheval, 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 19 (fig. 8), 20 (fig. 9), 55 (fig. 21).
Hude, 114, 232.
Hutin, 52, 81.

I

Ile de France, milice, 7; — noblesse, 7.
Incendie, 49, 54, 112, 277, 278.
Indiscipline, 19, 273.
Infanterie, 2, 6, 7, 8, 10, 23 (fig. 11), 30; — allemande, 2, 6, 219, 239; — anglaise, 6, 9, 43 (fig. 20), 44; — de marine, 270; — espagnole, 206, 213 à 217, 239, 255, 256, 262, 281; — française, 2, 7, 10, 23 (fig. 11), 33 (fig. 14), 36, 37 (fig. 15), 57, 62 (fig. 26), 63, 137, 160 à 162, 212, 214 (fig. 81), 245, 269, 270, 281, 291, 299 (fig. 134), 303; — italienne, 178 (fig. 62), 199 (fig. 74), 206, 254, 260, 279, 281; — légère, 48; — romagnole, 200, 201, 203; — suisse, 231 (fig. 91).
Infirmier, 163.
Ingénieur, 291.
Intercalles tactiques, 226 (fig. 91), 241 (fig. 98), 257 (fig. 107), 271 (fig. 116), 278 (fig. 121), 283 (fig. 126), 289 (fig. 127).
Invasion de la France — (1214) 1 à 10; — (1346) 14 à 66; — (1355 et 1356) 67 à 86; — (1415) 105 à 119; — (1536) 248 à 252; — (1557) 287 à 300.
Italiens, 13, 178 (fig. 62), 180, 183 à 197, 199 (fig. 74) à 217, 222, 237, 255, 256; — au service de France, 179, 211, 219, 224, 236.

J

Jacque, 23 (fig. 11), 105 (fig. 37), 131, 161 (fig. 54), 202 (fig. 76), 209.
Jambière de fer, 175 (fig. 61).
Jargeau (Prise de) — 14 juin (1429) — 121.
Javeline, 181 (fig. 67), 250 (fig. 103).
Joute, 52, 80, 242.
Jugulaire, 195 (fig. 73), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87).
Justaucorps, 244 (fig. 100), 274 (fig. 119).
Justice, 177.

L

Lance, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 19 (fig. 8), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 181 (fig. 67), 209 (fig. 80), 268; — raccourcie, 43 (fig. 2), 46, 79, 115, 148.
 (Homme d'armes), 68, 83, 88, 100, 179, 190, 206, 227 (fig. 92), 236, 296, 297; — garnie, 163, 173, 202, 211.
Lancier, 255, 256, 257 (fig. 107), 260, 261 (fig. 110), 271, 283 (fig. 127).
Lansquenets, 167, 170 (fig. 58); — au service de France, 189, 191, 195, 207, 210, 211, 219, 224, 227 (fig. 92), 228, 236, 240, 267, 283; — impériaux, 235, 239, 256, 257 (fig. 107), 259.
Laon (Milice de), 7.
Légal du pape, 223, 230 (fig. 93).
Légionnaire, 246 à 248, 253.
Légions provinciales, 245.
Licenciement, 172, 286, 303.

Lieutenant, de cavalerie, 257 (L, fig. 107), 272 (fig. 117), 297 (fig. 133); — de compagnie d'ordonnance, 130, 208; — de la légion provinciale, 246; — du capitaine général, 161; — suisse, 262.
Lieutenant-général, 137, 252, 277, 303.
Ligne, de bataille, 78, 136, 167, 201, 213, 221; — de contrevallation, 238 (fig. 97), 241 (fig. 98).
Ligue de Cambrai — (1508), 198.
Limousin (Chevaliers du), 83.
Logement, 163, 171, 195, 229, 236.
Logis, 31, 36, 45, 56, 181, 190, 195, 237 (fig. 96).
Lombardie, 176 (fig. 61), 177, 199 à 206, 222 à 243, 245.
Lorrains, 6.
Lumière (crâneau), 306; — du heaume, 5 (fig. 2), 9 (fig. 4), 13 (fig. 6).

M

Machine de jet, 15, 47, 48 (fig. 22).
Maillet, 45, 115.
Maison crénelée, 236.
Maison du Roi, 161, 181 203, 220, 221, 240, 286.
Maître, de l'artillerie, 132, 266; — des arbalétriers, 92, 111; — visiteur de l'artillerie, 161.
Manetuks, 12, 19 à 26.
Manche (flanc du bataillon), 214 (fig. 84), 226 (fig. 91), 241 (fig. 98), 254 (fig. 105), 258 (fig. 108), 278 (fig. 121), 291 (fig. 129), 293 (fig. 131).
Manches chevaleresques, 19 (fig. 8), 28 (fig. 12), 55 (fig. 24), 69, 70, 88, 108; — du vêtement, 184 (fig. 67), 185 (fig. 68), 190 (fig. 71), 195 (fig. 73), 216 (fig. 86), 217 (fig. 87), 247 (fig. 102), 251 (fig. 104), 259 (fig. 109), 274 (fig. 119), 275 (fig. 120), 281 (fig. 123), 282 (fig. 125), 301 (fig. 135), 302 (fig. 136), 307 (fig. 138).
Mangonneau, 107 (fig. 38).
Manouvrier, 144, 145 (fig. 50), 146.
Mansourah (Bataille de) — 6 mars 1250, 18 à 21.
Manteau du canon, 136 (fig. 47), 144, 145 (fig. 50).
Marande, 273.
Marchands, 35, 36.
Marche (Tactique de), 18, 32, 77, 131, 277, 278 (fig. 121); — de la cavalerie, 271 (fig. 116); — de l'artillerie, 255 (fig. 106); — de l'infanterie, 271 (fig. 116).
Marche de flanc, 4; — forcée, 283.
Marche frontière, 70, 123.
Marcher au canon, 171, 206, 240, 263.
Maréchal d'Angleterre, 44, 49, 60, 73, 84; — de Bretagne, 112; — de France, 32, 54, 57, 70, 78, 81, 106, 121, 131, 142, 146, 152, 180, 217, 220, 236, 266.
Maréchal de camp, 267, 271, 284.
Maréchal des logis de la compagnie d'ordonnance, 130.
Maréchal ferrant, 182.
Marignan (Bataille de) — (13 et 14 septembre 1515), 225 à 235.
Marseille (Siège de) — (1536), 248.
Marteau d'armes, 175 (fig. 61).
Masses d'armes, 8, 28 (fig. 12), 33 (fig. 14), 181 (fig. 67), 268.
Massue, 10, 36.
Matériel de l'artillerie, 219.
Mauvaise guerre, 174.

Médecin militaire, 246.
Mèche à feu, 133 (fig. 45), 202 (fig. 76).
Méée, 170 (fig. 58), 215 ; — d'infanterie, 205 (fig. 78).
Membre (officier), 246.
Ménéstrel, 86.
Mensur, 93.
Merci (Demander), 203.
Merveille d'armes, 81, 84.
Messire, 114.
Mestre de camp, 5, 246, 290 ; — général, 265.
Mef : (Défense de), 274, 276 ; — (entrée d'Henri II à), 272.
Milanais, 218 à 244.
Milice, bourgeoise, 36, 51, 53, 90, 100, 121, 222 ; — communale à pied, 1, 4, 36, 45, 66, 131 ; — féodale, 12 ; — parisienne, 160, 152 ; — provinciale, 246 à 248 ; — vénitienne, 200.
Mobilisation — (1554), 276, 302.
Moines (Régiment de), 252.
Molletière d'acier, 161 (fig. 54).
Mont-Genèvre (Passage du) — (2 septembre 1494), 174.
Montiel (Bataille de) — (14 mars 1369), 101.
Montjoie, 39.
Monlhéry (Bataille de) — (17 juillet 1465), 154 à 159.
Moubr, 70, 163.
Morion, 258 (fig. 108), 260.
Mortier, 304 (fig. 137).
Mouvement tournant, 167, 188, 204, 240, 294.
Moyenne coulevrine, 266, 267 (fig. 112), 270, 291.

N

Naples (Siège de), 245.
Napolitains, 213.
Navarrais, 69, 88 à 99.
Nef, 101.
Noblesse française, 1 à 10, 56, 59, 65, 116, 220, 247, 258, 276, 295, 296.
Normandie, gens de guerre, 92 ; — milice communale, 7.
Novare (Défense de) — (octobre 1495), 196.

O

Observation (Corps d'), 222.
Offensive (tactique), 38, 44.
Officier, d'artillerie, 132, 164, 256, 266 ; — de cavalerie, 129 (fig. 42), 180, 208, 209 (fig. 80), 257 (fig. 107), 271 (fig. 116), 272 (fig. 117), 283 (fig. 127), 297 (fig. 133), 302 (fig. 136) ; — d'infanterie, 161, 163, 185, 214 (fig. 84), 246, 251 (fig. 104), 255 (fig. 106), 258 (fig. 108), 271 (fig. 116), 278 (fig. 121), 283 (fig. 127), 291 (fig. 129), 293 (fig. 131), 291 (fig. 129) ; — du génie, 299 ; — du roi, 111.
Ordonnance de bataille, 74, 95, 114, 123.
Ordre de bataille, anglais, 59, 77 ; — espagnol, 212 (fig. 82) ; — flamand, 36 ; — français, 2, 5 à 7, 18, 38, 74, 78, 92, 111, 136, 153, 212 (fig. 82), 253 ; — italien, 189 (fig. 70), 203 (fig. 77), 212 (fig. 82) ; — navarrais, 91.
Ordre de marche, de la cavalerie, 208 ; — de l'armée, 19, 54, 134, 179, 221 ; — de l'artillerie, 134 ; — en croissant, 271 (fig. 116) ; — en échiquier, 283 (fig. 127).

Orgues (mitrailleuse), 270 (fig. 115).
Oriflamme de Saint-Denis, 1, 4, 7, 11, 45, 74.
Orléans (Sergents d'), 35.
Ost, 15, 35, 44, 55, 74, 77, 88, 106, 110, 112, 122, 123, 188, 189.

P

Page, 129, 163, 177, 220.
Pal, 154.
Palatins, 6.
Palefroi, 25.
Pauque, 296.
Pauoncel, 14.
Pansière, 89 (fig. 32).
Parc d'artillerie, 146, 177, 224 ; — de siège, 303.
Paris, milice bourgeoise, 160, 252 ; — volontaires de, 109.
Parlement (pourparlers), 110.
Partisan, 249.
Passage, à gué, 18, 52, 100, 210 ; — de fossés, 227 (fig. 92) ; — de marais, 294 ; — de montagne, 381, 220 à 222 ; — de rivière, 39, 73, 187, 188, 200, 210, 221, 277, 283, 295.
Patay (Bataille de) — (18 juin 1819), 123 à 125.
Patriotisme, 120, 249, 302.
Pavie (Bataille de) — (24 février 1525), 237 à 243 ; — siège (du 28 octobre 1524 au 24 février 1525), 236.
Pavillon (drapeau de navire), 11 (fig. 5) ; — (tente), 11, 32, 34, 86, 210, 237 (fig. 96), 291 (fig. 129), 293 (fig. 131).
Pavois (bouclier), 45, 46 (fig. 21), 62 (fig. 26), 126 (fig. 41), 170 (fig. 58), 175 (fig. 61).
Paysans armés, 116, 249.
Peloton de cavalerie, 257 (fig. 107).
Pénalité militaire, 161.
Pennon, 74, 75, 84, 91, 96, 170 (fig. 58).
Pensionnaire du Roy, 191.
Perche (Le) gendarmerie, 9 ; — milice, 7.
Perrière, 17, 18.
Péronne (Siège de) — (1536) 251.
Pertes du champ de bataille, 10, 20, 86, 118, 125, 144, 149, 159, 193, 233, 263, 286.
Pertuisane, 246 (fig. 101).
Peste, 245.
Phalange, 6, 39, 46.
Picardie, armée, 276 ; — bandes, 92, 172, 211, 215 ; — chevaliers, 53, 83 ; — milice paroissiale, 7, 9 ; — soudoyés, 35 ; — vicilles bandes, 248, 276.
Piémont (La guerre en), 252 à 263 ; — vieilles bandes, 248, 269.
Piéton, 30, 211, 229.
Pieu, 37 (fig. 15), 46, 113, 125.
Pigeon messenger, 15.
Pillage, 30, 31, 108, 116, 171, 175, 191.
Pionnier, 15, 131, 164, 174, 219, 221, 249.
Pique, 6, 9, 100 (fig. 36), 170 (fig. 58), 178 (fig. 62), 233, 237 (fig. 96) ; — d'officier, 258 (fig. 108) ; — (port de la), 180 (fig. 63), 255 (fig. 106).
Piquiers, allemands, 8, 40, 167, 174, 227 (fig. 92) ; — espagnols, 215 (fig. 85), 291 (fig. 129) ; — flamands, 36 à 40, 166 ; — français, 135,

- 137, 162, 171, 214 (fig. 84), 227 (fig. 92), 299 (fig. 134) ; — italiens, 199 (fig. 74), 281 ; — légionnaires, 246, 247 ; — suisses, 202, 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 255 (fig. 106).
- Pistolade*, 298.
- Pistolet*, d'arçon, 250 (fig. 103), 269 (fig. 114) ; — de ceinture, 269.
- Pistolet de l'Empereur* (canon), 282 (fig. 125).
- Pistoliers* allemands, 277, 280, 284, 294, 300.
- Plan*, d'attaque, 93, 187 ; — de campagne, 200 ; — d'invasion, 253.
- Plastron* (armure de poitrine), 195 (fig. 73), 268.
- Plates d'épaule*, 5 (fig. 2), 27.
- Platine* de l'arme à feu, 242 (fig. 99), 269 (fig. 144).
- Plombée* (balle), 170 (fig. 58).
- Poinçnis* (mêlée), 72.
- Pointage* du canon, 145 (fig. 50), 231 (fig. 94).
- Pointe*, d'avant-garde, 134, 208, 292 ; — d'officier, 58, 75, 134.
- Pointeur* du canon, 145 (fig. 50), 259 (fig. 109).
- Point d'honneur*, 81.
- Poitiers (Bataille de)* — (19 septembre 1356), 80 à 86.
- Poitou* (chevaliers du), 83, 101.
- Poitrail* du cheval de guerre, 3 (fig. 1).
- Pont*, de bateaux, 21, 25, 47, 90, 279 ; — de tonneaux, 47.
- Ponthieu* (gendarmérie du), 9 ; — (milice), 7.
- Pontificales* (troupes), 213, 230.
- Pont-Valin (Combat de)* — (30 octobre 1370), 102.
- Porte-bannière*, 25, 65, 74, 78.
- Porte-drapeau*, 227 (fig. 92).
- Porte-enseigne*, 230 (fig. 93), 246 ; — espagnol, 251 (fig. 104), 302 (fig. 136).
- Position*, d'artillerie, 256 ; — de combat, 59, 74, 76 (fig. 29), 79, 91, 109, 140, 200 (fig. 75), 201, 212 (fig. 82), 279, 280, 283 (fig. 126) ; — retranchée, 302.
- Position du livreur*, à genou, 299 (fig. 131) ; — debout, 133 (fig. 45), 202 (fig. 76), 216 (fig. 86), 299 (fig. 134).
- Pot à feu* (feu grégeois), 17.
- Potence*, 71.
- Poudre*, 17, 18, 161.
- Poudrier*, 246.
- Pourpoint*, 106, 182, 216 (fig. 86), 247 (fig. 102), 251 (fig. 104), 275 (fig. 120).
- Poursuite*, 19, 25, 51, 86, 96, 102, 157, 169, 193, 194, 210, 250, 286, 296, 300.
- Pourvéances*, 70.
- Presse* (levée en masse), 81, 94, 105, 115, 191.
- Prud'hommes*, 5, 14, 22, 78.
- Preux (les)*, 8, 9 (fig. 4), 63, 84.
- Prévil*, 246.
- Prêtre*, 112.
- Prince*, 59, 65, 74, 104.
- Prisonnier de guerre*, 7, 10, 31, 98, 117, 118, 125, 159, 243, 300, 302.
- Provédateur vénitien*, 184, 187, 199, 203.
- Provence (Invasion de la)* — (1536), 248 à 252.
- Pylat ou Pyle* (fusée), 17, 22.


Q

Quartier, du Roi, 208 ; — (faire), 10 ; — général, 35.

R

Rafraichir (renforcer), 70.
Ralliment, 7, 9, 21, 72, 82, 86, 97, 137, 158, 216, 220, 230, 243, 261, 262, 284, 297; — de cavalerie, 298; — de gendarmerie, 297 (fig. 133).
Rançon, 31, 103, 163.
Rangs, de cavalerie, 257 (fig. 107), 261 (fig. 110), 272 (fig. 117), 297 (fig. 133); — d'infanterie, 214 (fig. 84), 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 255 (fig. 106), 260, 291 (fig. 129), 299 (fig. 134).
Rassemblement, 194; — de l'armée, 291.
Ravaudeuse, 163.
Ravenne (Bataille de) — (11 avril 1512), 210 à 217.
Récompenses militaires, 247.
Reconnaissance, 4; — de cavalerie, 57, 66, 71, 75, 122, 167, 207, 220; — de place forte, 303; — de terrain, 56, 290, 291; — offensive, 281, 290.
Redoute (formation en), 214 (fig. 84); — ouvrage fermé, 237 (fig. 96), 239, 250.
Rédail, 60, 61, 239.
Régiment, de gendarmerie, 291; — de lansquenets, 265, 276; — parisien, 252; — suisse, 265.
Règles, 282, 295.
Rempart, 288; — du camp, 293 (fig. 131).
Renfort, 225.
Renly (Camp de), 279.
Rescousse (secours), 10, 30, 98, 215.
Réseree (Corps de), 2, 6, 7, 61, 78, 82, 93, 137, 187, 212, 213.
Retranchements, 214; — (défense du), 147, 216.
Retraite, 25, 203, 216, 261.
Revers (Prendre à), 214.
Revue, 232, 272; — du Roi, 272.
Ribaudaille, 63.
Ribeauquein (canon), 63 (fig. 27), 132, 144, 147, 149.
Ribauds, 34, 36, 105 (fig. 37).
Roche à feu, 18.
Rocroy (Construction de) — 1557.
Romagnols, 200.
Rome (Entrée de Charles VIII à) — (31 décembre 1494), 177.
Ramper le bois, 233.
Roncevaux (Passage du col de) — (février 1367), 101.
Roncin, 72.
Rondelle de la lance, 28, 29 (fig. 13), 129 (fig. 42).
Roosbecke (Bataille de) — (29 novembre 1382), 104.
Roussin, 264.
Route (bande), 32, 54, 57, 70, 72, 88.
Routiers, 2, 6, 9, 10, 43, 99, 100 (fig. 36), 248.
Ruer jus, 125.
Ruse de guerre, 95.
Rustre, 210.

S

Sabre, 170 (fig. 58), 184 (fig. 67). 
Sac (mise à), 44.

- Sagette*, 37, 81, 115.
Saint-Laurent (La) — (10 août 1557), 292 à 300.
Saint-Michel (Ordre de), 231 (fig. 95).
Saint-Quentin (Défense de) — (1557), 283, 289, 290 (fig. 128), 301.
Salade (casque), 126 (fig. 41), 131, 133 (fig. 45), 161 (fig. 54), 250 (fig. 103), 255 (fig. 106); — à bavière, 152 (fig. 51); — à visière, 130, 158 (fig. 53).
Salades (cavaliers), 256.
Salpêtre, 165.
Sarrasins, 11, 16.
Savoie (Gentilshommes de), 153, 157.
Savoie (cheval de Charles VIII), 187, 192.
Saxons, 6, 8.
Scopette, 270, 281 (fig. 123).
Secours (Armén de), 279, 290, 292.
Seigneur, 58, 104, 123, 140.
Selle, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 19 (fig. 8), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13), 40 (fig. 17), 55 (fig. 24), 97 (fig. 35), 129 (fig. 42), 152 (fig. 51).
Sénéchal, 140, 143, 153, 163, 232; — de la maison du Roi, 238.
Sergent, à cheval, 4, 7, 13; — à pied, 15, 34, 197 (fig. 73), 260; — d'armes, 7, 32, 33 (fig. 14); — de bande, 214 (fig. 84); — de bataille, 265; — instructeur de la légion, 246 (fig. 101).
Sergent-major, de bataillon, 259; — de la légion provinciale, 246.
Serment féodal, 8.
Serpentine, 144.
Serre-file (sergent), 214 (fig. 84), 246 (fig. 101), 247.
Service de sûreté, 35, 74.
Sire (le roi), 58; — des fleurs de lys, 104.
Saisonnais (Sergents à cheval du), 7.
Salde, 131, 138, 162, 223, 245, 251.
Soleret, 19 (fig. 8), 27, 28 (fig. 12), 29 (fig. 13).
Sommier, 52, 190, 191, 195, 237 (fig. 96).
Sortie, 302.
Soudan, 13, 14.
Soudard, 292.
Soudoyer, 32, 35.
Soutien d'artillerie, 202, 227 (fig. 92), 231 (fig. 94), 255 (fig. 106).
Souverain, 93.
Spallière, 27, 89 (fig. 32).
Stenay (Camp de), 303.
Suisses, 172, 174, 219, 220, 222, à 223 (fig. 92 et 91); — au service de France, 178, 180 (fig. 63), 181, 183, 184, 189, 202, 253, 255 (fig. 106), 257, 274 (fig. 119), 283, 286, 303.
Surintendant général des vivres, 273.
Surprise, 222, 239.
Suse (Pas de), 219, 235.
Suzerain, 30, 56.

T

- Tactique*, allemande, 168 (fig. 57), 170 (fig. 58), 283 (fig. 126); — anglaise, 47, 60, 61; — de la cavalerie, 5, 38 à 40, 42, 72, 260, 261 (fig. 110), 297 (fig. 133); — de l'artillerie, 136, 189 (fig. 70), 201, 212 (fig. 82), 243, 224, 228, 254 (fig. 105), 295; — de temporisation, 248, 249; — espagnole, 213; — française, 2 à 9, 14 à 24, 29 à 30, 36 à 41,

49 à 59, 62 à 66, 74 à 86, 92 à 99, 102, 254, 262, 263; — de l'infanterie, 257 à 260, 262, 278; — italienne, 187, 188, 200, 201; — suisse, 226, 230.
Taille des 50.000 hommes de pied, 172.
Tailleur, 163.
Tambour, 34.
Tambourin, français, 247; — suisse, 196, 231 (fig. 94).
Targe (bouclier), 14, 80.
Tassettes, 27, 89, 152 (fig. 51), 269.
Taupin, 134.
Templiers, 18, 19 (fig. 8).
Tenir butte, 231.
Tente, 237 (fig. 96), 291 (fig. 129).
Tente-abri, 293 (fig. 131).
Tête d'avant-garde, 208.
Tétière, 28, 129 (fig. 42), 139 (fig. 48), 200 (fig. 80).
Thérouanne (Siège de) — août (1479), 166.
Tir, à cheval de l'arc, 97 (fig. 35); — à la volée, 114, 131; — de l'arbalète, 62 (fig. 26); — de l'arc, 43 (fig. 20), 82, 83; — de l'arquebuse, 202 (fig. 76), 242, 260, 299 (fig. 134); — de l'artillerie, 68 (fig. 28), 229, 230; — de l'haquebutc, 133 (fig. 45), 216 (fig. 86).
Tirailleurs, 204 à 227 (fig. 92), 242, 284.
Tonneau de poudre, 68 (fig. 28), 207 (fig. 79), 231 (fig. 94).
Tournoi, 198 (fig. 72).
Trait, 148; — à poudre, 133 (fig. 45).
Tranchée, 164, 236; — (ouverture de la), 276.
Transport des bouches à feu, 133.
Travaux de campagne, 77, 79, 212 (fig. 82), 213; — de nuit, 239.
Trempe de l'armure, 298.
Trésorier, 296.
Trêve, 66, 67, 79.
Trois Evêchés (Les), 267, 270 à 272.
Trompe, 4, 34.
Trompette, 50, 56, 74, 107, 108, 114, 225, 271 (fig. 116); — de cavalerie, 221 (fig. 92), 257 (fig. 107), 261 (fig. 110), 297 (fig. 133).
Trouée, 216.
Trousse, de l'arbalétrier, 45, 62 (fig. 26); — de l'archer, 158 (fig. 53).
Trousseau de la selle, 3 (fig. 1), 5 (fig. 2), 19 (fig. 8), 29 (fig. 13).
Troyes (Traité de) — (21 mai 1420), 120.
Tuerie, 260.
Tunique, 91 (fig. 35).
Tymbale, 14.

V

Valet d'armée, 194.
Variat, de l'homme d'armes, 13, 51, 95, 102, 192; — de sommier, 190, 194; — d'ordonnance, 163; — (gros), 117.
Vassaux, 44; — (grands), 173.
Vasladour (pionnier), 288, 305.
Vénitiens, 177.
Verdun (Prise de) — (12 juin 1552), 274.
Vétérans, 231, 256; — espagnols, 256, 260, 262, 263.
Vesplaire, 144, 164 (fig. 56).
Vicomte, 90.
Vieilles bandes, 2, 9, 248; — espagnoles, 239; — françaises, 298 à 300.

Village (combat de), 156; — fortifié, 19, 183.
Ville gagnée, 236.
Vineux (Le), gendarmerie, 9; — milice, 7, 10.
Visière, 3 (fig. 1), 28 (fig. 12), 29 (fig. 13).
Vivandière, 24, 237 (fig. 96).
Vivres (Services des), 273 (fig. 118).
Volée (décharge), 229, 281.
Volontaires, 254.
Volte-face, 96.
Vouge, 8, 33 (fig. 14), 45, 46, 47, 126 (fig. 41), 135, 137, 161 (fig. 54),
 162, 170 (fig. 58), 307 (fig. 138).
Vouquier, 126 (fig. 41), 161 (fig. 54), 162, 171.
Voyage, d'Austrasie (1552), 267 à 274; — de France (1310), 47; (1355),
 66; (1369), 101; (1415), 105; — de Naples (1494), 173; (1527), 245;
 — de Reims (1429), 126.

Y

Yenville-en-Beauce (*Prise de*) — (18 juin 1429), 125.

II

GENS DE GUERRE

A

- Albe* (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d') (1552), 276.
Albret (Perducas, sire d') (1364), 90, 93, 98.
Albret (Charles d'), connétable de France (1415), 106, 107, 109, 110, 111, 116.
Alègre (Yves d'), capitaine français (1512), 212.
Alençon (Charles II de Valois, comte d') (1316), 57, 64.
Alençon (Jean III, duc d') (1415), 109, 111.
Alençon (Jean IV, duc d') (1429-1439), 121, 122, 137.
Alençon (Charles IV de Valois, duc d') (1515-1525), 221, 226, 229 à 232, 239 à 243.
Alviano (Bartholoméo d'), capitaine vénitien (1509-1515), 199, 200, 201 à 205, 219, 222 à 225, 231, 234.
Amboise (Charles d'), seigneur de Chaumont, grand maître de France (1500), 200, 202.
Andelot (François de Châtillon, seigneur d'), colonel général de l'infanterie (1557), 291, 294.
Angles (Guichard d') (1356), 76.
Anjou (Charles de France, comte d'), frère saint Louis (1250), 16, 22, 25.
Anjou (Louis de France, duc d') (1356), 78.
Annebaull (Claude d'), amiral de France (1552), 274.
Anekin (Baudouin d'), maître des arbalétriers (1364), 92.
Aragon (Ferdinand d') (1495), 196, 198.
Arnagnac (Jean III, comte d') (1355), 68.
Ars (Louis d'), capitaine français (1525), 243.
Artois (Robert I^{er} de France, comte d') (1250), 16, 18 à 20.
Artois (Robert II, comte d') (1302), 36, 38, 40 (fig. 17).
Arundel (comte d'), banneret anglais (1346), 60, 61.
Athènes (duc d'), connétable de France (1356), 78, 82.
Aubigny (le sire d'), chevalier français (1346), 58.
Aubigny (Robert Stuart d'), maréchal de France (1496-1525), 196, 218, 221, 237.
Aubrecicourt (Eustache d'), capitaine gascon (1356), 80.
Audeneham (Arnould d'), maréchal de France (1356), 70, 78, 81.
Audley (Jacques d'), capitaine anglais (1356), 80, 81.

Aumale (Claude de Lorraine, marquis du Maine, duc d'), colonel général de la cavalerie légère (1517-1559), 266, 279, 281, 306.
Auringham (Thomas), chevalier anglais (1453), 149.
Auxerre (le comte d') (1364), 90, 95.
Azincourt (Ysambert d'), chevalier français (1415), 116.

B

Bar (duc de) (1415), 111.
Barbazan (le seigneur de), capitaine français (1465), 153.
Barres (Guillaume des), chevalier français (1214), 5, 8.
Basile (le Moine de), chevalier du Luxembourg (1316), 58, 65.
Baudricourt (Jean del, maréchal de France (1479), 167, 169.
Bayard (Pierre du Terrail de) (1509-1515), 204, 207 à 210, 218, 221, 231, 235 (fig. 80), 95.
Béarn (Roger de), baron de Raval et vicomte de Couserans (1512), 208, 209.
Beaujeu (Guichard de), chevalier français (1546-1556), 58, 75.
Beaujeu (Robert, sire de) (1364), 90.
Beaumanoir (Jean de), capitaine breton (1429), 122.
Beaumont (vicomte de) (1364), 90, 92.
Beaumont (Loys de) (1453), 146.
Beauvoisien (Jean le), capitaine général des francs-archers (1479), 168.
Bellay (Martin du) (1536), 249, 252, 254.
Bessey (Antoine de), bailli de Dijon (1495), 189.
Birague (Ludovic de) (1538), 252.
Blanchard (Alain), capitaine rouennais (1420), 119.
Blois (Louis, comte de) (1346), 57, 64.
Blois (Charles de) (1364), 87, 99.
Bonnel, capitaine français (1515), 219.
Bonnivet (Guillaume Gouffier de), amiral de France (1525), 238.
Bonniot (François Gouffier de), colonel-général de l'infanterie française (1517), 265.
Boucicaut (Le Maingre de), capitaine français (1356-1364), 71, 88.
Boucicaut (Jean Le Maingre de), maréchal de France (1415), 106, 111.
Boulogne (Renaut de) (1214), 1, 2, 8, 10.
Bourbon (Pierre, duc de) (1336), 83.
Bourbon (Jean I^{er}, duc de) (1415), 109, 111, 119.
Bourbon (Alexandre, bâtard de), capitaine de routiers (1465-1495), 152, 190, 192.
Bourbon (Charles, duc de), connétable de France (1515-1525), 220 à 244.
Bourbon (Charles de), prince de la Roche-sur-Yon (1554), 276 à 278.
Bourdillon (Imbert de la Plâtrière de), maréchal de France (1552-1557), 267, 271, 287, 300, 302.
Bourdon (Louis), chevalier français (1415), 111.
Bourgneuf (Julien), capitaine de la porte de Charles VIII (1495), 194.
Bourgogne (Eudes III, duc de) (1214), 7, 18.
Bourgogne (Philippe de Valois, duc de) (1356-1370), 84, 101 (fig. 31).
Bourgogne (Jean-sans-Peur, duc de) (1420), 119.
Bourgogne (Philippe le Bon, duc de) (1420), 120, 155.
Bourgogne (Charles de), comte de Charolais (1465), 151 à 159, 166.
Bourgogne (Antoine, bâtard de) (1465), 154, 158.
Bournonville (Robinet de), capitaine français (1415), 116.
Boussac (le sire de), maréchal de France (1429-1450), 121, 142.
Boulefeu (Jean), artificier breton (1465), 132.

Brabant (le duc de) (1211), 1.
Brabant (Antoine, duc de) (1415), 116.
Brabant (Clignet de), amiral de France (1415), 106, 111, 115.
Branche (Henri), capitaine anglais (1429), 125.
Bretagne (François II, duc de) (1453-1465), 148, 152.
Brézé (Pierre II de), sénéchal de Normandie (1450), 140, 143, 153, 154.
Brézé (Louis de), grand sénéchal de Normandie (1512), 207, 211.
Brissac (Charles de Cossé, comte de), maréchal de France (1547), 266.
Brueil, capitaine français (1537-1544), 259, 289.
Brulas (Jean de), capitaine français (1302), 37.
Brunswick (Ernest et Henri de) (1557), 300.
Buch (Jean de Grailly, capitaine de) (1356-1364), 80, 84, 88, 90 à 98.
Bueil (le sire de), amiral de France (1453), 146.
Bureau (Jean) de la Rivière, trésorier de France (1453).
Bureau (Gaspard), de Villemomble, maître et visiteur de l'artillerie (1448-1451), 132, 144.
Burle (La), capitaine français (1544), 259.
Bussy d'Amboise (Jacques de) (1515), 233.

C

Caiazzo (Robert de San-Séverino, comte de) (1405), 187, 188, 191.
Camase (Biffard de) (1415), 116.
Cavona (Ramon de), capitaine espagnol (1512-1515), 206, 213, 214, 215, 224 (1544), 256, 257, 262.
Carondelet (Paul de), capitaine espagnol (1557), 293.
Cavajal (capitaine espagnol) (1512), 213, 214.
Castres (comte de) (1450), 140.
Caverly (sir Hugh) (1367), 101.
Céri (Paul de), capitaine français (1536), 251.
Cervelles (Regnaut de), dit l'Archiprêtre, capitaine de routiers (1356), 83.
Chabannes (Jean de), sire de Vendèsses, maréchal de France (1509-1524), 205, 228, 233, 236.
Châlons (Louis de) (1361), 90.
Chambry, gouverneur de Roeroy (1557), 288.
Chandos (Jean), capitaine anglais (1346-1370), 60, 80, 82, 84, 98, 99, 101, 103.
Charles V le Sage, roi de France (1364-1380), 87, 98 à 104.
Charles VI, roi de France (1380-1422), 104 à 106, 120, 121.
Charles VII le Victorieux, roi de France (1459-1461), 137, 144, 150, 151, 160, 163.
Charles VIII, roi de France (1483-1495), 173 à 196.
Charles-Quint, empereur d'Allemagne (1526-1551), 235, 241, 245, 248 à 253, 263 à 286.
Charny (Geoffroy de), chevalier français (1356), 74, 78, 84.
Châtillon (Gauthier de) (1250), 22.
Chaumont (L'Hermite de), baron français (1356), 71.
Chin (le seigneur de), chevalier français (1415), 117.
Clermont (Jean de), maréchal de France (1356), 70, 78, 81.
Clermont (Jean II de Bourbon, comte de), lieutenant de Charles VII (1450), 138 à 143 (fig. 48).
Clisson (Olivier de), connétable de France (1415), 104, 105.
Cobham (Regnaut de), chevalier anglais (1346), 56, 60, 84.
Coligny (Gaspard de Châtillon, sire de), amiral de France (1547-1559), 265, 283, 285, 287, 289, 294, 301.

Colonna (Fabrizio), capitaine romain (1512), 213 à 215.
Colonna (Prosper), capitaine romain (1515), 220, 222.
Commynes (Philippe de), sire d'Argenton (1465-1495), 151, 177, 179, 183, 187, 188.
Coadé (Louis 1^{er} de Bourbon, prince de) (1557), 217, 290 à 302.
Cordoue (Gonzalve de), capitaine espagnol (1495), 196.
Cornaut (Jocelyn de), ingénieur français (1250), 16.
Courton (Petit de), capitaine gascon (1364), 93, 98.
Couvrens (Geoffroy de), capitaine français (1450), 138.
Craon (le sire de), capitaine français (1356), 71.
Craon (Pierre de) (1392), 105.
Crèveœur (Philippe de), sire d'Esquerdes, maréchal de France (1479), 166 à 172.
Crotte (François de Dailon, seigneur de la), capitaine français (1509), 204.
Crussol (Jacques de), vicomte d'Uzès, sénéchal de Beaucaire (1512), 207.
Curlon, capitaine français (1479), 168.

D

Dammartin (comte de), capitaine français (1415), 111.
Dampierre (le seigneur de), amiral de France (1415), 111.
Dampierre (Claude de Clermont, baron de) (1544), 254, 257, 259.
Darc (Jeanne) (1423-1431), 48, 121 à 128, 138.
Dauphin (Guichard), capitaine français (1415), 111.
Demps (Jacob), capitaine allemand (1512), 207, 214.
Diesbach (Jean de), capitaine suisse (1525), 213.
Doria, capitaine génois (1316), 63.
Dreux (comte de) (1214), 7, 8.
Dunois (Jean, bâtard d'Orléans, comte de), lieutenant général de Charles VII (1429-1451), 121, 122, 134, 137, 144.
Duras (Georges de Durtfort, seigneur de), capitaine français (1509), 204.

E

Edouard III, roi d'Angleterre (1346-1369), 44, 47 à 56, 66, 88, 90, 102, 108.
Edouard IV, roi d'Angleterre (1550), 267.
Egmont (Lamoral, comte d'), baron de Piennes, prince de Gavre (1557), 293, 295 à 300.
Elbeuf (René de Lorraine, marquis d') (1558), 306.
Enard, mestre de camp des vieilles bandes françaises (1557), 290.
Enghien (François de Bourbon-Vendôme, comte d') (1542-1544), 254 à 263.
Enghien (Jean de Bourbon, comte d') (1557), 296, 297.
Epinhem (Thomas), capitaine anglais (1415), 112, 114, 115.
Estrade (le soudich de l') (1364), 95, 98.
Estrées (Jean, marquis d'), baron de Couvres, grand maître de l'artillerie (1547-1558), 266, 272, 305.
Eu (le comte d') (1415), 111.

F

Fabian, capitaine de lansquenets (1512), 216.
Falstolf (John), capitaine anglais (1429), 122, 124, 125.

- Fauquembergue* (comte de) (1415), 111, 117.
Fay (Godemar du), grand baron de Normandie (1346), 51 à 54.
Fay (Pierre du), capitaine français (1512), 208, 209.
Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne (1515), 178, 219, 223.
Ferrare (Alphonse d'Este, duc de) (1509-1512), 198, 211, 214.
Flandre (Ferrand de Portugal, comte de) (1214), 1 à 8, 23.
Flandre (Louis II de Male de Dampierre, comte de) (1346), 57, 64.
Fleuranges (Robert III de la Marche, seigneur de), maréchal de France (1515-1536), 225, 251.
Floquet, capitaine de Pordonnance de Charles VII (1465), 153.
Foix (Odet de), capitaine français (1495), 190.
Foix (Gaston de), neveu de Louis XII (1512), 206 à 217, 263.
Fontenay (baron de), colonel de lansquenets (1554), 277.
Foucault du Merle, chevalier d'Artois (1250), 19.
Franc (Bertrand du), capitaine navarrais (1364), 91.
François I^{er}, roi de France (1515-1547), 218 à 225, 232 à 253, 263, 264, 275, 296 (fig. 92).
Friendsberg (Georges), seigneur de Mindelheim, capitaine allemand (1525), 241.

G

- Gailhac* (Bernard de), capitaine de l'artillerie (1544), 253.
Galiot (Jacques) de Genoilhac, grand maître de l'artillerie (1495-1525), 164, 219, 224, 239, 240.
Galles (Edouard d'Angleterre, prince de), dit le Prince Noir (1346-1370), 31, 42 à 47, 53, 59 à 64, 67, 86, 98 à 103, 132.
Gasquet (Bertrand de), capitaine français (1544), 259.
Gaucourt (le sire de), défenseur d'Harfleur et d'Orléans (1429), 123.
Gaudin (Anceau), capitaine français (1450), 143.
Georget, capitaine français (1515), 219.
Gié (Pierre de Rohan, sire de), maréchal de France (1495), 180 à 191.
Gonnor (Artus de Cossé, comte de Secouding et de), maréchal de France (1552), 272.
Gonzague (Fernand de) (1554-1557), 279 à 284, 301.
Gramont (Antoine d'Aure, vicomte d'Aster, comte de Guiche et de) (1558), 306.
Grand-Pré (comte de), capitaine français (1415), 111.
Grimaldi, capitaine génois (1346), 63.
Grilli (Andréa), provveditore vénitien (1509), 199.
Guasto (Alphonse d'Avolos, marquis de) (1525-1544), 239 à 243, 254 à 259.
Gueldre (Charles d'Egmont, duc de) (1515), 219.
Guérin, évêque de Senlis (1214), 4, 5, 9, 10.
Guesclin (Bertrand du), connétable de France (1359-1380), 30, 48, 87 à 102, 131.
Guicciardini (Francesco), capitaine italien (1509), 199.
Guise (Claude de Lorraine, duc de) (1515-1544), 232, 251, 263.
Guise (François de Lorraine, duc de), dit le Balafre (1552-1559), 265, 270, 276, 279 à 308 (fig. 120).

H

- Hainaut* (Jean de) (1346), 53, 57, 66.
Harcourt (Geoffroy d'), maréchal d'Edouard III (1346), 44, 49, 60.

Henri II, roi de France (1517-1559), 265 à 288, 301, 308, 309.
Henri V, de Lancastre, roi d'Angleterre (1415-1420), 105 à 108, 112, 116 à 121.
Henri VIII, roi d'Angleterre (1544), 253, 263.
Himbercourt (Adrien de Brimeu, sire d') (1500-1515), 202, 221, 225, 233.
Hire (Étienne de Vignolles, dit La) (1429), 122.
Hollande (Guillaume I^{er} d'Alsace, comte de) (1211), 1.
Hongrefort, capitaine anglais (1429), 125.
Horn (Philippe de Montmorency-Nivelles, comte de) (1557), 298.
Hunaudaye (de la), capitaine breton (1458), 148.

J

Jallouque, maréchal de France (1453), 146.
Japhe (comte de) (1429), 14.
Jean II le Bon, roi de France (1350-1364), 67, 69, 86, 87, 248 (fig. 31).
Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre (1214), 1, 2.
Joinville (Jean, sire de) (1250), 14, 18, 21.
Jouël (Jean), capitaine anglais (1364), 90 à 96.
Joyeuse (Guillaume, vicomte de), capitaine général des francs-archers (1479), 168.
Jules II (Julien de la Rovère), pape (1508), 198.
Juliers (Guillaume de), capitaine flamand (1302), 36.

K

Knolles (Robert), capitaine de routiers (1370), 102.
Kyriel (sir Thomas) (1450), 137, 138, 143, 144.

L

Lalain (Philippe de), capitaine bourguignon (1465), 155.
Lancastre (Jean de Gand, duc de), fils d'Édouard III (1356-1369), 69, 70, 101.
Landas (Jean de), grand baron de France (1356), 75, 78.
Langey (Guillaume du Bellay, sire de), capitaine français (1356), 252.
Lannoy (Jean-Charles de), capitaine flamand, vice-roi de Naples (1525), 236, 240, 243.
Lauroy (le seigneur de), gouverneur d'Andres (1415), 111, 117.
Lautrec (Odet de Foix, vicomte de), maréchal de France (1512-1527), 207, 217, 220, 245.
Lauzières (Guy de), grand maître de l'artillerie (1493), 174.
Laval (Guy, comte de), capitaine français, frère du maréchal de Lohéac (1429-1450), 122, 142.
Lescun (Thomas de Foix, sire de), maréchal de France (1525), 213.
Lesigny (dit Pierre-Vive), surintendant général des vivres (1552), 273.
Leyva (Antonio de) (1524), 236.
Limbourg (duc de) (1214), 1.
Lohéac (André de Laval, sire de), maréchal de France (1429-1450).
Longueville (Louis d'Orléans, duc de), grand maître de France (1515), 233.
Longueville (Léonor d'Orléans, duc de) (1557), 300.
Lopez (Don Sanche), capitaine navarrais (1364), 91.
Loré (Ambroise de), capitaine français (1429), 122.

Lorraine (Thibaut I^{er}, duc de) (1214), 1.
Lorraine (Raoul, duc de) (1346), 61.
Lorraine (François de) (1525), 243.
Lorraine (Charles II, duc de) (1557), 292, 297.
Louis IX, roi de France (1243-1250), 11 à 26, 35 (fig. 9).
Louis XI, roi de France (1461-1483), 151 à 166, 172, 173, 194, 246.
Louis XII, roi de France (1498-1512), 197 à 207.
Lusignan (Henri de), roi de Chypre (1248), 12.
Luxembourg (Jean de), roi de Bohême (1346), 57, 65.
Luxembourg (Jacques de), capitaine français (1450), 142.

M

Madruc (Alisrand de), colonel de lansquenets (1544), 256.
Mailly (René, baron de), commissaire de l'artillerie (1544), 256, 258.
Maine (comte du), prince français (1465), 153, 159.
Malortie (le seigneur de), capitaine français (1465), 153.
Malbois (le sire de), chevalier banneret (1250), 22.
Mansfeld (Pierre-Ernest, comte de) (1557), 298.
Mantoue (Jean-François II de Gonzague, marquis de) (1495), 185 à 193 (fig. 68).
Mantoue (Ludovic, prince de) (1557), 300.
Mareuil (le bâtard de), capitaine gascon (1364), 91, 98.
Mark (Robert de la), seigneur de Sedan, dit le Sanglier des Ardennes (1515), 219.
Marle (comte de), capitaine français (1415), 111, 117, 119.
Mathago, capitaine anglais (1456), 140, 143.
Maulévrier (Louis de Brézé, comte de) (1515), 219.
Maximilien d'Autriche, empereur d'Allemagne (1479-1515), 166, 167, 171 à 173, 207, 219 (fig. 58).
Melun (vicomte de) (1214), 4.
Molard, capitaine français (1509-1512), 204, 210 à 214.
Molins (sire de), capitaine anglais (1453), 146.
Montauban (Artus de), capitaine breton (1453), 148.
Montfort (Jean de), duc de Bretagne (1364), 99.
Montgascon (le seigneur de), capitaine français (1450), 140.
Montigny (Galon de), chevalier de Vermandois (1214), 5, 8.
Montluc (Blaise de Montesquiou, seigneur de), maréchal de France (1544), 252 à 259 (fig. 108).
Montmorency (Mathieu II de), dit le grand connétable (1214), 4, 7, 8, 10.
Montmorency (Charles de), maréchal de France (1346), 57.
Montmorency (Anne de), connétable de France (1545-1559), 224, 236, 248, 249, 265 à 267, 288 à 300, 308.
Montpensier (Gilbert de Bourbon) (1495), 178, 196.
Montpensier (Louis II de Bourbon, duc de) (1557), 300.
Mony (le seigneur de) (1450), 130.

N

Namur (Gui de), capitaine flamand (1302), 36.
Narbonne (Jean de Foix, vicomte) (1495), 187.
Nassau (Engilbert, comte de), capitaine bourguignon (1479), 167.
Nassau (Henri, comte de) (1536), 251, 252.
Nassau (Jean, comte de) (1554), 282.

Navarre (Charles le Mauvais, roi de) (1364-1367), 88, 101.
Navarro (Pedro), capitaine espagnol passé au service de la France (1512-1515), 213 à 230.
Nemours (Jacques de Savoie, duc de), colonel général de la cavalerie légère (1354), 284.
Nesle (Raoul de), connétable de France (1302), 38.
Nevers (Philippe de Bourgogne, comte de), frère du duc Jean sans Peur (1415), 109, 111.
Nevers (François de Clèves, duc de) (1554-1558), 277, 282, 235, 287, 290, 294 à 303.
Nidau (comte de) (1356), 78.
Northampton (comte de) (1346), 60, 64.
Noyers (le seigneur de), chevalier français (1346), 58.
Noyrenton (de), capitaine français (1465), 153.

O

Orléans (Philippe de Valois, duc d') (1356), 75, 78, 83.
Orléans (Charles, duc d') (1415), 111, 119.
Orval (le sire d'), capitaine de Charles VII (1450), 142.
Othon IV de Brunswick, empereur d'Allemagne (1214), 1, 2, 6, 8.

P

Palice (Jacques de Chabannes de la), maréchal de France (1509-1525), 202, 207, 212 à 222, 235, 240 à 243.
Pallièrre (Giraud de la), capitaine français (1429), 122.
Panassac (Galobre de), capitaine français (1429), 122.
Paris, capitaine écossais (1512), 213.
Penthièvre (comte de) (1453), 146, 149.
Pescaire (Fernand-François d'Avalos, marquis de), capitaine espagnol (1512-1525), 213, 236, 240 à 243.
Petigliano (Nicolas, comte) (1509), 199 à 203.
Philippe-Auguste, roi de France (1214), 1, 4, 8, 10 (fig. 4).
Philippe le Bel, roi de France (1300), 32, 35.
Philippe VI de Valois, roi de France (1346-1350), 45, 49 à 56, 67, 240.
Philippe II, roi d'Espagne (1556-1559), 287 à 308.
Pierre le Cruel, roi de Castille (1365-1369), 100.
Pierreponl (seigneur de), lieutenant de Bayard (1512), 208, 209.
Poitiers (comte de) (1250), 15, 16, 24, 35.
Pommiers (Aymenon de) (1364), 93, 98.
Poncet de Rivière, capitaine de Louis XI (1465), 156.
Pont-de-Rémy (Antoine de Créqui, seigneur de) (1515), 227.
Prie (Aymar de), capitaine français (1515), 222.
Puuguilhem (de), capitaine gascon (1453), 149.

R

Rampston (Thomas de), capitaine anglais (1429), 125.
Recombes (Louis de), chevalier de Nassau (1356), 80.
Renty (Oudart de), capitaine français (1364), 90.
Retz (Gilles de Laval, maréchal de) (1429-1450), 122, 140.
Ribemont (Eustache de), grand baron de France (1356), 75, 76.
Richemont (Arthur de Bretagne, comte de), connétable de France (1415-1450), 111, 119, 122, 128, 134, 137 à 142.

Richemont (sire de) (1509), 204.
Rochevoucauld (François III, comte de la) (1557), 297.
Rockendorf (Christophe, comte de), colonel de lansquenets (1554), 277.
Romero (Juliano), capitaine espagnol (1557), 293.
Romont (Jacques de Savoie, comte de), capitaine bourguignon (1479), 167.
Rouault (Joachim), seigneur de Gamaches, maréchal de France (1450), 138.
Roussy (comte de) (1415), 111.

S

Saint-André (Guichard d'Albon, seigneur de) (1479), 171.
Saint-André (Jacques d'Albon de), maréchal de France (1552-1557), 270, 300.
Saint-Julien, colonel des Suisses (1544), 253, 262.
Saint-Pierre (sire de), capitaine général des francs-archers (1479), 168.
Saint-Pol (Louis de Luxembourg, comte de), connétable de France (1465), 153 à 159.
Saint-Pol (François de Bourbon-Vendôme, comte de) (1515), 232, 233.
Saint-Rémy (seigneur de), ingénieur militaire (1557), 294.
Saint-Simon (Gilles de), capitaine français (1450), 143.
Saint-Valery (sire de), chevalier banneret (1214), 10.
Saint-Venant (sire de), maréchal de France (1346-1356), 57, 78.
Saintvailles (Jean Polon de), maréchal de France (1429-1450), 122, 144.
Salerno (Prince de), général de Charles-Quint (1544), 255, 256, 261.
Salisbury (comte de), frère naturel de Jean-sans-Terre (1214), 2, 10, 18, 20.
Salisbury (comte de) (1356), 79.
Salva (comte de) (1415), 111.
Saluces (Michel-Antoine, marquis de) (1524), 235.
Salzart, capitaine de Louis XI (1465), 153.
Sancerre (Charles de Bueil, comte de) (1515), 225.
Sancerre (Hélie de Bueil, comte de) (1557), 291, 300, 302.
Sargines (Geoffroy de), porte-bannière de saint Louis (1250), 25.
Sarrebruck (comte de), grand baron de France (1356), 78.
Savense (Guillaume de), chevalier français (1415), 115.
Savoie (Philibert II le Beau, duc de) (1495), 179.
Savoie (Philibert-Emmanuel, duc de) (1554-1559), 277 à 281, 284 à 301, 308.
Saxe (Albert de) (1214), 8.
Saxe (Maurice, électeur de) (1552), 274.
Scales, capitaine anglais (1429), 122, 125.
Schertel, colonel de lansquenets (1552), 267.
Schinner (Mathias), cardinal de Sion (1515), 223, 225.
Schwalzenberg (Wolfgang de), colonel de reîtres (1554), 280, 282.
Senarpoul (sire de) (1558), 303.
Sforza (Maximilien), duc de Milan (1512), 219.
Sommerset (duc de), régent de France (1450), 138, 144.
Sonnae (Guillaume de), grand maître du Temple (1250), 19, 22.
Stevanol (Amador), capitaine français (1429), 122.
Strozzi (Pierre), seigneur d'Épinay, maréchal de France (1536-1538), 252, 286, 306.

Suffolk (comte de), (1356), 80, 84.
Suffolk-Rose-Blanche, capitaine anglais (1525), 243.

T

Taiz (Jean de), colonel des bandes françaises (1544), 258, 259.
Talbot (Jean), comte de Shrewsbury (1429-1453), 122, 125, 137, 138, 146 à 149.
Tavannes (Jean de Saulx, sieur d'Orrain, vicomte de) (1515), 219.
Tavannes (Gaspard de Saulx, vicomte de), maréchal de France (1552-1559), 267, 270 à 272, 284, 303.
Téligny (François de), sénéchal de Rouergue (1515), 227.
Téligny (Charles de), seigneur de la Salle, lieutenant de la compagnie du Dauphin (1557), 289.
Tende (Claude de Savoie, comte de) (1536), 251.
Termes (Paul de la Barthe de), maréchal de France (1544), 260.
Thiers (le bâtard de), capitaine gascon (1429), 125.
Torcy (sire de), grand maître des arbalétriers (1479), 160.
Transtamare (Henri de), roi de Castille (1365), 100, 101.
Trémoille (le bâtard de la) (1450), 143.
Trémoille (Louis de la), vicomte de Thonars, prince de Talmont (1495-1525), 182, 187, 190, 191, 218, 233, 235, 243.
Trivulce (Jean-Jacques), marquis de Vigerano, maréchal de France (1493-1515), 180, 202, 212, 220, 225.

V

Vaudemont (comte de) (1415), 111.
Vendôme (comte de) (1415-1429), 111, 119, 121, 122.
Vendôme (Charles de Bourbon, duc de) (1515), 232.
Villars (comte de) (1557), 291, 309.

W

Warwick (comte de), maréchal d'Edouard III (1346-1356), 49, 60, 80, 84, 86.
Wentworth (Lord), gouverneur de Calais (1558), 304, 306.

III

FIGURES

N ^o	Pages	Auteurs	Description
1	3	Viollet-le-Duc. (<i>Dictionnaire d'architecture</i> . Paris, A. Morel, 1868.)	<i>Chevalier</i> du XIII ^e siècle, armé de mailles, casqué du bacinet à visière mobile; l'écu armorié au bras gauche, appuyé sur son glaive (lance) et disposant de l'épée d'arcçon et de l'épée de ceinture; son destrier est caparaçonné de mailles.
2	5	id.	<i>Sire des fleurs de lys</i> (prince du sang royal) avec le heaume en tête, les plates d'épaule, les cubitières, le glaive haut, et se couvrant de l'écu.
3	6	Hardy de Périni.	<i>Croquis de la bataille de Bouvines</i> (27 août 1214).
4	9	Viollet-le-Duc.	<i>Fac-similé d'un combat chevaleresque</i> du XIII ^e siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Les chevaliers ont le heaume en tête et la cotte d'armes par-dessus le haubert de mailles. Ils chargent avec le bois (lance) sous l'aisselle ou brandissent l'épée; à côté du roi, l'écuier qui porte son enseigne (un dragon ailé). Les destriers sont housés, pour ne pas être atteints par les traits de l'arc ou de l'arbalète.
5	11	id.	<i>Nef de guerre</i> de la 7 ^e croisade (1249).
6	13	id.	Combat à pied des chevaliers, au XIII ^e siècle; ils se couvrent de la targe et recouvrent le bois de la lance.
7	16	Prince Louis-Napoléon Bonaparte.	<i>Espringole</i> , arbalète à tour sur affût, du XIII ^e siècle. (<i>Etude sur le passé et l'avenir de l'artillerie</i> . Paris, Dumaine, 1846.)
8	19	Viollet-le-Duc.	<i>Templier</i> du XIII ^e siècle chargeant, le glaive sous l'aisselle; il a le chapel de fer, la cotte de mailles, les manches chevaleresques, les genouillères de fer, les solerets à la poulaine pour ne pas déchausser l'étrier; son destrier est housé d'étoffe.

9	20	Viollet-le-Duc.	<i>Saint Louis</i> chargeant, l'épée haute.
10	22	id.	<i>Chevalier</i> du XIII ^e siècle, le pavois au dos, la hache d'armes en main pour le combat à pied; une cotte de drap ou de soie recouvre son armure de mailles.
11	23	id.	<i>Arbalétrier</i> du XIII ^e siècle bandant son arbalète à étrier; un cottereau d'étoffe, en forme de tunique sans manche, recouvre son vêtement de mailles.
12	28	id.	<i>Chevalier</i> du XIV ^e siècle portant le bacinet, des plates de fer aux bras et aux jambes, une masse d'armes à l'arçon de sa selle.
13	29	id.	<i>Chevalier</i> du XIV ^e siècle, chargeant debout sur les étriers et couvert de l'écu; une rondelle de fer, engagée dans le fût de la lance, couvre sa main droite.
14	33	Philippoteaux. (Lisienne et Sauvau. <i>Bibliothèque historique et militaire.</i> Paris, 1849).	<i>Sergent d'armes</i> du Roy (XIV ^e siècle) armé de mailles et de fer, portant à la ceinture l'épée et la targe; à la main, la masse. Il arrête un bidau, piéton de rebut, vêtu d'un camail et d'un justaucorps d'étoffe par-dessus une chemise de mailles; ses armes sont un couteau et un vouge.
15	37	Viollet-le-Duc.	<i>Arbalétrier</i> au combat défensif (XIV ^e siècle). Son pavois, appuyé contre un pieu portatif, lui sert d'abri; il a le chapel, les brassards, les cubilières et les jambières de fer, avec un camail et une cotte de mailles. A côté de lui est la trousse contenant les sagettes de son arbalète à étrier.
16	39	Gorski.	<i>Godendard</i> , hallebarde flamande du XIV ^e siècle.
17	40	Viollet-le-Duc.	<i>Robert d'Artois</i> à la bataille de Courtray (11 juillet 1302). Le destrier n'est plus armé ni housé.
18	41	id.	<i>Chevalier</i> combattant à pied avec le fléau. Il a le bacinet sans visière et, par-dessus sa cotte de mailles, des plates de fer protégeant ses bras et sa poitrine.
19	42	id.	<i>Couteau de merci.</i>
20	43	id.	<i>Archer anglais</i> pointant sa flèche. Il est coiffé de la cervelière de fer et porte une cotte de mailles à manches courtes sous un corselet de cuir; il a des bottes de cuir et des chausses de drap. Le carquois est passé, comme l'épée, à sa ceinture.
21	46	id.	<i>Intérieur du pavois</i> , avec la rainure et les courroies pour passer le bras.
22	48	id.	<i>Arbalète à tour.</i> Elle se mont sur trois roulettes A B; son affût B pivote sur un pointail C D. Le tir se relève ou

- s'abaisse au moyen d'une crémaillère, à l'arrière du fût H, s'engageant sur une roue d'engrenage. Un châssis V supporte les deux branches d'acier de l'arc propulseur, qui est bandé au moyen de deux griffes de fer; les manivelles ramènent la corde à la double détente.
- 23 50 Hardy de Périni. *Croquis du Pontifex* (Crécy, 1316).
- 24 55 Viollet-le-Duc. *Chevalier anglais* de 1316, chevauchant, la lance sur l'épaule.
- 25 57 id. *Chevalier français* de 1316, portant le camail de mailles sur l'armure de fer.
- 26 62 id. *Arbalétrier* au combat. Sur la tête un bricnet à visière relevée; à la ceinture sa trousse à carreaux et le tour à manivelles avec lequel il a armé son arbalète; sur le dos son pavois. C'est un tireur marchant en avant; s'il s'arrêtait pour attendre l'ennemi, il prendrait la position de la figure 15.
- 27 63 Prince Louis. *Ribeandequin*, double petit canon monté sur roues et se chargeant par la culasse. Les Anglais s'en servirent à Crécy (1316) pour effrayer les chevaux des hommes d'armes français.
- 28 68 Viollet-le-Duc. *Bombarde de siège* du XIV^e siècle, affûtée dans un châssis de chêne; des piquets B empêchent le recul. La charge de poudre est introduite par la bouche avec une cuiller de fer; le boute-feu est chauffé au rouge, en C.
- 29 76 Hardy de Périni. *Champ de bataille de Poitiers*, sur la rive droite du Miasson, affluent du Clain.
- 30 83 Viollet-le-Duc. *Chevalier combattant à pied* (1356). Armé de plates de fer, il porte un haubert de buffe et la ceinture seigneuriale.
- 31 85 D'après *Jean le Bon et son fils Philippe le Hardi*, à Poitiers (*Histoire de France* de Guizot, Paris, Hachette, 1874).
- 32 89 Viollet-le-Duc. *Harnois blanc*; salade à visière, gorgerin, avant-bras, grands garde-bras, cubitières, gantelets articulés, cuirasse close avec plastron ou pansière, braconnière à lassettes sur les hanches, cuissards, jambières et genouillères. Au-dessous de ces plates de fer forgé, le chevalier est couvert de mailles. Aux pieds, il a des solerets composés de bandes de fer, juxtaposées comme la braconnière.
- 33 92 Prince Louis. *Arbalète à tour* du XIV^e siècle.
- 34 94 Viollet-le-Duc. *Harnois blanc* vu de dos; cuirasse de lames de fer à recouvrement, reliées par des rivets. La cuirasse et la braconnière forment une même carapace, fixée dans

- le dos par des courroies; un large camail de mailles s'engage sous le casque et recouvre les épaules.
- 35 97 Viollet-le-Duc. *Archer à cheval* de la guerre de Cent Ans, avec le camail de mailles, la cubitière, l'armure des jambes et une cotte de drap.
- 36 100 Gorski. *Aventurier* des grandes compagnies (temps de Duguesclin).
- 37 105 *Vieille estampe.*
- 38 107 Viollet-le-Duc. *Pionnier* ou *Vastadour* (XV^e siècle). *Mangonneau* ou *trébuchet*, engin volant que le mortier a remplacé. Au signal du maître ingénieur B, 16 hommes agissent avec des câbles sur le levier, pendant que le décliqueur A détache le crochet qui retient l'extrémité de la flèche. Le levier, en se relevant brusquement, entraîne la fronde, qui lance dans la place assiégée une boule de pierre ou des matières incendiaires.
- 39 113 Hardy de Pécini. *Champ de bataille d'Azincourt.*
- 40 119 Viollet-le-Duc. *Canons* de Louis XI, conservés à Avesnes, depuis le siège de 1477. A la culasse s'adapte une boîte de fer contenant la poudre et le projectile. Ces canons étaient suspendus à des tréteaux par les anneaux dont ils étaient munis.
- 41 126 id. *Piéton* bardé de fer, montant à l'assaut, le rouge à la main, couvert de son parois.
- 42 129 Philippoteaux. *Homme d'armes de l'Ordonnance* de Charles VII. Il tient sa lance par le fût au-dessous de la rondelle; son cheval a les bardes de fer forgé, le frontail, la barde de crinière, le poitrail et les flancs.
- 43 131 Prince Louis. *Arbalète à cric*. Arbrier, court et épais, terminé par un arc d'acier. La corde est saisie par une double griffe tenant à une crémaillère, passant au travers d'une boîte de fer, qui contient une roue d'engrenage mue par une manivelle. Pour armer,agrafer la corde, et faire tourner la manivelle, jusqu'à ce que la corde butte dans l'encoche de la noix. Puis, détourner la manivelle et enlever le cric.
- 44 133 id. *Bombarde* sur affût roulant, de l'artillerie du Louvre (1460).
- 45 133 Viollet-le-Duc. *Trail à poudre* (1450).
- 46 135 Prince Louis. *Ribeaudaguin*, sur affût à quatre roues, avec coffre à boulets.
- 47 136 id. *Canon* sur affût à crosse, couvert d'un mantelet pour abriter les servants.
- 48 139 Viollet-le-Duc. *Homme d'armes* (1450) portant le bacinet à bavère, le harnois blanc, l'écu et la lance chevaleresque, reposant sur le

- 49 141 Simon. porte-lance. Son destrier hussé n'a qu'un frontail pour toute armure ; hache d'armes à l'arçon de la selle.
 50 142 Prince Louis. *Champ de bataille de Formigny* (1450).
Fauconneau (1450) sur affût à crosse et à hausse.
 50^{bis} 142 id. *Canon*, attelé sur affût, armé et protégé par un mantelet.
 51 152 Viollet-le-Duc. *Truil à poudre* d'archer à cheval (1465).
 52 155 Hardy de Périni. *Champ de bataille de Montlhéry* (1465).
 53 158 Philippoteaux. *Franc-archer* de Louis XI.
 54 161 Viollet-le-Duc. *Capitaine de gens de pied* (1469). Salade à couvre-nuque ; sur la jacque de mailles, une brigantine, avec lames d'acier sous les omoplates et des rondelles de métal ; jupette d'étoffe, *cuissots*, *poulains* aux jambes ; brassards et gantelets ; sur l'épaule, un vouge ; au côté, l'épée, dont la garde est protégée par une bocco d'acier.
 55 162 Gorski. *Charette* du XV^e siècle.
 56 164 Viollet-le-Duc. *Canon* de la fin du XV^e siècle, à double crosse, dont une est mobile sur une hanse fixe.
 57 168 Hardy de Périni. *Champ de bataille de Guinegatte* (1479).
 58 178 Gorski. *Guinegatte*. Reproduction d'un des 24 bas-reliefs en marbre de sarcophage de l'empereur Maximilien, à Inspruk. Maximilien pousse devant lui ses lansquenets, qui attaquent les batteries françaises défendues par les francs-archers. La gendarmerie de Bourgogne charge en baie, à l'aile droite. Au fond, Théroutanne, dont la garnison française est sortie pour piller le camp de l'archiduc.
 59 171 Gorski. *Guisarme*, arme d'hast.
 60 174 Prince Louis. *Fauconneau* attelé.
 61 175 Viollet-le-Duc. *Capitaine génois* (1491). Coiffé d'une barbute de fer à nasal, entourée d'un turban ; sur sa chemise, bouffante aux bras et à la taille, un plastron et des manches de peau ; la poitrine et le ventre sont garantis par une pansière de fer à tassettes ; un haut-de-chausse de drap s'engage dans des jambières de fer. Au bras droit, un pavois ; au côté, l'épée ; sur l'épaule un marteau d'armes.
 61^{bis} 176 Hubault. Théâtre des opérations des armées françaises en Italie, de 1494 à 1559.
 62 178 Gorski. *Gens de pied* italiens (1494).
 63 180 Weiss. *Suisses* de 1491, armés de la pique et de l'épée à deux mains (*Kostumkunde, Stuttgart, Ebner et Seider, 1872*).
 64 181 Prince Louis. *Basilic* italien.
 65 182 id. *Canon léger* monté sur affût articulé, à quatre roues.

- 66 183 Prince Louis. *Falcon* sur affût léger, avec coffre à projectiles.
- 67 184 Philippoteaux. *Estradiot*, lancier albanais à la solde de Venise (1494).
- 68 185 Weiss. *Le marquis de Mantoue*, commandant l'armée italienne de Fornoue.
- 69 186 Ringeissen. *La route de Pise à Parme* par Fornoue.
- 70 189 Paul Merle. *Craquis de la bataille de Fornoue* (1495).
- 71 190 Weiss. *Hallebardier* (1495).
- 72 193 Viollet-le-Duc. *Chevalier*, monté et équipé pour le tournoi.
- 73 195 Weiss. *Sergent de lansquenets* portant le halecret à canelures.
- 74 199 Gorski. *Archer, piquiers et hallebardiers romagnols* (1509).
- 75 200 Simon. *Opérations autour d'Aynadel*.
- 76 202 Viollet-le-Duc. *Hacquebute* à fourchette ; perfectionnement du trait à poudre (fig. 45 et 51). La tige de fer est remplacée par un fût de bois que l'hacquebutier passe sous son aisselle droite pour viser.
- 78 205 Jean Holbein. *Combat de Suisses et de lansquenets* (Musée de Bâle).
- 79 207 *Vieille estampe*.
- 80 209 Gorski. *Batterie de siège*.
- 81 211 Prince Louis. *Pierre du Terrail*, dit le chevalier Bayard, capitaine-lieutenant de la compagnie de gendarmerie du duc de Lorraine (1512).
- 82 212 *Vieille estampe*.
- 83 213 Prince Louis. *Coulevrine*.
- 84 214 *Vieille estampe*. *Le champ de bataille de Ravenne* (1512). *Bombardelle*, coulevrine à la main ou hacquebute à croc. Deux anneaux permettaient de la suspendre à un tréteau, comme les canons de la fig. 40.
- 85 215 Gorski. *Bataillon* de 20 enseignes, formé en redoute ; les piquiers sont enclavés, en avant et sur les flancs, entre trois rangs d'hacquebutiers. Les capitaines en avant du premier rang ; les sergents de bande, la hallebarde à la main, en serre-files sur les côtés et en arrière ; un chevalier commande le bataillon. Bayard fut un des premiers gentilshommes qui consentirent à conduire au combat des gens de pied (1512).
- 86 216 Weiss. *Piquier* des vieilles bandes espagnoles (d'après une estampe de Hans Burginair).
- 87 217 id. *Arquebusier gascon*. L'hacquebute est devenu l'arquebuse, par l'invention du serpentín porte-mèche qu'on abat à la main pour faire feu (1512).
- 88 221 Ringeissen. *Arquebusier espagnol*, chargeant son escopette à la baguette (1512).
- 89 223 Gorski. *Carte du Dauphiné et du Piémont*.
- 90 224 Paul Merle. *Epée à deux mains et hallebarde* (1515, arsenal de Venise).
- Champ de bataille de Marignan* (1515).

- 91 226 Hardy de Périni. *Redoutes de piquiers, flanquées par des manches d'arquebusiers.*
- 92 227 Prince Louis. *Bataille de Marignan (1515). François I^{er} chargeant les Suisses (Bas-relief du tombeau de François I^{er}, à Saint-Denis).*
- 93 230 Dick. *Porte-enseigne des bandes françaises. (Histoire du drapeau français.)*
- 94 231 Prince Louis. *Le cardinal de Sion et les Suisses à Marignan (bas-relief du tombeau de François I^{er}).*
- 95 234 Gorski. *Bayard, avec le collier de l'ordre de Saint-Michel (bibliothèque de Grenoble).*
- 96 237 Prince Louis. *Camp et redoutes françaises (1525) (Bas-relief du tombeau de François I^{er}).*
- 97 238 Paul Merle. *Le siège de Pavie (1525).*
- 98 241 id. *Champ de bataille de Pavie (1525).*
- 99 242 Gorski. *Arquebuse à croc (Armeria de Turin).*
- 100 244 id. *Capitaine espagnol.*
- 101 246 id. *Capitaine des légions provinciales (1534).*
- 102 247 Weiss. *Arquebusier (1535).*
- 103 250 Philippoteaux. *Cheval-léger français (1536).*
- 104 254 Weiss. *Porte-enseigne des vieilles bandes espagnoles (1536).*
- 105 254 Paul Merle. *Champ de bataille de Cérisoles (1544).*
- 106 255 Prince Louis. *Les Suisses escortant l'artillerie française (Bas-relief de Saint-Denis).*
- 107 257 Walhausen. *Escadron de gendarmerie. A gauche du premier rang, le capitaine C, suivi d'un écuyer tenant un cheval de main ; à droite, le lieutenant L ; 3 trompettes près du capitaine (Art militaire à cheval, Francfort-sur-le-Main, 1616).*
- 108 258 Philippoteaux. *Blaise de Montluc, colonel des gens de pied français.*
- 109 259 Prince Louis. *Pointage du canon.*
- 110 261 Walhausen. *Gendarmerie en presse, pour résister à l'attaque concentrique de quatre haies d'hommes d'armes.*
- 111 266 Prince Louis. *Les six calibres de France ; le canon et ses agrès (1552).*
- 112 267 id. *La moyenne coulevrine (1552).*
- 113 268 Simon. *Carte des Trois Evêchés.*
- 114 269 id. *Arquebuse d'arçon ou pistole, avec plaque à rouet et chien à sil.*
- 115 270 Prince Louis. *Orgues ; quatre petits canon montés sur le même affût (1552) ; première mitrailleuse.*
- 116 271 Walhausen. *Coûte de gendarmerie, de cheval-légers et d'infanterie.*
- 117 272 id. *Escadron d'arquebusiers à cheval.*
- 118 273 Prince Louis. *Charrette de réquisition pour le transport de la poudre.*
- 119 274 Philippoteaux. *Alsacien (1552).*
- 120 275 Gorski. *François, duc de Guise, défenseur de Metz (1552).*

- 121 278 *Vieille estampe.* *Marche d'un détachement espagnol au milieu d'une enceinte mobile de chariots (1554).*
- 122 280 Prince Louis. *Canon attelé (1554).*
- 123 281 Philippoteaux. *Arquebusier espagnol (1554).*
- 125 282 *Vieille estampe.* *Pistolet de l'empereur (Charles-Quint); canon de campagne (1554) pivotant autour d'une double hausse fixée à l'affût en arrière de la culasse.*
- 126 283 Hardy de Périni. *Champ de bataille de Fauquembergues (1554).*
- 127 289 Walhausen. *Marche en échiquier de quatre escadrons de gendarmerie, cinq de cheval-légers et trois enseignes de gens de pied.*
- 128 290 Hardy de Périni. *Saint-Quentin, assiégé en 1557.*
- 129 291 *Vieille estampe.* *Bande d'infanterie espagnole (1557).*
- 131 293 Guillaume Bandart. *Camp espagnol (1557). Litière escortée d'arquebusiers à pied et à cheval. Rempart défendu par des canons; mouvements de troupes; estafettes; sentinelles (1557).*
- 132 295 Hardy de Périni. *Champ de bataille de la Saint-Laurent.*
- 133 297 Walhausen. *Ralliement de la gendarmerie: C capitaine, L lieutenant, T trompette.*
- 134 299 id. *Formation de combat de l'infanterie sur huit rangs, trois d'arquebusiers: le premier à genou, les deux autres debout; cinq de piquiers, la lance appuyée contre le pied gauche, l'épée dans la main droite.*
- 135 301 A. de Neuville. *Gardes françaises de Henri II, hallebardier et arquebusier. (Histoire de France de Guizot. Paris, Hachette, 1875).*
- 136 302 Weiss. *Porte-enseigne de Philippe II (1558).*
- 137 304 Prince Louis. *Mortier du XVI^e siècle.*
- 138 307 Gorski. *Arquebuse et armes d'hast du XVI^e siècle.*



TABLE

BATAILLES FRANÇAISES

PREMIÈRE SÉRIE

De 1214 à 1359

CHAPITRE I

PHILIPPE-AUGUSTE ET SAINT LOUIS

Campagne de 1214. — Bataille de Bouvines. — La septième croisade (1248). — Débarquement devant Damiette. — Le camp d'Achmouh. — Le feu grégeois. — Mansourah. — Défense des lignes conquises. — La peste et la retraite..... 1

CHAPITRE II

LES ARMURES DE FER

L'homme d'armes au XIV^e siècle. — La rançon. — L'armée de Philippe le Bel. — L'infanterie flamande. — Bataille de Courtray. 27

CHAPITRE III

L'INVASION ANGLAISE

La guerre de Cent Ans. — Edouard III. — Etude comparative des deux armées. — Retraite des Anglais. — Chevauchée du roi de France. — Le gué de Blanche-Tache. — En Ponthieu. — Ordre de bataille des Anglais. — La journée de Crécy..... 42

CHAPITRE IV	
LE ROI JEAN	
La guerre en Languedoc. — Campagne de 1356. — Mandement du roi Jean. — Retraite du Prince Noir. — Combat de partisans. — L'armée française. — Reconnaissance de la position anglaise. — Dispositions d'attaque. — Préparatifs de défense. — Poitiers.....	67
CHAPITRE V	
NOTRE-DAME GUESGLIN	
Charles le Sage. — La tactique en 1364. — Cocherel. — La guerre en Castille. — Le bon cométable. — Combat de Pont-Valin.....	87
CHAPITRE VI	
AZINCOURT	
Charles le Fol. — L'invasion de 1415. — Le cométable d'Albret. — Ordre de bataille des Français. — Azincourt. — Le traité de Troyes.....	104
CHAPITRE VII	
JEANNE D'ARC	
Campagne de 1429. — Bataille de Patay. — Le sacre et le martyr.....	121
CHAPITRE VIII	
LA DÉLIVRANCE DU TERRITOIRE	
L'armée permanente. — Francs-archers. — Compagnies soldées. — Artillerie royale. — Tactique française. — La revanche. — Campagne de 1450. — Bataille de Formigny. — La guerre en Guyenne. — Bataille de Castillon. — Fin de la guerre de Cent Ans.....	128
CHAPITRE IX	
LOUIS XI	
Campagne de 1465. — Bataille de Monthéry. — L'armée française de 1469 : infanterie, cavalerie, artillerie. — Campagne de 1479. — Guinegatte.....	151
CHAPITRE X	
LES FRANÇAIS EN ITALIE	
Le voyage de Naples. — Le retour. — Passage de l'Apennin. — Condottieri et Estradiots. — Artillerie italienne. — Combat d'avant-garde. — Pourparlers. — La journée de Fornoue. — Conclusions tactiques. — La fin du voyage.....	172

CHAPITRE XI

LOUIS XII

L'armée de Venise en 1509. — Agnadel. — Gaston de Foix. — Reconnaissance de cavalerie. — Ravenne.....	198
--	-----

CHAPITRE XII

LE ROI CHEVALIER

Campagne de 1515. — Passage des Alpes. — Les Suisses en 1515. — Marignan. — La rentrée à Milan. — Pavie.....	218
---	-----

CHAPITRE XIII

LES LEÇONS DE PAVIE

Légions provinciales et vieilles bandes. — L'invasion en 1536. — Les capitaines de Piémont. — Cérisolos (1544). — La paix de Crespy.....	245
--	-----

CHAPITRE XIV

ANNE DE MONTMORENCY ET FRANÇOIS DE GUISE

Le roi soldat. — Voyage d'Austrasie. — Campagne de 1551. — Le camp de Renty. — Journée de Fanquebergues.....	265
---	-----

CHAPITRE XV

L'INVASION DE PHILIPPE II

Campagne de 1557. — La Saint-Laurent. — La patrie en danger. — Délivrance de Calais. — La paix de Cateau-Cambrésis.....	287
--	-----

Répertoire alphabétique.

I	
<i>Art et histoire militaires de 1214 à 1559.....</i>	311
II	
<i>Gens de guerre.....</i>	333
III	
<i>Figures.....</i>	344

